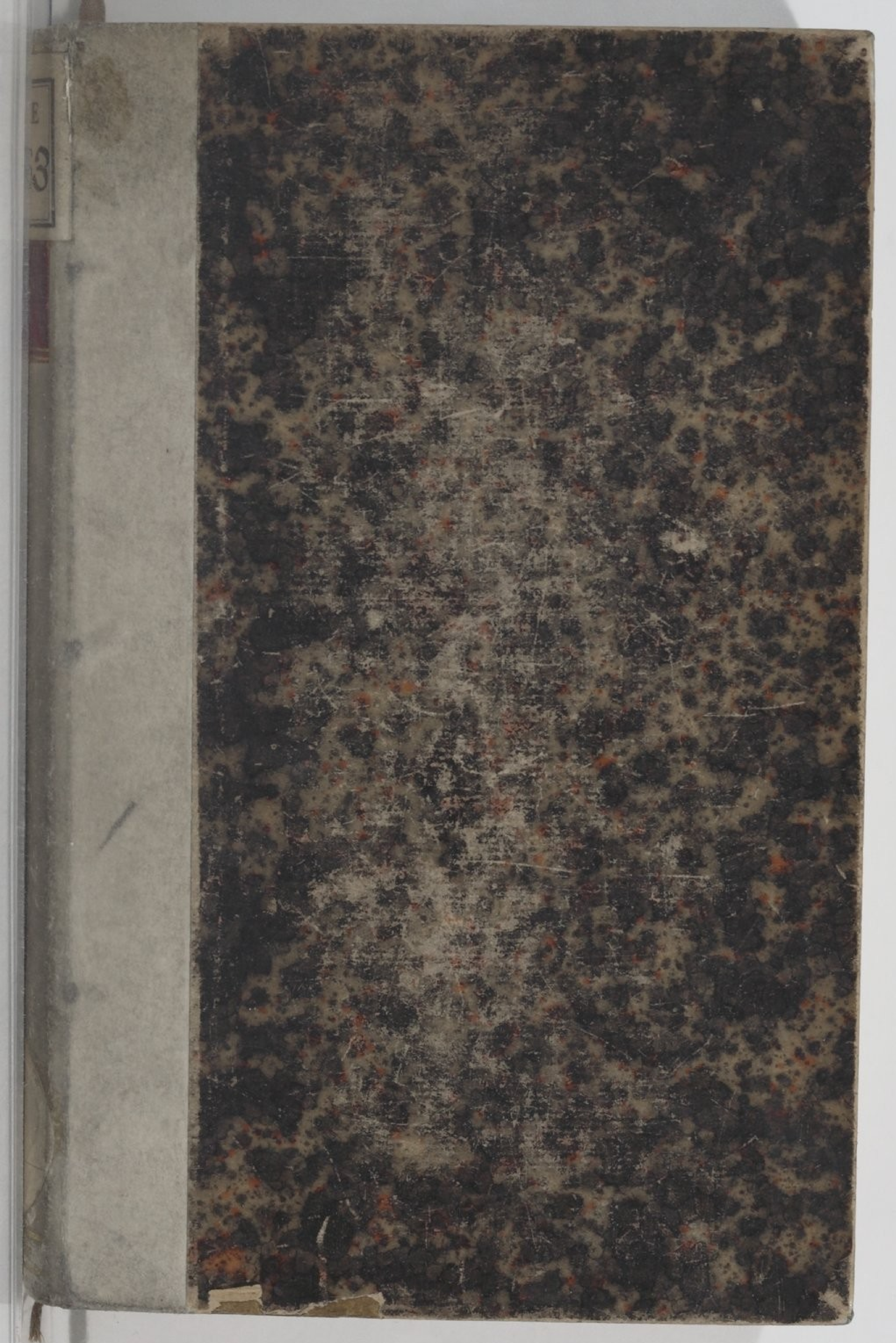
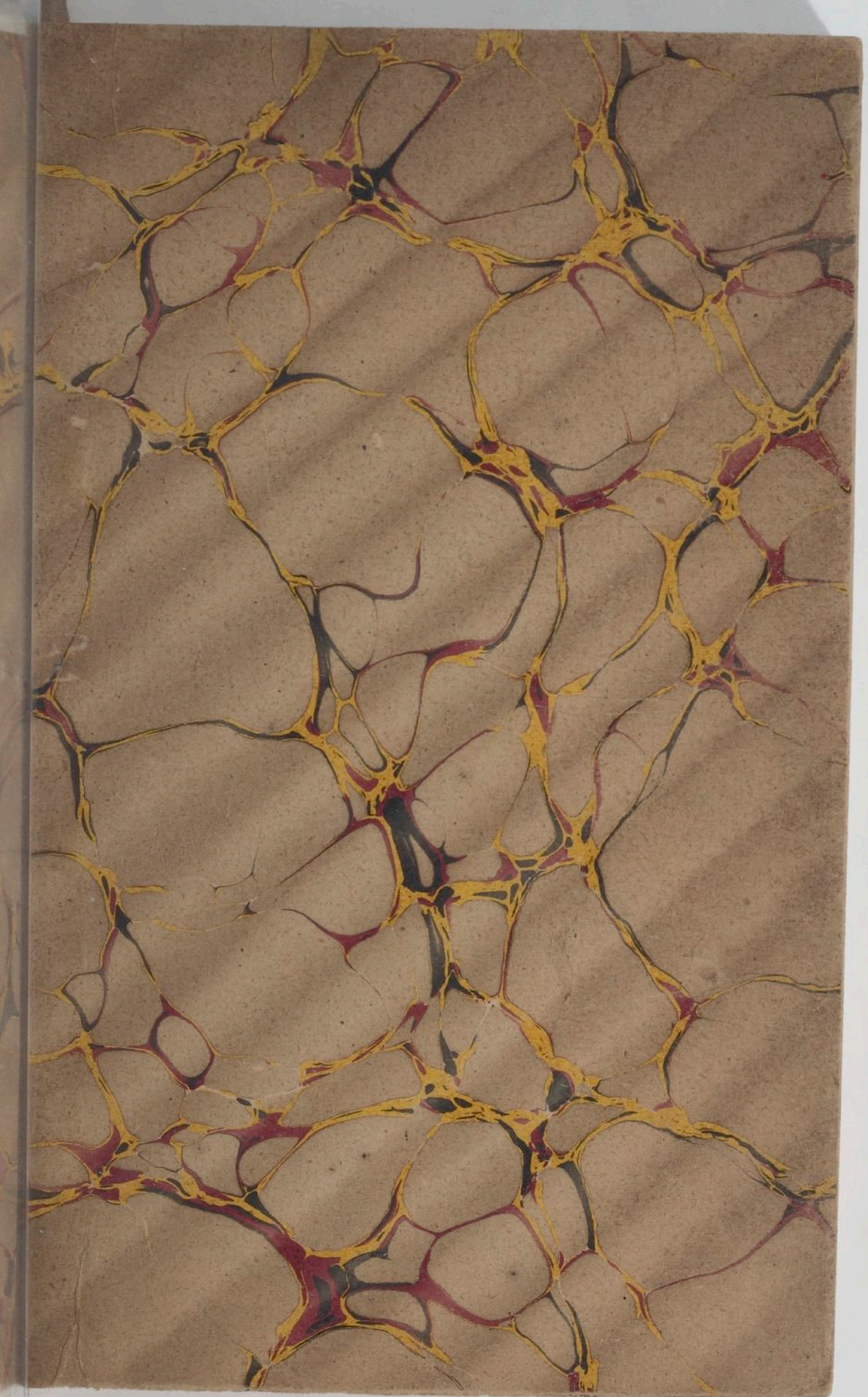
Le Taureau des Vosges, par A. de Lamothe







LE

TAUREAU DES VOSGES

OUVRAGES DE M. A. DE LAMOTHE

Histoire populaire de la Prusse. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

Les Camisards, suivis des **Cadets de la Croix.** 3 vol. in-18 jésus illustrés. 6 fr. »

Les Faucheurs de la Mort. 2 vol. in-18 jésus illust. 4 fr. »

Les Martyrs de la Sibérie. 4 vol. in-18 jésus illust. 8 fr. »

Marpha. 2 beaux vol. in-18 jésus. Prix, 4 fr. »

Histoire d'une Pipe. 2 vol. in-18 jésus illustrés. 4 fr. »

Les Soirées de Constantinople. 1 fort vol. in-18 jés. 2 fr. 50

Les Mystères de Machecoul. 1 vol. in-18 jésus. 2 fr. »

Le Gaillard d'arrière de la Galathée. 1 vol. in-18 jésus. 2 fr. »

Légendes de tous pays. — *Les Animaux.* 1 vol. in-18 jésus, splendidement illustré; impression de grand luxe. 3 fr. »

Mémoires d'un déporté à la Guyane française. 1 volume in-18. 60 cent.

La Fée des sables. 1 beau vol. in-18 illustré. 60 cent.

Histoire complète de la Pologne, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par C.-F. Chevé. Edition recommandée par M. A. de Lamothe comme introduction à ses *Faucheurs de la Mort*. 2 forts volumes in-18 jésus. 4 fr. »

La France des Bourbons. — *Grande et belle carte historique de la formation de la France.* 1 feuille colombier coloriée. 1 fr. 50

L'ORPHELINE DES CARRIÈRES DE JAUMONT

Roman national. — 1 fort volume in-18 jésus. — Prix : **3** francs.

LE TAUREAU DES VOSGES

Roman national. — 1 volume in-18 jésus.

AVENTURES D'UN ALSACIEN PRISONNIER EN ALLEMAGNE

Roman national. — 1 volume in-18 jésus.

L'AUBERGE DE LA MORT

Roman national. — 1 volume in-18 jésus.

JOURNAL DE L'ORPHELINE DE JAUMONT

Par Marie Marguerite, publié par M. A. de Lamothe.

1 volume in-18 jésus.

Ces ouvrages seront envoyés *franco* par la poste à tous ceux qui en enverront le prix à **M. BLÉRIOT**, *éditeur*, **55, quai des Grands-Augustins, à Paris.**

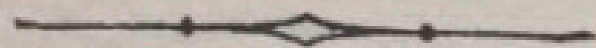


LE

TAUREAU DES VOSGES

PAR

A. DE LAMOTHE



PARIS
CH. BLÉRIOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55



LE TAUREAU DES VOSGES

CHAPITRE Ier

Religion et Patrie

Le 15 septembre 1870, vers dix heures et demie du soir, un homme de haute taille, et dont les traits énergiques exprimaient à la fois la bonté et la résolution, monta d'un pas rapide l'escalier de droite dans l'hôtel *du Rhône*, de la rue Grenelle-Saint-Honoré, à Paris, entra brusquement dans la chambre où, à la lueur d'une bougie, une jeune fille s'occupait à coudre une veste de volontaire breton, et, jetant son chapeau sur une chaise, il s'écria :

— Marguerite, mon enfant, je pars demain.

— Pour où, mon père? demanda-t-elle tristement.

— Pour les Vosges.

— Les Prussiens y sont.

— Eh bien! nous nous y rencontrerons, et tant mieux, car il faut que cela finisse; j'en ai assez de leur Paris et de leurs Parisiens.

— Que s'est-il donc passé de nouveau?

— De nouveau! fit-il en riant d'un rire amer, de nouveau! Oh! rien, c'est toujours au contraire la même répétition : Mourir pour la

patrie! vengeance! la victoire ou la mort! vive la République! et tous ces cris assourdissants hurlés par un tas de lâches, capables de tout excepté d'une bonne action, par des rôdeurs de barrières, des chenapans avinés, des fainéants et des voleurs qui outragent notre nation en se disant Français, et les ouvriers en portant la blouse du travailleur. Enfin, ce qui me console, c'est de penser qu'il n'y a pas une demi-heure, j'ai fermé le bec à trois ou quatre de ces vilains oiseaux et que, de quelques jours au moins, ils n'auront pas envie de chanter.

— Vous voyez bien qu'il vous est arrivé quelque chose, murmura la jeune fille, en laissant tomber son ouvrage pour regarder le géant avec une tendre inquiétude; vous savez bien que je vous ai prié de ne pas sortir le soir sans moi.

— Bon! bon! voilà que ta tête part et que tu vas me gronder, sans même m'entendre. Rassure-toi, ce qui m'est arrivé serait plutôt risible qu'autre chose dans un temps moins triste.

Marguerite continuait à attacher sur lui son regard plein d'un doux reproche. M. Schültz s'assit auprès d'elle, et lui frappant doucement sur l'épaule :

— Allons, petite! calme-toi; tu sais bien que moi aussi je t'ai priée de ne pas toujours trembler pour moi. Voici mon histoire en quatre mots.

— Non, du tout, reprit-elle, je la veux tout au long pour vous punir.

— Tu me pardonneras, si j'obéis?

— Oui, mais pour cette fois seulement.

— Alors, j'obéis pour cette fois seulement aussi.

« J'étais allé voir ton frère Georges, à la caserne des volontaires bretons, et, après avoir passé une heure ou deux à causer avec lui de cette terrible bataille de Sédan, où il a été blessé, je passais, en revenant, par je ne sais plus quelle rue, lorsque je vois, à la porte d'une grande maison, un rassemblement énorme de ces fameuses

blouses de Belleville, qui finiront par faire quelque mauvais coup, si le nouveau gouvernement n'y met pas la main.

» A dire vrai, je m'occupais peu de ce tas de vauriens, pas plus que d'une centaine de costumes de carnaval, galonnés d'or sur toutes les coutures, avec aiguillettes, ceintures, écharpes, épaulettes, fourrures de peaux de lapins, bottes à l'écuyère en cuir verni, grands sabres de polichinelle et tout le reste, lorsqu'au moment où je me trouvais au beau milieu de la cohue, j'entends vociférer : Vive la République! vive Rochefort! vive Flourens! vivent tous les avocats, tous les journalistes, tous les bavards!

» Je n'avais jamais vu de près ce pantin qui allumait sa lanterne pour chercher des injures au coin des bornes, mais je savais que c'était le grand meneur de la meute bellevilloise, et je m'arrêtai pour le regarder. Le connais-tu?

— J'ai aperçu, je crois, sa photographie.

— Figure-toi un petit bout d'homme, maigre comme un squelette, avec un gros front osseux et en-dessous deux yeux verts et méchants comme ceux d'un chat, puis, pour coiffure, une houpe toute droite qui ressemble à un lampion, ou une flamme comme celle du génie de la grande fontaine à Brixvillers.

» Il arrivait lentement, ce bon père du peuple, vêtu à la dernière mode, ganté de blanc, saluant de droite et de gauche, ni plus ni moins qu'un empereur, et tous les imbéciles, dont il fait un marchepied pour ses bottes vernies, hurlaient à s'égosiller : Vive Rochefort! vive Rochefort!

» Lui, souriait toujours, mais d'un air méchant.

» A la porte, ce fut bien une autre comédie, quand il voulut descendre de voiture. Son pied ne toucha pas la terre, les Bellevillois enlevèrent leur héros et se le passèrent de mains en mains. Aïe! aïe! Mes amis, criait-il de sa petite voix aigre, vous me faites mal, vous m'étouffez; de l'air, de l'air!

— Et il ne s'est pas trouvé mal? interrompit Marguerite, en haussant les épaules.

— Pas tout-à-fait.

— C'est étonnant, car ce général en chef des barricades a la spécialité de la pamoison, fit la jeune fille.

— Je demandai, continua le géant, à un de mes voisins pourquoi on portait ainsi Rochefort dans la maison.

« — Il va présider le club des Vengeurs, me répondit-il, et je m'étonne que tu ne le saches pas, citoyen.

» — Je ne suis pas de la paroisse.

» — Il n'y a plus de paroisses depuis 89; il n'y a plus que des quartiers.

— Ma foi, il n'était pas neuf heures, j'entrai avec les autres et je m'avançai si bien que j'arrivai presque au bureau; j'étais aux premières loges pour bien entendre, mais malheureusement je me trouvai assis au milieu des purs démocrates, ce que je ne tardai pas à reconnaître à l'odeur de vin et d'absinthe qu'ils exhalaient.

» Après un quart d'heure, la séance commença enfin. Les orateurs étaient nombreux, car il faut reconnaître que si personne ne voulait écouter, presque tous au contraire voulaient parler.

» Le président, qui se réservait pour le bon moment, fit tirer au sort.

» Aussitôt le premier inscrit s'élança à la tribune; c'était un garçon boucher, qui ne savait que frapper sur la table et montrer le poing en répétant que les réactionnaires étaient des jésuites et les jésuites des réactionnaires.

» On avait commencé par applaudir, mais comme il disait toujours la même chose, on le siffla et il descendit en grondant contre les jésuites de l'assemblée.

» Celui qui lui succéda eut encore moins de chance; il était tellement ivre qu'il lui fut impossible d'articuler dix paroles. On le fit descendre, non sans peine, car il se cramponnait à la table, d'où l'arracha un grand maigre, dont la longue barbe n'avait jamais senti le peigne et que ses yeux effarés et son nez crochu faisaient ressembler à une chouette effrayée.

» Ce dernier avait préparé son discours, mais son geste manquait d'élégance, et à chaque phrase, il rapprochait les poings et les séparait ensuite de la même manière qu'un cordonnier qui tire le ligneul.

— C'était peut-être un savetier législateur, fit la jeune fille; dans ce temps-ci tout le monde a, ou du moins, croit avoir assez de talent pour devenir général ou ministre.

— Tu as deviné sans t'en douter; ce grand phraseur ennuyeux n'était autre que le cordonnier Gaillard, général en chef des barricades et inventeur des semelles en caoutchouc, qui ont ruiné tous ceux qui ont voulu en fabriquer et enrhumé tous ceux qui ont essayé d'en porter.

» Fort heureusement que dans ces réunions d'hommes libres et de femmes plus qu'émancipées, on n'est pas astreint à une étiquette gênante; on fume la pipe, on parle, on crie; les plus jeunes citoyens, il y en a de six mois et peut-être moins, pleurent à qui mieux mieux. J'avais donc allumé ma pipe, et pendant que le savetier démocrate pérorait sur les droits du travailleur, car là on ne parle que des droits et jamais des devoirs, je regardais avec pitié tous ces imbéciles endoctrinés par des furieux et j'étudiais surtout la physionomie inquiète et méprisante de ce Rochefort qui, se sentant le dernier des nobles, a cru qu'il pouvait être le premier parmi ces énergumènes, soi-disant démocrates, qui le portent en triomphe. Ce noble de rebut, ou plutôt ce rebut de la noblesse, semblait asphyxié par la fumée du tabac et celle des lampions placés sur l'estrade; il portait fréquemment à son nez son mouchoir parfumé et paraissait tout à la fois ennuyé et honteux à cause de son entourage.

» Cependant le savetier avait fini de débiter sa prose; il reprit sa place au bureau et laissa la tribune à un étudiant à gilet à la Robespierre et à longs cheveux qui, pour s'emparer de l'attention de l'auditoire et mériter les applaudissements, se mit à vociférer, d'une voix aigre, de telles inepties, accompagnées de si monstrueux blas-

phèmes que, perdant patience, je m'écriai : C'est une honte d'écouter un pareil imbécile.

» Oh! alors, ce fut une tempête : A l'ordre, le mouchard! à la porte, le jésuite! à bas la rousse! C'est un espion! à l'eau le jésuite! noyons le sbire de Loyola !

» Moi, je ne bougeais pas et je haussais les épaules; il paraît que l'orateur crut que j'avais peur, car, se penchant sur la tribune dont j'étais tout près, il me menaça du poing en glapissant : Enlevez-le, citoyens! Non-seulement c'est un jésuite, mais c'est un Prussien.

» Un Prussien, moi, tu comprends, Marguerite, si je me laisserai appeler Prussien par qui que ce soit, à plus forte raison par cette vermine. A bas les pattes! criai-je, en envoyant mon coude en pleine poitrine d'un voisin qui avait osé mettre la main sur moi. Je suis un Français des Vosges, qui ne se laisse insulter par personne. Et en même temps saisissant par le poignet le bras tendu de l'orateur, je le cueillis sur son estrade et l'emportai sous mon bras.

— Quelle imprudence, mon père, seul contre mille; vous voyez bien que vous pouviez vous faire écharper.

— Bah! bah! la canaille est toujours lâche. Tous les frères et amis se rangèrent pour me laisser passer comme si j'eusse été suisse dans une cathédrale. Il n'y eut qu'à la porte qu'un faux ouvrier se plaça sur mon passage, un couteau ouvert à la main, et aussitôt il se forma un groupe menaçant. En même temps, mon drôle, qui jusque-là s'était tenu immobile, commença à se débattre en cherchant à me mordre.

» — Mort au Prussien! vociféra l'homme au couteau.

» — Mort au Prussien! hurlèrent vingt voix.

» Je vis qu'il était temps d'agir; je n'avais pas de bâton, j'empoignai mon libre-penseur par un pied et je m'en servis pour faire le moulinet. Il était sec et osseux, et du premier baiser que son crâne envoya à l'homme au couteau il le coucha net sur le plancher; je

crois bien qu'il y eut encore quelques côtes d'enfoncées, mais j'avais déjà franchi la porte; je leur jetai leur orateur et continuai mon chemin..

— Sans être poursuivi?

— Poursuivi! Allons donc, si j'avais voulu rentrer dans la salle, je les aurais tous pris sous mon chapeau. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, ils sont encore barricadés à l'intérieur, tant ils ont peur d'un homme. Tas de canaille, va!

Et le géant se remit à rire de son rire amer.

Marguerite avait repris son ouvrage; elle le posa de nouveau pour essuyer une larme qui coulait lentement sur sa joue pâlie.

Il fallait que cette larme eût bien de la puissance, car cet homme qui, tout à l'heure, avait bravé seul trois ou quatre cents bandits, se courba devant la jeune fille et lui dit d'une voix émue :

— Je suis fâché de t'avoir fait de la peine, chère enfant; ne pleure plus, je te promets d'être plus sage à l'avenir.

— Plus sage, fit-elle, en quittant Paris pour aller vous battre là-bas, dans un pays occupé par l'ennemi, car je suis sûre que c'est là votre idée.

— Pourquoi crois-tu cela?

— Parce que je sais bien que ce n'est pas vous qui, dans le but de vous soustraire aux dangers, irez là-bas, vivre au milieu des Prussiens et vous soumettre patiemment et honteusement au joug des soldats du roi Guillaume, pour conserver votre maison et vos champs.

— Ma maison et mes champs étaient à Sainte-Marie-des-Chênes, près Metz, et non pas dans les Vosges. Ma maison, ils l'ont brûlée, tu sais ce qu'il en reste; quant à mes champs, de longtemps ils ne rapporteront plus de moissons. Nous les avons défendus autant que nous l'avons pu; à présent, l'armée ennemie couvre le sol sacré sous lequel repose ta mère adoptive; notre Fritz, ton frère, est tombé en héros chrétien dans la plaine de Wissembourg; Georges, blessé à Sédan, est ici, enrôlé dans le bataillon breton, et les Prussiens,

traînant après eux l'Allemagne tout entière, s'avancent à marche forcée sur Paris, pour frapper au cœur la France blessée à mort; le moment solennel est venu où tout Français doit son sang à sa patrie. Tu sais pourquoi je suis venu ici, maintenant je dois retourner dans les Vosges; c'est là que je suis né, c'est là que je dois mourir.

— Mais, mon père, puisque vous êtes ici, pourquoi n'y resteriez-vous pas, pour combattre les ennemis?

— Pourquoi? Je vais te le dire, mon enfant. Parce que Paris, tant grand qu'il soit, est trop étroit pour moi; j'ai toujours vécu dans la montagne, au grand air, sous les grands arbres; ici, j'étouffe comme l'aigle dans une cage. Il me faut l'espace, les bois sombres, les taillis épais, les rochers d'où la vue se perd dans les profondeurs de l'horizon, les longues marches, les églises isolées où l'on peut prier sur la dalle nue, les ravins profonds, les gorges tourmentées où quelques hommes de cœur, habitués à la chasse, aux fatigues et aux intempéries, puissent, la carabine à la main, décimer dans des embuscades les troupes ennemies, les suivre à la piste dans l'ombre et le silence, s'attacher à leur poursuite sans trêve ni relâche, surprendre leurs convois, enlever leurs sentinelles avancées, les harceler comme le taon harcelle le taureau. Mon père a fait cela lors de la première invasion, et la crosse de sa carabine, entaillée au couteau, est là pour témoigner que la balle d'un franc-tireur n'est pas à dédaigner dans une guerre de montagnes. N'es-tu pas de mon avis?

— Jusqu'à présent, je ne vois pas que nos compatriotes aient imité leurs pères, interrompit Marguerite; vous l'avez vu comme moi, les uhlans parcourent la campagne, pillent et rançonnent sans être seulement inquiétés.

— Oui, tu as raison; jusqu'à présent, il en a été ainsi, le patriotisme semble mort, il n'est qu'endormi par une longue prospérité. La foi sommeille dans les cœurs, étouffée par l'amour de l'argent et de la jouissance. Puis, il faut le dire, nos paysans ont été pris à

l'improviste, sans armes, on les leur avait retirées, et ils disaient : A quoi bon nous défendre, le gouvernement s'en charge, nous payons notre dette en impositions, lui doit payer la sienne en victoires.

» Les gouvernements qui se sont succédé depuis 1830 ont cru se rendre plus forts en s'aidant de la corruption pour assouplir les âmes, et aujourd'hui ils s'étonnent que le ressort se trouve brisé. Ils ont semé le vent, ils récoltent la tempête, et au moment du danger suprême, là où il faudrait la foi ardente, le respect de l'autorité, l'abnégation, le patriotisme, ils ne rencontrent que le scepticisme, l'indiscipline, l'égoïsme et l'indifférence; ils ont versé le poison et le poison a engendré la pourriture. Ils ont voulu se débarrasser du chrétien et ils ont tué le Français. Ils l'ont assassiné par l'abus des jouissances honteuses, il n'y a plus que la souffrance qui puisse le ressusciter.

— Mon père, vous vous exagérez le mal, fit Marguerite, en relevant sa noble et fière tête.

— Vous venez de voir ce que je pourrais appeler l'égoût de Paris dans une de ces réunions abominables, dont les journaux sont presque unanimes à flétrir ou à bafouer les orateurs incendiaires, mais toute la France n'est pas là, mon père; dans un champ il y a toujours des épines, mais il y a aussi la partie où le froment s'étend en nappe d'or, sous les rayons du soleil. Si vous vous rappelez avec indignation la séance de ce club odieux, souvenez-vous aussi du mois de Marie dans nos campagnes envahies, des missions prêchées dans nos villages, de ces croix si solidement plantées dans le granit de nos montagnes, et que saluent avec respect les ouvriers aux carrefours des chemins.

» A Paris même, ne m'avez-vous pas dit qu'un jour de Pâques, à six heures du matin, vous vîtes dix mille hommes, rien que des hommes, une véritable armée de chrétiens, venir s'agenouiller, centaine par centaine, à la table sainte; avez-vous compté ces cierges,

qui ne s'éteignent ni jour ni nuit dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires; enfin, n'avez-vous pas assisté comme moi à la messe de Saint-Thomas-d'Aquin, où se pressent les mobiles bretons? Eh bien! moi, je suis retourné dans le jour à cette église, à une heure où généralement elle est déserte, et là encore j'ai retrouvé ces lions de la bataille, où l'ennemi peut les tuer et les écraser par le nombre, mais non pas les faire reculer; ils étaient là, le sac au dos, le fusil appuyé contre une colonne, à genoux, les mains jointes, égrenant humblement leur chapelet avec leurs prières. Ces héroïques jeunes gens ne sont-ils pas des Français, de vrais Français, et la prière de ces vaillants cœurs n'étouffe-t-elle pas, au pied du trône de Dieu, l'impie bourdonnement de blasphèmes qui s'élève des clubs présidés par les Gaillard, les Rochefort et leurs pareils en ignominie?

— Toujours Française et toujours patriote, chère enfant, parce tu es bonne chrétienne. Ah! si tous les hommes t'égalaient en courage, les Prussiens ne seraient pas à quelques lieues de Paris; jamais ils n'auraient franchi cette grande muraille des Vosges, que la main de Dieu a placée comme un imprenable rempart entre l'Allemagne et la France. Mais, peut-être, et Dieu le veuille, valons-nous encore aujourd'hui plus que je ne l'espère; dans ce cas, raison de plus pour que je parte.

» Georges me disait aujourd'hui que là-bas on songe à se remuer; les paysans, volés et pillés, insultés et battus, commencent à se rappeler que dans quelque coin obscur ils trouveront, en cherchant dans la poussière, le vieux fusil avec lequel leurs pères faisaient la chasse aux kaiserlichs autrichiens, aux cosaques et aux cavaliers de Blücher.

» Les bons affûts ne manquent pas dans la montagne et, malgré ses cartes de poche, plus d'un officier du roi Guillaume hésiterait à poursuivre les bandes commandées par un forestier, un ségare ou un schlitteur. Pour se battre là, il faut connaître le pays, non pas une fois, mais dix; moi, je l'ai habité vingt ans, j'y ai fait la chasse avec

les braconniers ; je pourrais nommer chaque rocher par son nom et saluer tous les vieux arbres comme des connaissances.

» Ici, que ferais-je? monter des gardes à 1 fr. 50, sur un rempart, et manœuvrer devant un caporal, sur une de ces places qu'ils appellent des squares et qui sont grandes tout juste comme un pot de fleurs. Je suis trop vieux pour apprendre à être soldat, mais je puis encore faire un bon tireur, et les grandes guêtres de cuir, le large feutre et la veste de drap brun conviennent beaucoup mieux à un ancien chasseur comme moi que le pantalon gris à bandes rouges, la tunique et le képi des jeunes volontaires.

» Oh! il y a longtemps que, comme disait ce pauvre turco, qui servait de brosseur à ton frère, et qui nous a quittés pour aller probablement mourir à Sédan, j'aurais fait parler la poudre dans la montagne, si tu avais voulu demeurer avec Louise et Marie, à Lyon, en sûreté, au lieu de venir te renfermer dans ce Paris qui, s'il n'est pas brûlé par les bombes prussiennes, sera réduit, par la famine, à une capitulation plus ou moins prochaine.

— En sorte que si je consentais à quitter cette ville, je comblerais vos désirs, mon père ?

— Tu le sais bien, méchante enfant; pourquoi me le demandes-tu ?

— Parce que je suis prête à vous suivre.

— A Lyon ?

— Dans les Vosges.

— C'est impossible.

— Alors, il est aussi impossible que je quitte Paris en ce moment.

— Tes sœurs sont bien à Lyon.

— Oui, Louise, afin de veiller sur son fils, trop enfant pour pouvoir se passer de sa mère, et sur Marie qui, elle aussi, est encore bien jeune; mais, moi, je n'ai pas les mêmes motifs. Vous m'appelez votre fille, vos enfants me regardent comme leur sœur, c'est vrai, et

à tous je vous rends amour pour amour, mais il n'en est pas moins vrai que je suis toujours celle qu'à Sainte-Marie-des-Chênes on appelait l'orpheline de Jaumont, et que moins j'ai de devoirs envers ma famille, dont il ne me reste qu'un douloureux et sanglant souvenir, plus je me dois à cette autre mère qu'on appelle la patrie, et qui est, en ces jours, si triste et si éprouvée.

— Si tu étais un homme, je te comprendrais et je t'approuverais, Marguerite, mais seule, que feras-tu ici ?

— Ce que je ferai, vous le voyez, je travaillerai pour ceux qui doivent se battre, je coudrai des habits, je préparerai de la charpie et des bandages pour le moment où il en faudra, je fabriquerai des cartouches au besoin; plus tard, je soignerai nos blessés dans les ambulances et dans les hôpitaux, comme je le faisais à Sainte-Marie-des-Chênes, et, s'il le faut, si les bras manquent à la besogne, je suis forte, habituée à entendre siffler les balles, j'irai ramasser nos mourants glorieux sur les champs de bataille; peut-être quelqu'un d'eux me devra-t-il la vie, peut-être plus que cela, me devra-t-il la suprême consolation de recevoir une dernière absolution.

— C'est vrai, murmura le géant, c'est vrai; la femme, quand elle veut rester femme, vaut plus que l'homme par le courage et le dévouement chrétien. Oui, tu as raison, Marguerite, ta place est ici, marquée par la Providence; tu y resteras, moi, je partirai, tu veilleras sur ton frère Georges, tu seras son ange gardien.

— Georges a le sien, qui vaut mieux que moi, père, et qui ne l'a pas abandonné, car Georges est un bon chrétien.

— Fritz l'était aussi, et il est mort, fit M. Schültz, dont le visage devint sombre; mort au fond d'un bois, et par la trahison d'un.....

Il n'acheva pas.

— Fritz est mort en sauvant l'armée, et avant que ses yeux se fermassent, il avait reçu sur cette terre une première récompense de ses vertus; là-haut il en a trouvé une seconde plus grande et qui ne lui sera pas enlevée. Qui pourrait en douter ?

— C'était une belle âme, dit le père, à voix basse, comme s'il se fût parlé à lui-même. Ils sont au ciel tous les deux, sa mère et lui. Quand arriva la nouvelle de sa mort, elle voulait partir tout de suite, ne le croyant que blessé. Dieu l'a exaucée; ils ont dû être bien heureux de se revoir.

Et se levant, il se mit à se promener en silence.

L'orpheline avait repris sa couture.

Pendant un moment, on n'entendit plus que le bruit sourd des voitures roulant sur le pavé et le craquement du plancher sous les pas du géant.

Le lent tintement de l'horloge de Saint-Eustache sembla réveiller l'ancien brasseur.

— Minuit déjà, s'écria-t-il. Je t'ai recommandé de ne pas travailler le soir si longtemps, et c'est moi qui te fais passer les nuits. Je m'en vais, couche-toi vite et tâche de bien dormir pour réparer le temps perdu.

— Je crois qu'il n'est qu'onze heures.

— Du tout! du tout! c'est bien minuit.

Et il prit son chapeau.

— Guillaume vous accompagnera-t-il, père?

— Oui, je le pense, à moins toutefois qu'il ne se soit déjà engagé comme franc-tireur. Il est comme moi, Paris ne fait pas son affaire.

— Quant à cela, j'en suis persuadée, il bâille tout le jour et se couche avec le soleil.

— Son chien, Sultan, s'habituerait plus vite. Figure-toi qu'avant-hier, Guillaume ne pouvait pas l'arracher du rempart, qu'il aurait démoli, à lui seul, à force de gratter pour en faire sortir les lapins.

— Guillaume est bien heureux qu'on ne le lui ait pas mis en fourrière. Et plus heureux encore de ne l'avoir pas perdu, car, ici, il y a pas mal de rôdeurs toujours prêts à s'approprier le bien d'autrui.

— Sans compter, fit Marguerite, en riant, que s'il demeurait ici plus longtemps, il pourrait bien se faire qu'on mît le pauvre Sultan en réquisition.

— Un chien?

— Pourquoi pas, puisque vous nous prédisez la famine?

— Parce que la famine pour les Parisiens consiste à n'avoir pas du beurre frais tous les matins et du turbot du jour au dîner, fit le brasseur en haussant les épaules. Ça n'est pas des hommes ça.

— J'ai meilleure opinion d'eux, reprit l'orpheline, et je suis persuadée qu'après le turbot et le beurre viendraient, en cas de nécessité, les chevaux, les ânes, les chiens, voire même les chats et les rats.

— Les chats, je ne dis pas, ici on les considère comme lapins, mais quant aux chiens et aux rats... il haussa de nouveau les épaules suivant son habitude... allons, bonsoir : il est minuit passé.

— Je n'ai pas envie de dormir... et puis c'est peut-être pour longtemps notre dernière soirée et qui sait si...

—Demain nous aurons tout le temps de causer, interrompit M. Schültz qui ne voulait pas se laisser attendrir, bonsoir et dors jusqu'à huit heures.

Pour un homme habitué à ne jamais se lever après cinq heures, huit heures était le nec plus ultra de la latitude laissée à la paresse.

— Allons, bonsoir, père, puisque vous êtes si pressé, répondit Marguerite en tendant la main à son père, frappez à ma porte à cinq heures, je serai prête et nous irons à Saint-Thomas.

— Non, je veux que tu dormes, bonsoir.

— Alors, c'est moi qui frapperai à la vôtre.

— Quelle femme! soit, je frapperai, car si je ne le faisais pas tu serais capable de venir seule.

— Assurément je n'y manquerais pas; adieu, père, vous aussi tâchez de dormir.

— Dormir, fit le géant en s'arrêtant sur le seuil de la porte avec

sa voix sourde et caverneuse, il y a bien des nuits que le sommeil n'est plus un repos, mais un remords pour moi; dormir ici dans un lit quand là-bas, dans nos fermes et dans nos villages, les soudards de Luther profanent nos églises et nos maisons, quand la flamme dévore nos moissons, quand nos braves défenseurs agonisent perdus dans les bois ou entassés dans de misérables étables, dormir quand la botte d'un soldat prussien a renversé la croix qui ombrageait la fosse de ta mère, quand mon Frédéric n'a pas encore reçu une sépulture chrétienne, dormir alors que la France agonise, qu'on est un homme et qu'on a la force de porter un fusil, c'est une lâcheté et une honte.

— Cependant, mon père, vous me défendez de prolonger mes soirées.

— Sans doute, parce que toi tu te rends utile en travaillant et qu'il faut que tu ménages tes forces pour le moment où elles te seront plus nécessaires encore, mais moi que fais-je ici? Je me promène, je lis des journaux, je déjeûne, je dîne, je tue le temps en conversations oiseuses; c'est une honte, je te le répète, Marguerite; plus qu'une honte, c'est un crime.

— Il faudrait que tous les Français pensassent comme vous et malheureusement bien peu songent à agir, si peu en vérité que je me demande ce que seul vous irez entreprendre dans vos montagnes.

— Seul s'il le faut, j'irai de village en village, de chantier en chantier, de ferme en ferme secouer la torpeur de nos compatriotes, leur montrer leur mère assassinée, la France foulée aux pieds, la religion menacée, leur rappeler les exploits de leurs ancêtres, les appeler aux armes et à la vengeance et, s'ils ne veulent pas me suivre, j'irai seul, quand même, me faire tuer en apprenant aux échos de nos montagnes à répéter le cri qu'ils semblent avoir oublié : Vive la France! guerre à mort aux envahisseurs!

La porte était entr'ouverte et la voix de M. Schültz vibrante; il

sembla à Marguerite qu'un léger craquement venait de se faire entendre dans la chambre voisine séparée de la sienne par une mince cloison.

— Chut ! fit-elle en mettant un doigt sur sa bouche.

— Bah ! s'écria le géant dominé par son enthousiasme, nous avons payé assez cher le droit de haïr les Prussiens pour n'avoir pas besoin de dissimuler notre haine. D'ailleurs nous sommes seuls.

Du regard Marguerite indiqua le mur en répétant son geste.

— Quand la maison serait peuplée de leurs infâmes espions, rugit le montagnard, rien ne m'empêchera de répéter que je hais les Prussiens et que, pas plus tard que demain, je repars pour les Vosges afin d'ameuter nos paysans contre ces brigands et leur faire le plus de mal possible.

— Sans compter qu'on peut dire qu'ils ne l'auront pas volé les scélérats, fit une voix partie du palier supérieur.

— Tiens, te voilà, Guillaume, s'écria le géant qui venait d'apercevoir la figure de fouine du braconnier appuyée sur la rampe de l'escalier, je te croyais couché.

— En effet, monsieur, et je dormais d'un œil seulement, comme toujours; quand j'ai entendu votre voix, j'ai cru que vous vous fâchiez et je me suis levé pour voir si vous n'aviez pas besoin d'un petit coup d'épaule.

— Non, Dieu merci; j'étais venu dire à Mlle Marguerite, que je pars demain pour les Vosges.

— Pour la chose que je veux dire ?

— Quelle chose ?

— Pour la chose dont monsieur parlait tout à l'heure.

— Oui pour cela même, viens-tu avec moi ?

— Par mon saint patron, si j'y vais, monsieur plaisante sans doute; depuis plus de huit jours, Sultan et moi ne sommes restés ici que pour l'attendre.

— Et tu es prêt ?

Le braconnier se mit à ricaner :

— Ce serait le premier affût auquel j'arriverais le dernier, dit-il, et cependant bien souvent il ne s'agissait que de quelques misérables lapins.

— Eh! eh! mon pauvre Sultan, c'est nous qui allons rire, fit-il en appuyant la paume de sa main sur le museau de son chien, qui avait posé ses pattes sur la rampe et allongeait la tête comme pour prendre sa part de conversation, demain nous entrerons en chasse et pour tout de bon cette fois.

Sultan avait sans doute par instinct un goût prononcé pour la chasse aux Prussiens, car sans respect pour le sommeil des voyageurs logés à l'hôtel, il se mit à japper si joyeusement que son maître se vit obligé de mettre brusquement un terme à sa joie.

Un quart d'heure plus tard tout était rentré dans un silence si profond qu'on eût dit que tout le monde dormait d'un paisible sommeil.

Et cependant, tandis que le brasseur causait à demi-voix avec le braconnier dans sa chambre et que l'orpheline, tout à l'heure si calme, répandait à genoux devant son crucifix de bois ses larmes avec ses prières, le voisin dont le pied nu avait fait craquer le plancher, écrivait à la hâte cette lettre que le lendemain il devait porter furtivement à la poste :

« Très-honoré mein her,

» Je m'empresse de vous informer que le nommé Schültz, ex-brasseur à Sainte-Marie-des-Chênes, homme très-dangereux et d'une force musculaire telle qu'on ne le connaît dans le pays que sous le nom de Taureau des Vosges, part demain pour les montagnes, afin de soulever les schlitteurs et les ségares et d'organiser une guerre de partisans; j'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une photographie faite sur le portrait remis par le regrettable her Wilfrid, espion militaire à Metz, au her Grostein l'un de nos agents de surveillance. Comme je ne doute pas qu'il ne laisse son adresse à une certaine Marguerite, sa fille adoptive, il me sera facile de vous signaler le lieu exact où il se trouvera. Il serait, je crois, bon de le faire enlever et fusiller

sur-le-champ ainsi que son compagnon le braconnier Guillaume, animé comme lui des plus détestables intentions vis-à-vis des fidèles et invincibles soldats de notre vénéré monarque.

» Agréez, très-honoré mein her, les respectueux hommages de votre très-humble serviteur.

» X. Z. n° 3007, 5me section des surveillants de Paris. »

P. S. — Nous sommes à bout de fonds pour payer les chefs des clubs, envoyez où vous savez ce que vous pourrez avant l'investissement de Paris. J, B. J, M. H, R. G, G. et D, L. sont dans les meilleures dispositions pour faire dans la rue une diversion utile en paralysant les efforts du nouveau gouvernement, mais l'argent est nécessaire pour les maintenir dans la bonne voie.

Je fais accompagner les deux individus par qui vous savez.

Quand sa lettre fut finie, l'estimable espion, n° 3007, la plaça sous une simple enveloppe sur laquelle il écrivit en belle anglaise :

Monsieur Jérôme Boudinier, horloger, rue Friedland à Mirecourt, Vosges.

Puis il souffla sa lampe et enfonçant sa tête dans son oreiller, il s'endormit en rêvant que, pour prix de ses honorables services, Sa Majesté Guillaume de Prusse lui assignait sur sa caisse particulière une pension viagère de 500 thalers et lui envoyait l'aigle rouge de 1re classe.

CHAPITRE II

Aux armes !

Ce n'était pas M. Schültz seul, qui au moment où les Prussiens, traînant à leur remorque l'Allemagne entière, envahissaient la France désarmée par d'épouvantables désastres, avait songé à organiser les francs-tireurs, pour donner aux armées désorganisées le temps de se reformer et de remplir des cadres incomplets, même avant que le premier coup de canon eût été tiré sur le Rhin.

Le vent de l'opinion, surexcitée par la presse, les clubs et un patriotisme, qui pour le plus grand nombre, hélas ! n'était qu'une forfanterie sans consistance, tournait à la guerre à outrance.

Le fameux mot : pas une pierre de nos forteresses, pas un pouce de notre territoire, n'avait pas encore été officiellement prononcé, mais il était dans toutes les bouches, et l'ivresse, qui suit chaque changement de gouvernement en France, étouffait pour le moment tout autre sentiment.

Dans tout Paris, dans toute la France, on semblait assuré qu'à la voix du canon d'alarme, comme le hurlaient les clubistes avinés, d'invincibles légions allaient jaillir du sol profané par l'étranger. Les journaux de toute nuance répétaient le cri : Aux armes; dans les villages comme dans les villes, des bureaux d'enrôlements étaient ouverts pour les volontaires patriotes, et les orateurs favoris des clubs de la pure démocratie ne manquaient jamais de soulever de fréné-

ques applaudissements, en clôturant leurs séances par les chants fameux du départ, de mourir pour la patrie et de l'héroïque vengeons-nous et puis mourons.

Ce bruyant étalage de patriotisme à quatre sous le litre, et qui faisait hausser les épaules avec dégoût à Schültz, n'était, il faut le dire avec tristesse, qu'une de ces parades tumultueuses, auxquelles se complaisent les foules indisciplinées : il servait de motif plausible aux démonstrations patriotiques, aux promenades avec drapeaux et tambours, aux libations dans les cabarets, de thême aux dithyrambes des avocats, aux articles des journalistes et favorisait admirablement les vues ambitieuses de ces déclassés de l'utopie, de l'ignorance et de la débauche, qui, incapables de tout dans un état discipliné, cherchent à semer le désordre pour pêcher plus facilement en eau trouble, et ramasser derrière des barricades, où se sont fait tuer les imbéciles, des habits brodés de préfets, des épaulettes de généraux, des grades, des honneurs, et avant tout de l'argent pour subvenir aux folles dépenses de leurs grossières orgies.

Ces hommes crient toujours très-fort : aux armes ! mort à l'ennemi, vivre libres ou mourir ! au besoin ils incendient, fusillent, font couler le sang par torrents. Que leur importe la vie des autres, le salut de leur pays? A l'heure du danger ils se cachent derrière leur dignité ou au fond de leur cave; si leur parti triomphe, ils accaparent pour eux seuls la victoire à laquelle ils n'ont pas contribué ; si leurs soldats sont vaincus, ils les désavouent ou se sauvent avec la caisse en Angleterre, en Suisse, en Amérique, n'importe où, et se drapent fièrement de leur titre d'exilés pour la cause du peuple.

Ces spéculateurs en révolutions, dont l'espèce foisonne moins encore dans les bas fonds de la société que dans cette classe sans nom, où le vice porte les gants jaunes du désœuvré, les cheveux longs de l'artiste, le paletot du journaliste ou la robe de l'avocat, non-seulement pullulent dans les grandes villes, mais se rencontrent même dans les moindres villages, parmi les habitués d'estaminets et les

piliers de cabarets ; à Paris ils fournissent les ministères, les états-majors, les préfectures et en général les emplois lucratifs.

En province ils se ruent sur toutes les fonctions rétribuées de second, voire même de troisième ordre, et, faute de mieux, se précipitent sur l'écharpe de maire, les épaulettes de la garde nationale et les casques à plumets des pompiers.

A l'inverse de quelques anciennes familles, qui portent fièrement pour devise plus d'honneur que d'honneurs, on peut dire de ces corbeaux de révolutions, que quelque infâme rôle qu'ils parviennent à jouer, ils ont toujours beaucoup moins d'honneur que d'honneurs.

Un changement de gouvernement, compliqué de l'invasion étrangère, était un coup de fortune pour cette race honteuse d'aventuriers. Ils crurent la France morte et, avant que son cadavre fût refroidi, ils se ruèrent à la curée.

Chacun voulait avoir sa part, arracher son lambeau. Non pas des Français seulement, mais des aventuriers de tous les pays, Grecs, Américains, Polonais, Italiens surtout, ces héroïques chemises rouges, aux mains prenantes et aux pieds légers, si braves pour piller les couvents et les églises, mais si lestes à fuir en jetant leurs armes à la première vue d'un uhlan égaré.

Le nouveau gouvernement croyait ou plutôt feignait de croire au patriotisme de ces bandes de pillards, et loin de chercher à mettre ordre à ce désordre, il l'encourageait par impuissance, en lançant coup sur coup des proclamations évidemment inspirées par celles de la Convention, quand elles n'en étaient pas une maladroite copie.

C'était, disaient ses journaux officieux et officiels, une splendide explosion d'un peuple dont la liberté venait enfin de briser les fers, la resplendissante aurore du soleil républicain, se levant pour éclairer le monde, et sur ce thème connu, tous les avocats doublés de tous les journalistes et des orateurs de clubs, brodaient des variations d'un romantisme échevelé.

Les bons Français s'affligeaient et s'indignaient comme M. Schültz,

les Prussiens riaient et se frottaient les mains, la multitude applaudissait à tout rompre, et les niais qui forment, formeront et ont toujours formé l'immense majorité dans la nation la plus spirituelle du monde, ne doutaient pas que la victoire ne vînt couronner cette fois les volontaires républicains.

Il est vrai que cette opinion s'appuyait sur ce raisonnement profond : Nos armées ont été battues, parce qu'elles étaient sous les ordres de généraux encroûtés de vieux préjugés, aujourd'hui elles ont pour chefs de jeunes avocats, des pharmaciens, des journalistes et autres génies de 18 à 25 ans, très-forts au billard, grands buveurs d'absinthe, mais qui ne sachant rien du métier de la guerre, ne peuvent pas avoir les préjugés de l'école, donc elles seront victorieuses.

Tout aussitôt dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hameau, il se forma des comités d'organisateurs; rien qu'avec le personnel de ces comités il y aurait eu de quoi créer une armée. Organiser la défense est plus facile que de se défendre en prenant un fusil, et à dire vrai, c'était un moyen comme un autre de se dispenser du service.

Les patriotes influents firent entrer dans ces comités leurs enfants, leurs neveux, leurs petits-cousins; quand il n'y eut plus de place, les derniers venus remplirent les intendances, les ambulances, les bureaux; lorsque tout fut plein, on créa de nouvelles sinécures.

Toujours pour organiser.

Cette organisation n'aurait pourtant pas fourni un fort contingent à la défense nationale.

Les enrôlés volontaires sont rares dans les temps de désastres

Il en fallait cependant.

Ce fut alors qu'on imagina ces corps-francs, qui ne dépendant que de leurs propres chefs, ne s'inspireraient que de leur ardent patriotisme. Quelques-uns de ces corps furent composés d'hommes énergiques, décidés à faire leur devoir, à sauver la France ou à la venger : on connaît leurs noms, on sait ce qu'ils ont fait, les pertes énormes qu'ils infligèrent aux Prussiens,

Ceux-là étaient de véritables soldats, ils l'ont prouvé et c est avec leur sang qu'ils ont affirmé leur courage.

Mais ils ne furent que l'exception, la généreuse mais infime minorité.

Beaucoup ne furent que des bandes indisciplinées, tapageuses autant que lâches, un vil ramassis de repris de justice, d'étrangers tarés, de cette boue italienne, dont l'écoulement vers la France faisait dire à un député de Florence :

« Après qu'ils seront partis, on pourra abolir la gendarmérie. »

Ces aventuriers, qui, plus tard, se réunirent autour du fameux Garibaldi, et qui, plus tard encore, formèrent le noyau des communeux, de funèbre mémoire, à Lyon et à Paris, furent à la fois une plaie et une honte pour la France.

Mais à ce moment les francs-tireurs étaient à la mode : on s'enrôlait au roulement du tambour, sur une estrade drapée de rouge, décorée de drapeaux, de banderoles et de devises; et aux applaudissements des spectateurs, les volontaires se présentaient en foule, les uns séduits par l'originalité d'un costume à couleurs voyantes, les autres par l'espoir du pillage, d'autres pensant qu'une solde de chaque jour n'était pas à dédaigner à une époque où l'argent se faisait rare, d'autres enfin, par pur amour des oripeaux, et par ce besoin inné chez certains républicains de parader en grand sabre, en chapeau à plumes, et de se poser en farouche exterminateur du genre humain, surtout lorsqu'ils espèrent que la terreur qu'ils inspirent ne les forcera jamais à tirer leur fameuse épée.

Or, cet espoir était celui de bon nombre de pourfendeurs de Prussiens dans les cabarets des barrières.

Depuis le 4 septembre, jour auquel avait commencé l'éclosion des vengeurs de la France, Paris était inondé de libérateurs à trente sous.

Leurs noms seuls auraient suffi pour effrayer l'armée prussienne, y compris la Landvehr et la Landsturm, si les oreilles allemandes eussent été sensibles à la terrible énergie de ces dénominations.

Il y avait des vengeurs de toute espèce, des exterminateurs de toute sorte, des bataillons de tyrannicides, des régiments de patriotes de tous pays, des légions de l'étoile, du soleil et de la lune, des enfants perdus, des tirailleurs de Flourens, des éclaireurs à pied, à cheval et même en voiture, des pupilles de la république, Dieu sait quoi encore.

Ce tohu-bohu de noms n'avait d'égal que l'incroyable diversité des costumes, et lorsque les guerriers improvisés se rassemblaient au son des clairons et des tambours pour leurs parades quotidiennes, on eût dit une descente de la Courtille, une mascarade des jours gras.

Les bandes sérieuses, celles qui voulaient réellement se battre, et qui ne voyaient pas uniquement dans la guerre un prétexte à travestissements burlesques et à costumes de clowns du cirque, avaient déjà quitté Paris pour se porter dans la montagne, au devant des Prussiens, et faisaient le coup de feu dans les défilés des Vosges, sous la direction d'un véritable général, lorsque Schültz et son compagnon se décidèrent à partir eux aussi, pour ce qu'ils appelaient la chasse aux uhlans. Grand fut donc l'étonnement de l'ex-brasseur, lorsqu'en arrivant après la messe à la gare du chemin de fer, il vit la cour encombrée de volontaires chargés de fusils, de sacs, de bidons, de couvertures et de tentes, comme s'ils eussent voulu entreprendre une campagne de longue haleine, au cœur même de l'Allemagne.

Des officiers imberbes pour la plupart, mais la taille pincée dans des uniformes tout ruisselants de broderies, se démenaient au milieu de cette cohue, qu'on eût dit composée de saltimbanques se rendant à une foire, criaient, juraient, brandissaient gauchement leurs épées, pour se donner des airs de grognards, prodiguaient des ordres qui n'étaient ni exécutés, ni même écoutés et s'époumonaient à crier :

— A vos rangs! fixe ! mille tonnerres ! chacun à son rang ! sergent, faites l'appel.

Les sergents faisaient comme les autres ; ils étaient à boire, à fumer, à causer ou à chanter, et ne se moquaient pas mal de ce que pouvait ordonner M. Oscar Désiré, colonel du régiment des Compagnons de la Gloire, habitués du club de Belleville, et qui, après avoir élu librement le citoyen Oscar, orateur populaire et garçon limonadier, se réservaient de le casser non moins librement s'il les ennuyait.

Le citoyen Isidore Beaufils, lieutenant-colonel et fabricant de chaussures pour dames, ne semblait pas jouir d'une plus grande influence sur ce qu'il appelait ses hommes.

Les soldats, auxquels il s'adressait directement, haussaient les épaules, lui riaient au nez ou lui répondaient par un : Va te coucher, tu m'embêtes, ou bien encore par le fameux : Oh ! là là, as-tu fini, ma vieille ?

Georges, Marguerite et Guillaume étaient sans doute habitués à ces déplorables scènes d'indiscipline, car ils jetaient, sans s'en étonner, un regard de triste pitié sur ces tapageurs insubordonnés, et continuaient à causer à voix basse, sans faire aucune allusion à ce qui se passait autour d'eux.

Schültz, avec sa nature brusque et violente, dans son héroïsme, ne pouvait contenir l'indignation qui débordait de son cœur. Il serrait les poings, comme s'il eût eu la tentation de s'en servir et grondait entre ses dents : Canailles ! ivrognes ! mauvais Français !

— Mademoiselle, si vous m'en croyez, nous allons entrer dans la salle des voyageurs, fit Guillaume à demi-voix, avant longtemps il pourrait bien y avoir de l'orage.

— De la pluie, c'est possible, répondit naïvement Georges, le ciel est couvert et il fait presque froid.

— Je parle d'un autre orage que de celui d'en haut, reprit le braconnier.

— Mon père, si nous rentrions, nous serions mieux pour causer, dit Marguerite, qui avait compris au premier mot.

— Oui, oui, rentrons, gronda le brasseur, c'est par trop honteux.

Hélas ! ils n'étaient pas au bout de toutes ces ignominies.

Dans la cour ils avaient vu les faux braves, dans l'intérieur ils rencontrèrent les francs peureux.

Là aussi, il y avait foule, mais foule sans armes, des vieillards, des femmes, des enfants qui émigraient, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux et fuyant l'invasion. S'il n'y eût eu que ceux-ci, il n'y aurait eu rien à dire. C'étaient des bouches inutiles, en se sauvant ils débarrassaient Paris. Ces vieillards avaient peut-être été braves au temps de leur jeunesse, ces femmes étaient des mères, dont plusieurs pleuraient en se séparant de leurs maris ; seules, elles seraient restées comme beaucoup restèrent en effet, mais elles se devaient d'abord à leurs enfants, en partant elles sacrifiaient un devoir, qu'il leur eût été doux de remplir, à un devoir plus obscur, mais qui doit primer tous les autres, celui de veiller sur leur jeune famille, de l'arracher à la souffrance et à la mort : en fuyant elles accomplissaient leur mission.

Mais là, il y avait aussi des hommes dans la force de l'âge, des célibataires, dont la place semblait marquée aux remparts ou dans les rangs de la garde nationale, des jeunes gens riches ou pauvres, élégants ou portant la blouse de l'ouvrier, qui ne songeaient ni à la France, ni à Paris, ni à leurs parents, ni à leurs enfants, mais à leur argent et à leur sûreté personnelle.

Ces fuyards se pressaient autour du guichet, les uns étalant pompeusement et avec une ignoble fierté le passeport témoignant, qu'en vertu de leur 40e année révolue, ils avaient la permission de s'enfuir, les autres employant toutes les ruses, ayant recours à tous les subterfuges, aux déguisements même, pour obtenir, au prix de leur honneur, le billet souvent refusé qui leur permettrait de déserter.

Chacun de ces mendiants de la peur avait son prétexte, sa fausse plaie pour attirer la commisération, un soudain accès de piété filiale rappelait subitement à Marseille un beau et flasque débauché, honte

de sa famille ; ce jeune homme brillant de santé, produisait un certificat de faiblesse de constitution ; cet ouvrier, dont les vêtements exhalaient l'odeur de l'absinthe, était soutien de famille ; ce monsieur dont une raie, partant du milieu du front, descendait jusqu'à la nuque, venait de se faire nommer sous-préfet, juge, conseiller de préfecture, commis d'administration, n'importe quoi, n'importe où. D'autres avaient l'audace de poser encore pour le patriotisme : ils allaient, disaient-ils, prêcher la guerre à outrance, réchauffer l'ardeur républicaine, éveiller par leur mâle éloquence les ruraux endormis au fond de leurs étables. D'autres encore cherchaient à acheter à prix d'or, dans la foule des émigrants, un billet, comme on achète une contre-marque à la porte d'un théâtre.

Schültz regardait toute cette ignominie et grondait comme un dogue à l'attache. Marguerite cherchait à le distraire en causant avec lui, mais son indignation lui faisait oublier la douleur de se séparer de ses enfants, et son regard ne quittait pas le guichet autour duquel se pressait la cohue des émigrants.

Enfin, l'heure sonna, il n'y avait plus que cinq minutes, le géant plongea la main dans un sac de cuir qu'il portait en sautoir et en retira une poignée de balles de calibre mêlées à quelques pièces d'or.

Au froncement de son sourcil, Marguerite comprit la répugnance qu'il éprouvait à aller, lui aussi, prendre son billet :

— C'est inutile, père, dit-elle, Guillaume a les deux passeports et il prendra les deux places.

— Le voici qui revient, et il les apporte, ajouta Georges, qui, d'une main, tenait le fusil du braconnier et de l'autre son chien.

Le géant prit le billet, l'examina sans mot dire, le plaça dans la poche de son gilet et passa son fusil en bandoulière.

Presque aussitôt un sifflement aigu, suivi d'un choc sourd et d'un roulement accompagné d'un bruit de chaîne, se fit entendre dans la galerie centrale de la gare.

— Voici la locomotive qu'on attache, dit Georges, et il se fit entendre comme un mouvement de reflux des partants, vers la salle d'attente.

M. Schültz s'était redressé, il souleva son large feutre, fit un signe de croix solennel sur son cœur, sur le front de ses deux enfants, puis les prenant par la main :

— Georges, dit-il, je te confie Marguerite, souviens-toi de ta mère et de Frédéric, continue à être chrétien.

— Marguerite, je te confie Georges, continue, toi aussi, à être ce que tu as toujours été. Il est probable que mes lettres ne pourront pas plus vous parvenir que les vôtres ne m'arriveraient, mais peut-être pourrons-nous encore quelque temps correspondre avec Lyon où sont tes sœurs. Que Dieu sauve la France et nous protége !

Il embrassa ensuite ses deux enfants en les serrant avec effusion sur son vaillant cœur, et se découvrant de nouveau :

— Adieu, mes enfants, dit-il, en mon nom et au nom de votre mère qui est là haut, je vous bénis.

Puis, par un mouvement d'épaules habituel aux chasseurs, il rejeta son fusil en arrière et dit :

— Guillaume, il est temps.

Le braconnier serra les mains que lui tendaient Georges et l'orpheline et suivit son ancien maître.

Le volontaire et Marguerite les regardèrent s'enfoncer dans la foule que le brasseur dépassait de toute la tête et disparaître dans la galerie dont les portes se refermèrent.

Le frère et la sœur reprirent alors en silence le chemin de la rue Saint-Honoré.

Ils y étaient probablement arrivés avant que le brasseur et son compagnon fussent sortis de la salle d'attente, dont on avait dû fermer les portes, pour embarquer le régiment des Compagnons de la Gloire.

A dire vrai, quoique l'effectif de ce régiment ayant colonel, lieutenant-colonel, et cadre plus que complet d'officiers, ne dépassât pas 500 hommes, une pareille opération présentait de graves difficultés.

Deux des commandants étant à peu près ivres-morts, s'étaient laissés hisser sans grand peine dans leur wagon ; mais beaucoup d'hommes n'étant encore qu'à cette première étape de l'ivresse qui double l'insubordination, il n'y avait pas moyen de leur faire prendre leurs places ou, quand ils les avaient prises, de les empêcher de les quitter.

Les uns, sous un prétexte ou sous un autre, refusaient de monter dans les wagons, ou en sortaient du côté opposé, d'autres avaient perdu leurs sacs et oublié leurs fusils; plusieurs courant sur les marchepieds, allaient des wagons de troisième classe à ceux de première dans lesquels ils s'installaient et d'où ils refusaient de descendre; quelques-uns, auxquels on avait donné ou laissé prendre des cartouches, menaçaient de faire usage de leurs armes peut-être chargées à l'avance.

Ajoutez à cela qu'au milieu des vociférations, des menaces, des chants patriotiques et des hurlements partant de tout le train, il était peut-être plus difficile encore de se faire entendre qu'obéir.

Enfin après plus d'une heure de pourparlers, de manœuvres, de précautions et de bousculades, il fut enfin possible d'appeler les vrais voyageurs.

Nouvelle confusion, nouvelle bataille, les fuyards se précipitaient à l'assaut. Les plus jeunes et les plus forts arrivèrent les premiers, renversant les enfants, bousculant les femmes, s'étouffant aux portières, se déchirant leurs habits et au besoin faisant le coup de poing avec cette énergie particulière et irréfléchie que donne la peur.

M. Schültz eut pu, s'il l'avait voulu, jouer son rôle dans cette mêlée ; il demeura en arrière et, quand il s'avança, il ne restait pas plus de cinq ou six voyageurs sur la voie.

— Quelle classe ? cria un employé.

— Troisième, répondit le géant, qui pour aller faire la guerre aurait eu honte de prendre une place rembourrée.

— Il n'y en a plus, montez en seconde.

En seconde il n'y en avait pas davantage.

— Alors montez en première et vivement, à la prochaine station vous aurez des places.

Un compartiment se trouvait libre, il fut rempli par les voyageurs demeurés sur la voie.

Il n'y avait absolument de disponibles que quatre places dans le wagon de messieurs de l'état-major.

Schültz, grâce à sa haute taille, compta les voyageurs puis s'approchant de la portière :

— Monte ici, dit-il à Guillaume.

— Wagon réservé, cria le colonel qui fumait, les pieds étendus sur les coussins.

— Pardon, fit le brasseur en repoussant la jambe avec laquelle le bel Oscar prétendait faire une barrière, il nous faut deux places.

— Cherchez ailleurs, ce wagon est réservé.

— Monte, fit Schültz, sans se préoccuper davantage du Compagnon de la Gloire.

Puis, refermant la portière, il s'assit en face du futur général de la Commune.

— Faites venir le citoyen chef de gare, cria l'officier dépité.

Mais le citoyen chef de gare, au lieu de perdre son temps à venir discuter, trouva plus simple de donner le signal du départ, et les wagons s'ébranlèrent.

— Je ferai mon rapport et demanderai votre destitution, hurla le bel Oscar, en allongeant le poing.

— Et, s'il n'est pas cassé, nous irons nous plaindre au citoyen ministre de la guerre. Les wagons des officiers supérieurs ne sont pas faits pour tout le monde, répondit le lieutenant-colonel, fabricant de bottines pour dames.

— Quand on n'a pas de place, on attend un autre train, répliqua le colonel, enhardi par le silence des deux intrus.

— Surtout des voyageurs de 3me classe, fit le lieutenant-colonel.

Les deux commandants auraient sans doute bien dit leur mot, mais ils ronflaient.

— Et ce n'est pas en temps de guerre qu'on devrait insulter les patriotes qui se battent, en les vexant pour le bon plaisir de civils qui ne songent qu'à se sauver ou à aller en partie de chasse.

— C'est moins dangereux et plus sûr, ricana le lieutenant-colonel.

Sans se départir de son calme apparent, M. Schültz sortit de la vaste poche de sa large veste une pipe noircie par l'usage, la bourra conciencieusement et l'alluma.

Guillaume, de son côté, imita cette manœuvre.

— Quelle infection! s'écria le colonel en se renversant; ces gens-là sont vraiment intolérables.

— C'est en effet ce que je commence à trouver, répondit le brasseur, en appuyant sa large main sur l'épaulette du bel officier, et je vous conseille de ne pas continuer, mon petit monsieur, sans quoi.....

— Sans quoi? fit le colonel dont les joues rosées pâlirent singulièrement.

Le Taureau serra la main autour de l'épaule, et soulevant son vis-à-vis :

— Sans quoi, dit-il, je vous jette par la portière.

— Citoyen, vous vous oubliez, s'écria le lieutenant-colonel. Savez-vous bien que je puis vous faire arrêter et fusiller ?

— Voulez-vous y aller le premier, fit Schültz, que la colère commençait à dominer; et croyez-vous que je suis d'humeur à me laisser insulter par des paillasses de votre espèce.

— Monsieur.....

— Silence, et ne me rompez plus la tête; vous avez été insolents les premiers, à présent, c'est mon tour.

Le tour était arrivé un peu tôt, car à peine si le train venait de franchir la ligne des fortifications.

Les deux Compagnons de la Gloire feignirent d'être uniquement préoccupés par la vue des abattis d'arbres faits autour des remparts.

Un moment après, on était en pleine campagne. Quelques troupeaux de moutons, réservés pour l'approvisionnement de Paris, broutaient l'herbe dans les chaumes; tout-à-coup un coup de feu retentit et l'un des troupeaux détala, laissant derrière lui un mouton blessé.

M. Schültz avait mis la tête à la portière. Soudain un éclair brilla à la portière d'un wagon et une seconde détonation se fit entendre, suivie de plusieurs autres.

— Les ennemis! s'écria Guillaume, en se levant pour prendre son fusil, accroché au-dessus de sa tête.

— Ne tirez pas, monsieur, ne tirez pas; on croirait que nous voulons résister, s'exclamèrent à la fois le colonel et son second, livides de terreur, et détachant à tout hasard leurs sabres et leurs épaulettes, ils se tinrent prêts à les jeter sur la voie.

La fusillade continuait toujours.

— Si vous êtes des chefs, faites donc cesser le feu, vociféra Schültz; c'est une infamie !

— Comment, les malheureux ripostent, s'écria le colonel, en froissant avec désespoir son feutre empanaché. Ils veulent donc nous faire fusiller, ces brigands. Je vous en prie, monsieur, puisque vous avez la tête à la portière, criez-leur de se rendre.

— Criez-le leur vous-même, parbleu, autrement ils vont tuer tous ces moutons et faire quelque malheur.

— Des moutons! Ils tirent sur des moutons! s'exclama le colonel, dont le front s'épanouit. Je croyais que c'était l'ennemi et je me préparais à lui donner une fameuse leçon, ajouta-t-il, en frisant sa moustache. Je vois à présent, cette fusillade n'est qu'une mauvaise plaisanterie de quelques jeunes soldats qui auront bu le coup de l'étrier.

— Vous appelez cela des soldats! Ils sont propres vos soldats, des brigands ou des fous furieux n'agiraient pas autrement, riposta le brasseur indigné, et si cela me regardait.....

— Il faut être indulgent pour de braves patriotes qui brûlent de répandre leur sang pour la défense de la patrie, trahie par l'infâme Bonaparte et ses séides liberticides, fit le bel Oscar, en s'occupant à reboucler son ceinturon et à rattacher ses épaulettes; mais je suis chef de corps, librement élu par les soldats de notre héroïque République, et je prendrai des mesures pour qu'à l'avenir mon régiment apporte plus d'austérité dans l'accomplissement de sa noble mission.

M. Schültz et son compagnon se regardèrent en silence.

— Citoyen lieutenant-colonel, reprit le limonadier, en s'adressant à son second, nous allons arriver, veillez à ce que la descente des wagons se fasse avec ordre et rapidité, puis, vous vous porterez en avant pour placer les grand'gardes et faire les réquisitions urgentes; je vous rejoindrai avec le gros de nos forces, dès que j'aurai accompli un acte de justice nécessaire pour assurer le respect dû aux autorités républicaines.

Cet étalage de précautions prises par les Compagnons de la Gloire, à quelques kilomètres de Paris, où ils devaient être de retour avant l'heure du dîner, et contre un ennemi qui n'avait pas même atteint le département voisin, parut si bouffon au brasseur qu'il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Presque aussitôt le sifflet de la locomotive annonça qu'on était arrivé à la première station.

— Retournons à nos places, dit Schültz à Guillaume.

Et, dès que le train se fût arrêté, ils descendirent.

La sortie des Compagnons de la Gloire fut digne de leur entrée : ils se signalèrent par le même désordre, les mêmes hurlements, la même insubordination.

— Quelques-uns d'entre eux se réunirent pourtant autour de leur colonel, qui sans doute les haranguait avec une éloquence entraînante, car une douzaine de ces fiers compagnons, mettant la baïonnette au bout du fusil, s'avancèrent, avec un semblant d'ordre, vers le wagon où étaient assis le brasseur et le braconnier.

— Au nom de la République, je vous arrête, fit le colonel, en étendant tragiquement le bras vers M. Schültz.

— Ah ! fit simplement celui-ci, je ne demande pas mieux; cela me donnera le temps de déposer ma plainte contre vos héroïques tueurs de moutons, et.....

— Comme espion prussien, ajouta le colonel.

— Et de raconter à ce capitaine de chasseurs que j'aperçois là à la barrière, comme quoi, en entendant les premiers coups de fusils, vous aviez tellement peur que déjà.....

— Tout cela sont des subterfuges, s'écria le colonel, qui ne tenait pas à ce que ses soldats fussent édifiés sur sa bravoure.

— Vous aviez détaché vos épaulettes, continua Schültz, avec une obstination inébranlable, et comme vous preniez la fusillade pour une attaque des Prussiens, vous étiez si tremblant que, n'osant pas mettre la tête à la portière.....

— Vils subterfuges, je vous le répète.

— Et moi je répète aussi que vous aviez tellement peur de ces pauvres moutons, que vous vouliez que je prisse votre place pour ordonner à vos hommes de rendre leurs armes au troupeau.

— C'est une insulte à la légion, s'écrièrent deux ou trois hommes.

— Oui, et voilà qui l'a faite, fit Schültz, en étendant la main vers le colonel.

— J'en suis témoin, s'écria Guillaume.

— Un faux témoin, riposta le colonel, qui recula de trois pas en voyant le braconnier se lever d'un air menaçant.

— Et le lieutenant-colonel est témoin aussi de la lâcheté de cet homme que vous n'avez élu pour chef que par erreur, reprit le brasseur.

— Tout cela est faux, balbutia le colonel, ces deux individus sont sûrement des espions.

— Nous sommes des francs-tireurs, qui allons nous battre à l'ar-

mée des Vosges, s'écria Schültz, en descendant sur le trottoir; voici nos passeports; qui veut les lire?

Un lieutenant, commis chez un marchand de jouets d'enfants, et qui ne désespérait pas de remplacer un jour le limonadier, son heureux rival, parcourut le papier.

— Parfaitement exact, dit-il; ce sont des camarades. Vivent la République et l'armée des Vosges!

— Vivent les francs-tireurs! crièrent les soldats.

— Du moment qu'il en est ainsi, citoyens, je vous rends mon estime, fit le colonel, en remettant l'épée au fourreau. Allez combattre les hordes liberticides du despote Guillaume, nous l'attendons ici pour faire de nos poitrines un rempart à Paris, la ville idée, le léviathan de la démocratie et le Béhémoth des peuples affranchis. Vive à jamais la République universelle une et indivisible!

Et, se retournant vers les Compagnons de la Gloire :

— Remettez ette! cria-t-il, d'une voix de ténor enrhumé, demi-tour gauche! en avant arche!

— Vous les avez joliment remis à leur place, tout de même, ces coquins de Belleville, fit avec un sourire faux et un regard non moins équivoque, un voyageur sec et bilieux, vêtu d'un costume noir, d'une coupe presque ecclésiastique, qui avait pris place en face de M. Schültz, et que celui-ci avait remarqué à cause de sa cravate blanche et de ses cheveux plats, dans la salle d'attente.

— En voici encore un autre qui ne me revient pas, dit à demi-voix le brasseur à Guillaume.

— Un cousin, si ce n'est pas un frère de ce révérend Fouinard, qui travaillait à Gravelotte pour le roi de Prusse, répondit l'Alsacien; il me semble l'avoir vu déjà quelque part.

— Où sommes-nous donc ici? demanda M. Schültz, pour changer de conversation.

— A Villeneuve-Saint-Georges, 15 kilomètres de Paris, se hâta de répondre le voyageur à la cravate blanche; si, comme il m'a

semblé le comprendre tout à l'heure, vous allez dans les Vosges, vous n'êtes pas encore arrivé. Pauvre pays, il est bien éprouvé, mais les Prussiens y trouveront leur tombeau. Hier encore, j'ai reçu des lettres de quelques francs-tireurs de mes amis qui me donnent les détails les plus émouvants.

— Il paraît pourtant que les schlitteurs et les paysans ne se sont pas encore levés contre l'ennemi.

— Parce qu'ils ne le peuvent pas encore, cher monsieur; ils n'ont ni armes ni munitions, mais ils vont en recevoir. L'insurrection s'organise et, appuyée par les francs-tireurs de Bonardel et ceux du colonel Lellu, qui se préparent à agir de concert avec les troupes du général Cambriels, elle deviendra terrible. Connaissez-vous ce pays, monsieur?

— Je suis d'auprès de Gérardmer, que sans doute vous ne.....

— Comment donc, mais Gérardmer est une des communes les plus importantes des Hautes-Vosges. J'y ai déjeûné plus d'une fois sous le beau tilleul qui s'élève en face de l'hôtel de la *Poste*; j'ai escaladé le rocher des Ducs, ce rocher qui surplombe la route et d'où l'on a si belle vue, le Bonfoing, qui a plus de 1,000 mètres d'altitude.

— Mille soixante-deux.

— Précisément, et le Honeck, rival du ballon d'Alsace, et les grands bois de sapins qui encadrent Gérardmer, ses beaux lacs, ses gazons alpestres, où des milliers d'anémones blanches couvrent, en été, le sol d'une neige embaumée, au milieu de laquelle, comme un énorme troupeau, se dispersent de gros rochers bruns et blancs, aux formes arrondies.

— Les moutons de Gérardmer, parbleu, s'écria Schültz, que la peinture faite du pays de son enfance enthousiasmait en réveillant ses souvenirs. Il y a plus de dix ans que je ne les ai pas revus ces chers moutons, qui m'ont autrefois si souvent porté sur leur dos.

— Il y a donc longtemps que vous avez quitté votre pays.

— Voici vingt ans déjà que je demeurais à Sainte-Marie-des-

Chênes, près de Metz; mais j'ai encore un frère qui habite, avec sa famille, notre vieille maison, sur les bords du Bouchot.

— Près de la cascade?

— A deux cents pas à peine.

— Une scierie, peut-être?

— Précisément, le connaîtriez-vous?

— Non; mais en allant visiter la cascade, je me souviens très-bien avoir vu cette scierie, avec ses grandes roues, toujours en mouvement, et ses ségares roulant de longs madriers qu'ils présentent aux scies pour les débiter, tandis que d'autres de leurs camarades font d'énormes cubes de planches déjà façonnées, ou les chargent sur des chariots pour les transporter au bord de la Moselotte. C'est un bel établissement.

— La scierie n'est pas considérable, mais elle marche bien.

— Quand la paix sera conclue, après l'expulsion des Prussiens, j'espère bien entrer en relations avec monsieur votre frère, et peut-être urons-nous, avant ce temps, le plaisir de nous retrouver à Gérardmer.

— Vous êtes donc de là aussi?

— Pas précisément; mais j'ai aussi une scierie à Wesserling, presque dans votre département, et naturellement je suis obligé de parcourir les forêts des Hautes-Vosges pour visiter les chantiers de schlitteurs et faire mes approvisionnements.

— A votre costume, j'aurais cru plutôt que vous étiez un pasteur.

— Je ne m'en étonne pas; j'étais dans les départements envahis, et pour échapper plus sûrement, j'ai adopté ce travestissement, pour lequel les officiers du roi Guillaume ont beaucoup d'égards, parce qu'ils regardent, et avec raison, plusieurs pasteurs luthériens comme très-sympathiques aux succès de la Prusse.

— En effet, fit Guillaume, les Prussiens ont de bons amis parmi les protestants, nous sommes payés pour en savoir quelque chose. Mais, c'est égal, j'aimerais mieux faire six mois de prison dans une

forteresse, de l'autre côté du Rhin, que de mettre sur mon dos la défroque d'un Fouinard ou de quelque autre traître.

— Vous me permettrez de n'être pas de votre avis, monsieur, répliqua doucement l'industriel, car, quelle que puisse être, pour un catholique comme moi, la répugnance qu'inspire un semblable travestissement, j'ai cru devoir m'en servir pour venir offrir mes services comme guide et éclaireur des francs-tireurs et de l'armée régulière dans les Vosges. Qu'en pensez-vous, monsieur Schültz ?

— Dans tous les cas, répondit le brasseur, incapable de dissimuler ses opinions, s'il m'était arrivé de le prendre pour traverser les lignes ennemies, je l'aurais déposé aussitôt après.

— Hum ! pensa Guillaume, voici un gaillard qui connaît les Vosges aussi bien que ce Wilfrid, officier prussien, qui s'était mis, sous un nom supposé, au service de Monsieur, connaissait les environs de Metz ; un individu qui s'habille en pasteur, et qui se dit industriel et catholique, qui arrive de Prusse ou du moins de la frontière, pour servir d'éclaireur aux Français, qui ne nous a jamais vus et qui, du premier coup, nomme M. Schültz par son nom, tout cela ne me paraît pas bien clair. Fumons notre pipe et écoutons.

Schültz, lui, sans faire toutes ces réflexions, avait également été frappé de s'entendre appeler par son nom.

— Comment se fait-il, demanda-t-il brusquement, que vous sachiez que je m'appelle Schültz ?

— Mais, tout simplement parce que, à Villeneuve, cet officier des volontaires pour rire a lu tout haut vos passeports, en sorte que j'ai appris que vous étiez M. Schültz et votre compagnon M. Guillaume, et, de plus, parce que vous m'avez dit être le frère de M. Schültz, l'industriel demeurant près de Gérardmer.

— Parbleu, c'est bien vrai, fit le brasseur, j'avais oublié tout cela. Il faut vous dire que j'ai une mémoire détestable et que je suis brouillé avec tous les noms.

— Moi, au contraire, je l'ai excellente, ricana son vis-à-vis,

— Et tu en as besoin pour le métier que tu fais, pensa Guillaume.

— C'est singulier comme l'industrie a progressé depuis quelques années, remarqua M. Schültz. Il y a dix ans, il n'y avait à Wesserling d'autre établissement industriel que la filature de coton de MM. Gros et Roman, de Mulhouse.

— Aujourd'hui, il y a en outre la teinturerie de M. Demaret, et ma scierie à vapeur, établie sous la raison sociale Dolphus et Cie.

— Dolphus ?

— Et Compagnie; Dolphus est le nom de mon associé, moi je m'appelle Bernard, quoique dans les chantiers on ne me connaisse que sous le nom de Mathurin.

Guillaume eut un geste d'incrédulité que le faux Mathurin eut l'air de ne point remarquer.

— Du reste, continua-t-il, puisque j'ai entendu lecture de vos passeports, il n'est que trop juste que je vous montre le mien.

— Oh ! je m'en rapporte à.....

— Non, non, monsieur Schültz, le hasard qui nous a rassemblés nous remettra peut-être souvent en présence, et il est bon que nous sachions à quoi nous en tenir les uns sur les autres. Tenez, lisez-moi ceci :

« Bernard, dit Mathurin, industriel à Wesserling (Haut-Rhin). » C'est parfaitement exact.

— Veuillez continuer.

« Se rendant à l'armée des Vosges, pour y faire l'office d'éclaireur et d'interprète. »

— Ou d'espion, murmura Guillaume.

— Voilà ce qui manque le plus à nos braves francs-tireurs, s'exclama M. Bernard, en repliant son passeport, des guides et des éclaireurs, connaissant tous les sentiers, tous les rochers, tous les bois. Dernièrement encore, toute une compagnie de francs-tireurs, soixante hommes, je crois, s'est laissée acculer tout auprès de Sa-

verne, dans une impasse où les hommes ont été obligés de se rendre, sans pouvoir même tirer un coup de fusil, parce que leur chef ne connaissait pas un sentier sous bois qui, en moins de dix minutes, les aurait conduits à un plateau d'où, avec des pierres pour toute arme, ils auraient écrasés un régiment.

— Pourquoi ne pas se faire guider par des paysans?

— D'abord, parce que les paysans s'enfuient à l'approche de l'ennemi, et ensuite parce qu'on risque fort de tomber sur un scélérat que les Prussiens ont payé d'avance pour se faire guide et traître.

— C'est vrai, murmura M. Schültz, très-vrai.

Et il garda le silence, sans que son interlocuteur, satisfait sans doute du résultat auquel il était parvenu, essayât de renouer la conversation avec lui.

On arriva ainsi à Tonnerre; il était près d'une heure de l'après-midi, car, grâce aux Compagnons de la Victoire, le train était en retard.

M. Bernard invita M. Schültz à déjeûner avec lui, en qualité de compatriote, et, sur son refus, descendit seul au buffet.

— Ne voulez-vous pas manger aussi un morceau? monsieur, demanda Guillaume.

— Et toi?

— Oh! moi, je mange sur le pouce, un morceau de pain et de fromage me suffisent.

— Va donc m'en chercher aussi et reviens bientôt, je suis bien aise de causer seul avec toi.

L'instant d'après, le braconnier revint, déploya un journal sur le banc et étala ses provisions sur cette nappe.

— Que pense-tu de ce M. Bernard, Guillaume?

— Rien de bon, monsieur Schültz; il ressemble trop à cet hypocrite de Fouinard.

— Cependant, il se dit catholique.

— Oui, comme l'autre.

Un nuage passa sur le front du géant.

— Ne parlons plus de celui-ci, répondit-il; il était Prussien, et peut-être a-t-il cru faire bien en nous faisant du mal pour son pays; d'ailleurs, il est mort, Dieu seul a le droit de le juger.

— Et qui vous dit que cet autre n'est pas Allemand aussi?

— Son passeport.

— Ces gens-là ont tous les papiers qu'il leur faut.

— Il dit cependant des choses qui sont vraies. Puisque de vrais francs-tireurs vont faire la guerre dans un pays que nous connaissons, peut-être serait-il plus patriotique et plus avantageux à notre cause de nous offrir à eux comme éclaireurs. Cela n'empêcherait pas en même temps de faire appel à nos montagnards pour se joindre à eux et coopérer à leurs succès, tout en conservant leur indépendance.

— Dans tous les cas, s'il ne s'offre à eux que pour trahir, nous pourrions le surveiller, dit Guillaume.

— Pour où as-tu pris les billets?

— On n'a voulu me les donner que pour Dijon.

— Tant mieux. Je m'y arrêterai un jour, pour voir ce capitaine de la légion alsacienne.

— S'il est vrai qu'il soit à Dijon.

— Les journaux le disent.

— Et que ce ne soit pas un capitaine comme celui de ce matin.

— C'est pour cela que je tiens à le voir et à causer avec lui.

La sonnette se fit entendre, rappelant les voyageurs dispersés dans la gare.

— Si cependant mon projet ne te convenait pas, j'y renoncerais; je t'ai promis de faire la campagne avec toi et je n'ai qu'une parole.

— Nous pouvons toujours essayer, monsieur. Mais, voyez-vous, je ne tiens qu'à une chose, ne pas me séparer de vous et faire aux Prussiens le plus de mal possible.

En ce moment, deux ou trois voyageurs vinrent reprendre leurs places; les autres arrivèrent successivement. Déjà le coup de sifflet s'était fait entendre, il n'y avait plus de vide que la place de l'industriel.

— Serait-il déjà parti par hasard? fit Guillaume, en regardant sur la voie; il n'y a plus personne à monter.

M. Schültz ne répondit pas; il cherchait à s'expliquer cette brusque disparition et ne savait qu'en penser quand le train se remit en mouvement.

— Eh bien! monsieur, que vous en semble? demanda Guillaume.

— C'est inexplicable. N'importe, je verrai le commandant.

On avait déjà franchi plusieurs stations, quand le train s'arrêta de nouveau à Nuits-sous-Ravière, pour prendre un détachement de chasseurs, qui allaient rejoindre leur corps, à Dijon, lorsque soudain M. Bernard apparut à la portière, et faisant signe à quelqu'un au dehors.

— Venez ici, cria-t-il; il y a deux places.

Puis, ouvrant la portière :

— Pardon, dit-il, si je vous ai faussé compagnie; mais j'ai précisément rencontré à Tonnerre un des braves du capitaine Bonardel et ne pouvant le faire monter avec nous, faute de place, je suis monté avec lui. A présent, je vous l'amène; il a déjà fait campagne, et sa conversation vous intéressera.

Au même moment, un homme de trente à trente-cinq ans, au visage énergique et au teint bronzé, portant un costume à la fois sévère et parfaitement adapté aux nécessités de la guerre de partisans, entra dans le wagon, saluant légèrement les personnes qui s'y trouvaient et s'assit auprès de M. Bernard.

— Monsieur Schültz, dit celui-ci, je vous présente un des braves du capitaine Bonardel, dont je vous ai parlé, et qui, ainsi que je vous le disais, se trouve en ce moment à Dijon, pour entrer en campagne.

— Ou plutôt pour y rentrer, si je ne me trompe, reprit le brasseur, car il me semble que déjà les francs-tireurs de l'Alsace ont trouvé le moyen de se signaler dans plusieurs rencontres contre les Prussiens.

— En effet, monsieur, nous avons fait une première campagne; mais la vérité est que si nous avons fait éprouver des pertes sérieuses aux ennemis, nous avons eu aussi bien à souffrir, par suite d'un manque presque absolu de guides, à travers des bois et des rochers où il faut deviner son chemin, sous peine de se laisser surprendre dans les positions les plus défavorables.

— N'aviez-vous pas les gens du pays?

— Quelquefois sans doute; mais les pauvres diables ne se souciaient pas trop de nous guider ou de nous servir d'éclaireurs. Et, ma foi, peut-être, à leur place, aurais-je fait comme eux.

— Pourquoi donc?

— Parce que les espions prussiens abondent, et qu'il suffit qu'un de ces misérables avertisse l'ennemi que telle ferme ou tel village a fourni, soit un éclaireur soit un guide, pour faire incendier la ferme et fusiller les paysans.

— Fusiller des paysans pour s'être défendus, voilà ce que je ne pourrai jamais croire, s'écria un des faux ouvriers, déserteur de Paris et qui, depuis qu'il en était sorti, affectait de taxer d'exagération ridicule et de contes de vieilles femmes les récits faits sur la cruauté des Prussiens.

— Vraiment, l'ami, riposta le soldat, vous ne voulez pas le croire? Eh bien! venez y voir; endossez notre uniforme et laissez-vous pincer par ces bons messieurs.

— Je ne tiens pas à être prisonnier.

— Oh! ne craignez rien, les Prussiens ne font pas prisonniers les francs-tireurs.

— Ils les renvoient, alors?

— Non, ils les fusillent.

— Quelle horreur! s'écria-t-on de toutes parts.

— C'est pourtant comme cela, et le général Werder n'y manquait jamais, sous prétexte qu'ils ne sont pas soldats réguliers.

— Et il continue ?

— Oui, toujours, mais en cachette, depuis une leçon que lui a donnée un de nos lieutenants.

— Quelle leçon ?

— Voici ce que c'est. Ce brave général, craignant d'être incommodé par les balles des partisans, voulut les épouvanter et répandit pour cela une foule de petits papiers, dans lesquels il disait que tout individu, paysan ou franc-tireur, pris les armes à la main, serait fusillé.

» En effet, dans une rencontre, trois des nôtres furent pris, mais les Prussiens ne les fusillèrent pas; ils leur attachèrent les mains derrière le dos, leur fixèrent sur la poitrine une pancarte où était écrit : « Francs-tireurs, » et les pendirent au bord d'un chemin.

— Trois jours après, le capitaine de la compagnie à laquelle appartenaient ces hommes se porta vers un convoi qui passait par le même endroit, et après une lutte, dans laquelle environ 40 Prussiens furent mis hors de combat et 60 faits prisonniers, il en fit fusiller trente, y compris leur officier, et sur le tronc d'arbre au pied duquel on creusa la fosse, où furent jetés les cadavres, on écrivit, par son ordre, en français et en allemand : « Pour chaque franc-tireur assassiné, dix Prussiens ont été fusillés. »

— Bonté du ciel! fit une pauvre vieille femme, en joignant les mains avec terreur, pourvu qu'ils ne massacrent pas ainsi ceux qui partent pour leur sort et qu'ils n'assassinent pas mon pauvre Justin.

— Et mon neveu donc, dit une autre, qui est dans les tirailleurs de Flourens, à Paris.

— Quant à celui-là, la mère, n'ayez pas peur qu'il soit assassiné,

répliqua le soldat, en haussant les épaules; mais, priez Dieu qu'il n'assassine personne.

— Et votre commandant n'a pas blâmé le capitaine, pour avoir fait justice? demanda Guillaume.

— Au contraire; il a dit qu'il avait bien fait.

— Ah! enfin, en voilà un qui sait ce que parler veut dire, s'écria le braconnier, il y a plaisir à servir sous des chefs comme cela. Je crois qu'il fera bien notre affaire, monsieur Schültz.

— Si vous voulez un dur à cuire, qui ne boude pas, je vous en réponds, répartit le franc-tireur.

— Et il est à Dijon? demanda M. Schültz.

— A Dijon même, hôtel de *la Cloche-d'Or*.

— Je le verrai ce soir, fit le brasseur.

— Et vous en serez content, j'en suis certain, s'écria M. Bernard; c'est l'homme qu'il vous faut.

— Contez-nous donc quelques anecdotes sur lui, reprit l'industriel, en s'adressant au soldat; ces messieurs sont, l'un des Vosges, l'autre de l'Alsace, et connaissent le pays sur le bout du doigt.

Le franc-tireur ne se fit pas prier, et le récit qu'il fit des prouesses de son commandant acheva de décider le brasseur et son compagnon à s'offrir à lui comme éclaireurs.

Ce fut M. Bernard, devenu leur ami, qui, en arrivant à Dijon, les conduisit tout droit à l'hôtel de *la Cloche-d'Or* où, pendant qu'après dîner ils obtenaient l'audience demandée au chef de la légion alsacienne, il écrivit à la hâte, sur une feuille préparée d'avance :

« *Dijon*, 8 *heures du soir*.

» Tout est pour le mieux, les deux patriotes renoncent à leur projet primitif pour se faire éclaireurs des francs-tireurs alsaciens. Le mieux étant d'éclairer d'une certaine façon ces éclaireurs et leur commandant, j'entre dans la même légion. L'important est de ne pas les laisser se séparer, cela évitera toutes les complications dont vous

m'avez parlé. Vous serez informé de tout en temps convenable, et d'après le système arrêté entre nous.

» Votre dévoué,

» BERNARD. »

P. S. — « N'oubliez pas ce nom : Bernard, dit Mathurin, industriel (je possède, depuis ce matin, une scierie) à Wesserling (Haut-Rhin); de plus, je suis ardent catholique. »

» Les bonnes gens ! ! ! ! ! »

Comme il sortait, pour mettre sa lettre à la poste, il rencontra sur l'escalier ses deux nouveaux amis.

— Ma foi, monsieur Bernard, je crois que, grâce à vous, nous avons rencontré ce qu'il nous faut; le commandant Bonardel me va comme une balle de six à ma carabine, c'est franc comme l'or et décidé à se bien battre.

— N'est-il pas vrai ?

— Oui, pour sûr; rien qu'à sa physionomie on devine que c'est un rude gaillard, ajouta Guillaume, et me voici tout décidé à faire pour lui l'office d'éclaireur.

— Allons, tant mieux, nous ferons campagne ensemble. Bonsoir, messieurs, je suis un peu pressé.

— Ce gaillard-là vaut mieux qu'il n'en a l'air, dit Schültz, en le regardant s'éloigner.

— Je commence à le croire aussi, répondit le braconnier.

CHAPITRE III

Le commandant Bonardel.

C'était, en effet, un rude gaillard, comme disait Guillaume, que ce commandant Bonardel.

D'une taille peut-être au-dessous de la moyenne, mais large d'épaules, avec des jambes de fer, une santé à toute épreuve, un estomac qui ne connaissait ni la faim ni la soif, des bras tout nerfs et tout muscles, le regard puissant de l'aigle, marcheur infatigable cavalier à rendre des points à un Indien des Pampas, tireur à défier un Canadien à la cible, téméraire pour lui, prudent pour les siens, le vrai type d'un chef de partisans.

S'il lui eût fallu diriger les opérations d'un corps d'armée, s'occuper de stratégie transcendante, déjouer les savantes combinaisons d'un général comme de Moltke, sans doute il eût été fort embarrassé et n'eût fait qu'un général très-médiocre; mais pour une guerre de ruses et d'embuscades, avec quelques compagnies seulement, il n'avait pas son égal : les bois et les rochers, les défilés à peine praticables, les ravins profonds, un sol tourmenté, les montagnes de l'Alsace et des Vosges étaient son élément.

Violent par nature, il avait, dans l'occasion, toute la patience d'un braconnier à l'affût, et pour rien au monde il n'eût compromis le succès d'une embuscade par précipitation intempestive; mais,

quand il jugeait le moment propice, aucun danger ne l'aurait fait reculer, et l'on citait de lui certains coups de main d'une hardiesse telle qu'aux yeux du public ils devaient nécessairement paraître entièrement fabuleux.

Cela lui était bien égal, il faisait la guerre pour la guerre et non pas pour la gloire, encore moins pour le profit. De toutes ses expéditions : au Mexique, où il avait servi dans les guérilleros du colonel Dupin; en Chine, où il avait assisté au pillage du palais d'été; en Amérique, où il avait combattu dans les rangs des fédérés, il n'avait rapporté que des balafres et des blessures.

Il en avait sur toutes les parties du corps : coups de feu, coups de lance, coups d'épée, et jusqu'à des coups de dents et de griffes, car, pendant un de ces rares entr'actes où les hommes cessent de s'égorger, il était allé pour occuper ses loisirs, chasser, en Algérie, le lion et la panthère.

Tout cela formait, sur chaque partie de son corps, mais en particulier sur son visage, une sorte de tatouage, qu'il appelait son journal de campagnes.

Il aurait aussi bien pu les écrire en décorations et en médailles sur sa poitrine, mais il faisait peu de cas des décorations étrangères et ne portait qu'un petit bout de ruban jaune et rouge, presque imperceptible : croix d'honneur et médaille militaire.

Depuis deux jours seulement, il était de retour à Dijon, pour y combler, par de nouveaux enrôlements, les vides faits dans les rangs de sa légion par les balles prussiennes, quand le brasseur se présenta, le soir, au cabinet qui lui servait de bureau, à l'hôtel de *la Cloche-d'Or*.

La pipe à la bouche, enveloppé dans sa large veste, et ne portant d'autre insigne de son grade que quatre petits galons d'or posés sur sa manche, le commandant se promenait de long en large dans une pièce meublée plus que simplement, à un angle de laquelle un sergent de francs-tireurs, son feutre gris retroussé sur l'oreille, contrô-

lait les écritures d'un gros registre posé sur une table de bois blanc.

Schültz s'avança vers l'écrivain et salua; le capitaine, les bras derrière le dos, continuait sa promenade.

— Que désirez-vous, messieurs ? demanda le sergent au brasseur et à son compagnon.

— Parler au commandant Bonardel.

— Le voici, fit le sergent, en désignant son supérieur.

Schültz salua de nouveau.

— Est-ce pour un engagement? demanda le partisan, qui allait droit au but.

— A peu près, commandant.

— Vous êtes Français?

— Oui, commandant.

— De quel département?

— Je suis des Vosges, répondit le brasseur.

— Et l'autre?

— Alsacien du Bas-Rhin, fit Guillaume.

— Avez-vous servi?

— Moi, j'ai fait mon temps dans le 72me de ligne; lui, dans le 17me léger.

— Vous avez vos livrets?

— Nous n'avons que nos passeports.

— C'est peu. Vous, quel âge?

— Cinquante-cinq ans.

— C'est trop. Et vous?

— Trente-huit.

— C'est mieux. Quel état?

— Brasseur, répondit Schültz.

Le commandant fit la grimace.

— Et vous?

— Braconnier.

— Excellent. Nous pourrons nous arranger; donnez votre nom au sergent.

— Vous reviendrez demain.

— Ah! pardon, commandant, monsieur et moi sommes associés, nous ne pouvons pas nous séparer.

— Associés! s'écria le chef de légion, en se rejetant en arrière. Ah ça! croyez-vous donc être ici dans une maison de commerce?

— Nous sommes associés pour la chasse aux Prussiens, répondit Schültz et nous ne venons pas nous engager dans vos compagnies.

— Alors, que demandez-vous? Vos affaires ne me regardent pas.

— Peut-être.

— Alors, expliquez-vous.

— Mon camarade et ami est Alsacien, moi Vosgien; nous connaissons, à nous deux, tous les bois, toutes les montagnes, tous les sentiers, mieux qu'aucun officier prussien avec leurs cartes; tous les deux, nous parlons allemand. Il est braconnier, j'ai été chasseur et schlitteur; tous les deux, nous sommes robustes, et mes cinquante-cinq ans ne me pèsent pas trop. Tous les deux, nous sommes décidés à faire notre devoir contre les Prussiens, qui ont assassiné un de mes fils et brûlé la maison où nous demeurions. Je crois que nous pouvons vous rendre service; nous ne vous demandons ni armes, ni munitions, ni solde, nous savons que vous êtes un brave et que vous avez besoin d'éclaireurs; si vous nous voulez, nous chasserons, non pas sous vos ordres, mais ensemble; si vous ne voulez pas de nous, nous chasserons de notre côté. Voici ce que nous avions à vous dire.

— Bravo, l'ami! voilà qui est parlé carrément, s'écria le commandant. Parbleu, j'aurais bien tort de refuser les services d'aussi bons Français; j'accepte en vous remerciant, non pas en mon nom, mais au nom de la France; touchons-nous la main en amis. Comment vous nommez-vous?

— François Schültz, ex-brasseur à Sainte-Marie-des-Chênes, répondit le géant.

— Plus connu dans son pays sous le nom de Taureau des Vosges, ajouta le braconnier.

— Et vous ?

— Moi? Guillaume Laforest, ex-garçon brasseur à Sainte-Marie.

— Sergent, prenez leurs noms et inscrivez-les comme éclaireurs libres de la légion; je les attache à ma compagnie.

— Pardon, mon commandant, mais ces messieurs ne devront-ils pas.....

— Non, non, c'est inutile; moi, je devine les traîtres rien qu'en les voyant passer, et par la barbe du vieux Guillaume, je réponds que ces deux hommes sont de bons Français et seront de fameux soldats.

— Bonsoir, messieurs; à revoir! Nous partons dans trois jours; d'ici là, vous êtes libres de toutes vos actions.

— Merci, commandant, pour la bonne opinion que vous avez de nous; nous tâcherons de prouver que nous en sommes dignes.

— En décrochant quelques Prussiens, ajouta Guillaume.

— J'espère bien que ce sera quelques centaines, répartit le commandant; seulement, je vous préviens, faites mettre des clous aux semelles de vos souliers : on marche dur dans le corps que je commande.

Ils se serrèrent encore une fois la main et se séparèrent.

Trois jours après cette première entrevue, vers quatre heures du soir, une foule nombreuse se pressait à la gare de l'ouest de la ville de Belfort, attendant le train de Dijon qui devait apporter, dans le chef-lieu du Haut-Rhin, les compagnies de francs-tireurs destinés à opérer avec les troupes régulières contre les Prussiens, dont les têtes de colonnes avaient déjà menacé plus d'une fois la Trouée des Vosges.

Après Strasbourg, que déjà assiégeait l'armée du général Werder, Belfort était l'objet de l'ardente convoitise du roi Guillaume et de ses deux conseillers, le rusé Bismark et le rancuneux de Moltke.

La ville, en elle-même, est pourtant peu de chose; son industrie n'approche pas de celle de Mulhouse; elle n'a, comme Strasbourg, ni une origine antique, ni une cathédrale sans pareille; la rivière, le long de laquelle s'étendent ses jolies promenades, a beau s'appeler la Savoureuse, ce n'est, comparativement au Rhin majestueux, qu'un ruisseau sans importance; sa population dépasse à peine quelques milliers d'habitants, et ses environs, quoique pittoresques, n'ont rien de si remarquable que leur beauté puisse enthousiasmer les blonds et poétiques pillards de la Germanie.

Mais, si la ville de Belfort est petite, elle n'en est pas moins formidable, et par sa position stratégique, et par sa triple couronne de fortifications taillées, on pourrait presque dire, ciselées dans le roc vif, et dont les ouvrages culminants, élevés sur les collines rougeâtres de la Miotte et de la Justice, derniers contreforts de la chaîne des Vosges, balaient de leurs feux croisés avec ceux de la forteresse appelée la Roche-de-Belfort, l'important passage ouvert entre les Vosges et les monts du Jura, dont les cimes escarpées bleuissent à l'horizon.

Cette trouée, c'est pour l'Allemagne la porte de la France, Belfort en est la serrure.

Louis XIV, qui entendait être maître chez lui, chargea Vauban de fermer ce passage.

Vauban s'y entendait, et prit à cœur la mission dont il était chargé.

C'est ainsi que Belfort devint, dès 1687, une place forte de premier ordre, contre laquelle les Bavarois et les alliés, en 1814 et 1815, vinrent se heurter sans succès.

Dans l'incroyable désordre qui suivit nos premiers échecs et le changement de gouvernement qui en fut la suite, Strasbourg, l'héroïque et si française ville de Strasbourg s'était trouvée tout-à-coup abandonnée à ses propres forces contre toute une armée allemande, et sans espoir de secours, elle se défendait avec un patriotisme admirable sans doute, mais incapable de suppléer à un manque presque absolu de garnison, de munitions et de vivres.

Paris couronnait sa statue, mais ne lui envoyait pas un soldat.

Les habitants de Belfort avaient donc le droit d'être inquiets.

Eux aussi étaient menacés, la France les abandonnerait-elle également ?

Les bruits les plus contradictoires couraient à ce sujet; impossible de rien savoir de positif, et, avec leur habileté ignoble, les Prussiens faisaient répandre par leurs espions les nouvelles les plus alarmantes.

L'arrivée de la légion alsacienne donnait un éclatant démenti à ces sinistres rumeurs, aussi la nouvelle en fut-elle accueillie avec un enthousiasme indescriptible.

A son entrée en gare, le train fut salué par de frénétiques applaudissements et des cris enthousiastes de : vive la France !

Mais, lorsque, clairons en tête, les compagnies s'avancèrent, drapeau flottant, silencieuses et fières, marchant du pas élastique et régulier des plus belles troupes, quand on vit l'uniforme austère et sombre des volontaires, l'air résolu de leurs visages, la tournure militaire de leurs officiers, et surtout l'attitude à la fois simple et héroïque du chef, dont le visage était, suivant une heureuse expression, une mosaïque de blessures, l'enthousiasme ne connut plus de bornes, les mouchoirs s'agitèrent; il y eut une vraie tempête de hurrahs, et la légion tout entière, passant sous la porte de France, changée en arc de triomphe, au sommet duquel brillait, entre des bannières, qui n'étaient plus celles de la monarchie, la fameuse devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*, alla se ranger sur la place principale, pour y recevoir les ordres de son commandant, avant de se rendre au lieu destiné pour son casernement.

Schültz et ses compagnons, car, outre Guillaume et M. Bernard, trois ou quatre autres hommes de bonne volonté étaient venus se proposer pour éclaireurs, eurent leur part de l'ovation faite au commandant Bonardel et à ses soldats.

— A la bonne heure, parle-moi de Belfort, disait, le soir, le brasseur à son ami, qui partageait sa chambre, à l'hôtel du *Tonneau-d'Or*. Ici, du moins, il y a des Français qui ne demandent pas mieux que de se battre; figure-toi que depuis cinq heures que nous sommes arrivés, le commandant a reçu plus de trente demandes d'enrôlements.

— Des jeunes gens?

— Des jeunes, des hommes faits, des vieux comme moi. Allons, allons, tout n'est pas perdu, il y a encore du sang dans les veines de nos compatriotes.

— Le commandant a admis tous les volontaires?

— Aucun, au contraire; ils ne connaissent pas le maniement des armes assez pour entrer dans une troupe régulière, mais il a autorisé les chasseurs qui voudront faire la campagne à leurs frais, à se joindre à nous pour faire le coup de feu en enfants perdus.

— Et les autres?

— Il leur a dit de s'exercer sous la direction d'un instructeur de bonne volonté et leur a promis de les prendre à son retour, s'il les trouvait assez instruits.

— Nous allons donc partir?

— Parbleu, demain, cette nuit peut-être; ces brigands de Bavarois assiégent Strasbourg, et j'espère bien que nous les forcerons à se retourner de notre côté, s'ils ne veulent pas recevoir nos balles dans le dos.

— Oui, mais s'ils se retournent, ils recevront par derrière celles de la garnison, fit Guillaume, en se frottant les mains.

— Quel bon air, reprit Schültz, qui venait d'ouvrir sa fenêtre, donnant sur la Savoureuse; depuis Metz je n'avais pas si bien respiré.

— Nous respirerons bien mieux là-haut, fit le braconnier, en montrant du doigt les pentes boisées des Vosges; il me tarde d'y être.

— Pas plus qu'à Sultan; vois comme il s'est dressé contre la fenêtre pour aspirer l'odeur des sapins.

— Nous irons demain, camarade, dit Guillaume, en passant sa main sur la tête fine du chien, qui secoua la queue d'un air joyeux.

— Et nous tuerons molto Prussi, comme disait le turco Iousouf, continua Guillaume.

— Je crois plutôt que nous descendrons vers la plaine, du côté du Rhin, reprit le brasseur. M. Bernard, qui paraît l'homme toujours le mieux informé, prétend que c'est là que nous allons commencer à faire le coup de feu contre les Prussiens.

— J'aurais cru que nous nous dirigerions sur Strasbourg, en suivant la montagne autant que possible.

— Il paraît que non, du moins à ce que dit M. Bernard, et je ne serais pas étonné que son opinion ne fût la bonne.

— Tant pis ! Mauvais pays que la plaine pour des francs-tireurs.

— Que veux-tu que je t'en dise? Si cela ne va pas, nous retournerons vers les Vosges.

— Ce diable d'homme nous aura, je crains bien, mal conseillé. C'est un individu que je ne comprends pas; il est industriel, nous dit-il, et c'est comme médecin qu'il se fait attacher à notre petite armée.

— Il l'a été longtemps, paraît-il, en effet.

— Personne ne le connaît, il connaît tout le monde; il n'est ni militaire, ni chasseur, et il en sait aussi long que nos généraux sur la tactique, et que nous sur le pays où nous avons passé notre vie. Notre commandant, qui ne consulte personne, l'écoute comme un oracle, et, ce soir même, les officiers supérieurs l'ont fait appeler au Conseil pour prendre son avis.

— C'est peut-être quelque savant distingué, fit Schültz, qui croyait avoir tout dit quand il qualifiait quelqu'un de savant.

— Il le faut bien, dit Guillaume, pour qu'on lui accorde tant de faveurs; savez-vous que dans la légion il n'y a que lui qui ait un cheval.

— C'est pour porter ses médicaments et ses outils.

— Oui, en croupe et lui sur la selle, tandis que M. Bonardel lui-même va à pied.

— Les savants, ça ne marche jamais.

— Et, pour tout équipement, il porte un grand parapluie et un bon manteau.

— Les médecins ne doivent pas avoir d'armes; d'ailleurs, que ferait un savant d'une carabine? ils ne savent pas tirer.

— C'est bien commode d'être savant, soupira le braconnier, on n'a besoin de rien savoir; mais, c'est égal, moi, je ne peux pas m'empêcher de me défier de ces gens-là.

— Il en faut cependant; vois, par exemple, nos généraux étaient bien braves, Douay, Mac-Mahon, Bazaine, c'étaient des lions, eh bien! ils ont été battus. Sais-tu pourquoi?

— Parce que les ennemis étaient dix contre un.

— Non, ce n'est pas cela; c'est que nos chefs ne sont pas savants. Tout beau, Sultan! qu'as-tu donc à grogner?

— Ah! voici la danse qui se prépare, fit Guillaume, en se penchant à la fenêtre. Regardez de ce côté.

— C'est un régiment de la ligne, sac au dos et fusil à l'épaule, qui se prépare à partir; voici aussi de la cavalerie. Où diable vont-ils? à la gare sans doute.

— Ils retournent à Dijon?

— Non; ils prennent du côté opposé.

— A Strasbourg, peut-être? Oh! oh! il paraît que rien n'y manquera, au bal; voici deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit violons.

En effet, le pavé étincelait sous les pieds des chevaux, attelés à

des pièces de campagne et à leurs caissons, dont le roulement sourd faisait trembler les vitres.

Une seule compagnie de francs-tireurs, les guêtres lacées aux jambes et la carabine en bandoulière, par-dessus le court manteau gris, précédait la colonne.

Sur le passage de cette petite armée, les fenêtres s'ouvraient précipitamment et, à la clarté des réverbères, on pouvait distinguer des hommes, des femmes et des enfants, à demi-vêtus, qui se penchaient curieusement et criaient vive la France! vive l'armée! vivent les francs-tireurs!

Minuit sonnait alors à l'horloge de l'église de Saint-Denis, dont la lune éclairait les deux tours massives, en grès rouge, entre lesquelles, comme une tache noire, se dessinait l'ouverture d'un vaste portail, noyé dans l'ombre.

Le bruit s'éloigna en s'éteignant, puis, tout rentra dans le silence.

Soudain quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez! fit Schültz, en refermant sa fenêtre.

— Comment! pas encore couchés? s'écria M. Bernard, dont la physionomie exprimait une sorte de satisfaction ironique. Du reste, je m'en doutais, en voyant briller la lumière sous votre porte. Vous aviez peut-être peur que la légion ne partît tout entière sans ses éclaireurs, et je viens vous rassurer.

— Elle ne part pas cette nuit?

— Non; demain seulement, pour Mulhouse qui n'est, comme vous savez, qu'à une heure d'ici; mais, par exemple, une fois là, vous n'y resterez pas longtemps.

— Et où irons-nous?

— A tout autre, cher monsieur, je répondrais : C'est le secret du Conseil de guerre, mais à vous, je vous dirai, en vous demandant un silence absolu, que nous nous dirigerons vers le Rhin.

— En rase campagne?

— Pas précisément, monsieur Schültz.

— Je ne connais pas de montagnes de ce côté.

— Et pour bonne raison, puisqu'il n'y en a pas. Mais, à défaut de rochers et de ravins, vous aurez la magnifique forêt de la Hartz, la terre de promission des braconniers, et au-delà, jusqu'au bord du fleuve, des marais et encore des marais, où les canons allemands s'embourberaient au premier tour de roue et où leurs obus à percussion viendront s'enfoncer dans la vase, sans qu'un seul puisse éclater.

— C'est vrai, fit le brasseur, en regardant Guillaume, les obus prussiens ne sont bons à rien dans une terre molle.

— En sorte, continua M. Bernard, que, contre l'ordinaire, nous aurons pour nous tout l'avantage de l'artillerie, et par conséquent, à nombre même très inférieur, l'assurance de la victoire.

— C'est pourtant vrai, répétait M. Schültz.

— Ces diables de savants ont toujours raison d'abord, pensait Guillaume, on ne peut pas leur répondre ; puis en fin de compte, il se trouve qu'ils avaient tort et les autres raison.

— Jusqu'à demain, vous n'avez donc à vous préoccuper de rien, continua M. Bernard. Bonsoir, messieurs ; dormez bien et reposez-vous ; je vais en faire autant. Eh! eh! il faut faire provision de forces, pour défendre la patrie.

Et il sortit en riant, d'un petit rire si aigu qu'on eût dit le grincement d'une scie, en répétant : Dormez bien, dormez bien.

Quant à lui, bien qu'il assurât qu'il allait se coucher, il paraît qu'il ne succombait pas encore au sommeil, car il eut le temps d'écrire sur une feuille de papier très-mince, tout ce qu'il avait appris au Conseil, et d'introduire habilement ce papier sous l'écorce d'un bâton grossier, déposé dans un angle de sa chambre par un paysan qui était venu, le matin, apporter la nouvelle du passage du Rhin par une colonne de Bavarois.

Le lendemain, de grand matin, le paysan repartit, emportant son

bâton et une rémunération de vingt francs que lui octroya le commandant Bonardel, pour le récompenser de son zèle patriotique.

Deux jours après, le commandant Bonardel, arrivé depuis la veille à Mulhouse, dirigeait sur la forêt de Hartz plusieurs compagnies de 25 à 30 hommes, qui s'enfonçaient dans l'épaisseur du bois pour reconnaître l'ennemi et s'assurer de la direction qu'il avait prise.

Schültz et Guillaume, la carabine armée, dédaignant les larges allées, s'avançaient à travers les taillis, l'œil et l'oreille au guet, et précédés, à quelques pas seulement, par Sultan qui, semblant comprendre l'importance de l'expédition, marchait le nez au vent, comme cherchant à reconnaître le nouveau gibier auquel, pour la première fois, il donnait la chasse.

C'est une magnifique forêt que celle de la Hartz, la plus belle sans contredit de l'Alsace; profonde de plus de 6 kilomètres sur une longueur de près de 20, elle s'étend, comme un vaste rideau, depuis Saint-Louis jusqu'à Wessenheim, d'un côté, courant parallèlement au Rhin, dont la séparent de vastes prairies marécageuses, de l'autre, formant un demi-cercle qui, d'un côté, côtoie le chemin de fer de Mulhouse à Bâle, et de l'autre, le canal du Rhône au Rhin.

Plantée de chênes superbes, de frênes à la robe d'argent et de hêtres, dont le vert feuillage contraste avec la couleur sombre et bleuâtre des pins de différentes espèces, parfois elle offre de vastes clairières gazonnées où broutent, sous la garde de leurs vigilantes sentinelles, des troupeaux de chevreuils et de daims, tantôt d'épais fourrés, dans lesquels habitent les sangliers toujours farouches, le jour se vautrant dans la fange de leurs bauges, la nuit se hasardant jusqu'aux limites de la forêt pour ravager les champs voisins.

Des chemins forestiers, larges allées gazonneuses, séparant les coupes, quelques ruisseaux sans importance et le canal de Huningue qui, s'embranchant presque perpendiculairement sur celui du Rhône, traverse la forêt dans sa plus grande largeur et s'infléchit ensuite sur la gauche, sillonnent ce vaste désert de verdure, où règne un

silence rarement interrompu par les coups de feu des chasseurs ou le chant des bûcherons.

En automne, quand les premiers froids empourprent ou dorent le feuillage des grands arbres, la forêt revêt, pendant quelques semaines, une splendide livrée, où se marient, comme dans un gigantesque bouquet, les nuances les plus éclatantes; le son du cor résonne dans les profondeurs des bois, mêlé aux aboiements des meutes, puis bientôt les fanfares joyeuses s'éteignent, les feuilles tombent, les couleurs s'effacent, les arbres, dépouillés, frissonnent tristement sous le vent du nord, la neige tombe silencieuse, et, jusqu'au printemps, qui va renouveler sa parure, la forêt ne présente plus à l'œil attristé qu'une masse sombre et terne, sous laquelle s'étend, à perte de vue, un blanc linceul de neige.

Cette époque de tristesse n'était pas encore arrivée, la forêt se présentait au regard dans toute la pompe de sa parure automnale, mais à la brillante animation des années précédentes avait succédé un silence anormal. Les chasseurs qui passaient entre les arbres au lieu de se faire précéder par des piqueurs, réveillant les échos de leurs triomphants halali, marchaient avec précaution, silencieux, l'œil et l'oreille au guet, revêtus de costumes dont la couleur sombre se confondait facilement avec celle du tronc rugueux des chênes et des ormeaux.

Daims et sangliers regardaient d'un œil étonné ces hommes qui passaient près d'eux sans même daigner les remarquer.

A la chasse aux animaux sauvages avait succédé une chasse d'un caractère terrible, la chasse à l'homme par l'homme.

Courbés sur le sol, s'avançant, avec des précautions infinies, à travers les arbres, les éclaireurs continuaient à avancer dans différentes directions.

Leur but était moins de combattre l'ennemi que de sonder la forêt; leur mission accomplie, ils devaient se replier vers le point de jonction des deux canaux, où la petite armée réunie les attendait pour marcher en avant.

Depuis plusieurs heures, Schültz et Guillaume, se glissant de taillis en taillis, étaient presque sur le point d'atteindre les prairies qui bornent la forêt du côté de Bautzenheim, lorsque le brasseur, en écartant un buisson, aperçut, à cent pas de lui, dans une des avenues, deux uhlans qui, le pistolet au poing et dressés sur leurs étriers, s'avançaient au pas, surveillant, d'un œil inquiet, les profondeurs du bois.

— Tout beau! fit-il à Sultan, qui déjà dressait les oreilles, en grondant.

— Tirez celui de droite, monsieur Schültz, je me charge de celui de gauche, murmura Guillaume, en mettant un genou en terre.

— Garde-t'en bien, laissons-les passer, il en vient d'autres derrière ; cachons-nous le mieux que nous pourrons, nous les tirerons au retour.

Les deux chasseurs se couchèrent à plat-ventre, firent coucher Sultan et attendirent.

L'allée passait à vingt pas.

Les uhlans continuèrent à avancer; c'étaient deux hommes superbes, montés sur d'excellents chevaux et paraissant déterminés.

A trente pas à peine, ils s'arrêtèrent encore, l'un consultant une petite carte de poche, l'autre braquant sa lunette de tous les côtés.

Sans doute ils n'aperçurent rien de suspect, car ils continuèrent leur route.

A cinq cents pas en arrière, sept ou huit autres uhlans apparurent dans l'allée, chevauchant lentement, mais comptant sur l'inspection de leurs camarades et se contentant de modérer leur allure, de manière à conserver leurs distances.

Un jeune lieutenant les précédait de quelques pas, son épée suspendue à son poignet par sa dragonne.

— Voulez-vous que je le descende? demanda Guillaume, à voix basse.

— Non; retiens ton chien.

Les dix uhlans passèrent comme avaient passé les premiers; derrière eux, rien ne se montrait.

— A la lisière du bois! dit Schültz; l'ennemi ne doit pas être loin.

Ils partirent au pas de course, mais de ce pas silencieux des chasseurs qui ne fait ni rouler un caillou ni craquer une branche.

En cinq minutes, ils eurent atteint le bord de la prairie.

La plaine était déserte; l'ennemi ne se montrait pas, mais l'absence même des troupeaux dans les pâturages et à l'horizon, du côté du Rhin, çà et là quelques colonnes de fumée, marquant la place des fermes incendiées par les dignes alliés du roi Guillaume et les non moins dignes soldats de ce brigand à grosses épaulettes qui incendiait de sang-froid la bibliothèque de Strasbourg, bombardait son incomparable église, et faisait périr les femmes et les enfants, pour empêcher les hommes de se défendre, ne témoignaient que trop que les Allemands avaient passé par là.

Pendant quelques minutes, les deux compagnons demeurèrent en observation, en ayant soin de se cacher derrière les arbres, pour éviter d'être aperçus par les officiers, tous pourvus de lunettes.

Quelques cavaliers passaient dans le lointain, la lance haute, par groupe de huit ou dix, des pillards probablement, battant la campagne pour rançonner les paysans et réquisitionner des vivres pour l'armée.

— Ils doivent avoir traversé le Rhin au bac de Chalampé, dit Guillaume, et se trouver dans les environs de Bautzenheim, à quelques kilomètres tout au plus d'ici; mais, pour aller les examiner de plus près, il n'y a pas à songer à s'aventurer dans la plaine, un lézard aurait de la peine à le faire sans être aperçu, et un homme n'y ferait pas dix pas, en rampant, sans être découvert.

— C'est bien ce qu'a rapporté le paysan venu à Dijon, il les a vus traverser, et n'estime pas leur nombre au-dessous de quatre ou cinq cents.

— Dans ce cas, il n'y en aurait pas une bouchée pour chacun de nous, car, sans compter l'escadron de chasseurs et la batterie d'artillerie, nous sommes bien quinze cents en tout.

— L'escadron n'est pas au complet, et nous n'avons avec nous que deux pièces de campagne, répondit Schültz. N'importe, s'ils ne sont que cinq cents et même que mille, j'espère bien que leur affaire sera bientôt réglée.

— Je l'espère bien aussi.

— Ça! dis-moi, connais-tu bien la forêt?

— Comme si je l'avais faite ou à peu près.

— Pour sortir du bois, les uhlans ont-ils un autre chemin que celui par lequel ils sont entrés.

— Non, à moins de passer sous bois, ce qu'ils ne peuvent pas faire avec leurs chevaux, ou de prendre l'allée d'Huningue, qui les mènerait à une grande lieue plus bas.

— Tu crois donc qu'ils seront forcés de revenir sur leurs pas?

— J'en suis sûr.

— Très-bien. Alors, retournons à notre premier poste. Ils passeront à vingt pas de nous et nous aurons du malheur si nous n'en descendons pas au moins quatre.

— J'espère bien que nous aurons le temps de recharger, ce qui fera huit bien comptés, dit Guillaume. Seulement, il faut nous entendre pour ne pas envoyer nos balles au même.

— C'est cela. Tu tireras le numéro 1.

— Non, monsieur Schültz, le premier coup vous appartient.

— Eh bien! je tirerai les numéros 1 et 3, toi, les numéros 2 et 4.

— Ah! mais, si l'officier arrivait cinquième?

— Je tirerai 1 et 3; toi, pendant que je rechargerai, tu enverras à qui tu voudras ton second coup.

— C'est convenu.

Ils repartirent en courant, s'accroupirent derrière les buissons et firent jouer les batteries de leurs fusils.

Sultan, les oreilles dressées, tantôt regardait les chasseurs et tantôt la route, s'étonnant de ne pas voir le gibier.

Soudain, un coup de feu, suivi de deux détonations plus faibles, retentit dans le lointain.

— C'est un éclaireur qui a tiré sur les vedettes, fit Schültz.

— Et qui les a manquées, répondit Guillaume.

— Comment le sais-tu ?

— Parbleu, les deux uhlans ont chacun riposté par un coup de pistolet; si l'un d'eux eût été démonté, nous n'aurions entendu qu'une détonation.

— C'est vrai. Attention, ils vont arriver; couche-toi, Sultan.

Le chien obéit.

Les deux chasseurs entr'ouvrirent les buissons de manière à pouvoir viser à l'aise et mirent un genou en terre, le fusil armé à la main.

— A vous, monsieur Schültz, murmura Guillaume, voici les uhlans.

Ils revenaient, en effet, au petit galop, annoncer à leurs chefs que l'ennemi occupait la forêt, et croyant n'avoir plus rien à craindre.

Le gros de la troupe tenait alors la tête, suivi, à quelques pas en arrière par l'officier, les deux vedettes formant l'arrière-garde à une distance considérable.

Le fusil à l'épaule, l'œil sur la mire, le brasseur et le braconnier attendaient qu'ils fussent à distance.

Eux, trottaient toujours, la lance haute, le fanion flottant au vent.

Le premier était à cinquante pas à peine, quand un éclair jaillit entre les buissons; le cavalier fit un saut sur sa selle et tomba lourdement; mais avant qu'il eût touché la terre une seconde détonation se faisait entendre, et le second uhlan, blessé à mort, s'affaissait sur le cou de son cheval, qui s'enfuyait, affolé, dans le bois.

— Ventre à terre! cria l'officier.

Les chevaux partirent au galop, mais au passage, deux nouveaux coups de feu les accueillirent et l'officier roula dans la poussière, tandis que le troisième uhlan, dont le sang ruisselait, parvenait à fuir, en se cramponnant des deux mains à sa selle.

Pendant ce temps, les chasseurs rechargeaient, Guillaume avec des cartouches, Schültz en suivant l'ancien système, beaucoup plus lent.

Quand les deux uhlans d'arrière-garde arrivèrent, il n'était pas encore prêt.

— A toi, Guillaume, cria-t-il.

Courbés sur les oreilles de leurs montures, dont ils labouraient les flancs avec leurs éperons, les éclaireurs ennemis passèrent comme un ouragan.

Le braconnier les tira au vol.

Sa première balle brisa le crâne d'un uhlan.

Son second coup fut moins heureux, la capsule, posée trop précipitamment, s'écrasa sans s'enflammer.

— Rien que quatre morts et un blessé, fit-il, en frappant la terre avec la crosse de son arme; c'est n'avoir pas de chance.

— Quant à moi, je ne sais plus charger, gronda Schültz, qui ne voulait pas s'avouer à lui-même que les fusils à pierre ne sont pas précisément des armes perfectionnées.

— Allons, il faut espérer que cela viendra.

Et, après avoir achevé de charger, il tira son couteau, l'ouvrit et fit deux coches sur la culasse de son vieux fusil, en disant :

— C'est toujours un commencement.

Puis, pendant que Guillaume remettait une nouvelle capsule et rechargeait le canon gauche de son arme, pour ne pas être pris au dépourvu, le brasseur, après s'être assuré que les uhlans étaient bien morts, leur enlevait leurs armes, rattrapait deux des chevaux, seuls restés près de leurs maîtres, et passant leur bride à son bras,

se disposait à retourner au lieu assigné pour la réunion des éclaireurs, lorsque son compagnon lui cria :

— Hé! monsieur Schültz, vous oubliez quelque chose.

— Quoi donc ?

— De leur enlever leurs papiers, comme l'a recommandé le commandant, pour voir s'il n'y a pas de renseignements importants.

— C'est vrai; je n'y pensais pas. Mais, fais-le toi-même, tu vois que je suis embarrassé, répondit le géant, qui ne demandait pas mieux que de trouver une excuse pour se dispenser de faire une opération qui lui répugnait.

Guillaume n'avait pas de ces délicatesses. Il fouilla les morts, ne toucha ni à l'argent des soldats ni à la montre de l'officier, mais enleva une bague armoriée, en prenant le numéro de son régiment, pour la faire parvenir à sa famille, son portefeuille, et une lettre qu'il trouva dans la tunique du premier uhlan.

A moitié chemin du campement, les deux éclaireurs rencontrèrent un peloton de chasseurs qui, sur l'avis donné par les premiers éclaireurs, de la fusillade engagée dans la direction de Bautzenheim, avait été envoyé en reconnaissance.

Le lieutenant, auquel ils firent un rapport succinct de l'événement, le jugea assez important pour devoir être transmis à l'autorité supérieure, et les deux amis étant, par son ordre, montés sur les chevaux qu'ils avaient pris, la petite troupe revint au galop vers l'île Napoléon, où se trouvaient réunies les troupes prêtes à se mettre en mouvement.

Un chef d'escadron, un colonel de la ligne, un capitaine d'artillerie et M. Bonardel composaient l'état-major de la petite armée; ils se réunirent aussitôt au pied d'un arbre, et des sentinelles ayant été placées, pour tenir à distance les indiscrets, Schültz et Guillaume furent invités à déposer de ce qu'ils avaient vu et fait.

Schültz fit son rapport, sans forfanterie comme sans fausse modestie. Guillaume le confirma et, en témoignage de leur récit, ils re-

mirent entre les mains du commandant des francs-tireurs la lettre, la bague, le portefeuille et les armes qu'ils avaient rapportés.

Le portefeuille fut examiné le premier; il contenait, outre une carte photographique de la forêt et de ses environs, quelques billets de la banque de Munich, une photographie, charmant groupe composé d'une femme pleine de distinction et de deux enfants, une petite boussole de poche, une petite clef, un papier contenant deux boucles de cheveux, presque du même blond, et une longue lettre en allemand, d'une écriture féminine, et dont le commandant Bonarde fit en même temps la lecture et la traduction [1].

Elle était ainsi conçue:

« Mon bien-aimé mari,

» La joie est trop grande et par contre la douleur trop profonde. Avec la prise de Napoléon, je croyais la guerre terminée, et voilà que nous recevons des journaux qui nous annoncent que la République est proclamée et que les Français menacent de chasser l'ennemi de leur territoire.

— Parbleu! fit Bonardel, c'est vraiment étonnant; elle est bonne celle-là.

Et il continua :

» Par une lettre du vieux M. de Lierès, à Gallovitch, que j'ai vue par hasard, j'ai appris que tu avais failli être pris dans la dernière et dangereuse mêlée.

» Dieu soit profondément remercié que tu n'aies pas eu ce douloureux sort et que tu en sois heureusement échappé!

» M. de Lierès me dit aussi que six de tes hommes et dix de tes chevaux ont été pris; comme cela te sera pénible!

— Six et quatre font dix hommes, dix et deux font douze chevaux, remarqua le colonel.

[1] Cette lettre touchante est authentique, elle a été trouvée dans le portefeuille d'un officier prussien tué dans un combat.

» Oh! Charles, comme c'eût été affreux, si tu avais été fait prisonnier. Tu n'aurais plus jamais pu me donner de tes nouvelles. Et quand on pense que ta belle carrière militaire pouvait avoir une pareille fin!

» Je n'ai reçu qu'aujourd'hui ta lettre du 26. Merci mille fois, mon mari chéri! Je l'attendais depuis longtemps, et tu sais bien qu'elles me sont indispensables.

» Maman est partie aujourd'hui pour Prieborn. Je n'ai pas été à la gare avec Jeanne, parce que Lina est arrivée.

» Demain aura probablement lieu l'enterrement de Hertil. Jeanne et moi nous avons fait faire une couronne de roses blanches et une de lauriers.

» Lina a d'abord conduit les garçons à Postdam, chez la tante Emma, et elle est revenue cet après-midi.

» Nous nous asseyons quelquefois dans le jardin, car, heureusement le temps est enfin devenu beau.

» Je m'en réjouis surtout à cause de vous tous. Que le Seigneur te protége, toi, mon bien-aimé mari! Aime-moi toujours!

— Pauvre femme! murmura Schültz.

» Je monte, maintenant, poursuivit M. Bonardel, pour faire goûter notre chère petite Isa. Que Dieu te bénisse!

» J'écris souvent à Lucy, afin d'avoir de leurs nouvelles; tous vont bien.

» Porte-toi bien, et au revoir

» Ton éternelle et fidèle

» CLARY. »

— Il y a encore trois lignes de la petite Isa, à qui on a tenu la main, pour envoyer un souvenir à son père. Rien d'intéressant. A une autre.

Et le commandant jeta dédaigneusement la lettre.

— Il ne doit pas être marié, ou du moins il n'a jamais eu d'enfant, dit le brasseur à Guillaume, en passant sa main sur ses yeux.

— Je suis bien aise d'avoir pris la bague, répondit celui-ci, nous la leur renverrons ; ça leur fera plaisir.

La seconde lettre, adressée au uhlan Jean Diévitch, avait un tout autre caractère.

Les lignes les plus saillantes étaient celles-ci :

« Cher Jean, si tu entrais dans une boutique de bijoutier, où l'on pourrait piller, choisis-moi une paire de boucles d'oreilles ; cela me ferait beaucoup plaisir ; ce serait pour moi un souvenir de la guerre.

» Je te souhaite une bonne santé et bien du profit.

» Ta bien-aimée

» MARGUERITE SCHNEIDER. »

— Très-bien, mesdames les Allemandes, ne vous gênez pas. Nous allons vous fournir des boucles d'oreilles de notre façon, s'écria le commandant, en froissant la lettre.

— Tout cela n'est que balivernes, et le moment est arrivé d'agir sérieusement ; qu'en pensez-vous, messieurs ?

— Il faut marcher, et marcher tout de suite, firent les officiers.

— Messieurs les éclaireurs, vous pouvez vous retirer. Recevez nos félicitations sur votre belle conduite, dit M. Bonardel.

Schültz et Guillaume se retirèrent.

Le Conseil dura quelques minutes encore, après quoi on se sépara et les troupes, massées en colonnes, infanterie, artillerie, francs-tireurs et cavalerie, se mirent en mouvement à travers la forêt.

Une douzaine de chasseurs et quelques francs-tireurs seuls demeurèrent en arrière, avec la mission de suivre la lisière de la forêt, dans la direction du canal, pour surveiller la route de Strasbourg.

Il était peu probable qu'il y eût aucun danger à courir de ce côté-là, mais M. Bonardel avait pour maxime qu'en campagne la prudence est mère de la sûreté, et il ne voulait pas s'exposer à être surpris, comme l'avaient été trop souvent nos armées, pendant la première période de la guerre.

Naturellement les éclaireurs, qui déjà avaient été envoyés à la découverte le matin, furent chargés de cette surveillance, moins pénible que la marche sur Bautzenheim.

Schültz et son compagnon faisaient partie de ce détachement, qui se porta rapidement vers Munchausen, endroit où le canal sort de la forêt.

Là, les francs-tireurs se cachèrent dans les hautes herbes des berges du canal, tandis que les cavaliers dissimulaient leurs chevaux derrière les buissons.

Plus de trois heures s'étaient écoulées depuis la séparation des deux troupes sans qu'aucun incident nouveau vînt marquer cette journée, lorsque de sourdes détonations se firent entendre du côté de la prairie, produites sans doute par les décharges d'artillerie, car la fusillade était trop éloignée pour que le bruit en parvînt jusqu'aux éclaireurs.

Il fallut tout le respect de la discipline militaire pour empêcher les francs-tireurs de quitter leur poste, afin d'aller prendre part au combat.

Guillaume surtout était exaspéré.

— Penser que les camarades sont là-bas à échanger des balles et que nous sommes ici à croquer le marmot; c'est agaçant, répétait-il.

Le canon tonnait toujours plus fortement, comme s'il se fût rapproché.

— Tonnerre! grondait Schültz; les nôtres battraient-ils en retraite?

Et tous écoutaient, s'interrogeant du regard, anxieux et impatients.

Il y avait un quart d'heure, long comme un siècle, que la canonnade grondait.

Quand soudain trois uhlans, débouchant du bois, à cent pas à peine de l'embuscade, s'élancèrent, bride abattue, sur la route de Neuf-Brisach.

— Feu! cria l'officier, feu!

Cinq ou six coups de fusils partirent presque simultanément. Un des uhlans tomba mort; le cheval du second fut seul atteint. Quant au troisième, il n'avait pas été touché, et il continua sa route, au milieu des balles qui sifflaient.

Bientôt il fut hors de portée.

Deux chasseurs se lancèrent à sa poursuite.

Leurs chevaux arabes dévoraient l'espace.

Le Prussien, courbé sur son cheval, tournait la tête en fuyant.

Debout sur les talus, les éclaireurs suivaient avec émotion ce steeple-chase dramatique.

Le uhlan désarçonné crut l'occasion favorable pour s'échapper. Se relevant tout-à-coup, il se jeta dans le canal et se mit à nager vigoureusement.

— Oh! oh! camarade, tu veux fuir, s'écria Guillaume; nous allons voir.

Et, posant son fusil, il courut au bord du canal; d'un bond prodigieux tomba presque au milieu, en cinq ou six brasses, rejoignit le nageur allemand, alourdi par ses bottes, et le saisit par un pied.

Le uhlan était un gaillard aussi vigoureux que déterminé; il se rejeta en arrière, cherchant à prendre son ennemi par le cou.

Mais, dans l'eau, le braconnier se trouvait dans son élément. Il appuya ses mains sur la tête du nageur et le força à faire un plongeon, après lequel le Prussien, à demi-asphyxié, jugea plus prudent de se laisser ramener sur la berge.

Sa mésaventure ne lui avait cependant pas ôté son énergie; il refusa de répondre à toutes les questions qui lui furent adressées et se renferma dans un silence farouche.

Ne pouvant rien en tirer, le lieutenant le fit attacher à un arbre en attendant mieux.

A l'horizon, les chasseurs n'apparaissaient plus que comme un point blanc, se confondant presque avec le point noir.

Tout-à-coup, au grand étonnement des francs-tireurs, on les vit revenir au galop, au lieu de continuer la poursuite.

Cette manœuvre parut louche au commandant.

— Un homme habitué à monter sur les arbres, dit-il.

Ce fut encore Guillaume qui se présenta.

— Tenez, fit l'officier, voici ma lunette; montez et regardez là-bas.

En quelques bonds l'Alsacien atteignit son observatoire et braqua sa lunette.

— Ils reviennent seuls, cria-t-il.

— Plus loin? plus loin?

— Plus loin? Il y a le uhlan, qui continue à courir, et quelque chose, comme un gros nuage de poussière, sur la route.

— Un nuage? Regardez bien.

Il y eut un instant de silence.

— L'ennemi! clama Guillaume, l'ennemi en grosses colonnes, de la cavalerie, des canons; c'est toute une armée.

— Encore une trahison! murmura l'officier, en tordant sa moustache avec fureur; toujours des trahisons!

Et, déchirant trois feuillets de son calepin, il y traça quelques mots, et, s'adressant au lieutenant de cavalerie:

— Envoyez cela au commandant, par vos meilleurs cavaliers; qu'ils se fassent tuer s'il le faut, mais qu'ils arrivent.

Six chasseurs sautèrent en selle et partirent au galop.

— Maintenant, mes amis, cria le commandant, choisissez bien vos places, ne tirez qu'à coup sûr, sans précipitation, à la distance de huit cents pas au plus et visez bien.

— Vous voyez ce chêne, ajouta-t-il, il est à neuf cents pas environ, réglez vos hausses pour 800 mètres, et n'ouvrez pas le feu avant le signal.

— Allons, fit Schültz, en se couchant dans l'herbe, le long du talus, à côté du braconnier, notre journée ne sera pas perdue; nous allons tirer dans le tas; d'ici à une demi-heure, il fera chaud.

— Je n'en serai pas fâché, grogna Guillaume, car je serais bien aise de me sécher un peu. Brrrou, j'aurais mieux fait de casser la tête à cette brute de uhlan, que de prendre un bain pour le pêcher.

CHAPITRE IV

Une première bataille.

Ce n'était pas comme était venu l'annoncer l'espion à Mulhouse, une simple colonne de 1,200 Bavarois, qui avait traversé le Rhin, à Chalampé, sur un pont de bateaux, mais au moins 4,000 hommes, avec artillerie et cavalerie qui, coupant à travers la forêt de la Hartz, devaient se présenter inopinément devant Mulhouse, dégarnie de troupes, frapper de fortes contributions de guerre en argent, imposer des réquisitions de toutes sortes, piller les caisses publiques, enlever d'énormes quantités de draps, pour les revendre en Allemagne, briser et saccager les métiers de cet important centre de l'industrie française, et enfin s'établir fortement dans la ville pour garantir, contre toute attaque venant du côté de Belfort, l'armée du général Werder, occupée au siége ou plutôt à l'incendie de Strasbourg.

Deux lettres, successivement arrivées, l'une de Dijon, la seconde de Belfort, avaient déjà modifié ce premier plan, sans pourtant y faire renoncer, lorsque, dans la nuit précédente, était survenu le messager, parti en même temps que la première compagnie des francs-tireurs.

L'honnête Français, il ne fut malheureusement pas le seul, était attendu et fut immédiatement reçu par le colonel baron Von Dolinger, dans la cabane d'un pauvre pêcheur de saumons, dont messieurs les Bavarois, après avoir coulé le bateau, avaient pillé les

provisions et brûlé les filets, l'avaient brutalement jeté à la porte de chez lui, avec sa femme et ses enfants, sans lui permettre de s'éloigner pour aller chercher un asile, de peur qu'il ne les trahît.

Ce mode de procéder des officiers et des soldats du roi Guillaume n'avait, du reste, rien de surprenant : c'est leur manière habituelle.

Le paysan entra en souriant, salua avec une basse obséquiosité et présenta son bâton.

Le her colonel s'assura que l'écorce, placée d'une façon particulière, n'avait pas été soulevée, l'enleva avec précaution et déroula la fine bande de papier, dont il prit lecture.

— Bien, dit-il, sans lever les yeux sur l'espion, toujours souriant. Her lieutenant, comptez à cet individu la somme convenue et faites-le attacher au pêcheur, ils se garderont mutuellement.

— A vos ordres, her colonel, dois-je payer en or?

— Certes, non; faites-lui un bon de 40 fr. sur la caisse de Mulhouse.

Le paysan fit une grimace; il eût mieux aimé de l'argent que ce morceau de papier, et voulut réclamer.

Mais, au premier mot, un géant bavarois, qui se tenait immobile et raide, à la porte, lui posa la main sur l'épaule, d'une manière tellement significative, que le plaignant n'osa plus souffler une syllabe, pendant que le lieutenant griffonnait un petit carré de papier, auquel Son Excellence daigna apposer sa signature.

— Marche! fit alors le lieutenant.

Et, sous la conduite du géant, auquel se joignirent deux soldats casqués et le fusil à l'épaule, le paysan alla se faire attacher les mains derrière le dos, au même pieu où le pêcheur passait la nuit, sous la garde d'une sentinelle.

— Her capitaine Von Rosenthal, dit alors le colonel à un second mannequin à ressort, placé à sa droite, dans trente-sept minutes et cinq secondes la colonne tout entière partira pour Bautzenheim,

sauf cinq uhlans, qui vont porter au galop ce billet à Son Excellence le général de division baron Karl Friedrich Von Litchentstein Sigmaringen, et une compagnie de fusilliers préposés à la garde du bac de Chalampé.

— A vos ordres, her colonel, répondit le capitaine, en consultant son chronomètre à secondes.

— L'avant-garde, continua le colonel, marchera au pas accéléré et, par conséquent, arrivera dans une heure moins 3 minutes à Bautzenheim, et le corps d'armée dans une heure 43 minutes, en faisant 4,000 pas géométriques à l'heure.

— A vos ordres, her colonel, fit le gros capitaine, en portant la main à son casque.

Juste une demi-heure plus tard, des coups de sifflet se faisaient entendre, les soldats prenaient immédiatement leurs rangs, le her colonel mettait le pied à l'étrier et, au moment où la trente-septième minute battait au chronomètre du baron Von Rosenthal, les 4,000 fantassins et les 300 chevaux levaient à la fois le pied gauche pour marquer le pas.

Une heure moins 3 minutes après, l'avant-garde faisait son entrée dans le village mentionné, où arrivait, à minute fixe, le reste de la colonne.

Vraiment, cette précision exagérée est de nature à faire rire plus d'un de nos braves sous-lieutenants et hausser les épaules à nos plus vieux généraux, et pourtant le secret ou du moins une grande partie du secret des succès de l'armée du roi Guillaume est tout làdedans.

Tandis que dans presque toutes nos batailles perdues, des colonnes ont été engagées trop tôt, tandis que d'autres arrivaient trop tard pour prendre part à l'action, les bataillons prussiens entraient en ligne au point précis et juste au moment où leur action était nécessaire.

Du fond de son cabinet, le vieux de Moltke manœuvrait ses

corps d'armée comme les pièces d'un échiquier. Tout cela se mouvait automatiquement si l'on veut, mais avec cette régularité mathématique qui ne laisse au hasard rien de ce que le calcul peut lui arracher.

Point d'enthousiasme, encore moins de cette furie française qui, à un moment donné, accomplit des prodiges, mais qui, le plus souvent encore, paralyse l'héroïsme par le désordre et la confusion.

A Bautzenheim, les Allemands jouèrent leur jeu ordinaire, triompher par le nombre et les dispositions stratégiques. Leur plan était bien simple, toujours le même. Hélas! il ne leur a toujours que trop bien réussi.

Le colonel savait par ses espions quelles étaient les forces des Français, 1,800 environ contre 4,000.

Les Allemands ne se battent pas contre de vrais soldats dans ces conditions. Plus tard, ce fut différent, quand ils eurent affaire à certaines légions, dans le genre des tirailleurs de Flourens ou des Italiens de Garibaldi.

Là, le nombre ne faisait plus rien au succès et il ne s'agissait plus que d'avoir assez de charrettes pour ramasser les armes et de uhlans pour cueillir les fuyards dans les buissons.

Mais il y avait encore des soldats de nos héroïques armées et des francs-tireurs ou des volontaires qui voulaient et savaient se battre.

Voilà pourquoi le colonel avait averti le général Werder que 1,800 hommes se trouvaient entre Mulhouse et Chalampé.

Le général avait une armée nombreuse, que rien ne menaçait, il en détacha 8 ou 9,000 hommes qui, par une marche rapide, le long du canal, devaient, à une certaine heure, envelopper par derrière la petite armée, tout occupée de combattre les 4,000 Bavarois retranchés dans Bautzenheim, lui couper sa ligne de retraite, l'écraser ou la forcer de mettre bas les armes et, se réunissant aux Bavarois, se porter, à marche forcée, sur Mulhouse.

Suivant leur habitude, les commandants des forces françaises ignoraient les mouvements de l'ennemi et croyaient le surprendre.

S'ils ne furent pas surpris eux-mêmes, ce fut, comme on vient de le voir, grâce à leur inspiration d'avoir envoyé des éclaireurs le long du canal.

Précédée par une ligne de tirailleurs, qui fouillaient la forêt pour s'assurer que l'ennemi n'y avait pas encore pénétré, la petite armée parvint, sans faire aucune autre rencontre que celle des cadavres gisant dans l'allée et, un peu plus loin, du cheval de l'un des uhlans tués, jusqu'à la lisière du bois.

Là, les colonnes firent halte. Les Bavarois n'avaient pas quitté le village, mais l'incendie de plusieurs maisons prouvait qu'ils allaient en partir, et à l'aide de lunettes on pouvait distinguer plusieurs pelotons de uhlans qui déjà se mettaient en marche pour venir reconnaître les Français.

Peut-être eût-il été plus prudent de les attendre, pour les décimer en sûreté, pendant qu'ils traverseraient les marais; et tel était l'avis de M. Bonardel, mais l'opinion contraire prévalut, et il fut décidé que l'on marcherait contre eux, d'abord parce que la prairie se trouvait à la rigueur suffisamment durcie pour permettre le passage de l'artillerie, et ensuite parce qu'en attaquant en rase campagne on avait, en cas d'échec, la forêt pour refuge; en cas de victoire, la facilité de couper la retraite à l'ennemi, en utilisant la cavalerie.

L'ordre de marcher en avant fut donné; les clairons sonnèrent et la petite armée, couverte par une longue ligne de tirailleurs, qui se déployèrent dans la plaine, déboucha de la forêt.

En voyant les Français venir ainsi témérairement lui offrir le combat, le her colonel baron Von Dolinger, chevalier de l'Aigle-Rouge de 1re classe et bandit civilisé de premier ordre, dut maudire pour la première fois l'efficacité du pétrole, si connu des Allemands, pour propager l'incendie.

Le soin même avec lequel il avait fait enduire les portes et les

fenêtres de ce liquide, dont chaque soldat du roi Guillaume porte toujours une provision, tournait contre lui-même. Si le feu n'eût pas été mis par son ordre et par pure barbarie, il aurait pu, en abritant ses soldats derrière les maisons et les murs, attendre les Français à couvert et les forcer à un assaut funeste, pendant lequel les Allemands, embusqués, auraient pu les couvrir d'une grêle de balles, à travers d'étroites meurtrières.

Au lieu de cela, force était aux Bavarois de sortir du village qui, dans un instant, ne serait plus qu'une ardente fournaise et de se former en bataille, à découvert, contre un convoi qui avait l'indélicatesse d'attaquer près de 45 minutes avant l'heure fixée pour l'arrivée de l'armée venant de Strasbourg.

De tous ses avantages, il ne lui restait plus que ceux du nombre et de la supériorité de l'artillerie.

Ce n'était pas assez et, en homme prudent, il résolut de regagner ses 45 précieuses minutes en reculant lentement.

En même temps, il envoyait vers Son Excellence, pour l'avertir de faire prendre à l'armée de secours le pas gymnastique, quelques-uns de ses cavaliers les mieux montés.

Courbés comme des chasseurs qui courent le long des guérets, les francs-tireurs, le feutre retroussé sur l'oreille droite, pour ne pas gêner le tir de leurs armes à longue portée, s'égrenaient dans la prairie, en formant un vaste demi-cercle, dont les tirailleurs s'espaçaient de manière à ne présenter à l'artillerie qu'un but incertain, et la hausse de leurs chassepots réglée à 800 mètres.

Sans autre arme que son épée nue, debout et impassible, le commandant Bonardel occupait le centre de la ligne, mesurant de son regard d'aigle la distance qui le séparait de l'épaisse colonne bavaroise, massée en carré, avec ses obusiers au centre, et sa cavalerie sur les ailes.

Tout-à-coup, il leva son épée et la fusillade commença irrégulière, continue, crépitant avec un bruit sec et cassant, chaque coup, pré-

cédé d'un éclair et suivi d'un petit nuage arrondi, qui montait dans le ciel bleu, comme un flocon blanc qui s'épanouit lentement.

— Feu! commanda le colonel, en se dressant sur ses étriers.

La décharge des Bavarois ressembla à l'explosion d'un volcan et le carré disparut tout entier derrière un voile épais de fumée, que déchiraient de rapides éclairs.

Les francs-tireurs entendirent siffler bien haut au-dessus de leurs têtes les balles allemandes, peu efficaces à cette distance, et dont le murmure, plaintif comme le râle d'un mourant, attestait qu'elles avaient été tirées hors de portée.

Les Allemands s'aperçurent sans doute du peu d'effet produit par leurs décharges, car le feu cessa et la colonne recula lentement, semant des morts sur sa route, comme un géant blessé qui perd du sang.

Quelques tirailleurs, emportés par ce premier succès, s'élancèrent au pas de course.

— Officiers, rugit le commandant, faites maintenir les distances.

Ils se remirent en ligne et continuèrent à tirer dans le tas, comme avait dit Schültz.

Pour se garantir de ces balles, auxquelles ils ne pouvaient pas riposter, les Bavarois firent déployer un bataillon en tirailleurs.

Ce fut alors comme un duel d'homme à homme, mais les armes n'étaient pas égales, les Allemands tombaient et pas un seul franc-tireur n'était touché.

Il fallait pourtant en finir, et le colonel, dont la lunette fouillait l'horizon avec une impatience fiévreuse, leva son épée, en faisant un commandement que répétèrent les autres chefs.

Alors, comme un rideau qui s'ouvre, les Bavarois se séparèrent, un éclair sanglant illumina la colonne et le sol trembla sous la décharge simultanée de huit pièces, dont les obus, décrivant, en sifflant, leur parabole dans l'air, vinrent s'abattre bien en arrière des tirailleurs, à vingt pas à peine en avant de la colonne d'infanterie,

dont les premiers rangs furent couverts de terre et de menus cailloux.

Si tous les projectiles eussent éclaté en touchant le sol, la décharge eût produit d'affreux ravages dans les rangs, mais la prairie était humide et les obus s'y enfoncèrent, sauf un seul, dont un éclat emporta la tête d'un soldat, et un autre fit rouler à terre le chef de bataillon Boisrobert et son cheval.

Le cheval seul avait été atteint; le commandant se releva.

Une seconde décharge ne fut pas plus heureuse, et les obus, dont le mouvement de retraite avait empêché de rectifier la courbe, allèrent tomber à plus de cinquante pas en arrière de la colonne, tandis que, plus habilement ou plus heureusement pointées, les deux pièces de campagne envoyaient de plein fouet leurs boulets dans la division bavaroise.

Malgré son sang-froid, le colonel baron Von Dolinger était pâle de colère et consultait sa montre à chaque minute. Enfin, ne pouvant pas se résigner à voir tomber ses hommes, sans qu'ils fussent dans la possibilité de riposter, à cause de l'infériorité de leurs armes, il voulut en finir avec les francs-tireurs et donna ordre au capitaine-commandant Von Rosenthal de balayer ces vagabonds avec sa cavalerie.

Uhlans et dragons partirent aussitôt au galop.

C'était là que les Français les attendaient.

Une sonnerie de clairons se fit entendre, et les francs-tireurs, se divisant en deux groupes, coururent se reformer derrière l'infanterie, formée rapidement en carré, renforcée sur ses angles par des tirailleurs à genoux.

Le sabre haut ou la lance en avant, la cavalerie bavaroise croyait chasser devant elle une nuée de fuyards; soudain, elle se trouva en face du redoutable carré, devant un double rang de chassepots et de baïonnettes.

Il était trop tard pour hésiter.

— Forwerth! forwerth! En avant! en avant! cria le her baron Von Rosenthal. En avant! vociférèrent les lieutenants et sous-lieutenants, en agitant leurs sabres.

Et, enfonçant leurs éperons dans le ventre de leurs chevaux, uhlans et dragons se ruèrent sur le carré immobile et silencieux.

Ce fut un moment terrible. Les chevaux, écumants, n'étaient plus qu'à trente pas; lances et sabres jetaient des éclairs; encore quelques secondes et, sous cette avalanche, l'infanterie française allait être broyée.

— Feu! cria le colonel.

Un double cordon de flammes courut sur le front attaqué du carré et, à travers un voile de fumée, on vit tomber, avec un bruit sourd, mêlé à des hurlements de douleur et au cliquetis de l'acier, chevaux et cavaliers, formant un sanglant bourrelet de blessés et de cadavres, sur lesquels se dressaient, en se cabrant, d'autres chevaux, emportés par leur impulsion première, et tombant à leur tour, les membres brisés, le poitrail percé par les balles.

Puis, tout disparut sous le nuage, qui roulait en s'épaississant et que trouaient, sur toute la ligne, de rapides jets de flammes, tantôt isolés, tantôt se croisant, et qu'accompagnait un crépitement sec, semblable à celui que produirait, sur un toit couvert de planches, un tourbillon de grêle, chassé par la tempête.

— Cessez le feu! cria la même voix.

Quelques détonations retentirent encore, puis le nuage se souleva, et par-dessous le voile de fumée on aperçut la cavalerie fuyant en désordre, à travers la plaine, semée de cadavres et où galopaient, fous de terreur, des chevaux à la bride flottante.

Un cri terrible de : Vive la France! se fit entendre et les francs-tireurs alsaciens s'éparpillèrent de nouveau, se maintenant toujours hors de portée des Bavarois, qui reculaient toujours, et ne s'arrêtaient que pour envoyer des volées d'obus, dont le peu de consistance de la terre paralysait presque toujours l'effet.

Au moindre mouvement offensif de la masse sombre, les tirailleurs se repliaient sur le petit corps d'armée, qui reculait aussi.

Sous les balles des francs-tireurs, la forteresse vivante s'émiettait soldat par soldat.

C'était le combat du lion et du moucheron : une véritable bataille de guérilleros.

Plutôt que de se laisser ainsi décimer en détail, les Allemands se décidèrent enfin à refouler l'ennemi vers la forêt; l'heure était arrivée d'écraser ces insolents Français et de les envelopper dans un cercle de fer, d'où pas un ne s'échapperait.

Alors, quittant son ordre en colonne, l'armée bavaroise se divisa en trois corps, chacun plus fort numériquement que la colonne française, et qui avancèrent en décrivant un grand arc, avec cavalerie aux deux extrémités.

Ce fut au tour des Français de reculer pour ne pas se laisser déborder, ce qui les aurait placés entre deux feux. Ils étendirent leur ligne, en conservant la distance qui faisait leur force, et la fusillade devint générale.

Malgré leurs pertes, les Allemands doublaient le pas; ils avaient hâte maintenant d'arriver à la forêt.

A chaque instant des hommes tombaient, atteints à des distances énormes; leurs camarades serraient les rangs et continuaient à avancer, laissant derrière eux une large traînée de cadavres et de blessés.

Peu à peu, on se rapprochait de la lisière du bois; mais il ne restait plus à la petite armée que l'assurance d'y trouver un refuge, après avoir infligé à l'ennemi des pertes énormes, lorsque l'aile droite des Bavarois, qui venait de prendre la course, pour déborder l'ennemi et lui couper la retraite, fut tout-à-coup saluée, à demi-portée, par une fusillade terrible partie de la forêt, et qui porta dans ses rangs la terreur et le désordre.

C'était un bataillon de ligne qui, envoyé de Mulhouse en recon-

naissance, était accouru au bruit du canon et faisait une diversion providentielle, en prenant part à l'action.

Fusillée en flanc par les francs-tireurs, attaquée en face par un ennemi invisible, dont elle ne pouvait pas connaître le nombre, l'aile droite des Bavarois lâcha pied; en vain les officiers, saisissant leurs soldats au collet ou les frappant à coups de plat de sabre, voulurent les ramener au combat, fantassins et cavaliers, chargés et sabrés par l'escadron de chasseurs, s'enfuirent en désordre, en jetant armes et casques pour courir plus vite.

C'était plus qu'un succès, c'était une victoire.

Les deux autres divisions, croyant la forêt occupée et soupçonnant une embuscade, reculèrent à leur tour, canonnés par les deux pièces, dont les boulets fauchaient des rangs entiers.

Une balle, qui atteignit au front le colonel Von Dolinger et le renversa mort, décida la retraite qui, devant l'attaque impétueuse des Français, allait se changer en une déroute générale, lorsqu'arrivèrent, ventre à terre, les cavaliers envoyés par le lieutenant commandant les éclaireurs du canal.

Déjà tout se préparait pour une attaque furieuse contre les Allemands, qui reculaient précipitamment, abandonnant leurs morts, leurs blessés et un obusier, qu'un boulet avait démonté; déjà officiers et soldats ne doutaient plus qu'avant une heure ils eussent rejeté dans le Rhin les restes de la colonne bavaroise quand, après quelques minutes de conférence entre le colonel et le commandant Bonardel, qui paraissait à la fois furieux et désespéré, les clairons sonnèrent la retraite.

Ce fut une consternation générale, mais la petite armée avait confiance en ses chefs. Les blessés, il n'y en avait pas plus de douze ou quinze, furent placés sur les caissons et, au lieu de rentrer dans la forêt, les Français, rangés en bon ordre, tournèrent le dos aux Allemands, qui n'en continuèrent pas moins leur mouvement de retraite vers Chalampé où, pour prix du peu de réussite de sa trahi-

son, le paysan fut lardé à coups de baïonnettes au poteau où il était attaché.

Les francs-tireurs se dirigèrent, à marche forcée, sur Bitmansheim et de là gagnèrent, à la nuit tombante, en traversant la Hartz, la petite ville de Habsheim, distante seulement de 1 kilomètre 1/2 de la forêt et d'à peu près autant de la station du chemin de fer de Mulhouse à Bâle.

Pendant que s'opérait cette retraite, dont les soldats et même leurs officiers ne connurent la cause que le lendemain, en arrivant à Landser, où ils apprirent l'entrée à Mulhouse d'une véritable armée de Bavarois et de Wurtembergeois, forte de plus de 12,000 hommes, les quinze ou vingt éclaireurs postés sur les bords du canal voyaient s'avancer les longues colonnes ennemies, précédées par leurs éclaireurs, dont les premières vedettes se montrèrent à la hauteur du petit village de Munchausen.

Avertis par leurs camarades, échappés au feu des francs-tireurs et à la poursuite des chasseurs, ils marchaient en ligne, lentement l'œil au guet, le pistolet au poing, surveillant les environs avec inquiétude et examinant chaque buisson pour voir s'ils n'apercevraient, pas, entre les branches, le pantalon rouge d'un soldat ou le canon d'un fusil.

Du côté de Bautzenheim, le canon avait cessé de tonner, et les chasseurs embusqués n'entendaient d'autre bruit que le roulement sourd de l'artillerie wurtembergeoise, dont, avec une bonne lunette, il eût été facile de compter les pièces de campagne, peintes en vert ou en gris et attelées chacune de quatre robustes chevaux, conduits par deux cavaliers.

Essayer de résister à une armée eût été moins de la bravoure que de la témérité, mais il fallait donner à la colonne expéditionnaire, engagée de l'autre côté de la forêt, le temps de se retirer et pour cela arrêter quelques instants l'ennemi en lui persuadant que la position était fortement occupée.

Le peloton de chasseurs avait une autre mission à remplir, et suivant les ordres que d'ailleurs il avait reçus, leur lieutenant, après s'être rendu un compte exact de la force de l'ennemi, le partagea en deux petites troupes dont l'une partit en passant à travers le bois pour rejoindre le principal corps, et l'autre, sous le commandement du lieutenant, se dirigea vers Mulhouse afin de prévenir les autorités militaires de l'approche des Allemands.

Restés seuls sous la direction du sous-lieutenant Girard, les douze ou quinze francs-tireurs, protégés par les berges du canal ou abrités par les troncs d'arbres, attendaient de pied ferme, comptant sur la Providence d'abord, puis sur leur courage et enfin sur l'épaisseur de la forêt et la nuit qui arrivait pour s'échapper et rejoindre leur légion.

De plus en plus inquiets à mesure qu'ils approchaient du lieu où gisait sur la route le cheval d'un des leurs, les uhlans n'avançaient qu'avec une répugnance marquée.

Marcher vers un ennemi qu'on ne voit pas, mais qu'on sait vous voir, penser qu'on sert de point de mire à une carabine dont la balle porte juste et vous jettera dans un champ ou sur le bord d'un fossé, la poitrine trouée ou tout au moins un membre cassé, que si vous n'êtes pas tué du premier coup vous le serez d'un second, et que si vous échappez à la mort ce sera pour tomber entre les mains du chirurgien qui vous charcutera sans pitié, vous coupera un bras ou une jambe et ne vous renverra qu'infirme ou éclopé; penser cela quand on a vingt, trente ou quarante ans, une fiancée ou des enfants qui vous attendent là-bas au-delà du Rhin, en vérité il y a de quoi faire réfléchir.

C'était sans doute à quoi pensait un magnifique Wurtembergeois, haut de six pieds, taillé en hercule et dont le porte-manteau soigneusement bouclé contenait cinq où six montres piliées chez un horloger de Wissembourg, lorsqu'à soixante pas de lui il vit s'agiter une touffe de roseaux.

Le cavalier se courba sur sa selle en faisant cabrer son cheval,

mais ce n'était pas pour le manquer que le brave Schültz s'était avancé en rampant le long du canal.

Tant que le cheval fut debout sur ses pieds de derrière il demeura immobile comme un roc, attendant l'occasion favorable, puis, quand le fier animal retomba sur ses pieds de devant en forçant son cavalier à se redresser pour n'être pas désarçonné, il pressa du doigt la gachette; l'homme porta la main à sa poitrine, tressaillit comme un arbre frappé au pied par la hache, laissa échapper les rênes et tomba si lourdement que son casque détaché par le choc roula à vingt pas.

— Bien touché, murmura Guillaume, collé cinquante pas plus loin à un vieux saule, mais il s'avance trop.

En effet, deux uhlans qui avaient vu tomber leur camarade, s'élancèrent, dardant leurs lances et poussant des cris de fureur.

Toujours froid et calme dans le danger, Schültz s'était relevé; quand le premier des deux uhlans ne fut plus qu'à vingt pas, il fit feu une seconde fois et l'abattit, puis, prenant par le canon son fusil dont les deux coups étaient déchargés, il attendit son troisième adversaire, et détourna d'un coup de crosse la lance dont le fanion lui frôla le visage.

Emporté par l'élan, le Wurtembergeois faillit être précipité dans le canal. Il retint pourtant sa monture et, la forçant à pirouetter sur elle-même, il fondit de nouveau sur le géant.

Soudain, un éclair brilla près du saule, le cheval fit un bond terrible et s'abattit sur son cavalier.

— Grâce! je me rends, s'écria celui-ci, à deux pas duquel le brasseur se tenait debout, tenant à deux mains son fusil devenu une massue.

Alors le Taureau des Vosges, se courbant sur lui, brisa en deux tronçons sa lance au fer aigu, lui enleva son sabre et, voyant venir d'autres adversaires, se retourna pour s'éloigner.

Le uhlan avait conservé son révolver.

— Tiens! chien, s'écria-t-il, en faisant feu presque à bout portant.

Un hasard providentiel sauva le Français, la balle traversa sa veste, et vint s'aplatir sur la crosse de son fusil.

— Grâce ! je me rends pri..... cria de nouveau le Wurtembergeois.

Il n'eut pas le temps d'achever, la crosse du Taureau lui avait broyé le crâne.

Justice faite, Schültz rentra dans le bois pour recharger son arme qu'il ne voulut pourtant entailler que de deux coches, dédaignant de compter comme vaincu par lui un ennemi qu'un autre avait jeté par terre.

Un instant après, la fusillade pétillait en vingt endroits, sur la lisière du bois.

Les Allemands crurent que l'ennemi occupait la forêt en forces, ils firent replier leurs éclaireurs et avancer leur artillerie.

Pendant plus de vingt minutes les francs tireurs, cachés derrière les plus gros troncs d'arbres, eurent les honneurs d'une canonnade qui abattit beaucoup d'arbres, coupa beaucoup de branches, fit un fracas épouvantable, mais ne blessa qu'un franc-tireur, dont un boulet emporta la main.

— Qu'ils continuent longtemps ainsi, répétait M. Schültz, en voyant s'entasser les branches, ils vont nous faire de la forêt une forteresse.

— C'est vrai, répondit Guillaume, de ce côté ils nous ont fait un vrai rempart.

Cependant, fidèles à leur tactique, les Wurtembergeois, en dirigeant une forte canonnade sur ce qu'ils croyaient le front de l'armée ennemie, faisaient filer à droite et à gauche des troupes pour l'envelopper.

Heureusement le sous-lieutenant s'aperçut de cette manœuvre et, d'un coup de sifflet, il rallia ses hommes qui, habitués à ce genre de guerre, disparurent silencieusement à travers les fourrés.

Ils étaient déjà loin, quand Schültz et son compagnon, qui se

trouvaient les plus avancés vers la lisière du bois et qui, peu rompus aux manœuvres, n'avaient pas compris le signal, s'aperçurent qu'ils étaient restés seuls.

— Que faire? dit Guillaume, nous sommes enveloppés.

— Grimpe sur cet arbre et cache-toi dans le feuillage; moi, j'ai encore deux coups à tirer; ils me tueront ensuite, et ce ne sera qu'un Français de mort pour cinq Prussiens tués.

— Oui, tout cela est bon à dire, mais je tiens à ma peau, monsieur Schültz.

— Monte te cacher dans le feuillage, fit le géant, en montrant la cime arrondie de l'arbre.

— Pour m'y faire tuer comme un pinson.

— Ils ne te trouveront pas.

— Bah! fit le braconnier, vous croyez? Regardez donc là.

A dix pas d'eux, attaché à son arbre, où on l'avait oublié, le uhlan prisonnier les surveillait avec un sourire féroce.

— C'est vrai, fit Schültz.

— D'ailleurs, continua Guillaume, pour rien au monde je ne vous abandonnerais; venez, je connais un endroit.....

— Hier! hier! vociféra le prisonnier, en les voyant se courber pour fuir à travers le taillis.

— Ah! tu les appelles, rugit l'Alsacien; tu veux nous faire massacrer, attends!

Et, avant que son compagnon eût pu s'interposer, il s'élança vers le Wurtembergeois et, d'un coup de baïonnette, le cloua au sapin.

A travers les broussailles, on entendait le bruit des branches brisées à droite, à gauche, en avant, en arrière, le cercle était complet et se resserrait pour couper la retraite aux francs-tireurs.

— Venez! répéta Guillaume; Sultan, au pied!

— Où me mènes-tu?

— Silence, et baissez-vous.

Ils atteignirent, moitié courant, moitié rampant, le lit d'un petit ruisseau.

Le lit en était si étroit, qu'en certains endroits les buissons le couvraient comme une voûte.

— Halte! dit tout bas le braconnier, et serrez-vous le plus près possible de la berge, voici les uhlans.

En effet, cinq ou six cavaliers passaient en ce moment sur le bord, heureusement un peu escarpé.

L'un d'eux plongea sa lance à deux ou trois reprises dans le buisson.

Peu s'en fallut que le fer n'atteignît Sultan, dont son maître tenait le museau fermé, pour l'empêcher d'aboyer.

— Eh bien! Rudérer, as-tu fait bonne pêche? demanda, en plaisantant, un des cavaliers.

Les autres se mirent à rire.

— Puisque toi tu regardes sur les arbres, pour voir s'il n'y a pas de merles perchés, je ne vois pas pourquoi je ne pêcherais pas les grenouilles à deux pieds, répondit le uhlan.

Et ils continuèrent leur chemin.

— Marchons! marchons! murmura Guillaume, ils pourraient bien y revenir.

— L'armée arrive par derrière.

— Raison de plus pour se presser.

— Tu connais donc un endroit?

— Oui, à cent pas d'ici.

A cent pas, en effet, ils quittèrent le lit du ruisseau et traversèrent encore un fourré, bordé d'une allée.

— Voici l'ennemi! dit Schültz; cachons-nous.

— Au contraire, franchissons l'allée en courant, c'est plus loin.

En deux bonds ils l'eurent traversée, mais pas si vite qu'ils n'eussent été aperçus, plusieurs balles sifflèrent à leurs oreilles.

— Êtes-vous touché, M. Schültz?

— Non.

— Alors suivez-moi toujours.

Et ils se replongèrent dans le hallier dans lequel les balles continuaient à siffler.

Au bout du fourré était une petite clairière tout entourée d'épais buissons et, au centre de la clairière, un groupe de trois chênes énormes s'élançant d'une sorte de renflement tout couvert de vignes sauvages à feuilles pourpres et de lierre chargé de fruits noirs.

Le braconnier écarta les pampres et poussant son chien en avant,

— Entrez là-dessous, fit-il, voici la porte de notre auberge. Et il montra au brasseur une ouverture circulaire au pied du plus gros des chênes.

Ce ne fut pas sans peine que le géant put faire passer ses larges épaules à travers cette ouverture, mais une fois entré il s'aperçut que le chêne creux intérieurement pouvait abriter facilement trois ou quatre personnes et que probablement déjà il avait servi à cet usage, car quelqu'un y avait entassé des feuilles mortes pour s'y coucher.

— Dans le temps où je braconnais ici, c'était mon refuge, dit Guillaume et jamais je n'ai voulu dire mon secret à personne, mais laissez-moi fermer ma porte et ouvrir mes fenêtres, ensuite, nous pourrons nous reposer et dormir tout à l'aise jusqu'à minuit.

Schültz regardait étonné.

Guillaume prit contre la paroi trois ou quatre planches grossièrement assemblées en forme de trappe revêtue extérieurement d'une grosse écorce et qu'il adapta à l'orifice par lequel ils étaient entrés, puis il arracha quatre chevilles servant à boucher autant de trous, percés à la tarière dans le tronc de chêne, et par où on pouvait examiner ce qui se passait au dehors.

— A présent, fit-il, ils peuvent venir quand ils voudront.

— Le fait est qu'il ne nous manque qu'un bon feu pour nous sécher, répondit le brasseur.

— Une bouteille de moselvein, un bon pain frais et quelques saucisses aux choux feraient bien aussi notre affaire.

— Ne nous plaignons pas, nos armes sont encore en bon état et nos munitions ne sont pas mouillées.

— Qui dort dîne, soupira Guillaume, en s'étendant sur son lit de feuilles qui depuis quatre ans ne lui avait pas servi.

M. Schültz était trop grand pour se coucher, il s'assit le dos appuyé à l'une des parois, les pieds à l'autre, tira de sa poche un chapelet qui avait appartenu à sa femme et se mit à le réciter à son intention.

Il se passa ainsi plus d'une heure, il allait lui aussi s'endormir quand un grondement de Sultan le réveilla ; tout prêt de l'arbre on entendait un grincement de pierres et un craquement de branches cassées.

Au même moment le hennissement d'un cheval éveilla Guillaume.

Les deux partisans se levèrent pour examiner ce qui se passait.

La nuit était venue, les étoiles commençaient à briller au ciel, mais un reflet rougeâtre comme celui d'un incendie éclairait la clairière dans laquelle un piquet de uhlans, les chevaux attachés à des troncs d'arbres, allumaient un feu de branches mortes autour duquel ils allaient et venaient préparant leur cuisine ou ramassant du bois qu'ils entassaient auprès du foyer pour l'alimenter.

— Les brigands! dit à voix basse Guillaume, ils vont passer la nuit ici et nous bloquer. Si encore ils partageaient avec nous leurs provisions, nous pourrions.....

— Chut! fit Schültz; on vient de tirer dans le bois.

Deux ou trois coups de feu précipités, mais si faibles, qu'ils ne pouvaient être produits que par la décharge d'un révolver, retentirent de nouveau, à une faible distance.

Sur les ordres d'un lieutenant, sept ou huit uhlans sautèrent en selle et partirent au galop.

— Qu'est-ce que cela peut être? murmura le géant, l'œil appliqué à l'ouverture par laquelle on voyait la partie de la forêt d'où avaient disparu les cavaliers.

Dix minutes s'écoulèrent.

Enfin, on entendit le galop d'un cheval, puis un uhlan émergea du milieu des buissons et sauta à terre, en criant :

— C'est un espion que les camarades viennent de prendre.

— Où est-il ? demanda le lieutenant.

— Les grenadiers les amènent, her lieutenant.

— Il y en donc plusieurs?

— Trois, her lieutenant; mais il y en a un qui s'était échappé et qui a tiré des coups de révolver sur ceux qui le poursuivaient.

— A-t-il touché quelqu'un?

— A vos ordres, her lieutenant, il a tué le sergent Grimmer et blessé grièvement un grenadier.

— Canaille ! gredin ! vociféra le lieutenant; son compte sera bientôt réglé.

— C'est un brave ! fit Schültz, en serrant le bras de Guillaume.

— Oui, répondit celui-ci, il en a tué deux.

— Tué un et blessé l'autre, remarqua le brasseur, car, à la distance où ils se trouvaient, ils pouvaient tout entendre.

— Chut ! écoute !

Le taillis s'agitait de nouveau, et des pas précipités faisaient craquer les branches mortes.

Presque aussitôt, six grenadiers apparurent dans le cercle de lumière que projetait le foyer, conduisant trois hommes, tête nue, dont l'un, le visage ensanglanté, portait une blouse blanche.

Arrivés devant le feu, les soldats s'arrêtèrent.

— Ce sont de malheureux paysans, dit Schültz.

— Je ne puis pas voir leur visage, parce qu'ils sont entre nous et le feu, fit Guillaume; mais, il me semble qu'il y en a un qui porte des moustaches et a la tête rasée comme un soldat.

— Paysans ou autres, je crains bien qu'ils ne soient fusillés.

— Et pas moyen de leur porter secours,

— Je n'en vois pas.

Les uhlans entouraient les malheureux surpris dans la forêt.

— Qui es-tu? demanda le lieutenant au premier.

— Je suis vétérinaire à Munchausen.

— Et toi?

— Moi? instituteur, fit le second.

— Et toi?

— Celui-là est celui qui a tué deux de nos hommes, fit un grenadier, en désignant le prisonnier à blouse blanche.

— C'est bien. Vous êtes tous des espions, et je vous condamne, vous deux, à être fusillés; toi, comme le plus coupable, à être pendu.

— Lieutenant, vous êtes dans votre droit en me faisant fusiller, mais je suis soldat comme vous, et j'ai droit à être passé par les armes.

— Toi, tu es soldat?

— Je suis sous-lieutenant dans l'armée.

— Pour un sous-lieutenant, tu portes un singulier costume, et je serais curieux de voir ta commission, ricana l'officier.

— Ma commission, la voici, fit le sous-lieutenant, en présentant un papier que le Wurtembergeois se pencha pour lire, à la clarté du feu.

Bientôt il se releva en riant, d'un rire insultant.

— Savez-vous de qui il est lieutenant? Il est lieutenant de francs-tireurs.

Une explosion de hurrahs accueillit cette déclaration; les cris de joie furieuse se mêlaient aux imprécations.

— A mort le Français! capout! capout tout de suite!

Et, profitant de la tolérance que leur laissait le lieutenant, les soldats, se prenant par la main, se mirent à exécuter une ronde de cannibales autour de leur prisonnier, à le menacer de leurs armes, à le frapper du poing, à lui cracher au visage et à lui arracher les poils de ses moustaches.

— Lâches! criait le franc-tireur, lâches! tuez-moi donc, si vous l'osez; aujourd'hui, j'en ai couché dix des vôtres, et à 1,800, nous avons battu votre armée.

— Quel gaillard! murmurait Guillaume; il faut le sauver.

— C'est la voix du sous-lieutenant Dequesne, répondit Schültz; je l'ai vu au feu. Quel malheur de ne pouvoir rien pour lui!

Les cris et les injures continuaient. Au lieu de mettre un terme à ces lâches insultes, l'officier wurtembergeois les encourageait par son silence.

— Finissons-en avec ces drôles, dit-il enfin; qu'on fusille les deux premiers, nous garderons monsieur le lieutenant des assassins pour le bouquet.

— Infâme canaille! gronda le géant, dont la main se crispa autour du double canon de son fusil.

Deux uhlans conduisirent le vétérinaire de l'autre côté du feu, à dix pas au plus, de manière à ce que la flamme l'éclairât vivement.

Six grenadiers se placèrent en face de lui.

— Mets-toi à genoux, cria le lieutenant.

— Vive la France! mort aux Prussiens! répondit le condamné, en présentant, debout, sa poitrine aux balles.

— Les brigands! fit Schültz, les dents serrées. Ah! Guillaume, c'est affreux!

Et sa main chercha celle de son compagnon.

Elle ne rencontra que le vide.

Guillaume n'était plus là.

— Feu! glapit, de sa voix de chacal, le her lieutenant wurtembergeois.

Six coups de feu partirent; l'homme tomba.

— A l'autre, dit le chef.

Mais, au même instant, un éclair brilla au pied du monticule, et l'officier, poussant un grand cri, fit trois pas en avant et tomba la face dans le brasier.

Il y eut dans toute la troupe un moment de stupéfaction générale, suivi d'un hurlement de rage.

Les uns se précipitèrent vers l'officier, pour le relever, d'autres coururent du côté d'où était parti le coup.

Pendant ce temps, les deux prisonniers, qu'une simple corde attachait l'un à l'autre, étaient parvenus à la faire glisser et, profitant du désordre, ils s'élancèrent vers le fourré.

Quelques coups de feu furent tirés sur eux, mais déjà ils avaient disparu dans les broussailles et fuyaient, favorisés par la nuit.

Les Wurtembergeois consternés ne songèrent pas même à les poursuivre. Ils se contentèrent d'explorer les environs avec des torches, pour s'assurer d'où était parti le coup.

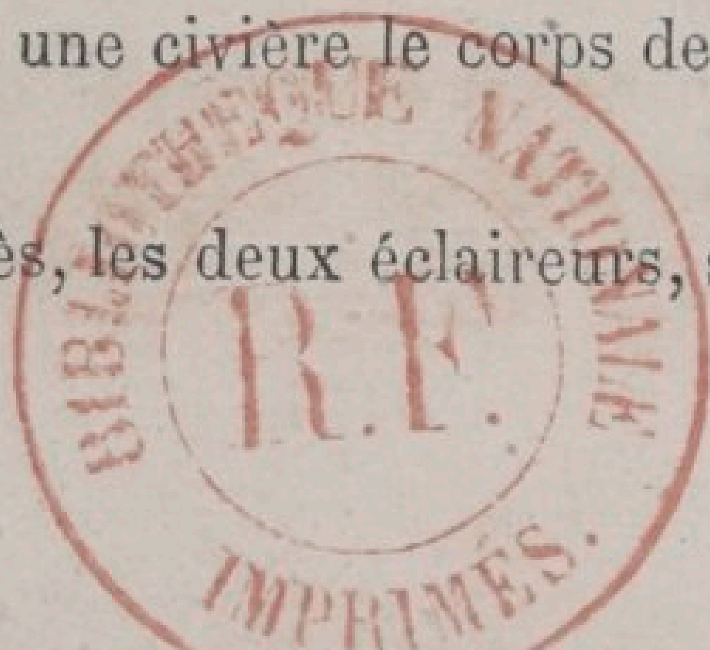
La cartouche qu'ils retrouvèrent sur l'herbe était une cartouche de chassepot, et avait dû être tirée de vingt pas à peine, d'ailleurs l'éclair avait jailli du pied du monticule, mais sans doute, l'assassin, comme ils le disaient en jurant, avait dû s'enfuir à travers la clairière, car ils n'en trouvèrent aucune trace sous le rideau de vigne et de lierre, et l'on ne pouvait pas admettre qu'il eût eu, avec son arme, le temps de grimper à l'un des trois arbres, trop gros pour qu'un homme pût les embrasser et qui, d'ailleurs, jusqu'à une hauteur de dix mètres, étaient dégarnis de branches.

Ce ne fut qu'en entendant Guillaume rentrer et replacer sa trappe, que le brasseur comprit ce qui s'était passé; il ne dit rien, mais il serra sur sa poitrine le braconnier comme s'il eût voulu l'étouffer.

Sultan, qui avait reçu la consigne du silence, se contenta de secouer la queue en léchant la main de son maître.

Vers deux heures du matin, quelques coups de sifflet se firent entendre, les soldats étendus auprès du feu prirent leurs armes en silence, déposèrent sur une civière le corps de leur lieutenant et partirent sans bruit.

Une demi-heure après, les deux éclaireurs, se glissant hors de leur



retraite qu'ils refermaient avec soin, leurs armes chargées et précédés de Sultan, au collier duquel le braconnier avait passé une longue laisse, s'aventuraient dans la forêt, prêtant l'oreille au moindre bruit et évitant soigneusement le voisinage des feux de bivac qui, çà et là, piquaient de points lumineux les ténèbres épaisses du bois.

Le soleil brillait depuis longtemps et ils allaient arriver à Bixheim, petit village au delà de Mulhouse, lorsqu'un paysan qu'ils rencontrèrent leur apprit ce dont au reste ils se doutaient, que l'ennemi était maître de la ville dont la garnison s'était retirée n'étant pas en force pour résister.

Craignant que les coureurs ennemis ne poussassent jusque-là, ils se décidèrent, malgré la faim qui les torturait, à se diriger sur Habsheim.

Là enfin, quoique beaucoup d'habitants eussent déjà pris la fuite, à la nouvelle de l'arrivée des Allemands à Mulhouse, ils purent se reposer quelques heures, faire sécher leurs habits et assouvir leur faim.

Parmi les rumeurs de tout genre qui circulaient, ils eurent la consolation d'apprendre que leur petite armée avait pu, après sa victoire sur les Wurtembergeois, échapper tout entière au piége que lui tendait l'ennemi, qu'elle avait passé la nuit à Habsheim, et qu'elle en était repartie le matin même pour Landser avec ses deux pièces d'artillerie, et les quelques blessés, pour lesquels l'aubergiste de la Halt-Thorn avait fourni un grand chariot garni de paille et attelé de ses propres chevaux, qu'il avait voulu lui-même conduire à Landser.

CHAPITRE V.

Une trahison déjouée.

Lorsque Schültz et Guillaume accompagnés de leur brave Sultan arrivèrent à Landser, ils n'y trouvèrent plus que les blessés ; les francs-tireurs étaient partis quelques heures auparavant pour se porter à marche forcée sur Munster, tandis que les troupes régulières réunies à la garnison de Mulhouse se dirigeaient sur Belfort, où dans la journée des chariots réunis sur la place audevant de la mairie changée en ambulance devaient transporter les malades.

Quelques cavaliers chargés de leur servir d'escorte étaient attablés dans une auberge; le verre à la main, leur long sabre entre les jambes, ils célébraient bruyamment leur victoire de la veille et fêtaient particulièrement le retour d'un franc-tireur dont le costume pittoresque consistait en un képi de chasseur, une tunique appartenant à quelque gros Wurtemburgeois et un pantalon de drap grossier déchiré en mille endroits et couvert de boue.

Malgré sa mise qui n'était pas précisément d'ordonnance, il fallai que ce personnage se fût acquis un certain renom, car tous les gens de l'auberge s'empressaient pour le servir, et devant la porte ou verte se pressaient pour écouter ses récits ou pour le voir, les hommes les plus graves et les plus importants de la ville : le juge de paix, le percepteur, Wurtz le maître tailleur, le vieux docteur Martin et

son ami maître Brunner, qui hissé sur la pointe des pieds cherchait vainement à parvenir à la hauteur des épaules de monsieur l'employé des domaines, assez gros pour obstruer presque à lui seul le passage.

Assis dans l'angle de la vaste cheminée au fond de laquelle flambait une bourrée de bois sec dont la brillante clarté faisait étincel r comme de l'argent les assiettes d'étain fourbies, méthodiquement étagées sur les rayons d'un dressoir en bois de chêne, le héros de la fête semblait peu se préoccuper de l'attention générale; il avait allumé une grosse pipe de faïence, qu'il fumait en buvant à petites gorgées un grand bol de vin chaud posé dans la coupe du landier de fer, et ne se dérangeait de sa double occupation que pour surveiller une paire de bottes placées devant le feu et préalablement remplies de oin pour les empêcher de se racornir.

—Si nous entrions ici, dit Schültz qui, mieux favorisé en taille que le notaire, avait, par-dessus la tête des curieux, aperçu les soldats, peut-être apprendrions-nous quelque chose de plus certain et de la bataille et de la route qu'il nous faut suivre pour rejoindre nos camarades.

— C'est une bonne idée, répondit Guillaume, entrons.

Ils s'avancèrent vers la porte.

— Pardon, messieurs, voudriez-vous nous faire place? fit le brasseur en posant sa lourde main sur l'épaule du gros employé.

Etonné d'une semblable familiarité vis-à-vis d'un personnage de son importance, celui-ci se retourna pour admonester vivement le téméraire; mais à la vue du colosse, de son fusil et des pistolets passés dans la corde roulée qui lui servait de ceinture, il s'effaça dans la mesure du possible et finalement recula pour ne pas être broyé entre cette citadelle ambulante et le montant de la porte.

En homme d'affaires habile à profiter des circonstances, le petit notaire glissa comme une anguille entre les deux hommes et s'insinua dans la salle, d'où il lança à l'employé un regard de triomphe,

Un formidable hurrah salua l'entrée des deux chasseurs, reconnus par plusieurs des cavaliers, et le maréchal des logis chef se levant avec un grand bruit de ferraille, s'écria :

—Hôtelier de mon cœur, un verre à chacun de ces messieurs que nous croyions perdus et qui nous reviennent. Par ma dragonne! il ne sera pas dit que le marchef Peyrouton, dit Fleur-de-Laurier, n'aura pas choqué son verre contre ceux du Taureau du Vosges et du Renard de la Hardt.

— Vivent les éclaireurs! crièrent les chasseurs.

— Vos camarades nous avaient subséquemment prévenus que vous n'aviez pas compris le signal du ralliement ; pour quant à moi, à l'heure présente, je me communiquais que vous aviez passé l'arme à gauche, vociféra le chef des chasseurs.

—Ma foi, maréchal, il s'en est fallu de peu.

—Subsidiairement, camarade; et j'en aurais conséquemment été fâché, car sur l'honneur je n'aurais pas cru qu'un civil se permît de décrocher si proprement un uhlan comme vous le fîtes. A vos santés, mes braves, continua-t-il en touchant du bord de son verre ceux des éclaireurs.

Et le levant à la hauteur de son œil, d'un coup de poignet sec et brusque il lança la liqueur dans son gosier sans que ni la langue ni le palais en reçussent une seule goutte.

Parmi les buveurs, il y eut un frémissement d'admiration.

— Il y a dix ans que je ne bois le schnic que comme cela, fit le marchef, en reposant son verre avec une majestueuse simplicité.

— Quel gaillard! murmura le maréchal ferrant à l'oreille du bourrelier Kasper, son voisin.

Les soldats avaient fait une place aux deux arrivants, pensant qu'ils allaient s'attabler avec eux.

—Merci, mes braves, merci, répondit Schültz, nous avons cassé une croûte ce matin avant de partir de Habsheim, et si nous sommes entrés, c'était d'abord pour vous dire bonjour en passant et vous

demander la route qu'a prise la colonne des éclaireurs, et aussi pour savoir quelques détails sur la bataille d'avant-hier.

— Vous n'y étiez donc pas ? C'est dommage : il y avait de quoi rire un peu, s'écria un chasseur engagé volontaire.

— Bordelais, fit le marchef en se redressant, tu étends le beurre de la simplicité sur la tartine de l'ignorance : les camarades ne pouvaient pas être avec toi dans la plaine, pour lors que tu n'étais pas avec eux dans la forêt au long du canal.

— Ça, c'est finalement vrai dans ses conséquences, dit un vieux brigadier en essuyant sa moustache grise avec sa manche trois fois chevronnée.

— Vous avez donc bien battu ces chiens de Wurtemburgeois? demanda Guillaume.

— Eh ! eh ! pas trop mal, l'ancien, reprit l'incorrigible Gascon; ils étaient venus avec une tunique et ils ont remporté une veste soignée.

Les soldats éclatèrent de rire.

— Que veut-il dire? demanda le maréchal au bourrelier.

Celui-ci feignit de ne pas entendre.

— Pour lors, brigadier, contez-leur la chose, conformément à la hiérarchie de votre grade, fit le marchef.

Le grognard posa sa pipe, but un verre d'eau-de-vie pour s'éclaicir la voix et, au grand bonheur des habitants accourus pour avoir des nouvelles, refit, pour la dixième fois au moins, la narration de la bataille dans un style plus pittoresque que châtié.

Parmi les épisodes du combat, celui sur lequel le conteur s'arrêta avec le plus de complaisance, fut, comme on le comprend, la charge des hussards ; il y mit une telle énergie que les verres en tintaient sur la table et que les bouteilles en chancelèrent sur leur base.

Le petit notaire, cantonné à l'angle du dressoir, en fut si effrayé, qu'il regretta presque de s'être si imprudemment fourvoyé dans cette assemblée tumultueuse.

— Votre retraite n'a pas été inquiétée ? fit le braconnier.

— Inquiétée? s'écria le brigadier, il n'y a qu'une chose qui nous a inquiétés ; ça-z-été de voir qu'ils n'aient pas essayé de nous inquiéter.

Et il frappa si violemment la table de son poing fermé qu'il y eut un cliquetis effrayant.

Malgré le respect dû à l'uniforme, les assistants applaudirent.

— La nôtre non plus n'a pas été inquiétée, s'exclama le maréchal des logis chef ; ce n'a pas été comme celle de notre brave camarade, qui finalement leur-z-a glissé entre les doigts juste au moment où ils allaient le pendre.

— Oh ! oh! quel est ce camarade ? demanda Guillaume.

—L'ex-sous-lieutenant Duquesnois ici présent, en personne naturelle, répondit le marchef, en montrant l'individu qui continuait à se sécher au coin du feu.

— Pardon, camarade, sans vous commander, n'était-ce pas vous qui portiez une blouse blanche quand les grenadiers vous ont conduit dans la clairière?

— Oui, fit-il étonné, comment le savez-vous?

— Parbleu, tout le monde le sait, puisque vous nous l'avez raconté, interrompit le Bordelais.

— Vous n'étiez pas seul prisonnier? continua Guillaume.

— Nous étions trois.

— Parbleu ! c'est bien cela, un vétérinaire, et l'autre un instituteur.

— Parfaitement.

— Ce vétérinaire était un fameux homme, dit Schültz ; il me semble le voir encore debout, éclairé par la flamme du bivac, les mains liées derrière le dos et, quand on voulait le faire mettre à genoux, résistant et criant : Vive la France ! mort aux Prussiens !

— Mais vous y étiez donc? monsieur Schültz.

— Oui, il me semble le voir, et quand il fut tombé foudroyé, quand ce brigand de lieutenant commanda : A l'autre! et qu'au même moment il tomba dans le feu la face première, avec une balle dans

la tête, comme vous prîtes la clef des champs tous les deux; vous ressembliez à deux chevreuils, et jamais je n'ai vu mieux sauter une haie; mais aussi avouez que le coup avait été bien tiré.

D'un bond le franc-tireur s'était élancé au milieu de la salle et s'était précipité au cou du Taureau des Vosges.

— Camarades, voici mon sauveur, voilà l'homme qui m'a sauvé.

— Non, monsieur Duquesnois, non ce n'est pas moi; votre sauveur, le voici, s'écria Schültz en montrant son compagnon.

— Vive le franc-tireur! vivent le Renard et le Taureau! criaient tous les assistants en trépignant et en frappant le plancher avec le fourreau de leurs grands sabres.

Le franc-tireur échappé à la pendaison avait quitté Schültz pour Guillaume et le serrait avec une telle force entre ses bras que Sultan, abandonnant un os qu'il avait eu la chance de trouver sous une table, s'avança en grondant et le poil hérissé.

Sans l'intervention de Schültz, il est probable que le pantalon déjà pas mal déchiré par les buissons aurait reçu un accroc de plus.

A partir de ce moment, le braconnier devint le héros de l'assemblée. Mais il était de ceux qui parlent peu; il raconta simplement comme quoi il était caché avec M. Schültz au pied de l'arbre, et comme quoi, ayant un fusil chargé, il s'en était servi *naturellement* pour sauver un camarade.

Le braconnier trouvait cela naturel, tout naturel, comme il le disait.

Les cœurs vraiment héroïques ont seuls de ces naïvetés.

Mais, en vrai braconnier, il se garda bien de parler de sa cachette, et laissa à ses auditeurs le soin d'expliquer à leur guise comment ils se trouvaient là, comment ils avaient pu ensuite s'échapper.

L'ex-sous-lieutenant raconta de son côté les péripéties de sa fuite à travers la forêt, la manière dont il s'était débarrassé de sa blouse blanche pour ne pas être vu dans l'obscurité, sa chute dans un fossé, la blessure de son camarade atteint d'un coup de feu à l'épaule au moment où ils se dirigeaient vers un feu de bivac qu'ils

croyaient allumé par les Français, leurs souffrances dans la forêt et enfin leur séparation dans les environs de Habsheim.

Une sonnerie de clairons interrompit ces récits ; les chasseurs se levèrent précipitamment, agrafèrent leurs sabres, assujettirent les jugulaires de leurs kolpaks et sortirent en faisant sonner leurs longs éperons pour se ranger sur la place, où la population, anxieuse de l'approche de l'ennemi, s'était réunie pour saluer, à leur départ, les vainqueurs de Bautzenheim.

Des hommes de bonne volonté achevaient de transporter les malades sur les charrettes pendant qu'on les y arrangeait du mieux possible ; des femmes leur apportaient du pain frais, de leur meilleur vin, du bouillon fumant dans des écuelles, des châles même, et jusqu'à leurs couvertures de laine pour les envelopper chaudement, car le ciel commencait à prendre cette couleur gris terne qui annonce la fin des beaux jours, et le commencement de ces longues pluies fines et pénétrantes qui font verdir le gazon d'automne et que les pâtres de la montagne appellent le second printemps.

Les préparatifs du départ touchaient à leur fin, et les trois éclaireurs allaient de charrette en charrette, adressant une parole de consolation à l'un et à l'autre et serrant la main aux blessés de leur connaissance, quand sur le seuil de la mairie, entre le curé de Landser et le maire du village, apparut un petit homme portant des lunettes vertes et une trousse passée en sautoir.

— Fais approcher le cheval de M. le docteur, cria le maire à un grand garcon au front fuyant et aux cheveux roux qui, à quelques pas de là, tenait deux chevaux par la bride.

— Adieu, messieurs, ou plutôt au revoir, dit le docteur, car je reviendrai visiter notre pauvre blessé demain.

— Je crains bien, remarqua le curé, que d'ici là......

— C'est vrai ; il est bien malade, le pauvre garçon ; mais il a une robuste constitution, interrompit le docteur, et peut-être demain sera-t-il possible de le faire partir.

Il se dirigea vers son cheval et déjà levait le pied pour le mettre à l'étrier, lorsque Schültz qui l'avait reconnu, s'avança vers lui, en disant :

— Eh bien, monsieur Bernard, vous nous quittez donc?

Le docteur tressaillit, comme s'il avait reçu un coup dans la poitrine. En apercevant le géant, sa petite figure ridée et pointue s'allongea encore, et ce ne fut qu'en faisant un grand effort sur lui-même qu'il put répondre :

— Ah! monsieur Schültz, charmé de vous revoir, et M. Guillaume aussi ; j'étais horriblement inquiet sur votre sort : d'après ce qu'on m'avait dit, je tremblais que vous n'eussiez été faits prisonniers.

— Merci, monsieur Bernard ; mais, comme vous voyez, nous avons échappé.

— Sans doute, sans doute, et je m'en réjouis ; venez-vous aussi à Belfort, messieurs?

— Dans une heure nous partons avec M. Duquesnois, pour rejoindre le capitaine Bonardel.

— Tous les trois seuls?

— Nous serons quatre, en comptant Sultan.

— Vous savez où est la compagnie?

— Elle se rend à Munster, nous a-t-on dit; sans doute que nous la rejoindrons dans la montagne.

— Oui, à l'heure qu'il est, nos tirailleurs doivent être à Cernay; vous feriez bien de prendre la route de Lutterbach et de suivre le chemin de fer de ce village à Cernay. De là le capitaine doit se porter sur Munster en passant par Bervillen, Guebviller et la forêt de Rouffach. Comment voyagez-vous?

— A pied toujours, comme de vrais chasseurs. Merci pour vos indications. Vous allez accompagner ces braves gens?

— Oh! jusqu'à la station de Zillisheim seulement; là je les installerai dans le train, puis je reviendrai ici voir ce pauvre Poutroye, qui a reçu une balle dans le poumon gauche. Je serai de retour dans

quatre ou cinq heures ; si vous vous décidiez à m'attendre, nous pourrions faire route ensemble.

—Il vaut mieux que nous prenions les devants, repartit Guillaume dans la plaine vous nous rattraperez bien toujours.

— Sans doute, mais je n'aurais pas été fâché de traverser la forêt de Nonenbruck, ainsi que la plaine des Bœufs, en aussi bonne compagnie que la vôtre.

— Vous pensez donc que les coureurs ennemis battent la campagne de ce côté ?

— Mon Dieu ! cela pourrait être, quoique peu probable ; je suis même persuadé que déjà ils ont évacué Mulhouse et je vais y envoyer Antoine pour s'en informer ; mais vous savez, quand on n'a pas d'autre arme qu'un parapluie, ou une trousse pour se défendre, ne fût-ce que contre un loup ou un chien, la nuit on n'est pas tranquille.

— Nous pourrions vous attendre à Lutterbach.

— Ah ! oui, c'est une idée. Je connais justement un forestier nommé Fürster, dont la maison se trouve en entrant dans le bois, à deux cents pas à peine du chemin de fer ; j'arriverai chez lui vers huit heures du soir et, comme j'ai calculé que vous pourrez vous y trouver une heure ou une heure et demie au plus avant moi, il nous aura préparé un bon souper, que nous arroserons de quelques bouteilles de vin du Rhin pour nous donner du cœur. Cela vous va-t-il

— Parfaitement.

— Alors, voici qui est convenu, fit le docteur, en se mettant en selle avec une agilité peu ordinaire pour un médecin. Puis, tirant un portefeuille, il en déchira une feuille et écrivit quelques mots, pendant que le convoi des blessés s'éloignait.

— Antoine, fit alors le docteur, tu sauras si les ennemis sont encore à Mulhouse ; s'ils n'y sont plus, tu donneras ce billet à M. Krütz le pharmacien, il te remettra un flacon de poudre blanche, et tu me l'apporteras tout de suite chez Fürster le forestier. Dans le cas où je

n'y serais pas encore, tu m'attendrais ; pars tout de suite et ne t'oublie pas à boire.

Le domestique à figure patibulaire grogna une réponse inintelligible et s'éloigna au trot.

— Il faut prévoir de loin, dit M. Bernard ; les pluies vont commencer, avec les pluies les fièvres, et qui sait si je pourrai facilement renouveler ma provision de quinine ?

— C'est juste, fit Schültz.

— Allons, messieurs, au revoir, dit le docteur en s'éloignant au petit galop.

Les trois francs-tireurs rentrèrent à l'auberge pour y reprendre leurs armes et payer ce qu'ils devaient.

L'aubergiste, un gros homme tout rond et bien connu par son patriotisme, refusa absolument de rien accepter.

— Il était trop payé, dit-il, d'avoir eu l'honneur de recevoir chez lui de bons Français, et, ajouta-t-il en souriant, je veux que ma maison, qui jusqu'à aujourd'hui a eu pour enseigne un houblon d'or, n'ait plus d'autre nom que celui du Renard d'Alsace et du Taureau des Vosges, si toutefois vous voulez bien m'y autoriser.

— Pour ma part, je ne vous en empêche pas, répondit Guillaume, dont la demande du cabaretier chatouillait agréablement la vanité.

— Ni moi non plus, dit Schültz.

— Alors, messieurs, permettez-moi de baptiser avec vous ma nouvelle enseigne, s'écria le bonhomme, en agitant avec enthousiasme son bonnet de coton. Thérésine, apporte-nous des verres, nous allons boire ensemble une bouteille de ce fameux vin de Moselle qui dort depuis plus de dix ans sous le sable dans un caveau.

— Où vous le réserviez, peut-être, pour la noce de votre fille ? dit Schültz, qui n'avait pas oublié les habitudes de son pays.

— Comme vous le dites, monsieur le franc-tireur ; mais outre qu'il y en a encore cinq autres assez bien cachées pour que ces brigands d'Allemands ne les découvrent pas, et que je n'aurai probablement plus

une aussi bonne occasion de faire sauter un bouchon, mon futur gendre viendra, si vous le permettez, en goûter avec nous; car ajouta-t-il en tordant son bonnet, lui aussi a une prière à vous faire.

— Quelle prière?

— Ma foi, il vous le dira lui-même, car le voici qui arrive.

En ce moment, en effet, le curé de Landser entrait, accompagné d'un beau jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, portant la veste de gros drap, les longues guêtres de chasseur, une lourde carabine en bandoulière et sur l'épaule une hache bien affilée à laquelle était attaché un paquet qui retombait sur son dos.

Il salua un peu gauchement, comme saluent les montagnards, et resta debout sans avancer.

— Messieurs, dit le curé, voici un de mes paroissiens, bûcheron depuis cinq ans dans la forêt de Nonenbruck; un bon chrétien et un bon Français qui désire faire avec vous le coup de feu contre l'ennemi. Je sais que vous allez partir pour Munster; Conrad connaît admirablement le pays et, si vous voulez bien l'accepter comme compagnon, il vous servira de guide. Je vous le répète, messieurs, c'est un bon Français et un bon chrétien, et je vous le garantis comme tel.

— Alors, touchez là, fit le géant en lui tendant la main, vous êtes un bon Français; si tous vos camarades vous ressemblaient, il ne passerait pas un Prussien par-dessus notre grande muraille des Vosges.

— Entends-tu, Thérèse, s'écria l'aubergiste, qui revenait apportant sa précieuse bouteille; en voilà de l'honneur pour toi, que M. le Taureau des Vosges ait appelé ton fiancé Camarade! Ça, vois-tu, ça vaut mieux que la croix.

Le jeune homme paraissait être de cet avis, car son mâle visage s'empourpra d'orgueil et il ne put balbutier que quelques mots entrecoupés par l'émotion.

Thérèse, elle aussi, rougit, mais elle ne releva pas la tête pour ne pas laisser voir les larmes qui mouillaient ses yeux, et quand elle

plaça les verres sur la table, sa main tremblait tellement qu'elle en aissa échapper un qui se brisa sur le plancher.

— Signe de bonheur et de mariage, murmura la vieille grand'mère qui se chauffait, assise sur un escabeau sous le manteau de la cheminée.

Les verres furent remplis et vidés.

— Monsieur Schültz, dit alors le curé, je désirerais vous entretenir en particulier.

— Je suis à vos ordres, monsieur le curé.

Ils sortirent sur la place alors déserte.

— Connaissez-vous bien le docteur Bernard? monsieur Schültz.

— Je l'ai rencontré pour la première fois à mon départ de Paris; il est, m'a-t-il dit, associé de M. Dolphus de Vesserling. Quant à sa science comme docteur.....

— Pour le moment, ce n'est pas de cela qu'il est question : je ne le crois pas fort, quoique tel quel il puisse rendre quelques services ; seulement, si vous n'êtes pas sûr de cet homme, peut-être serait-il prudent de ne pas trop vous fier à lui.....

— Auriez-vous des motifs particuliers de défiance contre lui ? monsieur le curé.

— Entre nous, monsieur, sa figure ne me revient pas ; cependant ce ne serait pas un motif suffisant pour se méfier, si à cela ne se joignait pas une autre présomption.

— Je n'ai rien remarqué de suspect.

— Alors vous n'avez pas regardé son prétendu domestique.

— Je ne l'ai pas regardé.

— Cela se comprend; mais moi je le connais : c'est un vagabond de la pire espèce, deux fois condamné pour vol, un ivrogne, un paresseux et, quoique fort jeune, un débauché et un coquin fieffé, fortement soupçonné de faire le métier d'espion au profit des Prussiens.

— Peste ! Alors vous croyez qu'au lieu d'aller acheter des médicaments à Mulhouse, il serait allé prévenir l'ennemi?

— Je n'affirme rien et je ne voudrais pas accuser un innocent.

— En sorte qu'à ma place...

— Je changerais mon itinéraire.

— Ce serait peut-être prudent ; cependant si M. Bernard !...

— La charité n'exclut pas la prudence, monsieur Schültz.

— Si pourtant le docteur ne nous trouve pas au rendez-vous...

— Il continuera sa route sans vous. Lutterbach n'est qu'à quelques kilomètres de Mulhouse, et des uhlans bien montés auraient tout le temps d'aller vous y attendre dans la maison du garde.

— Vous pensez donc que la quinine?...

— Je ne veux rien penser, mais je vous le dis : plus que jamais dans les temps où nous vivons la prudence est la mère de la sûreté. Libre à vous d'agir comme vous l'entendrez.

— Merci, monsieur le curé.

— Et maintenant, monsieur, que Dieu vous conduise, je retourne auprès de mon malade.

— Lorsque vous voudrez, nous sommes prêts, dit l'ex-sous-lieutenant au brasseur quand il entra, et vous voyez, je n'ai pas perdu mon temps, ajouta-t-il en montrant un pantalon de gros drap et une veste neuve dont il venait de faire l'acquisition.

— Il ne vous manque plus qu'un fusil.

— Notre hôte se charge de m'en procurer un de chasse.

— Non, monsieur, fit l'aubergiste, un vrai chassepot qu'un soldat de passage a oublié exprès, je le crains bien, chez la mère Pignard, une brave voisine chez laquelle il avait logé il y a quelques quinze jours.

— Et les munitions?

— J'en ai pour deux, reprit Guillaume. Quelle chance de n'avoir pas mouillé mes cartouches !

Pendant cette conversation, le jeune bûcheron, appuyé sur le dressoir, causait à voix basse avec Thérèse qui debout devant lui cousait un petit carré d'étoffe à la doublure de sa veste.

— Mademoiselle fait comme les femmes arabes, remarqua l'ex-sous-

lieutenant : quand leurs maris partent pour faire parler la poudre, elle attachent des amulettes à leur burnous pour les rendre invulnérables.

— Ça, fit l'aubergiste, ce n'est pas une amulette, c'est un scapulaire ça n'empêche pas d'être tué, si Dieu l'ordonne, mais ça aide à bien mourir.

En ce moment une femme qui passait devant la porte entra et dit :

— Braves gens, si vous ne voulez pas être pris, partez vite, les cavaliers ennemis sont tout près d'ici.

— Tu les a vus, Jeanne ?

— Non, c'est Thomas, de Flaxlanden, qui les a aperçus et qui est vite venu nous prévenir ; à présent je cours à la mairie.

— Où donc est Flaxlanden ? demanda le franc-tireur.

— A vingt minutes d'ici, sur la route de Mulhouse, répondit l'aubergiste.

— C'est singulier que le domestique de M. Bernard ne soit pas retourné pour nous prévenir, remarqua Guillaume. Peut-être aura-t-il été pris.

— Quel domestique ?

— Un grand roux qu'on nomme Antoine.

— Antoine ! s'écria Thérèse, celui-là n'est pas de ceux que les Prussiens arrêtent, et il sera allé les avertir, au contraire.

Hum ! pensa Schültz, le bon curé peut avoir raison.

Et tout haut il ajouta :

— Allons, dépêchons, il est plus que temps.

— Une minute pour m'habiller, et je vous suis, répondit l'officier.

— Moi, fit l'aubergiste, je cours chercher le fusil.

Un quart d'heure plus tard, les quatre francs-tireurs quittaient l'auberge du Houblon-d'Or, du seuil de laquelle Thérèse et son père les regardaient s'éloigner.

Au moment de tourner la rue, Conrad, qui était resté en arrière

de quelques pas, se retourna et fit avec son chapeau un signe auquel l'aubergiste répondit par un geste de la main et sa fille par un baiser.

Alors il agita encore une dernière fois son chapeau, puis hâtan le pas il rejoignit ses camarades en toussant fortement comme pour se débarrasser de quelque chose qui l'étranglait.

Ce fut sa seule faiblesse.

— Où allons-nous ? demanda-t-il, quand ils furent à l'extrémité du village.

— A Cernay, répondit le brasseur, mais en évitant Lutterbach.

— Bien, fit le bûcheron ; alors, droit à Hochstadt.

Guillaume regarda le brasseur.

— Et le souper ? fit-il.

— On soupe très-bien à Cernay, dit M. Schültz.

Et ils continuèrent leur route, suivant des sentiers à travers de vastes champs cultivés, des prairies, des villages enrichis par l'industrie dont Mulhouse est le centre, traversant de nombreux cours d'eau qui arrosent cette plaine fertile, le canal du Rhône au Rhin, l'Ill, la Doller, de nombreux ruisseaux dont les eaux habilement ménagées font mouvoir les roues des fabriques ou servent au transport des marchandises, interrogeant les paysans ou interrogés par eux sur les mouvements de ces Allemands maudits que rien ne pouvait plus à présent empêcher de s'étendre depuis Strasbourg jusqu'à Belfort, au pied de cette grande muraille des Vosges par-dessus le faîte de laquelle il s'agissait d'empêcher les deux armées de Strasbourg et de Nancy de se donner la main.

La colonne des francs-tireurs, partie quelques heures avant eux, avait dû prendre le chemin de la forêt, car, nulle part, personne ne l'avait vue passer; sans doute, ils seraient plus heureux à Cernay, ou peut-être s'était-elle arrêtée à l'entrée de la profonde vallée par laquelle s'écoule la Thur, née au pied du Rothenbach, l'un des sommets des Vosges entaillés aux abords de cette importante vallée par les cols de

Bramont, d'Odéren et de Bussang, coupures formant créneaux entre le Rothenbach et le ballon d'Alsace.

La nuit était déjà venue quand ils arrivèrent à l'entrée de l'Oschenfeld, vaste lande inculte de plus de dix kilomètres carrés qui, pénétrant entre la forêt de Nonenbruch et les collines sur lesquelles s'étagent les deux Anspach et Roderen, va en s'élargissant jusqu'auprès de Cernay, assis sur la rive gauche de la Thur.

Un léger vent du nord balayait dans le ciel de gros nuages noirs que semblait sillonner la lune comme un vaisseau qui, de loin, paraît tour à tour disparaître dans les abîmes, puis bondir sur la croupe écumeuse des vagues.

Le paysage, éclairé par une lumière blafarde, estompé çà et là de grandes ombres, avait quelque chose de grandiose et de sinistre ; des aboiements lointains, le sourd murmure du vent qui pleurait dans la forêt et le craquement du gravier sous les pas des voyageurs interrompaient seuls le silence solennel de ce désert blanchâtre, au-delà duquel se profilaient les crêtes noires et bizarrement découpées des montagnes.

Moins par terreur que par prudence, les francs-tireurs causaient à voix presque basse en traversant cet espace désolé, dont l'invincible stérilité a été longtemps attribuée à une malédiction partiuclière qui pesait sur cette terre.

Les historiographes du pays avaient, par leurs écrits, propagé ces idées. C'était là, suivant les uns, qu'après un combat terrible où le sang fit déborder les rivières, l'herbe de l'Oschenfeld aurait séché à tout jamais sous les pas du cheval d'Attila. Suivant les autres, cette lande frappée d'anathème était ce fameux champ du Mensonge, où la trahison de toute son armée livra Louis le Débonnaire à ses enfants révoltés.

Superstitieux et crédule comme beaucoup de bûcherons, Conrad croyait à ces légendes funèbres.

En plein our, il était prêt à se battre comme un lion contre des

ennemis en chair et en os, mais seul, pour rien au monde, il n'eût traversé la nuit l'Oschenfeld, où les sorcières viennent au clair de lune cueillir, le vendredi, les racines funestes et faire leurs incantations, et sa voix tremblait presque en racontant que, sous la couche de sable et de gravier où l'herbe ne pouvait pas germer, s'étendaient d'immenses souterrains dans lesquels, depuis des siècles, dormaient d'innombrables bataillons de guerriers bardés de fer qui, casque en tête et la lance à la main, sortent chaque année des entrailles de la terre pour faire silencieusement, dans la nuit du vendredi saint, le tour complet du champ aux Bœufs.

Soudain, Sultan, qui marchait en avant, se recula en grondant, le poil hérissé, comme s'il eût flairé une bête fauve dans le voisinage et, à vingt pas à gauche des voyageurs, une masse noire de forme étrange se dressa lentement, comme si elle fût sortie du sol, et s'annonça en produisant dans sa marche lente le même bruit qu'aurait fait un râteau balayant les cailloux.

— La sorcière, murmura Conrad, dont les dents s'entre-choquaient.

— Qui va là? demanda l'ex-officier, qui ne croyait pas aux apparitions.

— Bonnes gens, répondit une voix chevrotante, ayez pitié d'une pauvre mendiante.

En ce moment, la lune émergeait d'un gros nuage noir et éclaira vivement une mendiante courbée sous le poids d'un lourd fagot de bois.

C'était la vieille Lisbeth qui, son fardeau sur le dos, sortait de la orêt pour regagner Anspach-le-Haut.

— Que diable faites-vous ici à cette heure, la mère? demanda Guillaume.

— Vous le voyez, mes bons messieurs, j'arrive de la Nonenbruch, où j'étais allée ramasser du bois mort.

— C'est une mauvaise heure pour se promener, interrompit Conrad, et je ne m'étonne pas s'il court sur toi des bruits...

— Des bruits ! Oh oui, je le sais : parce que je suis pauvre et vieille, on me raille et on me méprise ; parce que, à force de passer mes journées dans les bois, je connais les plantes qui sont utiles, je suis sorcière ; les enfants me jettent des pierres et quand on m'outrage, tu ris comme les autres, Conrad ; oui, tu ris de moi qui t'ai guéri de la fièvre, toi aussi tu m'appelles sorcière, et la nuit tu as peur comme un marmot quand tu me rencontres.

— Moi, je n'ai pas peur, balbutia le bûcheron.

— Tu as peur que je te jette un sort, ricana la mendiante, un sort comme celui qui a fait mourir les deux vaches de Mathias.

— Le fait est qu'il avait lâché son chien sur toi pour se divertir.

— Et le chien m'abîma tellement une jambe, que je fus obligée de garder le lit pendant près d'un mois ; tu trouves cela un divertissement ?

— Je ne dis pas ; Mathias a eu tort, mais ses deux vaches, de superbes bêtes, enflèrent tout à coup le lendemain et moururent deux jours après.

— Parce que le berger leur avait laissé manger de la luzerne mouillée.

— Ce n'est pas ce qu'a dit le berger.

— Allons, allons, fit Schültz en donnant quelques pièces de monnaie à la mendiante, nous n'avons pas de temps à perdre en bavardages.

— Merci pour votre charité, brave homme ; mais pour votre argent, je vous donnerai quelque chose qui le vaudra peut-être bien.

— Que voulez-vous donc me donner, la mère ?

— Un bon conseil, mon fils. Si vous voulez aller à Cernay et ne pas rencontrer les maudits, n'approchez pas de la forêt

Les Allemands y sont ?

— S'ils y sont, Seigneur Dieu ! Il en est arrivé plus de vingt, il y a déjà plus de trois heures. Quatre surveillent la ligne du chemin

de fer, quatre la vieille route de Thann, et les autres se tiennent cachés dans la maison du forestier de Lutterbach.

— Ce forestier est donc un traître?

— Non, mon fils, le forestier a été surpris chez lui ; les mécréants l'ont sans doute attaché pour l'empêcher de fuir, et ils boivent à sa barbe son vin et mangent son lard. Ce n'est pas ma faute ; je lui avais bien dit de se méfier. Et maintenant, que Dieu vous conduise ! bonnes gens ; et si des méchants vous disent du mal de la sorcière Lisbeth, dites-leur que sous sa jupe d'étamine toute percée il y a une bonne chrétienne et une bonne Française.

— Nous avons joliment bien fait de ne pas passer par Lutterbach, fit Guillaume, pendant que la vieille Lisbeth s'éloignait ; mais je crains bien pour M. Bernard.

— Je ne sais pas si je me trompe, répondit l'ex-brasseur, mais j'ai dans l'idée qu'il ne sera pas pris.

— Vous le croyez donc bien habile ? dit le franc-tireur.

— Peut-être trop.

— Vous croyez ?

— Je n'en suis pas sûr, mais je le crains.

Les voyageurs hâtèrent le pas pour traverser l'Oschenfeld.

Il y avait près d'une heure qu'ils marchaient, quand l'ex-officier s'arrêta en armant son fusil.

— Qu'est-ce ? demanda Schültz.

— Là, devant vous, regardez, il y a des hommes.

— Où cela ?

— En face.

— Ces hommes-là ne sont pas à craindre, répondit Guillaume, dont les yeux de braconnier savaient percer l'obscurité.

— On dirait pourtant une ligne de tirailleurs déployée à cent pas de nous.

— Le clair de lune produit souvent cet effet, reprit le géant. Guillaume a raison ; ce que vous voyez là n'est autre chose que les saules

étêtés plantés le long de la Thur. Tenez ! regardez un peu plus loin, n'apercevez-vous pas autre chose?

— Oui, des lumières et une masse confuse qui ressemble à un amas de maisons.

— Cernay. Vous ne vous trompez pas, nous sommes arrivés.

C'était bien en effet cette petite ville manufacturière, dont la population industrieuse et active comme celle d'une ruche d'abeilles, se reposait de ses travaux du jour dans ces maisons aux toits rouges et pointus qui se serrent les unes contre les autres sur la rive gauche de la Thur, et du centre desquelles s'élance hardiment vers le ciel gris le clocher en briques de l'église, symbole de la prière qui sanctifie le travail.

Il y a moins de cent ans, de hautes murailles entouraient la ville et l'étouffaient au dedans sous prétexte de la protéger au dehors.

De ces antiques fortifications il ne reste plus aujourd'hui que quelques débris perdus dans les jardins remplis d'arbres fruitiers, ou enchâssés dans les constructions toutes modernes, filatures ou fabriques étagées sur les bords de la rivière, dont les eaux habilement utilisées mettaient en mouvement pendant les heures de travail les grandes roues en ce moment endormies derrière leurs vannes fermées.

Pour entrer dans la ville par le faubourg de Belfort, les voyageurs croyaient n'avoir qu'à traverser le pont ; arrivés à son extrémité, ils furent tout surpris de trouver la rue fermée par une haute barricade formée de madriers et de voitures chargées de pierres.

Au moment où ils en approchèrent, ils entendirent le craquement d'une batterie et la voix d'une sentinelle cachée dans l'ombre cria :

— Qui vive ?

— Français et francs-tireurs, répondit l'ex-officier.

— De quelle légion ?

— Francs-tireurs d'Alsace.

— Quel commandant ?

— Commandant Bonardel.

— Halte, et attendez.

Ils s'arrêtèrent, un coup de sifflet retentit, une porte s'ouvrit aussitôt, et sur le seuil apparurent plusieurs ombres dont un rayon de lumière fit briller les armes.

— Avancez! commanda une seconde voix.

Les partisans s'approchèrent de la barricade.

— Ah! c'est vous, camarades! Vive Dieu! nous ne vous attendions pas ce soir. Grimpez par ici: notre commandant sera bien heureux de vous revoir, et toute la compagnie aussi. Par là, monsieur Schültz, attendez, laissez-moi retirer cette poutre.

— Si ce n'est que cela, laissez-moi faire, répondit le Taureau, en la soulevant avec l'épaule et en continuant à la soutenir jusqu'à ce que tous ses compagnons fussent passés. M. Bonardel est donc ici ?

— Nous y sommes tous depuis quelques heures, et nous attendons le petit jour pour repartir pour Munster en passant par Guebviller, car on dit qu'il y a de nombreux coureurs ennemis entre Colmar et Mulhouse.

— Il y en a même plus près d'ici.

— Vous en êtes sûr ?

— Certain.

— Suivez-moi, vous en parlerez au commandant.

Ils entrèrent ensemble dans une salle basse servant de corps de garde, où leur entrée fut saluée par de joyeuses exclamations.

Le cabinet dans lequel se trouvait M. Bonardel était contigu à la salle commune. Assis auprès d'une table sur laquelle était étalée une carte, celui-ci étudiait en ce moment le chemin qu'il devait suivre par la montagne, pour dérober sa marche aux éclaireurs et exécuter secrètement l'ordre que lui avait transmis le général Cambriels de aire sa jonction avec la compagnie des Vosges sous les ordres du commandant Keller, afin de défendre avec eux la riche vallée de Munster.

Au bruit inaccoutumé que faisaient les soldats, il envoya un des

deux officiers qui se trouvaient près de lui, s'informer de ce qui se passait.

— Ce sont les éclaireurs libres que nous croyions morts, ainsi que le franc-tireur Duquesnois et une recrue qui viennent de nous rejoindre, fit celui-ci en rentrant.

— Qu'ils entrent donc, ces braves ! s'écria le commandant en repoussant sa carte.

L'instant d'après ils étaient en sa présence et racontaient leurs aventures.

— Bravo, mes lions, s'écriait M. Bonardel. Bravo, vous êtes tous de bons Français, et il leur serrait les mains avec effusion.

Mais quand ils en arrivèrent au récit des traitements indignes infligés à l'officier et à l'exécution du vétérinaire, ses traits se contractèrent avec fureur, sa moustache se hérissa et son visage prit cette teinte livide que les francs-tireurs appelaient la colère blanche du commandant.

— Les lâches ! les brigands ! répétait-il en aplatissant sous son poing fermé le feutre déposé sur la table près de lui. Ah ! ils fusillent mes soldats, et non contents de les fusiller, ils les outragent, ils agissent en brigands ; par l'enfer ! je ferai un exemple.

Puis se calmant subitement.

— Continuez, dit-il.

Schültz raconta alors comment ils étaient parvenus à Landser ; mais, ne voulant pas accuser le docteur Bernard sans preuve certaine, il raconta seulement qu'il l'avait rencontré dans cette ville et qu'il leur avait donné rendez-vous à la forêt de Lutterbach, chez le forestier.

— Et vous y a-t-il rejoints ? demanda le commandant avec un accent singulier.

— Nous n'avons pas passé par là, commandant.

— Pourquoi cela ?

— Parce que nous avons été avertis que les coureurs ennemis surveillaient le chemin de fer et la route qui traversent la forêt.

— Qui vous a dit cela?

— Le curé d'abord, qui le soupçonnait; puis une vieille femme qui sortait du bois nous a affirmé les avoir vus en effet.

Le commandant regarda un de ses officiers.

— Cette femme peut s'être trompée, dit-il.

— A quelle heure y sont-ils arrivés? demanda M. Bonardel.

— Une heure avant l'heure fixée pour notre rendez-vous.

— En nombre?

— Une vingtaine, nous a-t-elle affirmé, qui se sont cachés dans la maison du garde, pendant que quatre autres surveillaient le chemin de fer et la route.

— Monsieur Schültz, les avez-vous vus de vos yeux? demanda le lieutenant.

— Non, lieutenant.

— Alors le rapport est faux.

— Je ne le pense pas, lieutenant; cette femme n'avait aucun intérêt à nous tromper.

— Ces gens-là s'imaginent voir tout ce dont ils ont peur, fit l'officier avec un geste de mépris; chaque jour nous recevons des rapports mensongers qui nous font perdre notre temps en courses inutiles. J'en prends à témoin notre commandant.

Celui-ci demeurait silencieux, les yeux fixés sur la carte.

— Du reste, continua le lieutenant, notre docteur ne peut pas tarder à arriver, et il nous renseignera mieux que toutes ces porteuses de fagots auxquelles l'honorable M. Schültz semble accorder une si grande confiance.

— Lieutenant, fit sévèrement M. Bonardel, je sais que vous êtes brave, vous avez fait vos preuves, mais la bravoure n'est pas une marchandise dont vous ayez le monopole, et entre camarades, il vaut mieux s'aider que se jalouser.

L'officier pinça ses lèvres minces et pâles, et sans répondre il jeta au géant un regard de défi.

Presque aussitôt, et comme pour lui donner raison, la porte s'ouvrit, et M. Bernard, avec sa longue redingote boutonnée, sa cravate blanche correctement nouée et sa trousse en sautoir, s'avança, aussi bien soigné dans sa mise que s'il venait de sortir de son cabinet de consultation.

— Commandant, messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Vous arrivez seulement, docteur.

— A l'instant, commandant, et j'ai le bonheur de vous annoncer que tous nos blessés, sauf un qui est mort ce soir à Landser, doivent être à l'heure qu'il est rendus à Belfort.

— Par où êtes vous venu? monsieur Bernard.

— Par la forêt, commandant, d'abord parce que la route est beaucoup plus belle, ensuite parce que j'avais donné rendez-vous à ces messieurs chez le forestier de Lutterbach, où j'ai eu le regret de ne pas les rencontrer.

— Ces messieurs avaient pris à travers champs sur l'avis d'une voleuse de bois, ricana le lieutenant, pour éviter de tomber dans une embuscade.

— J'en suis vraiment fâché, d'abord parce que j'y ai perdu l'occasion de faire agréablement la route de la forêt, et ensuite parce qu'il n'y a aucun coureur de ce côté-là.

— Quoi! pas de uhlans embusqués chez le forestier?

— Pas un.

— Et sur la route?

— Pas davantage.

— Peste! fit le lieutenant avec un rire de plus en plus provocateur, je commence à croire que ces pauvres Wurtemburgeois étaient retenus dans la forêt de la Hardt, où les éclaireurs en ont fait, paraît-il, un prodigieux massacre

— Monsieur Ricard, vous êtes un soldat, un officier, moi je ne suis qu'un brasseur, s'écria Schültz, dont le visage devint terrible mais vous m'avez insulté et, si vous n'êtes pas un lâche, vous me rendrez raison.

— Avec la permission du commandant, je me mets à votre disposition, monsieur le brasseur, à l'épée ou au pistolet.

— Ni à l'épée ni au pistolet, messieurs, je vous défends de vous battre, et je regrette que M. Schültz, un chrétien, un catholique austère, ait eu l'idée de recourir au duel pour relever une allusion blessante que je me préparais à punir.

— Pardon, commandant, j'ai demandé une réparation, mais pas un duel, reprit le brasseur en se redressant; comme catholique, j'ai horreur du duel; comme homme, je méprise cette sotte coutume qui ne prouve rien. Mais lorsque j'ai de graves motifs d'affirmer que les uhlans sont dans la forêt, je ne permets pas que l'on mette en doute mon courage et ma bonne foi.

— Personne n'a le droit de soupçonner votre courage, monsieur Schültz, mais vous n'avez pas vu l'ennemi, et M. Bernard, qui vient de passer par la forêt, ne l'a pas aperçu non plus. M. Ricard vous doit des excuses, il vous les fera, j'en suis persuadé, et je ne vois pas qu'il y ait lieu à aucune autre espèce de satisfaction.

— Sans doute, c'est cela même, s'écria M. Bernard.

— Non, messieurs, ce n'est pas cela, repartit le géant, je soutiens que les uhlans sont dans la forêt, monsieur soutient qu'ils n'y sont pas. L'un de nous deux se trompe évidemment.

— Cela est certain, monsieur Schültz; seulement je ne sais pas trop comment vérifier qui a raison, qui a tort.

— Ce serait pourtant facile, commandant, nous avons plusieurs heures à passer encore ici; la forêt n'est qu'à trois kilomètres, et, au lieu de discuter plus longtemps, je somme M. Ricard de m'y accompagner,

— Ce serait beaucoup de fatigue pour un mince résultat, objecta le docteur.

— Peut-être ce résultat serait-il plus important que vous ne pensez, répliqua le brasseur.

— Puisqu'il n'y a personne, je vous l'affirme; en vérité, ce serait une expédition puérile.

— Elle aurait au moins l'avantage de m'apprendre à me défier une autre fois des vieilles femmes.

— Et si, comme elle vous l'a raconté, il y avait là une embuscade de vingt uhlans, que feriez-vous, deux contre vingt?

— Je tâcherais de prouver à M. le lieutenant que je ne suis pas aussi poltron qu'il le suppose.

— Nous serons au moins trois, fit Guillaume ; moi j'irai.

— Moi aussi, dit le bûcheron.

Le commandant hésitait.

L'insistance même avec laquelle le docteur continua à parler contre ce projet aussi absurde que téméraire, acheva de l'ébranler. M. Bonardel était de ceux pour qui les aventures périlleuses ont toujours un puissant attrait.

— Eh bien! soit, dit-il, je vous autorise. Partons ; capitaine Buchon, si dans quatre heures je ne suis pas revenu, vous donnerez l'ordre du départ. Que d'ici-là personne ne sache où nous sommes allés, vous m'entendez.

— Oui, mon commandant.

— Docteur, je vous recommande la discrétion, vous m'attendrez ici.

Quand M. Bonardel donnait un ordre, il n'y avait pas à le discuter.

Les cinq hommes passèrent des révolvers dans leur ceinture et sortirent.

En traversant le corps de garde, le commandant prit une carabine, en donna une à son lieutenant et dit tout haut :

— Après la patrouille vous pourrez aller dormir un peu.

— Et moi, fit le docteur, je vais dormir en vous attendant.

Les sentinelles étaient à leur poste, les cinq partisans escaladèrent la barricade et traversèrent le pont.

— Qui de vous connaît le mieux la forêt ? demanda le commandant

— Ce jeune homme y a travaillé comme bûcheron, répondit Schült en montrant le bûcheron.

— C'est bien, et tu n'as pas peur? mon garçon.

— Si j'avais peur, je ne serais pas venu.

— Bien répondu, l'ami, conduis-nous à travers bois jusqu'à deux cents pas de la maison du forestier de Lutterbach, en évitant le chemin de fer et la route.

— Oui, monsieur le commandant.

— Ah, diable ! tu as amené ton chien ; il va nous trahir.

— Sultan n'aboie jamais, commandant.

— Vous en répondez ?

— J'en réponds, fit le braconnier.

— A présent, attention et silence absolu.

Ils continuèrent à avancer rapidement, favorisés par une demi-obscurité qui bientôt se changea en ténèbres absolues quand ils eurent pénétré dans la forêt.

Là ils prirent un sentier si étroit que deux hommes de front auraient eu peine à s'y croiser, mais que ouatait un gazon si fin qu'il assourdissait les pas comme aurait pu le faire un épais tapis.

Deux chouettes perchées sur des chênes jetaient au vent leur cri plaintif.

On n'entendait pas d'autre bruit.

Le sentier se rapprochait de la voie ferrée, les partisans redoublèrent de précautions.

Soudain ils s'arrêtèrent. Dans le silence on distinguait comme le pas régulier de deux chevaux marchant sur des cailloux.

Le bruit en se rapprochant devenait plus distinct : c'étaient bien des chevaux; ils passèrent si près qu'on entendait leur souffle régulier mêlé au cliquetis des sabres sur la cuisse des cavaliers.

Les uhlans s'éloignèrent, toujours invisibles, en suivant la ligne ferrée.

— Continuons, dit le commandant à voix basse.

Les cinq hommes traversèrent la ligne du chemin de fer et s'enfoncèrent de nouveau dans la forêt.

Bientôt, à travers le feuillage, une lueur rouge éclairant les basses branches des chênes voisins apparut à deux cents pas à peine.

— C'est là, fit Conrad.

Ils se courbèrent en deux et avancèrent encore d'environ cent cinquante pas.

Là ils firent encore halte au pied d'un arbre dont les rameaux descendaient presque à terre.

— Attendez-moi ici, murmura M. Bonardel, et préparez vos armes.

Lui, posa sa carabine sur le sol et se mit à ramper vers la maison.

On causait bruyamment à l'intérieur, et le bruit des conversations se joignait au choquement des verres. Protégés par les sentinelle qu'ils avaient placées à l'extrémité des routes, MM. les Badois se croyaient en parfaite sûreté.

Un de leurs camarades préposé à la garde des chevaux attachés à des piquets près de la cabane dormait, à demi penché sur un puits au fond duquel se réfléchissait le disque argenté de la lune.

Du pied de l'arbre qui les cachait, les francs-tireurs ne voyaient que ses larges épaules et une partie de son corps revêtu d'une tunique à reflets bleuâtres.

A quelques mètres en arrière on distinguait, dans l'herbe touffue et haute, comme le sillon qu'aurait tracé un serpent en s'avançant lentement de ce côté !

Le sillon touchait presque au poste, quand la porte de la cabane s'ouvrit et une longue traînée de lumière se projeta vers la forêt.

— Dans l'ouverture de la porte, la silhouette noire d'un soldat se détacha sur le fond rouge de la salle.

— *Vas ist das?* demanda le factionnaire en se relevant.

De la cabane une voix cria quelque chose.

— *Gautz gut* (tout va bien), répondit le soldat.

La porte se referma et le Badois se pencha de nouveau en sifflant un lied allemand.

Au même moment, une ombre se dressa vivement près du puits, des pieds s'agitèrent en l'air et du fond du puits monta un bruit sourd, semblable à celui d'un corps lourd tombant dans l'eau.

Puis de nouveau il se fit un grand silence, l'ombre avait disparu.

Deux longues minutes s'écoulèrent.

— Avancez, murmura tout à coup la voix du commandant.

Les partisans obéirent.

— Ils ne sont que sept à table, leurs armes sont à gauche en entrant près du mur, enfoncez la porte d'un coup, pas de fusillade, la hache et le poignard suffiront.

Un instant après ils étaient debout près de l'entrée, le sabre-baïonnette à la main, sauf le brasseur, qui tenait sa carabine par le canon comme une massue et le bûcheron qui brandissait sa hache.

— Enfonce, dit tout bas M. Bonardel.

D'un seul coup d'épaule, le Taureau arracha la porte de ses gonds et ils se ruèrent dans la cabane.

Avant que les uhlans stupéfaits d'épouvante eussent eu le temps de pousser un cri ou de sauter sur leurs armes, cinq d'entre eux gisaient mourants sur le plancher couvert de sang et de débris.

Le sixième seul fit feu au moment où la hache de Conrad s'abattait sur sa tête; il tomba, le crâne partagé, mais il ne mourut pas sans vengeance : sa balle avait atteint le lieutenant Ricard, qui s'affaissa, lui aussi, l'épaule fracassée.

— Pardône, Francese, pardône, gémissait le dernier en tendant des bras suppliants.

— Les francs-tireurs ne pardonnent pas, rugit le commandant, voilà pour nos frères assassinés, et il lui plongea son sabre dans la poitrine.

Ils allaient se retirer emportant les armes et leur blessé, quand Sultan, qui lui aussi avait pris part au combat en sautant à la gorge d'un des uhlans, appela l'attention de son maître par ses gémissements à l'entrée d'une petite chambre plongée dans l'obscurité.

Une lampe fut apportée.

Le spectacle qu'elle éclaira était hideux : une femme bâillonnée et les oreilles sanglantes était liée au pied d'un lit près duquel, sur le sol, gisait dans une mare de sang le forestier, son mari, la tête hachée à coups de sabre.

Près de là, d'un meuble brisé et avidement fouillé s'échappaient quelques pauvres hardes déchirées par les pillards, et sous un berceau retourné dormait un malheureux enfant qui, épuisé par ses cris et par ses larmes, ne s'était pas éveillé au bruit du combat.

La malheureuse mère, délivrée par les francs-tireurs, s'élança vers lui, folle de douleur et de joie à la fois, puis souriant à son fils à travers ses sanglots, elle raconta rapidement comment les uhlans les avaient surpris le soir, en envahissant leur cabane pour s'y embusquer.

D'abord ils s'étaient contentés d'enfermer son mari, mais le forestier ayant voulu fuir, ils l'avaient assassiné en le frappant sur la tête à coups de crosse de pistolet, pendant que d'autres soldats la bâillonnaient pour l'empêcher de crier, lui arrachaient ses pendants d'oreilles, pillaient ses meubles, enfonçaient sa cave, dévoraient ses provisions et l'insultaient grossièrement en lui disant qu'aussitôt qu'ils auraient pris les francs-tireurs qu'un de leurs espions leur envoyait, ils mettraient le feu à sa chaumière d'abord et ensuite au village.

Le commandan n'avait pas le temps d'écouter de longs récits.

— L'espion est-il venu? demanda-t-il.

— Oui, vers huit heures et demie, répondit-elle.

— Le reconnaîtriez-vous?

— Non, je ne l'ai pas vu, mais j'ai entendu sa voix, et il disait :

— Il faut que quelque mauvais chien nous ait vendus, et c'est fâcheux, car ce Taureau et son camarade sont de vrais diables; mais je les rattraperai, et comme l'officier disait alors : Nous pouvons partir, il a répondu :

— Non, non, demeurez là et surveillez bien la route : il faut absolument qu'ils aillent à Cernay ce soir.

— Si vous l'entendiez parler, reconnaîtriez-vous sa voix ?

— Oh ! je le crois; ce n'est pas celle d'un soldat, il parle doucement et quand il parle on dirait qu'il mâche du miel.

—Eh bien! lieutenant Ricard, doutez-vous encore? fit M. Bonardel en se retournant vers le blessé.

— Je ne doute plus, mon commandant, et en présence de ces messieurs, je prie M. Schültz d'agréer mes excuses, c'est précisément par ce scélérat que j'avais été trompé sur son compte.

— Pardonnez-moi, monsieur, je souffre beaucoup plus, je vous l'affirme sur l'honneur, des propos offensants que j'ai tenus contre vous que de la blessure qui en a été la juste punition.

— Ne parlons plus que de votre blessure, répondit le brasseur, le reste est chose oubliée, et.....

— Mon commandant, interrompit le braconnier en rapportant dans son mouchoir une quantité de montres, de bagues, de bijoux, de pièces d'or, d'argent, de lettres et de papiers, voici ce que je viens de trouver sur ces bandits.

— Nous examinerons les papiers, répondit M. Bonardel. Quant au reste, ce sera une faible indemnité payée par les assassins au fils de leur victime. Maintenant, attachez le corps de ce pauvre garde sur un cheval, pour le conduire jusqu'au village où nous allons reconduire sa femme et son enfant.

— Et les autres chevaux ? commandant.

— Nous les emmenons tous, cela va sans dire ; nous avons assez marché pour qu'il nous soit permis de monter à cheval à notre tour. D'ailleurs, nous sommes pressés par l'heure, et avant le départ de Cernay, il nous reste encore un acte de justice à accomplir.

— En route donc, mes enfants.

CHAPITRE VI.

La Vallée de Munster.

Une grande déception qui attendait le commandant à son retour triomphant dans la petite ville de Cernay empoisonna toute sa joie. Il se proposait de brûler la cervelle au prétendu docteur, après lui avoir arraché son masque ; mais le traître avait prévu le sort qui lui était réservé ; on ne retrouva ni lui ni son cheval.

Au lieu d'aller dormir, comme il le prétendait, il s'était rendu à l'auberge des Deux-Clefs, avait fait seller Rébecca, sous prétexte d'une visite à faire à un malade ; et, sorti de la ville par l'extrémité opposée au faubourg de Belfort, il avait piqué des deux pour rejoindre ses bons amis les Allemands qui battaient la campagne dans les environs de Soultz, et les avertir du départ de la colonne.

— J'aime mieux cela, disait le lieutenant Ricard au brasseur, devenu son ami, que s'il m'eût attendu pour me poser un appareil, car certainement il l'aurait empoisonné.

— C'était un grand misérable, répondit le brasseur ; mais ce qui me console, c'est de supposer que malgré son nom il est Allemand, car alors il serait moins coupable.

— Sans doute, puisque du moins il ne trahirait pas son pays.

— Pour cela d'abord, et puis parce qu'il paraît qu'en Allemagne l'espionnage est presque une vertu.

— Qui vous a dit cela? monsieur Schültz.

— Dame! Que voulez-vous? C'est dans leur sang.

— C'est égal; si jamais il tombe entre les mains de M. Bonardel, je puis vous affirmer qu'il ne recevra pas le prix Monthyon.

La conversation des deux amis fut interrompue par l'arrivée d'un vieux docteur portant sous son bras une trousse énorme d'instru-

ments de chirurgie, qu'il étala sur un banc avec une vraie complaisance d'artiste.

— Que faut-il vous couper? jeune homme, demanda-t-il au blessé avec un sourire de satisfaction à donner le frisson.

—Rien, j'espère, docteur, et je crois qu'un premier pansement suffira.

— Un pansement ! grogna le chirurgien ; un pansement ! Ils disent tous cela; si on les croyait, jamais ils ne consentiraient à se faire amputer d'un bras ou d'une jambe. Ce n'est pas raisonnable. Voyons, voyons, où êtes-vous blessé ?

— A l'épaule.

— Fracture de l'humérus, dislocation de la clavicule, ou perforation de l'omoplate; belles opérations, monsieur. Otez-lui sa veste, l'ami ; vous, approchez la lumière. Belle opération ! On fait à présent des bras articulés très-élégants, ma foi, acier et cautchouc. C'est un éclat d'obus, un coup de lance, une balle de chassepot? continua-t-il en ajustant ses lunettes.

— Un coup de pistolet.

— Rien qu'une balle de pistolet, fit le docteur avec dédain. Enfin, voyons, peut-être aura-t-elle produit une belle blessure? Hum! ce trou me paraît ridiculement étroit.

— Merci, docteur, je le trouve beaucoup trop large.

— Donnez-moi une éponge, l'ami, avec de l'eau... Bien... Tenez be bras comme ceci... un peu plus en arrière... Là, bien comme cela.

Il choisit une sonde et l'approcha du trou, tout rouge avec une ordure bleuâtre : elle était trop grosse ; puis une seconde, puis une troisième.

— Ce n'est pas un trou, ça, c'est une piqûre, murmurait-il ; elle n'aura pas même cassé l'épaule. En vérité, les pistolets de ces uhlans sont des joujoux, et rien de plus.

Enfin il se trouva une sonde assez fine pour pénétrer, mais presque aussitôt elle s'arrêta en grinçant sur un corps dur.

— Voici la balle, fit le docteur ; je savais bien qu'elle n'avait pas pu pénétrer profondément.

Il retira la sonde, prit une pince, donna un petit coup de poignet et dit :

— C'est fini, donnez-moi l'éponge.

Le lieutenant n'avait pas cessé de fumer son cigare et se contenta de dire :

— Vous êtes un habile opérateur, monsieur.

— Je ne sais pas si je suis habile, mais ce que je puis vous affirmer, monsieur, c'est que vous êtes heureux, répondit le docteur en achevant son opération.

— Pourquoi cela?

— Parce que, tout petit qu'il soit, ce projectile devait vous foudroyer ; celui qui a déchargé sur vous son pistolet n'est pas un soldat, monsieur, c'est un assassin.

— Un assassin! s'écrièrent plusieurs francs-tireurs.

— Oui, messieurs, regardez plutôt ; et, essuyant dans un linge la balle couverte de sang, le chirurgien la montra aux assistants.

C'était non pas un projectile rond ou conique en plomb, mais une balle ovoïde en cuivre, soudée par le milieu et terminée par une petite pointe métallique faisant saillie.

Personne n'en avait vu de semblable.

Le commandant venait d'entrer dans la salle, pour savoir des nouvelles du blessé.

A l'exclamation du docteur, il se rapprocha vivement de la table.

— Monsieur Bonardel, vous qui avez chassé le lion et la panthère en Algérie, que pensez-vous de cela ? demanda le docteur.

— Je pense, fit-il, que cette balle est à la fois empoisonnée et explosible. C'est celle que quelques chasseurs emploient contre les bêtes fauves ; elle éclate dans le corps et y produit d'affreux ravages, ou, si elle y reste, empoisonne promptement le sang. Vous êtes heureux, monsieur Ricard.

Puis, se tournant vers ses soldats indignés :

— Vous avez bien vu cette balle, dit-il ; quand vous ferez un prisonnier, examinez ses cartouches, et s'il se rencontre quelque chose de pareil, pendez-le comme un infâme assassin. Puisqu'ils ne veulent pas faire la guerre en soldats, nous leur rendrons la monnaie de leur pièce.

— C'est la loi ancienne, fit le docteur qui, après avoir épongé la blessure et fermé le trou avec un bouchon de charpie, remettait dans sa trousse ses formidables instruments. Dent pour dent, œil pour œil. Vous n'avez pas d'autres blessés ? commandant.

— Non, docteur, pour le moment ; mais d'un instant à l'autre, vous savez....

— Oui, oui, à la guerre comme à la guerre. Pour faire une omeette, il faut casser des œufs ; ah ! ah ! ah !

Et le vieux chirurgien se mit à rire à la pensée que bientôt il pourrait scier des bras et des jambes, trépaner des crânes, jouer du bistouri, et taillader dans la chair vive.

Certes, il n'était pourtant pas méchant, celui que dans tout le pays on appelait le bon docteur Marcus ; mais il était artiste, et pour lui une belle opération était une jouissance sans pareille.

— Si tu veux gagner son amitié, fais-toi casser un membre à la prochaine occasion, dit un franc-tireur à l'oreille de Conrad, qui regardait avec effroi les scies et les couteaux.

— Merci, répondit-il, je préfère garder bras et jambes.

— D'autant plus que, si tu revenais éclopé, cela pourrait bien ne pas plaire à Mlle Thérèse, ajouta le braconnier.

— Quand et où nous retrouverons-nous ? soupira le jeune homme, répondant à ses propres pensées.

— Parbleu, à l'auberge du Taureau-des-Vosges, pour aller de là à l'église de Saint-Jean, avec les camarades pour témoins, reprit Guillaume.

— Oui, mais quand ?

— Lorsque nous aurons chassé les Allemands, à moins que d'ici là ils n'aient brûlé ta maison comme ils l'ont fait pour la nôtre.

Deux ou trois coups de sifflet partirent dans la rue ; l'horloge sonnait cinq heures.

Aussitôt il se fit un grand mouvement parmi les francs-tireurs. Les couvertures furent roulées à la hâte, les sacs bouclés, chacun enfonça son feutre sur la tête, jeta sa carabine sur l'épaule, et tous descendirent dans la rue.

M. Bonardel passa dans les rangs pour s'assurer que tout était en ordre, et la colonne se mit en route, précédée à deux cents pas d'une compagnie d'avant-garde.

Schültz, Guillaume, leur nouvel ami Conrad et une dizaine d'autres, destinés à servir d'arrière-garde, ne partirent que les derniers, accompagnés du vieux docteur monté sur un cheval de uhlan, et de son grand chien jaune, long, osseux, efflanqué comme son maître.

— Je plaindrais un loup qui n'aurait que ce chien pour déjeuner, dit Conrad au braconnier.

— Il doit s'appeler Famine, répondit celui-ci.

— Ici, Famine! cria un loustic en montrant une croûte de pain au pauvre animal qui, la queue basse et la tête pendante, trottait piteusement sur l'accotement de la route et qui arriva aussitôt, faisant claquer ses grandes mâchoires et fixant son œil roux sur le pain.

— C'est vrai, c'est vrai, c'est Famine qu'il s'appelle, s'écrièrent plusieurs voix.

Le nom lui resta dans le bataillon ; le docteur lui-même, après avoir encore quelque temps continué à le nommer Cachou, nom tout médicinal, finit par se conformer à l'usage général.

Quant à Sultan, il ne se départit jamais de la ligne de conduite que dès le premier instant il avait adoptée vis-à-vis de son nouveau compagnon, et ne cessa pas de lui témoigner une indifférence voisine du mépris.

Deux routes conduisent de Cernay à Guebviller : la première, plus

rapprochée du chemin de fer de Mulhouse à Strasbourg et toujours en plaine; l'autre, plus courte mais plus accidentée, et ne quittant pour ainsi dire pas le pied des montagnes jusqu'à Soultz, où elle croise la précédente pour remonter ensuite la vallée de la Lauch jusqu'à Guebviller.

Cette dernière route, outre l'avantage d'être plus courte, était aussi plus sûre, par le double motif de son éloignement du chemin de fer qu'occupaient sur plusieurs points les Badois et les Wurtemburgeois et par sa proximité de la montagne, où il est toujours facile à des soldats alertes et bien dirigés de trouver un refuge contre la cavalerie.

Dans cette partie du Haut Rhin, le docteur Marcus se trouvait au moins autant chez lui que le braconnier Guillaume dans la forêt de la Hardt et que Conrad dans la Nonenbruck. Médecin et botaniste distingué, il avait parcouru en tout sens les vallées de Munster et de Saint-Amarin, ainsi que le pâté de montagnes qui les sépare, et peut-être aurait-il pu, lui aussi, indiquer sur les cimes du ballon de Guebviller dont le dôme d'un vert sombre s'arrondissait à l'horizon, les grottes ignorées ou les arbres creux dans lesquels il avait cherché un abri pendant les pluies ou un orage soudain.

En le priant de se joindre à la colonne expéditionnaire, le commandant Bonardel n'avait pas eu peut-être moins en vue d'utiliser ses connaissances comme guide que comme médecin.

Une autre raison qui avait encore et surtout engagé le commandant à faire appel au bon vouloir de M. Marcus, c'est que le patriotisme du docteur était connu, qu'il était enfant du pays, et qu'il n'y avait pas de trahison à craindre de sa part.

Du reste, habile quoique maniaque, vigoureux malgré son âge, il rachetait ses excentricités parfois un peu fortes et ses brusqueries intermittentes, par un grand fonds de bonté, une instruction solide autant que variée, et une jovialité pleine de bonhomie, qui lui conciliaient bientôt ceux qui au premier abord l'avaient le plus sévèrement jugé.

Entouré par l'escorte qu'il dominait de toute sa hauteur, du haut de son grand cheval mecklembourgeois, il présentait, il faut l'avouer, un spectacle des plus amusants, avec son grand chapeau à larges bords, son parapluie rouge en sautoir, sa perruque rousse, son nez recourbé comme un bec de chouette entre les deux verres ronds de ses lunettes vertes et sa longue lévite à poches innombrables, tombant de chaque côté de la croupe de son cheval, le long de ses longues jambes maigres et roides comme une paire de pincettes.

Très-peu versé dans le noble art de l'équitation, qu'il n'avait jamais pratiqué que sur un sosie de rossinante, il cheminait, le dos rond, les mains appuyées sur le pommeau de sa selle, causant avec le Taureau des Vosges, son plus proche voisin, et auquel il avait confié la bride de son cheval.

— Voyez-vous ce village? monsieur Schültz. C'est Uffoltz. Il date de loin malgré son air bourgeois : un noble ruiné, mon cher monsieur; il y en a bien d'autres, n'est-il pas vrai? Mais celui-ci a gardé son écusson; ce château à gauche, je devrais dire des ruines, c'est tout ce qui reste du manoir de Herrenfloh, construit au XIVe siècle par le très-haut et très-puissant seigneur Jean de Saint-Amarin.

Un peu plus loin, nous allons rencontrer Vatviller sur notre gauche, tout à fait au pied de la montagne. C'est moi qui en suis le seigneur, oui le seigneur; vous avez beau me regarder, c'est comme cela. Pendant tout l'été mes troupes y tiennent garnison; ah! ah! ah! vous ne comprenez pas?

— Je dois vous l'avouer, docteur.

— C'est vrai pourtant; seulement ma petite armée ne se compose que de malades, vrais ou faux, que j'y envoie prendre les eaux.

— Il y a donc des sources minérales?

— Excellentes, monsieur Schültz, des eaux carbonatées, sulfatées, calcaires, ferrugineuses, qui se prennent en bains, en douches, ou en boisson. Je m'étonne qu'étant presque du pays, vous n'en ayez pas entendu parler.

— M. Schültz fait comme moi, s'écria Guillaume, il préfère la bière blanche et le petit vin du Rhin à toutes ces sources merveilleuses.

— Tenez, voici encore, au bout de ce petit vallon, sur la hauteur, les ruines du Histzinstein, un château du commencement du XIIIe siècle, celui-là.

Mais dont il ne reste que des ruines.

Comme à Veckenthal que nous allons aussi rencontrer, mon cher monsieur, et dont il ne reste que deux tours. Que voulez-vous? le temps mord sur le granit aussi bien que sur le plâtre, et comme le dit Horace: *Debemur morti nos nostraque.*

— *Sive receptus...*, continua l'ex-officier qui, malgré sa blessure, avait voulu se joindre à l'arrière-garde.

— Ma foi, je ne connais pas, monsieur le docteur, Horace, fit Guillaume; mais tout ce que je sais, c'est qu'il ne manque pas de vieilles maisons en ruines dans le pays et, pas plus loin que là, sur le coteau de Scheminelrain tout contre la route, j'ai tué un superbe renard roux sous un tas de décombres que........

— Un tas de décombres! s'écria le docteur avec indignation, un tas de décombres! appeler ainsi les ruines de la superbe villa de Scipio Emilius Scaurus, noble Romain qui vivait sous le règne de Tibère. C'est moi-même qui ai dirigé les fouilles; elles ont coûté cher, il est vrai, mais nous y avons trouvé des trésors.

— C'est de la chance; j'aurais cru qu'on n'y pouvait rencontrer que des tuiles cassées et des lézards.

— Une épingle à cheveux, le goulot d'une cruche, deux pièces de monnaie en cuivre avec le quadrige gaulois, le nez d'une statue qui, à la verrue qui le distingue, paraît avoir appartenu au buste du grand orateur Cicéron; un fragment de tuyau de plomb et d'autres objets qui enrichissent en ce moment le musée de l'Académie de Cernay.

— La peau de mon renard vaut encore mieux que tous ces trésors, fit le braconnier: elle ne m'a coûté qu'un coup de fusil et m'a fourni une bonne casquette qui m'a servi dix ans.

— Mon ami, répondit gravement le docteur, vous pouvez être un excellent tireur, mais vous avez encore beaucoup à apprendre avant de devenir un savant.

— Par le temps qui court, un bon coup de fusil vaut mieux qu'une excellente dissertation, monsieur, interrompit le franc-tireur Ricard.

— Vous avez raison, monsieur, mais un temps meilleur reviendra où la plume sera plus en honneur que le canon, et où nous pourrons, en reprenant nos paisibles séances, répéter ce mot de Cicéron, si doux à entendre : *Cedant arma togis.*

Ce fut ainsi que, causant moitié sérieusement moitié gaiement, l'arrière-garde atteignit Soultz, ancienne petite ville modernisée par l'industrie et dont le nom, déjà mentionné en 667, lui vient des sources salines disséminées dans ses environs. Eveillés par le passage des francs-tireurs, les habitants les plus paresseux s'étaient mis à leur fenêtre, la foule remplissait les rues, se faisant surtout compacte sur la place de l'hôtel de ville et autour des tables chargées de verres, de bouteilles et de pain frais, que l'aubergiste des Deux-Clefs s'était empressé d'étaler de la manière la plus séduisante pour tenter des appétits robustes et suffisamment excités par l'air frais de la montagne et sept kilomètres de promenade matinale.

Malheureusement pour sa bourse, il n'entrait pas dans les vues du commandant de faire halte en cet endroit, et la petite armée formée en colonne, plumes flottantes et sabre-baïonnette au bout du fusil, avait traversé la ville et continué sa route vers Guebviller, autre ville trois fois plus peuplée et située sur la Lauch, à l'entrée de la vallée du même nom.

Pas plus que ceux qui les avaient précédés, les hommes de l'arrière-garde ne s'arrêtèrent pour profiter du repas offert avec tant d'empressement par l'hôte des Deux-Clefs qui, pour tout prix de ses peines, dut se contenter d'un salut amical du bon docteur bien connu dans cette localité et dans tous les villages avoisinants.

Trois quarts d'heure plus tard, la petite troupe, en suivant les bords de la rivière, arrivait au rendez-vous.

Grâce à l'érudition communicative du médecin, Guillaume aurait pu, si des distractions fréquentes causées par des arrêts de Sultan qui chassait les poules d'eau dans les joncs, n'eussent détourné son attention, pu savoir sur Guebviller bien des détails qu'il ignora par sa faute.

Il aurait appris que cette ville, un des centres industriels les plus considérables de l'Alsace, pour la filature, le tissage et le blanchiment du coton, de la laine et du lin, n'était au VIII[e] siècle qu'une villa, puis au XII[e] qu'un village fortifié dépendant de la riche abbaye de Murbach; qu'elle eut successivement à souffrir dans les siècles suivants des attaques des routiers, des Armagnacs et des Suédois; mais c'est à peine s'il prêta l'oreille au dramatique récit de l'effroyable inondation causée vers la fin du XVIII[e] siècle par la rupture des digues du lac du Ballon; et le départ d'un lièvre déboulant tout à coup du pied d'un chêne et poursuivi par Sultan à travers les vignobles renommés qui couvrent les pentes de l'Oberlinger, l'empêcha d'entendre la savante monographie del' ancienne église de Saint-Léger, l'un des plus beaux monuments religieux de l'Alsace.

A dire vrai, toutes ces choses importaient peu au braconnier et à plusieurs de ses compagnons, qui se réjouissaient beaucoup plus à l'idée de faire un solide déjeuner avec des saucisses grillées, et arrosé de ce délicieux vin blanc de Guebviller renommé dans toutes les Vosges, où le cru de Kitterlé en particulier jouit d'une réputation sans pareille.

Neuf heures venaient de sonner au clocher de la nouvelle église, lorsque le docteur et son escorte entrèrent dans la grande rue. Comme à Soultz, la foule était nombreuse pour voir les francs-tireurs, mais moins bruyante et plus anxieuse.

Les ouvriers comme leurs patrons paraissaient plus effrayés que dans les autres villages; ceux-ci parce qu'ils savaient que l'en-

nemi ne manquerait pas de les frapper d'une énorme contribution de guerre, les autres parce que le bruit s'était répandu que les Allemands, jaloux de leur industrie, ne manqueraient pas de briser les métiers, leur gagne-pain, et d'incendier les fabriques.

C'est rude de penser que l'hiver approche, que l'argent manque et qu'il n'y aura pas de travail. Des femmes pleuraient leur enfant au sein, leurs maris, sombres et inquiets, erraient autour des groupes des francs-tireurs qui, après avoir formé les faisceaux, avaient rompu les rangs, et les uns debout, les autres étendus sur les marches en grès rouge de l'église, déjeunaient à la hâte ou fumaient leur pipe, pendant que deux ou trois d'entre eux, originaires du village, s'entretenaient vivement avec leurs parents et leurs connaissances.

De tous côtés s'élevaient des imprécations contre les Allemands, la terreur semblait cependant dominer la colère.

M. Schültz était entré à l'église pour prier, trois autres volontaires venaient aussi de s'agenouiller devant l'autel ; parmi eux le brasseur reconnut Conrad le bûcheron.

Il se ressouvint du scapulaire que Thérèse avait cousu à la veste du jeune homme, et dans sa prière le nom de la fille de l'aubergiste de Landser vint tout naturellement sur ses lèvres avec ceux de Marguerite, de Louise et de Marie.

Longtemps il demeura absorbé dans ses pensées, les coups de sifflet et la rumeur qui se produisit aussitôt au dehors l'arrachèrent à ses pieuses méditations.

Conrad était demeuré seul dans l'église ; ils sortirent ensemble.

— Tu seras un bon soldat, mon garçon, dit-il en posant sa main sur l'épaule du jeune homme, car tu es un bon catholique.

Le paysan le regarda en rougissant de plaisir, puis baissa les yeux et répondit presque bas :

— Elle m'a fait promettre de prier Dieu quand je pourrais.

— Et tu tiens ta parole ; c'est bien, très-bien. Ceux qui comme nous ont des anges gardiens sur la terre sont bien heureux.

— Seulement, à présent que nous allons entrer dans la montagne, nous ne trouverons pas souvent d'église.

— On peut prier partout, Conrad ; crois-tu que celui qui a créé cette plaine et ces montagnes ne t'entende pas ailleurs ?

— Oh ! si, fit le bûcheron, qui avait promené un instant son regard autour de lui.

Du haut du perron encadré dans sa haute colonnade, la grande chaîne des Vosges se présentait dans toute sa beauté.

On les voyait se dresser à l'horizon dessinant dans le ciel leur longue ligne ondulée. Non pas nues et déchiquetées comme les Pyrénées avec quelques coulées de verdure le long de leurs flancs abruptes, ravinés, gris et noir, mais descendant lentement vers la plaine comme les marches d'un escalier géant formé par un entassement de montagnes superposées, puissantes, arrondies, semblables à un océan de verdure dont les vagues énormes se pousseraient en se dressant les unes par-dessus les autres. Le soleil, en versant sur elles une nappe éblouissante de lumière, illuminait chaque relief, faisant ressortir les moindres accidents de terrain, accentuant chaque ton de nuance différente dans une même teinte, depuis le vert presque jaune des prairies jusqu'au vert presque noir des sapins couronnant leurs cimes.

Çà et là des ombres gigantesques estompaient la place des vallées ; ici étincelait une cascade, là une ligne tortueuse d'un rouge sombre indiquait le ravin tracé par un torrent ; là se découpait vivement sur le tapis de gazon un groupe de sapins dont les grandes ombres, se projetant sur la prairie, semblaient vouloir escalader les montagnes derrière lesquelles apparaissaient, se profilant sur le ciel et baignées dans une lumière rose ou violacée, les têtes énormes de la Kahlenvassen ou du ballon de Guebviller, chauve et chenu comme le front d'un vieillard.

Des bêlements lointains se mariaient aux mugissements des bœufs paissant en liberté dans les hauts pâturages, d'échos en échos se répondaient les sons prolongés de la trompe des pâtres vosgiens ; et cette

voix immense qui s'appelle le murmure de la forêt, cette plainte éternelle des sapins qui n'a de comparable en majesté que le grondement sourd de l'Océan, passait en planant sur tous les bruits de la vallée.

Chrétien et montagnard, Schültz comprenait la voix de la montagne ; il étendit la main et répéta :

— Celui qui a créé ces choses a aussi créé le grain de sable que le vent emporte, le moucheron qui bourdonne, le vermisseau qui rampe ; son oreille entend croître le brin d'herbe au fond de la vallée, nulle part il n'est sourd à la voix de celui qui le prie.

— C'est ce que ma mère me disait quand j'étais enfant, c'est ce que m'a répété mon père quand je suis devenu homme ; je vous remercie de me le rappeler, car les temps sont bien durs.

Ils redescendirent le perron et rejoignirent Guillaume qui, la carabine à l'épaule, se promenait devant les faisceaux.

Au bout de la rue on apercevait les derniers rangs des francs-tireurs qui partaient pour Munster.

La foule consternée s'écoulait lentement.

— A présent que ceux-ci sont partis, les ennemis vont venir, dit une femme.

— Et ils pilleront le pauvre monde, ajouta une autre.

— Pas d'armes! pas d'armes! grondait un ouvrier, les poings crispés.

— Pas d'armes, nous sommes trahis, vociféra un grand gaillard à mine patibulaire ; je demande la levée en masse.

— Tu aurais mieux fait de ne pas te faire exempter, répondit une des femmes; on t'en aurait donné, des armes.

— Quoi? fit-il d'une voix insolente, et ton mari donc?

— Mon mari a fait son temps en Crimée et en a rapporté la médaille ; aujourd'hui il a cinq enfants.

— Raison de plus pour qu'il aille les défendre. Quand la patrie est en danger, il faut que tout le monde parte, ou personne, et il entonna : *Mourir pour la patrie......*

Bientôt une bande de tapageurs se joignit à celui-ci et, un torchon rouge au haut d'un bâton, ils se mirent à parcourir la rue.

— Même ici, même à la frontière, murmura le géant, je ne croyais pas la France si malade ; et jetant son fusil sur ses épaules, il partit avec ses camarades.

La petite troupe remonta la vallée qu'arrose la Lauch, traversa Buhl, dont l'église domine la vallée ; Lautenbach, célèbre par la source qui jaillit sous l'autel même de la chapelle de Saint-Gangolf et qu'une pieuse tradition veut avoir été transportée miraculeusement du fond de la Champagne en Alsace, tourna dans le délicieux vallon au fond duquel se blottit frileusement Linthal, et commença à gravir les pentes boisées de la Kahlenvassn, partie sud-ouest de la gigantesque muraille semi-circulaire qui entoure de ses bras de pierre la vallée de Munster.

Jusqu'à la montagne, M. Schültz était demeuré silencieux et sombre ; mais, quand il se vit transporté dans ces forêts séculaires semblables à celles dans lesquelles s'étaient écoulées les années de son enfance et de sa jeunesse, quand il commença à aspirer l'air vivifiant tout imprégné des âcres parfums du pin et des plantes aromatiques, ses préoccupations du moment firent place à ses anciens souvenirs ; il redevint causeur, expansif, presque gai, et comme une flamme se ravive à mesure qu'on l'élève au-dessus du globe au fond duquel elle pâlissait faute d'air, il se sentit revivre et rajeunir.

Le montagnard par sa nature tient de l'aigle, il s'étiole dans la vallée, sur les hautes cimes il est roi.

En leur qualité d'éclaireurs libres, Guillaume, Conrad et le brasseur n'étaient nullement astreints à suivre pas à pas la colonne à laquelle ils étaient attachés, surtout dans des régions où il n'y avait absolument rien à craindre de la part de l'ennemi.

Aussi longtemps pourtant que la route des voitures, en multipliant ses lacets pour adoucir les pentes, traversa les prairies inférieures qui sont comme les franges du manteau de verdure que la

montagne laisse traîner dans la vallée, ils continuèrent à cheminer à côté de leurs camarades.

Mais quand, après une heure et demie de marche à travers de magnifiques futaies, pleines d'ombre et de fraîcheur, ils arrivèrent à un point où l'escarpement de la montagne a forcé les ingénieurs à multiplier les circuits pour rendre les rampes praticables, le géant s'écria tout à coup :

— Messieurs, je n'y tiens plus ; voici un sentier de schlitte qui doit nécessairement conduire dans le haut de la forêt, je vous rejoindrai à la descente de Sondernach. J'ai été schlitteur, moi aussi, et puisqu'en voici l'occasion, je veux en profiter pour revoir nos bûcherons dans les taillis et les pâtres dans les hauts chaumes.

— Nous vous accompagnerons aussi, s'écrièrent à la fois Guillaume et le bûcheron, en s'écartant du gros de la troupe.

— Et moi donc, messieurs, ne me ferez-vous pas l'honneur de m'admettre dans votre compagnie ? dit le docteur Marcus.

— La montée sera peut-être un peu rude pour vous, objecta le Taureau.

— Oh ! soyez sans inquiétude pour mes vieilles jambes, mes bons amis; elles sont un peu sèches, c'est vrai, et mes mollets ne feraient pas honneur à un suisse de cathédrale, mais je les connais depuis longtemps, et elles connaissent aussi la montagne, que j'ai arpentée assez souvent pour que ma société ne vous soit pas tout à fait inutile si jamais vous n'avez voyagé par ici.

— Moi, je n'ai jamais dépassé la forêt de Rouffach, dit le bûcheron.

— Et moi la vallée de Saint-Amarin et le Rothenbach, ajouta le braconnier.

— J'ai traversé une fois la Kahlenvassen, mais, si jeune, que je ne me rappelle plus qu'une chose, fit le brasseur, c'est qu'il y avait de la neige et que je redescendis la montagne dans une schlitte, et enveloppé dans une peau de bouc à laquelle on avait laissé les pattes, qui me faisaient peur.

— Allons, allons, je vois que non-seulement je ne vous serai pas inutile, mais qu'au contraire il pourrait bien arriver que je vous sois nécessaire, reprit le docteur en descendant de cheval.

— Mais nous, vous nous abandonnez donc? demanda le blessé.

— Pas le moins du monde, monsieur Ricard, vous avez un excellent guide, et en tous cas vous n'auriez qu'à suivre le chemin tracé. De plus vous avez assez marché avec votre blessure qui, Dieu merci, n'est pas grave, mais que la fatigue pourrait enflammer. Vous êtes beaucoup meilleur cavalier que moi, montez à ma place, et tout ira pour le mieux, si surtout vous veillez avec soin à ce que mon porte-manteau ne se détache pas.

Il fallut en passer par ce qu'il voulut, et pendant que l'arrière-garde s'éloignait, les quatre explorateurs commencèrent à gravir cet escalier aussi roide qu'étroit qui, composé de rondins posés parallèlement les uns au-dessus des autres, produit le même effet qu'une échelle gigantesque posée à plat sur un talus, et servant à descendre les schlittes ou traîneaux chargés du bois débité sur les hauts plateaux.

Contrairement à ce qu'avaient pensé ses compagnons, le docteur, avec ses grandes jambes, grimpait le sentier de schlitte comme il eû monté son propre escalier.

Guillaume, beaucoup moins habile, préférait passer sous bois : là aucune difficulté ne l'arrêtait, il était chez lui.

— Ce n'est pas la première fois, monsieur le médecin, que vous escaladez ces sentiers de casse-cou?

— Il n'y a pas deux mois encore, répondit le docteur, que j'ai grimpé celui-ci même, par un bel orage et une pluie torrentielle, mais j'avais été appelé en toute hâte, et je fus bien récompensé : je coupai trois jambes et un bras dans ma journée. Belle opération.

— Il était arrivé un malheur? demanda Schültz.

— Oh! il en arrive souvent, et c'est un métier dangereux que celui de schlitteur; je me souviens qu'un jour un marin me disait : Les pêcheurs ont toujours la mort à la bouche, et il avait raison

parce que c'est principalement par la bouche qu'on se noie, mais on pourrait dire des schlitteurs qu'ils ont toujours la mort aux pieds.

— C'est vrai, fit Guillaume, quand je pense que ces braves gens descendent cet escalier, les jambes en avant le corps en arrière et retenant de toute leur force les deux cornes de leur schlitte, chargée le plus souvent à faire frémir, cela me donne le frisson.

— Et dire qu'il suffit d'un faux pas, s'écria Conrad, d'un seul faux pas pour.....

— C'est-à-dire qu'il suffit que le talon glisse sur un rondin, ou que la schlitte en poussant vous prenne le pied, interrompit le brasseur, voilà un homme perdu, la schlitte le renverse, lui passe sur le corps, et le lamine comme une feuille de plomb.

— En temps sec, cela n'arrive pas souvent, dit le bûcheron ; malheureusement, dans la montagne, il pleut souvent.

— Et puis ils sont si imprudents, ajouta le docteur ; tenez, voici comment le dernier accident dont je vous parle est arrivé :

A un kilomètre d'ici un peu sur la gauche, dans la forêt de sapins, il y a un chantier de schlitteurs qui travaillent pour la scierie de Zel. Pour la plupart, ces bûcherons étaient de braves gens, pas tous cependant comme vous allez voir, et entr'autres un jeune homme de vingt-huit ans, solide gaillard, beau parleur qui, après deux années de garnison à Paris, en avait rapporté ces belles idées qu'on appelle les idées démocratiques et qui sont un commencement de ramollissement du cerveau par les liqueurs fortes.

Naturellement, le Parisien, comme on l'appelait, ne croyait plus en Dieu, du moins il le disait, était joueur, ivrogne, débauché, et pourtant travailleur ; ce qui est rare parmi les républicains. Le jour, il n'avait guère le temps de parler, mais le soir, en fumant sa pipe avec les autres auprès des cabanes, devant un bon feu de copeaux, il se moquait de la religion, des prêtres, de ceux qui vont à la messe le dimanche au lieu de gagner leur journée, ou qui travaillent le lundi au lieu de se reposer.

Les vieux branlaient la tête, mais comme il avait bonne langue il les embarrassait du premier coup et faisait rire d'eux.

Un dimanche il était resté au chantier avec trois ou quatre autres qu'il avait débauchés mais qui, moins actifs que lui, avaient ajouté le lundi au dimanche, au lieu de remplacer un jour par l'autre et se contentaient de ne descendre au village qu'après l'office, pour bien faire voir qu'ils n'y assistaient pas.

— Si nous descendions jusqu'aux chênes, dit l'un d'eux, il y a beaucoup de champignons, nous en ramasserions un panier, que nous porterions à Linthal, pour les faire cuire à l'auberge; il n'y a rien qui fasse boire comme cela.

— Allons-y, fit un autre. Viens-tu, Parisien?

— Passez devant, je vous rejoindrai à la fontaine, où je vais descendre ma schlitte; donnez-moi seulement un coup de main pour la placer.

Ils la conduisirent en haut du sentier, les cornes tournées vers l'échelle et partirent, le laissant la charger.

— Doucement! dit tout à coup Guillaume, en faisant un signe de la main.

Tous se turent et demeurèrent immobiles.

— Passez-moi votre fusil, monsieur Schültz, c'est un coq.

— Il est chargé à balle.

Le braconnier fit un signe de tête signifiant: je le sais bien, mais donnez toujours.

Le brasseur lui donna l'arme.

Alors, se glissant avec des précautions infinies, il avança d'arbre en arbre, se dissimulant de son mieux et évitant de produire le moindre bruit. Quant à Sultan, roide sur ses quatre jambes, la tête tendue, la queue droite, il ressemblait à ces chiens de bois que les bergers taillent avec leur couteau dans un morceau de sapin.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent jusqu'à ce que le coq, rassuré par le silence absolu, commençât à chanter.

Alors, sans prendre aucune précaution, Guillaume courut au pied de l'arbre sur lequel l'oiseau comme tous ses pareils s'étourdissait par son propre bruit, et fermait les yeux pour ne pas se distraire de sa sauvage harmonie.

Presque aussitôt un coup de feu retentit dans le silence de la forêt. Sultan fit trois bonds et happa au vol le lourd gibier que la balle du chasseur avait transpercé.

— Superbe coup et superbe coq, s'écria Schültz, en soupesant l'oiseau dont les longues plumes noires avaient le lustre bleuâtre de l'aile du corbeau.

— *Tetras alpensis*, famille des gallinacées, tribu des logopèdes, chair succulente mais indigeste, dit le docteur.

— Ça vaut toujours mieux que des pommes de terre, remarqua le bûcheron.

— Mais moins qu'un officier prussien, répondit Guillaume.

— Oh! ça, nous en avons mangé hier et nous en mangerons demain, s'écria Conrad.

— Et en attendant, le docteur nous terminera son histoire, reprit Schültz.

— Je vous disais donc, continua le médecin en poursuivant son ascension, que les deux bûcherons étaient partis, laissant le Parisien à l'ouvrage. Les champignons abondaient, ils en remplirent leur panier et, trouvant sans doute le chemin plus commode, se mirent à descendre l'échelle.

Derrière eux, à cinquante pas peut-être, le Parisien conduisait sa lourde schlitte en homme habitué au métier.

— Quel dommage, cria-t-il, que vous ne soyez pas deux curés et que nous ne soyons pas en république? Je vous lâcherais ma schlitte dans les reins.

Voulut-il faire le geste, y avait il un échelon pourri; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au même instant, il poussa un cri terrible.

Les autres se retournèrent épouvantés, ils ne virent que le traîneau

qui, abandonné sur la pente, glissait sur eux avec la rapidité d'une flèche.

Ils voulurent fuir, ils n'en eurent pas le temps; tous deux furent renversés violemment et la schlitte, continuant sa course folle, alla se briser au bord de la fontaine, où les gens qui revenaient de la messe en aperçurent les débris.

Evidemment il était arrivé un malheur. Ils coururent à l'échelle.

A moitié route, deux bûcherons étaient étendus sanglants, l'un avec un bras, l'autre avec une jambe brisés. Le Parisien, plus haut, était dans un état bien pire encore : ses deux jambes étaient broyées; on les porta aux cabanes et l'on vint me prévenir à Zel, où je me trouvais par la permission de Dieu, et d'où je partis aussitôt avec le curé.

C'est ce jour-là que je fis quatre opérations coup sur coup. Mais ils étaient trop abîmés. Le Parisien me mourut entre les mains, un de ses camarades expira le lendemain, le seul qui survécut fut celui qui avait le bras emporté; il ne pouvait plus travailler. Un bon curé eut pitié de lui, il est marguillier dans un village voisin et sert la messe tous les jours de la semaine : le dimanche, il chante à vêpres. On dit qu'il a une jolie voix.

Ils étaient arrivés en haut du sentier de schlitte : quelques cabanes s'apercevaient à gauche, groupées sous les sapins; çà et là gisaient de grands arbres, les uns émondés à la hache, les autres ayant encore toutes leurs branches, d'autres enfin coupés par tronçons de dimension voulue pour être livrés aux séjares et convertis en planches. Sur le sol gazonné, on pouvait voir des tas de copeaux pour le feu et de bourrées dont plusieurs centaines déjà liées n'attendaient plus que le transport; mais le silence régnait dans le chantier, d'où les bruits de guerre montés de la vallée avaient dispersé les ouvriers.

— Triste chose que la guerre! murmura le docteur. Partout elle fait le désert par la terreur ou par la mort. Vous ne reverrez pas vos amis les bûcherons aujourd'hui, monsieur Schültz.

— Peut-être sont-ils plus haut?

— Plus haut, vous ne trouverez même plus d'arbres ; nous touchons presque à la région des chaumes.

— Déjà ?

— Mais oui ; nous avons atteint la région des broussailles, mille à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer ; et ce sentier forestier va nous mener aux prairies.

Le docteur avait raison ; les arbres, serrés d'abord, ne tardèrent pas à s'éclaircir, s'espaçant de plus en plus, puis ne formant que de rares bouquets rabougris auxquels succédèrent les buissons de hêtres et quelques saules nains, de dessous lesquels avec un bruit d'ailes strident comme celui que produit la perdrix en partant, s'envolaient de loin en loin le petit tetras blanc des neiges et des gelinottes rousses, qu'on ne retrouve qu'à des altitudes considérables.

Après la forêt géante, la forêt naine, après celle-ci des champs immenses de bruyères déjà desséchées par le froid et frissonnant tristement sous la brise.

Ces champs formaient plateau, mais au delà la montagne se relevait en pente douce, couverte d'un fin gazon émaillé des dernières fleurs de la flore alpestre, piquant de points d'or, de pourpre et d'azur le manteau vert tendre de mousses mêlées de rochers dont les pointes noires et anguleuses faisaient saillie au milieu de touffes de rhododendron et d'airelles myrtiles, toutes chargées de leurs baies couleur de corail.

Le docteur Marcus s'arrêta. Dans ce champ, une foule de petits sentiers à peine reconnaissables formaient un inextricable labyrinthe.

— Eh bien ! messieurs les montagnards, par où passons-nous ? fit-il d'un air de triomphe.

Ses compagnons se regardèrent en hésitant.

— Munster doit être dans cette direction, dit enfin le brasseur.

— Et voici probablement le sentier, ajouta Guillaume.

— Ou plutôt celui-là, reprit Conrad.

— Le premier vous ramène à Rouffach et le second vous conduit à Vissorth, s'écria le docteur. Eh ! eh ! vous n'avez pas trop mal fait de me permettre de me joindre à vous. Voici la vraie direction.

— Mais nous redescendons, s'exclamèrent les montagnards.

— Oui, pour contourner un ravin qui nous barre le chemin direct. Oh ! oh ! ne craignez rien, c'est le sentier de mon jardin, je le connais.

— Votre jardin est drôlement placé, docteur.

— Un peu loin, peut-être ; mais en revanche, c'est une serre froide incomparable, reprit le médecin en arpentant rapidement le champ de bruyère qui penchait vers le nord, et la Providence y cultive pour moi les fleurs les plus rares à côté des plantes les plus utiles, l'arnica montana, la gentiane jaune, la belle pensée des Vosges, le framboisier de Suède aux fruits savoureux, les plus délicates variétés de rhododendron, l'angélique des Pyrénées, l'anémone couleur de soufre, l'euphraise, le gaillet, le... Mais je n'en finirais pas si je voulais vous nommer toutes les plantes rares qui croissent ici. Tournez à gauche de ce rocher, monsieur Schültz. Hein ! comment trouvez-vous cela ?

— Superbe, magnifique, quel charmant vallon, et quelles prairies !

— C'est précisément par ce vallon que nous allons redescendre et qui nous conduira dans la vallée ; mais nous avons du temps de reste et, si vous ne vous sentez pas fatigués, je vais vous mener à un endroit de mon jardin d'où l'on jouit d'un point de vue comme peu de Parisiens ont la possibilité d'en voir du haut de leurs balcons.

Et d'abord, messieurs, vous voyez que je ne suis pas égoïste et que je permets aux troupeaux de se promener dans les plates-bandes de mon jardin botanique.

De tous côtés en effet, sur le flanc de la montagne, paissaient de nombreux troupeaux de bœufs et de vaches, broutant gravement le

gazon parfumé, ou couchés sur la pelouse ; d'autres se promenant avec lenteur, en mêlant leurs longs beuglements au son des clochettes suspendues au cou des grands bœufs blancs conducteurs, que dans le pays on appelle les armalliers ; d'autres encore, les pieds de devant plongés dans le cristal d'un petit lac bleu comme le ciel, buvant lentement et détournant la tête pour regarder les voyageurs avec leurs bons grands yeux étonnés.

Çà et là, couchés auprès d'un petit chalet rustique, des pâtres montagnards tout vêtus de gros habits de toile rousse, ou faisaient bouillir dans des chaudières posées sur un trépied le lait de la traite du matin, ou sculptaient nonchalamment un simple morceau de bois, qui, devenu entre leurs mains patientes, pipe, jouet, meuble ou coffret, sera échangé après le retour des troupeaux contre un couteau neuf, un vêtement, ou des provisions. Enfin, pour compléter ce tableau, que l'on ne retrouve que sur les plus hautes montagnes, d'autres pasteurs assis sur les pointes les plus élevées de l'immense escarpement et se détachant sur l'horizon comme les statues qui couronnent un édifice, surveillaient tous les pâturages et de temps en temps soufflaient dans leur longue trompe d'écorce, ou d'un signe détachaient à travers les pâturages un des chiens assis auprès d'eux pour ramener au troupeau quelque génisse d'humeur trop vagabonde.

Toujours du même pas régulier et infatigable, le docteur, qui avait repris la tête de la colonne, gravit l'immense talus de verdure, puis arrivé au faîte, il s'arrêta, le bras étendu vers l'horizon, et s'écria :

— *Ecce terra! Ecce vallis!* voici la terre, voici la vallée.

Ses compagnons l'avaient rejoint et, debout près de lui, planaient à douze cents mètres de hauteur au-dessus de la vallée.

A leurs pieds, cette ravissante contrée que l'on a appelée la Suisse française, se montrait dans tout son ensemble. Découpée irrégulièrement dans sa ceinture de rochers dont les pentes gazonnées ressemblaient, à cause de la distance, à des murs à pic, elle laissait plonger le regard dans ses vallons sillonnés de torrents tumultueux

s'élançant du pied des montagnes pour aller assaillir sur ses flancs la Fecht, sortie du Rothenbach et s'allongeant comme un serpent d'argent à travers la vallée principale. Ici l'œil se reposait sur les coteaux dorés par les pampres déjà jaunissants; les prairies et les champs cultivés ne se distinguant dans l'éloignement que par la différence des teintes et n'offrant aucun relief; les villes, qu'on dirait bâties par des nains, les fermes, les hameaux semés çà et là comme un troupeau éparpillé dans la bruyère ; là il plongeait à travers les rochers jusqu'au fond d'affreux précipices tapissés de plantes alpestres, ou dominait des forêts qui vues d'en haut ressemblent à des champs de fougères d'un vert sombre, puis se heurtait aux massifs contre-forts du Rothenbach et du Houck qui, à l'extrême limite d'une mer pétrifiée au plus fort de la tempête et dont chaque vague est une montagne, lancent dans les airs leurs cimes majestueuses, ou se prolongeant à travers les brumes de l'horizon jusqu'aux plaines de l'Alsace, entrevoyait les miroitements bleuâtres de ses lacs et de ses rivières et les lignes indécises à peine indiquées dans le ciel par les plus hautes cimes du Jura.

Telle, du haut de la Kahlenvassen, apparaît la vallée du Munster telle la voit de son œil puissant l'aigle planant dans les abîmes de l'air.

Du fond de la vallée étendue à leurs pieds, aucun autre bruit ne montait que le grondement des écluses, le sifflement de la vapeur, et le retentissement régulier des machines mises en mouvement dans les magnifiques palais élevés à l'industrie au milieu de cette nature agreste, tantôt riante et paisible, tantôt grandiose et sauvage.

Longtemps les trois montagnards contemplèrent ce spectacle splendide, en écoutant le docteur Marcus qui, désignant successivement à leurs regards les principaux établissements industriels se groupant dans la plaine, les chalets dispersés sur les hauteurs, ou les ruines de châteaux couronnant les rochers, leur racontait l'histoire chevaleresque, pastorale et commerciale de la vallée.

— Aujourd'hui, disait-il, des temps féodaux il ne reste plus que le souvenir et quelques pans de murailles; la vie pastorale s'est réfugiée sur les hauteurs, et l'industrie règne presque exclusivement dans la plaine dont elle a accaparé tous les cours d'eau pour faire mouvoir ses seize cents métiers mécaniques et les soixante mille broches de ses filatures; mais ce n'est ni à l'épée des chevaliers, ni aux troupeaux de ses agriculteurs, ni aux métiers de ses modernes souverains que la vallée de Munster doit ni son nom, ni sa prospérité première.

Ce n'était qu'un désert sauvage et ignoré, quand une colonie de ces moines qui ont défriché les deux tiers de l'Europe et dont les dépouilles enrichissent aujourd'hui ceux-là même qui affectent de les traiter de paresseux ignorants, vint se fixer, sous la conduite d'Oswald, disciple du pape saint Grégoire, à l'endroit même où plus tard, à l'ombre protectrice de l'abbaye, naquit et se développa Munster, nom qui, comme vous le savez, signifie à la fois couvent et cathédrale.

Les soi-disant républicains ont horreur des couvents. C'est pourtant là qu'est née, dans des siècles violemment tourmentés, la vraie vie républicaine, s'appuyant sur le principe, aujourd'hui si illusoire, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Pour les déshérités de ces temps, le seul asile contre la violence était la courageuse protection du cloître. La croix seule avait le privilége d'imposer respect à l'épée. Des villages naquirent spontanément autour de la cathédrale et couvrirent bientôt la vallée, prospérant sous le patronage des moines et formant à leur exemple une sorte de république entre les membres desquels les biens restèrent indivis.

Cette république modèle, perdue au sein des Vosges, vécut heureuse et paisible pendant près de six siècles, jusqu'au jour où, vers 1354, aveuglée par sa prospérité, Munster se donna aux empereurs d'Allemagne qui, au prix de son bonheur tranquille, lui octroyèrent, avec le titre de ville impériale, le triste privilége de guerroyer contre les habitants de Colmar et de nombreux seigneurs jaloux de ses richesses.

Au XVIe siècle, la petite république était bien déchue et ne conservait guère que le souvenir de ses premiers siècles de bonheur quand, poussant à bout l'ingratitude dont pourtant elle avait eu tant à souffrir, elle se laissa gagner à la Réforme, c'est-à-dire à la révolution luthérienne, dont le masque d'austérité religieuse sous lequel elle se présentait gagna facilement à sa cause les populations fières et pures des montagnes.

Le puritanisme remplaça dès lors le catholicisme dans la vallée comme dans les montagnes environnantes, et imprima surtout à la population pastorale ce cachet de tristesse grave, qui est comme le reflet du remords secret causé par une ancienne apostasie.

Vous verrez dans la montagne beaucoup de familles, dont les mœurs ont continué à demeurer pures, mais chez qui cette joie communicative et simple qui est le privilége du paysan catholique a fait place à une sorte de roideur silencieuse; sérieux jusqu'à la tristesse, les pasteurs et les autres montagnards semblent, non-seulement dans leur simplicité, mais jusque dans leur costume austère et sombre, porter le deuil d'un bonheur perdu.

Du reste, suivez-moi; nous allons, sur la route de Sondernach à Metzeral, rencontrer une des principales marcaireries (1) appartenant à un riche marquart anabaptiste dont j'ai sauvé le fils mourant il y a quelques années, et qui se fera un plaisir de nous héberger.

— Si cela le réjouissait de nous donner aussi à manger, dit Guillaume, je ne refuserais pas, pour ma part; l'air de la montagne m'a mis en un appétit à me donner envie de tailler une grillade sur un de ces bœufs qui nous regardent.

— Homme prosaïque! s'écria le docteur Marcus; songer à manger, quand on a sous les yeux un semblable spectacle.

1 On appelle ainsi les petits chalets établis à la limite des bois pour la surveillance des pacages et dans lesquels on prépare le fromage.

— Cela n'empêche ni de manger ni de boire, reprit le bûcheron.

— Allons donc, amis, fit le docteur; tout aussi bien je vois que vous ne m'écouteriez plus; du moins s'il faut en croire le proverbe : ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Ils redescendirent l'escarpement, mais, au lieu de rentrer dans le champ de bruyère, tournèrent dans le vallon d'où jaillissait une source d'eau limpide formant un ruisseau où sur le sable d'or se jouaient des truites.

— Quel dommage que nous n'ayons pas le temps de les pêcher! fit Conrad.

— Bah ! répondit Guillaume, ce poisson-là, ce n'est bon qu'après dîner, et je n'ai pas encore déjeuné.

Ils traversèrent Sondernach, sans s'arrêter autrement que pour s'informer si l'avant-garde avait déjà passé.

Elle n'était pas encore arrivée; ils continuèrent, sans prêter attention aux renseignements historiques et statistiques du docteur qui, sans s'apercevoir de leur distraction, dissertait sur les qualités du fromage vosgien façon gruyère, le meilleur de tous les fromages fabriqués dans la montagne, et dont chaque année il s'exporte plus de cent mille kilogrammes.

Mais en ce moment Guillaume, Conrad et peut-être Sultan luimême, ne pensaient qu'à leur prochain repas ; quant au brasseur, il songeait à ses enfants, et ce ne fut que la joyeuse exclamation échappée au bûcheron lorsqu'il aperçut enfin la marcairerie, qui le rappela à la réalité.

Certes, il eût été difficile à un observateur transporté d'un coup de baguette dans ce frais vallon qu'un ruisseau traversait en gazouillant, et au milieu de cet oasis de verdure où les bouquets d'arbres jetés çà et là dans un charmant désordre laissaient entrevoir, entre leurs branches mollement recourbées, un gracieux et pittoresque chalet coiffé de son toit de chaume, de se figurer qu'il se trouvait au centre d'une province ravagée par une guerre impie dans laquelle

les Allemands avaient appelé à leur aide toutes les découvertes de la science et où ces prétendus civilisateurs d'outre-Rhin multipliaient autour d'eux les ruines par les hideux massacres, le pillage, le meurtre et l'incendie.

De grands bœufs broutaient paisiblement l'herbe menue, les poules rustiques au plumage bariolé de noir et de blanc picoraient le gazon en caquetant sous l'œil de leur seigneur et maître, un grand coq roux coiffé de sa crête rouge comme un pêcheur génois de son bonnet phrygien.

Près de la porte de la ferme, une femme en jupe courte et en bas de couleur, debout la tête rejetée en arrière et ses bras nus arrondis à la hauteur du front, agitait gracieusement un van d'où le grain tombait en pluie d'or, laissant échapper dans sa chute les petites pailles desséchées que la brise faisait onduler comme une écharpe.

Près d'elle, d'autres femmes coiffées de la haube, bonnet noir à grandes ailes se détachant comme celles d'un papillon, et dissimulant leur taille sous une vaste camisole de perse, épluchaient des pommes de terre dont de petits cochons frétillant comme des souris venaient manger les reliefs à leurs pieds, à la grande joie d'une demi-douzaine de petits enfants blonds, roses et joufflus comme des chérubins.

A la vue des étrangers, la vanneuse, qui la première les aperçut, s'arrêta, et dit quelques mots à ses compagnes; toutes croisèrent aussitôt leurs longs fichus, abaissèrent les larges manches de leur camisole, et prirent une expression de froide dignité.

— *Gut margen*, fit le docteur en s'avançant.

— *Gut margen*, répéta la femme au van.

Les autres continuaient leur travail et baissaient les yeux vers la terre.

— Peste, dit Conrad! voilà un salut qui ne sent pas la soupe au lard.

— Qui sait, répondit Guillaume en français, la chanson vaudra peut-être mieux que l'air; ce sont des anabaptistes de la montagne,

et ces gens-là ne rient pas plus que la porte de la Hexenthurm (prison de la sorcière).

— Prends garde, elles t'entendront.

— Elles m'entendront certainement, mais aussi certainement elles ne me comprendront pas ; ici on ne comprend pas le français.

— Le marquart va-t-il bien ? continua le docteur en allemand.

— Il va bien.

— Est-il ici ?

— Il est ici.

— Ah ça, mais cette femme est un écho, s'écria Conrad en riant.

La vanneuse le regarda d'un air sévère.

— Ici on ne rit pas, fit Guillaume.

— Je désirerais le voir, dit le docteur, toujours impassible.

— Jean, vas avertir ton grand-père qu'un étranger désire le voir, reprit la femme.

L'enfant auquel elle s'adressa secoua ses boucles blondes et courut vers le chalet.

Un instant après, un bruit de sabots lent et régulier retentit sur le plancher du chalet, et un vieillard, dont les longs cheveux blancs encadraient le visage austère, parut sur la porte.

Son costume semblait dater d'un autre âge, ses bas et ses culottes étaient noirs, et par-dessus son long gilet bleu à boutons de métal, il portait un habit de laine marron sans collet mais à vastes poches.

— Bonjour, Hans, dit le docteur.

— Que la paix du Seigneur Dieu descende sur toi et tes compagnons, frère Marcus, répondit le paysan sans soulever le tricorne qui lui servait de coiffure, et il s'avança, s'appuyant sur son long bâton comme un roi pasteur sur son sceptre.

Puis, se retournant vers la vanneuse qui la première avait adressé la parole au docteur, et qui sans doute n'était qu'une des ouvrières employées à la ferme :

— Anna, dit-il, la marquarta est-elle prévenue que des frères nous sont arrivés ?

Elle baissa la tête en rougissant sous son regard sévère.

— Il y en a d'autres, ajouta-t-il en regardant ses propres filles qui courbaient le front comme des coupables, d'autres qui devraient se souvenir de ces paroles :

Quand un étranger arrivera au seuil de ta demeure, tu laveras ses pieds et tu lui serviras à boire et à manger.

— Merci, frère, nous n'avons ni faim ni soif, interrompit le docteur par bonté d'âme.

Guillaume et Conrad échangèrent un coup d'œil désespéré.

— Tu es venu dans ma maison, et tu ne me feras pas l'injure d'en sortir, reprit le vieillard, sans partager avec moi le pain et le sel.

Et prenant le docteur par la main, il se dirigea du même grand air vers la fromagerie.

C'était une maison basse mi-partie bois et pierre, et à laquelle donnait accès une contrefaçon de portique consistant en trois ou quatre poutres grossièrement équarries soutenant l'avancée du toit formant auvent au-dessus du perron.

Quoique plus vaste que les marcaireries habituelles, l'habitation de l'anabaptiste Petrus Vagner aurait difficilement pu loger sa nombreuse famille, composée de plus de dix personnes, femmes, belles-filles, fils et ouvrières, sans compter les petits enfants, si elle n'eût eu pour annexe une immense étable, où les fils non mariés et les petits enfants âgés de plus de dix ans couchaient sur la paille dorée, en compagnie ou du moins dans le voisinage immédiat de six bœufs, de plus de vingt vaches et de quatre ou cinq chevaux.

Le vieillard fit traverser à ses hôtes une première pièce renfermant un vaste foyer surmonté d'un énorme chaudron de cuivre, et les introduisit dans une seconde pièce n'ayant pour tous meubles qu'une large table grossièrement façonnée, quelques escabeaux et un lourd cadre en bois garni de paille pour le coucher.

Deux armoires dont l'une contenait les ustensiles de ménage, l'autre une vingtaine de volumes de tout format, depuis le *Catéchisme* du docteur Martin Luther jusqu'au *Paradies Gartlien* de Schmolke d'Arnt, complétaient, avec une énorme Bible in-folio du XVIe siècle ornée de gravures sur bois et posée à plat sur une console, l'ameublement de cette pièce à la fois salon, salle à manger et chambre à coucher du marquart.

A peine furent-ils entrés que la femme du fils aîné, Mathias Vagner, parut, apportant dans une corbeille de jonc un pain frais, un gros fromage de géromé et des pommes écarlates, qu'elle déposa silencieusement sur la table.

Puis elle tira de l'armoire une bouteille de vin, une cruche d'eau et des verres brillant comme le cristal.

Cela fait, elle salua en s'inclinant et se retira.

Le marquart se leva alors, souleva son nebelspalter ou tricorne, fit une prière et coupa une large tranche de géromé.

— Mangez et buvez, frères, dit-il, ne fût-ce qu'une bouchée pour attendre le repas de famille, qui sera dans une heure.

La collation fut bientôt terminée, et l'infatigable docteur demanda à son hôte de vouloir bien leur montrer sa fromagerie.

Avec la même gravité, mais non sans une vive satisfaction intérieure, l'anabaptiste fit, avec la complaisance quelquefois un peu fatigante de tout propriétaire, les honneurs de sa marcairerie.

D'abord il conduisit ses hôtes à la vacherie, puis à la laiterie, caveau à demi creusé dans la montagne et d'une propreté extrême, dans lequel le lait est conservé dans des jarres jusqu'au moment de la cuite ; il fit remarquer au docteur en particulier l'épaisseur de la crème et l'arome délicieux du laitage, arome dû surtout à l'abondance des herbes parfumées des hauts pâturages.

Ensuite il leur fit visiter un second caveau plus vaste et plus obscur que le précédent, et où les fromages sont conservés sur des rayons en sapin dans un local frais et sec où ils se mûrissent sans se gâter.

Il leur expliqua longuement les divers modes de la fabrication des fromages, les perfectionnements qu'il avait apportés dans la cuite et finit par leur raconter, avec un sérieux qui prouvait sa naïve crédulité, que lorsqu'à la fin de septembre les marquarts quittent avec leurs vaches les censes ou fromageries des hauts pâturages pour venir habiter les villages, les gnomes, esprits de la montagne, sortant de leurs demeures souterraines, conduisent leurs propres troupeaux dans les prairies, y fabriquent des fromages délicieux et pendant la nuit viennent les apporter au village dans les caves des marquarts honnêtes, tandis qu'ils s'amusent à trouer et à abimer les provisions de ceux des pasteurs qui par leur mauvaise conduite se sont attiré leur indignation.

Ces conversations, auxquelles le docteur Marcus s'intéressait beaucoup plus vivement que ses compagnons, furent enfin interrompues par le signal du repas de famille, servi sur la grande table autour de laquelle maîtres et domestiques prirent place dans l'ordre hiérarchique, et qui fut précédé de la prière en commun.

Du pain frais, du lait, des œufs, du porc bouilli, du saraï et diverses espèces de fromage délicieux, en firent tous les frais ; on y servit aussi du vin et de la bière, mais pour les étrangers seulement, les gens de la maison se contentant d'eau pure et de lait.

Un seul des fils du marquart assistait au repas; le docteur demanda où étaient ses frères.

— A la montagne, répondit le vieillard, avec les pasteurs; puis il ajouta.... sauf Gérôme,... et il poussa un profond soupir.

— Serait-il malade? demanda le médecin.

— Malade de l'âme, répondit le vieillard en levant les yeux au ciel ; il a oublié cette parole du Seigneur Dieu : Tu ne tueras pas, et il s'est engagé dans l'armée.

— Et il n'a fait que remplir son devoir! s'écria l'impétueux Schültz. Quand l'ennemi envahit notre pays, le premier devoir est de prendre les armes pour sa défense.

— Il a mal fait, reprit le montagnard avec sévérité ; son pied a glissé dans le sentier de l'iniquité, car il est écrit : Tu ne tueras pas.

— Mais si tout le monde pensait ainsi, nous serions tous égorgés jusqu'au dernier.

— Si tout le monde obéissait à la loi de ce saint livre, et Petrus Vagner montra la Bible, personne ne tuerait, et nous serions tous frères.

— Vous avez raison, marquart, fit le docteur ; nous devrions tous obéir à la loi, mais puisque les Allemands, qui sont comme vous disciples de Luther, s'insurgent contre la Bible, puisqu'ils arrivent avec leurs canons et leurs fusils pour vous piller et vous assassiner, nous avons le droit de nous défendre par les armes, n'est-il pas vrai?

— Pour sauver ta vie, tu ne transgresseras pas la loi du Seigneur, répondit le pasteur; cela est écrit.

—Alors, si l'ennemi arrive jusqu'ici, et il arrivera, que ferez-vous?

— Nous tâcherons de fuir.

— Et pendant ce temps il brûlera vos fermes, égorgera vos bœufs, vous plongera dans la misère, et remarquez que, si tous les chrétiens pensaient comme vous, il suffirait d'une poignée d'impies pour ravager la France.

— Le fils aîné du vieillard et les femmes semblèrent frappés de ce raisonnement et regardèrent avec anxiété leur chef.

— Frères, dit le paysan, cessons de raisonner sur ces choses; vous êtes mes hôtes, nous avons partagé le pain et le sel, aucune parole de dissension ne doit s'élever entre nous; vos croyances vous permettent de combattre, vous combattez et vous pensez bien faire, je n'ai rien à y objecter ; notre religion n'est pas la même ; la nôtre est toute là, il montra de nouveau la Bible ; quoi qu'il puisse arriver, nous devons obéir à la loi ; Gérôme l'a transgressée, il a mal fait, il n'est plus le fils de mes entrailles, que sa faute retombe sur lui!

— S'ils sont tous comme cela dans la vallée, ce n'est pas la peine d'aller nous y faire tuer, s'écria Guillaume indigné.

— C'est toujours la peine de défendre la France, répondit le brasseur.

Et il ajouta avec amertume :

— Du reste, il faut avouer qu'il y a progrès. Dans la Moselle, le révérend Fouinard prêchait la guerre en faveur des Prussiens; ici les montagnards ne demandent seulement qu'à les laisser faire.

— Ne croyez pas cela, monsieur Schültz, les anabaptistes ne sont même ici que le petit nombre, et ils sont les seuls qui ne croient pas la défense légitime; or, d'après une récente statistique...

Une sonnerie de clairons interrompit le savant.

— Ce sont nos camarades qui arrivent à Metzeral, s'exclama le brasseur, et nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons les rejoindre avant Munster.

Tous aussitôt quittant la table, reprirent leurs armes, et le docteur, qui depuis un moment ne parlait plus que français, idiome que ne comprenait aucun des membres de la famille du marquart, il le remercia en allemand de sa large hospitalité en son nom et au nom de ses compagnons.

— Que le Seigneur Dieu vous protége! répondit le vieillard avec une tristesse solennelle, car l'heure de l'épreuve est proche, et toute chair a corrompu sa voie.

CHAPITRE VII.

Le coup de balai du commandant Bonardel.

A peine arrivés à Munster, le brasseur, Guillaume et Conrad allèrent se mettre à la disposition du commandant Bonardel. Il se promenait devant l'hôtel de la Cigogne en compagnie du maire et de deux de ses officiers, et paraissait encore plus irrité que la veille.

Ne voulant pas l'interrompre, les trois éclaireurs s'arrêtèrent à quelques pas pour attendre.

— Que me voulez-vous? demanda le partisan d'un ton brusque.

— Prendre vos ordres, commandant.

— Oh! parbleu, c'est facile à donner, des ordres. On m'envoie ici pour me joindre aux francs-tireurs des Vosges; ils n'y sont pas, et empêcher les Prussiens d'entrer dans la vallée qu'ils saccagent depuis deux jours; nous arrivons encore trop tard.

— Colmar est donc pris?

— Ils s'y gobergent depuis deux jours, vous dis-je, et au fait qui les empêcherait? Ils ont désarmé la garde nationale, vidé les caisses, brisé les bureaux de la gare, jeté les papiers au vent, frappé une forte contribution, maltraité des femmes et des enfants, pillé les boutiques, pillé les bureaux de tabac, fait sauter le chemin de fer entre Mulhouse et Dornach, ordonné des réquisitions dans tous les villages, incendié des fabriques, tout ravagé; et quand ils ont fini, on nous envoie pour les empêcher de commencer. Mille tonnerres! il en est bien temps.

— Si nous avions eu seulement un régiment pour nous défendre, dit le maire, jamais ils n'auraient osé, quoiqu'ils fussent au moins cinq ou six mille, attaquer Colmar. Ces coquins de Badois sont aussi lâches que pillards, et je crois qu'en fait de rapacité ils rendraient des points aux Prussiens.

—On dit qu'ils en veulent surtout aux fabriques, fit un lieutenant.

— Oui, par jalousie ils brisent toutes les machines. Un des ouvriers de la filature de M. Jean Kiener, de Valbach, me disait, il y a quelques heures à peine, qu'ils sont là installés quatre ou cinq voleurs à grosses épaulettes, se vautrant avec leurs bottes boueuses sur les meubles de soie, déchirant les tapis avec leurs éperons, buvant les vins fins, et que pour profiter des derniers beaux jours, ils ont fait transporter des fauteuils, des tables et des divans dans le jardin, pour y dormir et y fumer à leur aise, en attendant que leurs escouades, envoyées dans les villages voisins, leur rapportent les contributions en argent, ou leur ramènent les bestiaux qu'ils vont chercher dans les vallées secondaires.

— Vraiment, ils ne sont pas gênés, dit Schültz.

— Oh! ils sont établis comme chez eux; il n'y a pas de jour que quelques officiers n'aillent en partie de plaisir visiter les ruines d'Holandsperg, d'où ils peuvent apercevoir leur propre pays.

— Bon moyen de se mettre en appétit, remarqua Guillaume.

— Il y a sans doute beaucoup de troupes à Valbach? continua le brasseur.

— Quelque vingtaine d'hommes; mais Colmar est si près.

— Comment nommez-vous l'homme de qui vous tenez ces détails?

— C'est un certain Fustier ou Fuster de Munster qui, après sa libération, s'est marié à Valbach où il est entré comme ouvrier dans la fabrique. Si vous désirez le voir, rien ne sera plus facile.

— Volontiers; j'aurais du plaisir à boire une bouteille de bière avec ce brave homme. Vous n'avez donc pas d'ordres à nous donner, commandant?

— Non, messieurs, pas d'autres du moins que de continuer, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, de surveiller l'ennemi et de me prévenir, dès qu'il sera possible, de tous ses mouvements.

Un quart d'heure plus tard, grâce aux indications précises du maire, les trois compagnons causaient, verre en main et comme de vieux amis, avec Fuster, un ancien zouave qui, dans ses fonctions aussi placides que peu émotionnantes de filateur, avait conservé sa physionomie toute militaire, fortement accentuée par d'épaisses moustaches rousses et une impériale de même couleur formant bouquet au bas de son visage osseux et hâlé.

Les habitués du cabaret de la Vigne-d'Or auraient bien désiré savoir ce que disaient entre eux ces compagnons, tous, à l'exception de Fuster, étrangers au pays et qui mettaient une heure pour boire à quatre deux bouteilles de bière; mais ils parlaient si bas en se penchant sur la table qu'il n'y avait pas moyen de saisir un traître mot, et que la servante elle-même, une fine mouche, en s'approchant sous prétexte de demander s'ils ne désiraient pas des noix ou du fromage, ne put pas en savoir davantage.

Seulement, à la fin de la conférence, Fuster se releva le premier en repoussant son verre, et alors les plus sourds purent entendre qu'il disait : « Ça me chausse ».

Puis, serrant la main des éclaireurs, il ajouta : « Deux et deux, » c'est entendu, et il sortit en tordant sa moustache.

Les trois autres se recourbèrent sur l'assiette de fromage posée au milieu d'eux, et reprirent leur conversation pendant quelques minutes, après quoi ils partirent à leur tour.

— Deux et deux, deux et deux, qu'est-ce que cela peut signifier ? se demandaient les habitués.

— Deux et deux ça fait quatre, et voilà tout, s'écria la servante en riant.

— Je crois plutôt que c'est le mot d'ordre, fit un buveur en clignant finement les yeux.

— C'est peut-être le secret pour se reconnaître, reprit un malin; les francs-tireurs, ça doit être quelque chose comme les francs-maçons.

— Rien de bon, je vous assure, ajouta un ex-garde-chasse révoqué pour cause d'ivrognerie; ces braconniers, c'est de la racaille.

— Et qui sait si ce ne sont pas eux qui espionnent pour les Prussiens, reprit le premier en baissant la voix et en promenant autour de lui un regard prudent.

— Dans tous les cas, ils auraient mieux fait de rester chez eux que de venir nous défendre, continua un citoyen prudent; avec leurs coups de fusil, ils mettent les Allemands en colère, et alors ceux-ci brûlent nos maisons et tuent nos cochons.

— Ça c'est vrai, firent en chœur ces bons patriotes qui, comme beaucoup d'autres ardents républicains, ne songent qu'à eux d'abord, et ensuite encore qu'à eux; les Prussiens sont les plus forts, il n'y a rien à faire, et le mieux serait de leur donner ce qu'ils demandent.

— Si cependant ils demandent l'Alsace et la Lorraine? objecta timidement un buveur plus novice.

— Eh bien, Jacques, en supposant qu'on les leur donne, crois-tu que le vin de Moselle aigrira, et que le géromé sera moins bon? répliqua l'avocat de l'invasion.

— Je ne dis pas cela, mais nous ne serons plus Français.

— Ta, ta, ta, voilà encore de tes idées cléricales; quand tu passes de l'autre côté du Rhin, est-ce que tu n'es plus Français? Nous serons des Français en Allemagne, voilà; et où serait le mal? Le tabac, nous l'aurions pour rien; le vin, nous le récoltons sur place; et puis?

— Et puis? firent les autres en secouant la tête d'un air approbatif.

— Nous ne serions plus en république, fit Jacques, qui croyait avoir trouvé un argument formidable.

— C'est-à-dire, riposta l'ivrogne beau parleur, qu'au lieu de cela, nous dirions aux Allemands: nous autres, nous renonçons à être Français,

vous, renoncez aussi à être Allemands; c'est la justice : plus de frontières, plus de droits, plus d'octrois, plus de rois, de princes d'empereurs, de nobles, de curés ou de ministres, faisons tous une république de frères, et si la Russie et l'Angleterre ne veulent pas en être, tombons-y dessus.

— Voilà qui est bien parlé, s'écrièrent les auditeurs. Eh! la fille, une tournée de kirchen-vasser.

Cette fois, Jacques ne chercha même plus une nouvelle objection; il tendit son verre comme ses camarades et but avec eux à la république universelle, magnifique invention, grâce à laquelle la patrie et la religion n'existant plus, on est dispensé de s'armer pour les défendre.

Une heure après, chacun ayant voulu répondre à la politesse du principal orateur, et les tournées de kirchen-vasser s'étant répétées plusieurs fois, les ivrognes devenus peu à peu moins pacifiques, se coiffèrent crânement de leurs bonnets de coton et bras dessus, bras dessous, sortirent du cabaret d'un pas assez irrégulier, mais chantant à pleins poumons :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus doux.

Chant qui, malgré ses prétentions guerrières, a dans certaines bouches, une signification essentiellement pacifique.

Pendant que les soldats mangeaient et se reposaient après leur longue étape à travers la montagne, le commandant continuait à recevoir des rapports sur les mouvements de l'ennemi.

Ces rapports, qui cependant n'avaient rien de bien saillant, paraissaient produire sur lui une impression extraordinaire.

Il semblait exaspéré de ne pouvoir rien tenter avec si peu de monde contre les Badois dont les coureurs se montraient un peu partout il est vrai dans la vallée, mais qui, en assez petit nombre à Colmar, n'avaient pourtant rien de bien effrayant pour un corps de

troupes braves, disciplinées, légères, qu'ils ne pouvaient songer à attaquer sur une hauteur et encore moins à poursuivre avec de l'artillerie sur les flancs d'une montagne escarpée.

Mais le commandant avait perdu la tête, lui d'ordinaire si calme et si prudent ; il était d'une agitation extrême, répétait que dans ces conditions la guerre était impossible, que le mieux, puisque le colonel Keller n'était pas arrivé, serait de repasser la montagne pour ne pas être coupé et que, s'il en réchappait cette fois, il briserait son épée à tout jamais, irait planter ses choux et laisserait les généraux dont c'est le métier faire la guerre à leur manière.

Tout cela, il le disait à haute voix en se promenant sur la place publique au milieu de ses officiers stupéfaits d'un pareil changement et d'une foule qui, déçue dans son attente, de sympathique devenait ouvertement hostile.

Le rapport d'un paysan échappé d'Eguisheim, où cinq uhlans étaient venus réquisitionner cinquante bœufs en ne donnant aux propriétaires d'autre délai que la nuit pour aller les chercher aux hauts pâturages et les rassembler sur la place de la mairie, acheva d'effrayer le commandant qui, après s'être entretenu quelques instants avec le docteur, donna ordre à ses officiers de faire distribuer à ses soldats une ration de pain pour deux jours et de se tenir prêts, à la nuit tombante, à partir pour aller passer la nuit dans une grange qui se trouvait sur la route par laquelle ils étaient arrivés, et de là reprendre au soleil levant le chemin de la montagne.

Cette détermination, qu'aucun autre motif qu'une ridicule panique n'avait pu inspirer, devint, à peine connue, l'objet de conversations peu à la louange de ce fameux exterminateur de Prussiens, qui pour la première fois inaugurait la tactique de tous ces généraux, colonels, chefs d'état-major et autres paillasses, outrecuidants, poltrons et pillards qui, sous le règne du fier Gambetta et la direction du héros de Monte-Rotondo, devaient apprendre aux ennemis de la France à mépriser ses soldats.

Jusque là les francs-tireurs des Vosges et de l'Alsace s'étaient couverts de gloire; l'indignation des gens honnêtes qui avaient mis leur confiance dans la petite troupe à peine arrivée dans leurs murs, laissait transpercer le mépris, et ce sentiment devint bientôt si général que personne ne prit plus la peine de le dissimuler.

A quoi bon, puisque M. Bonardel ne déguisait pas sa frayeur.

Les officiers et les soldats se sentaient profondément humiliés, mais la discipline et le respect qu'ils avaient encore et malgré toutes les apparences contre un chef qui leur avait donné tant de preuves de bravoure et d'énergie, ne leur permirent pas de douter de lui.

Ils partirent, sombres, silencieux, non plus clairons sonnants et plumets au vent, mais le dos voûté sous le sac, le feutre enfoncé sur les yeux et s'efforçant de ne pas entendre certains propos malsonnants, qu'ils n'avaient pas le courage de relever, ne s'en sentant pas le droit.

C'est ainsi que, sans prononcer une parole, ils arrivèrent à la grange, à un kilomètre de Munster et au flanc de la vallée.

A cent pas de la ferme, le commandant fit placer des sentinelles avec ordre de ne laisser approcher personne.

Cela fait, il commanda de former le carré et s'avança au milieu.

Son visage était pâle, l'expression de sa physionomie terrible.

— Camarades, dit-il, je sais ce qu'il a dû vous en coûter pour m'obéir; vous n'avez pas douté de moi, je vous en remercie.

Là-bas nous étions entourés d'espions qui déjà sont partis pour annoncer notre fuite; c'était ce que je voulais.

Pas plus tard que cette nuit nous allons montrer aux voleurs badois comment les francs-tireurs savent fuir, et à vos amis de Munster qu'ils ont eu tort de se défier de notre patriotisme.

Pas un mot, pas un cri, pas de feu, pas de lumière; il s'agit de balayer la plaine d'un seul coup; demain, si Dieu nous vient en aide, nous rentrerons à Munster, mais par la route de Colmar. Déposez vos sacs, ils sont inutiles, vous n'aurez besoin que de vos armes, et main-

tenant dormez jusqu'à minuit, car vous aurez ensuite besoin de toutes vos forces.

Un frémissement d'enthousiasme parcourut le carré, les mains se serrèrent avec effusion, les fronts se relevèrent, il y eut de vieux francs-tireurs qui s'embrassèrent en pleurant, ils étaient ivres de joie, tous se seraient fait tuer pour M. Bonardel, ils auraient voulu le porter en triomphe, l'acclamer de leurs cris, mais il avait dit : Pas un mot. Et ces braves gens supportèrent leur joie comme ils avaient supporté leur humiliation, sans dire une parole.

D'heure en heure dans le silence de la nuit les sentinelles posées autour de la grange se renvoyaient le cri :

— Sentinelle, prenez garde à vous.

Famine assis à la porte de la grange aboyait mélancoliquement à la lune.

On n'entendait pas d'autre bruit.

Vers une heure du matin, la lune affleura les noirs sapins et plongea lentement dans la forêt.

Famine se tut.

Les heures continuèrent à sonner aux horloges de Munster et les sentinelles à se répondre.

A quatre heures, les clairons sonnèrent la diane et des lumières s'agitèrent dans la grange.

Dix minutes s'écoulèrent, puis des commandements se croisèrent, les clairons recommencèrent à sonner en s'éloignant dans la direction de la montagne.

C'était tout ce que voulait savoir un homme qui, à cinquante pas de la sentinelle, avait passé la nuit couché dans un fossé, car il se releva aussitôt en s'étirant les membres, courut jusqu'à une ferme dans l'écurie de laquelle l'attendait un cheval tout bridé; puis il prit au grand trot le chemin de Colmar.

En passant à Valbach, il s'approcha de la fabrique et frappa avec le pommeau de sa cravache à un volet.

— *Vehr da?* (qui est là?) cria une voix de l'intérieur.

—Tous partis pour Mulbach, il ya une demi-heure, fit le cavalier.

— *Gantz gut* (tout va bien), répondit une seconde voix.

Le cavalier piqua des deux.

Alors la fenêtre s'ouvrit doucement et un homme de haute taille enjambant l'appui sauta doucement sur le chemin,

La fenêtre était basse, son camarade souleva avec effort un lourd paquet de forme allongée, ficelé dans des couvertures et que le géant chargea sur ses épaules.

Puis, son compagnon l'ayant rejoint avec un autre paquet moins lourd, ils s'enfoncèrent dans un massif d'arbres traversé par la route, et s'éloignant à travers la prairie ils gagnèrent le pied de la montagne et sans proférer une parole rejoignirent le sentier qui conduit à Munster.

A peine à un kilomètre de l'endroit où ils se trouvaient, on apercevait les lumières d'un petit village que les premiers rayons du jour commençaient à faire pâlir.

— C'est égal, dit alors Fuster, tout va bien qui finit bien, mais il s'en est fallu de fort peu que nous n'y ayons laissé notre peau.

— Nous aurions du moins pu l'y faire trouer, reprit le Taureau des Vosges, je ne m'attendais pas à trouver un chien étendu en travers de la porte.

— Et il faut dire que vous l'avez étranglé un peu proprement.

— Pauvre bête! il faisait son devoir en voulant avertir ses maîtres du danger, et il y était parvenu.

— Pour leur malheur, monsieur Schültz, car si l'officier avait dormi je lui aurais fait comme vous avez fait à l'autre; mais il étendait la main vers son révolver et, foi de zouave! il était temps que mon grand couteau lui arrivât dans la poitrine; sans quoi........

— Mauvaise guerre que cela, murmura le brasseur, mauvaise guerre. Je ne sais pas si je n'aurais pas mieux aimé le laisser se défendre.

— Bah! moi, je n'ai pas la manche si étroite et, quand il s'agit de tuer ou d'être tué, je préfère tuer. Mais, à propos, voulez-vous me passer votre paquet?

— Non, il ne me pèse pas trop pour un major. D'ailleurs nous allons arriver à la chapelle.

— Si vous le faisiez marcher!

— Il n'a pas de bottes; dans ces pierres, il nous retarderait.

— J'en ai bien pris une paire à son camarade, mais j'aime autant les garder pour moi. Dites donc, il n'est pas mort, votre major?

— Du tout, je le sens remuer.

— Ce doit être un jeune homme.

— Ma foi, je n'en sais rien, je l'ai ficelé sans le voir.

— Ça se connaît au poids; les vieux sont tous obèses.

— Alors c'est, comme vous le dites, un des jeunes. Du reste, nous verrons.

— Savoir si les camarades auront fait aussi bonne chasse au Holandsperg; j'aimerais à y être pour voir Guillaume habillé en paysan servir de guide à des amateurs de points de vue. Quel saut il leur aura fait faire du haut de la tour au pied des rochers!

— C'est à peine s'ils sont arrivés; il y a quatorze kilomètres par la montagne, et d'ailleurs la chasse ne peut pas commencer avant huit ou neuf heures du matin au plus tôt.

— C'est ça qui va être amusant; pourvu qu'il ne se fasse pas pincer.

— Ce coquin de major commence à se faire lourd, interrompit le Taureau, donnez-moi un coup de main pour le changer d'épaule.

— Si nous le portions à deux?

— Vous plaisantez; nous n'avons pas deux cents pas à faire pour arriver au haut de la montée.

— Il n'y en a pas même cent, voici l'auberge.

— Reste à savoir s'il n'y a pas de Prussiens? Il me semble entendre un cheval.

— C'est celui de l'aubergiste, un bon cheval habitué à porter des

sacs de farine et des barils de bière. Décidément nous avons la main heureuse.

Et avançant de quelques pas.

— Ohé Jean! cria-t-il.

— Qui m'appelle ? répondit l'aubergiste.

— C'est moi, Fuster.

— Tu te promènes matin, l'ami ; qu'y a-t-il pour ton service? Tu n'es pas seul?

— Non, j'ai un camarade avec moi ; nous revenons de la chasse, et je viens te prier de me prêter ton cheval pour porter mon gibier à la ville.

— Ils sont bienheureux d'avoir envie de plaisanter, grommela l'aubergiste, qui s'occupait à empaqueter ce qu'il avait de plus précieux pour le soustraire à la rapacité des pillards.

A genoux devant une corbeille bourrée de foin dans laquelle sa femme et lui achevaient d'emballer leur vaisselle à la clarté d'une chandelle plantée dans une bouteille, l'aubergiste était si occupé à nouer une corde qu'il ne se retourna même pas quand les deux chasseurs entrèrent.

— Salut, Jean et la compagnie, fit Fuster.

— Salut, répondit l'aubergiste.

— Peux-tu te charger de notre gibier? continua le zouave.

— Oui, pose-le sur la table, nous l'attacherons sur la corbeille.

— Je crains que ce ne soit un peu lourd, ricana l'ouvrier.

— Je le crains aussi, fit le brasseur en posant son fardeau sur la table.

— Dieu du ciel, qu'est-ce que cela? s'écria la femme stupéfaite.

— Notre chasse, parbleu!

— Votre chasse! s'exclamèrent à la fois l'hôtelier et sa femme.

— Ah! nous ne chassons pas les moineaux par le temps qui court, riposta le prétendu braconnier en défaisant les nœuds qui serraient la couverture.

— Bonté du ciel! c'est un malade que vous emportez dans son lit.

— Un mort peut-être.

— Ni l'un ni l'autre. C'est un major badois que nous venons de cueillir dans le pavillon de M. Kiener, où il s'était établi sans permission, et que mon camarade, sans lui donner le temps de passer son uniforme, a roulé dans ses draps comme une cigarette et emporté sous son bras.

L'aubergiste regarda avec stupeur le colosse qui souriait.

— Je savais bien, dit-il, qu'il y a quelques années, il y avait dans la montagne un homme qui passait pour pouvoir faire des choses aussi extraordinaires, et qu'on appelait à cause de cela le Taureau des Vosges; mais je vois que le camarade n'a pas le poignet moins solide.

— Et tu ne te trompes pas, s'écria Fuster, ce brave franc-tireur est précisément le Taureau des Vosges.

L'aubergiste demeura ahuri, tortillant son bonnet entre ses mains et contemplant le brasseur avec une expression si comique de terreur et d'admiration que celui-ci ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Quant à la femme, elle s'était enfuie dans la chambre voisine, criant : Michel! Barthélemy! Pierre! Louise! Jeanne! vite, vite, levez-vous pour venir voir M. le Taureau des Vosges, vite! vite!

Cet appel fut suivi d'une dégringolade générale, d'un trottinement de petits pieds nus sur le plancher, et d'une invasion bruyante de la cuisine par une troupe d'enfants en costume plus qu'incomplet, et qui cherchaient à se cacher les uns derrière les autres, ne montrant que leurs grosses faces roses encadrées de cheveux blonds ébouriffés, et ouvrant de grands yeux bleus qui brillaient de curiosité entre leurs paupières gonflées par le sommeil.

Son couteau entre les dents, comme s'il eût voulu disséquer son prisonnier, M. Schültz défaisait gravement le bâillon qui serrait la bouche du pauvre Allemand.

Un instant le major demeura rouge et presque violacé étendu sans mouvement sur la table que dépassaient ses jambes nues et maigres comme celles d'un vieux coq, puis il aspira largement l'air deux ou trois fois, se souleva sur son séant et ouvrit ses petits yeux gris et ronds que l'éclat de la lumière faisait papilloter.

C'était, non pas un jeune homme, comme l'avait cru le brasseur au poids, mais plutôt un petit vieillard très-vert, avec d'épais favoris gris, une moustache énorme, un nez effilé et mince dont la pointe crochue descendait comme un bec d'oiseau sur la lèvre supérieure et dont une ligne rouge fortement marquée vers le haut indiquait chez son propriétaire l'habitude de porter des lunettes.

— Eh bien! major, comment nous trouvons-nous de la promenade? demanda Fuster.

L'Allemand lui jeta un regard furieux, et sans répondre, ramena la couverture sur ses épaules.

— Donne-lui un verre de schnic ou de kirchen-vasser, fit l'ouvrier, ça lui débrouillera les idées.

— Mes habits, dit alors le major d'un ton méprisant.

— Ma foi, répondit Fuster en riant, j'ai bien fait un paquet, mais il n'y avait pas de lumière et je ne réponds pas qu'il ne manque rien à l'appel. Nous allons voir, et il se mit à fouiller dans le second paquet.

— Bon! voici d'abord une tunique, dit le brasseur.

— Et encore une tunique, ajouta l'ex-zouave, plus une casquette d'uniforme, plus une valise qui pèse pas mal.

— C'est la mienne, grogna le major.

— S'il y a un pantalon dedans, tout ira bien, ajouta M. Schülz; l'ami, regardez si vous en trouverez un.

— C'est inutile, il n'y en a pas, gronda le prisonnier en étendant la main pour reprendre son bien.

Mais déjà l'aubergiste avait fait sauter le cadenas, et trois ou quatre montres d'or roulèrent sur la table.

— Oh! oh! s'écria le zouave, voilà ce qui s'appelle un cumulard, officier supérieur et horloger à la fois.

— Oui, fit le brasseur, et la fabrique où il se fournit n'est pas loin d'ici; toutes ces montres portent le nom de François Ménard, horloger à Colmar.

— Voici aussi des couverts d'argent, dit l'aubergiste en déroulant un papier de soie.

— Et des boucles d'oreilles de femmes avec du verre aux pendants.

— Dites donc des diamants, madame Jean; ces messieurs sont trop connaisseurs pour se contenter de morceaux de verre.

— Tout ceci est ma propriété, s'écria le major avec un accent furieux, laissez tout cela.

— Tu n'es pas un soldat, tu es un voleur, et tu mériterais d'être pendu, répondit le brasseur en le foudroyant du regard; cette valise suffirait pour faire envoyer toute une bande de brigands au bagne : la police décidera ce qu'elle veut faire de toi, à Munster. Fuster, cherche-lui un pantalon.

— Il n'y en a pas, il n'y a que des bijoux.

— M. Jean pourra peut-être en prêter un?

— Moi! prêter mes habits à un Allemand, oh! non.

— Comment faire, alors?

— Comment faire avec des pillards de cette espèce? s'écria Fuster, je vais vous le dire : les conduire pieds nus, en chemise et la corde au cou.

— J'ai bien une vieille jupe, s'il a froid, dit la femme de l'aubergiste.

— C'est cela, donnez la jupe, brave femme, sur la carriole on ne le verra pas.

Elle apporta la jupe en futaine grise, et Fuster consentit à rendre les bottes.

— Je suis baron d'Alten Schloss, conseiller de son altesse le sérénissime duc de Bade, major de.....

— Allons, leste! habille-toi ou marche en chemise comme il te plaira; les majors de ta sorte ne sont que des pillards avec effraction, des assassins et des voleurs, et ces gens-là, je suis sans pitié pour eux.

— Je refuse de marcher.

— C'est bon, on te portera; Fuster, passez-moi une corde, je vais le lier sur le cheval; il ne s'agit pas d'attendre ici que tes camarades viennent nous fusiller comme des chiens; me comprends-tu?

Il paraît qu'il n'y avait pas à se tromper sur le sens de ces paroles, car M. le major, baissant singulièrement le ton, consentit à revêtir, au grand ébahissement des enfants, le costume mi-parti guerrier mi-parti féminin, et à prendre dans cette tenue nouveau modèle d'officier supérieur en tunique et en jupons, le sentier du reste fort isolé qui, de la chapelle de Virh-au-Val, conduit à Munster.

A la même heure ou à peu près, les francs-tireurs, guidés par le docteur Marcus à travers la forêt de Vilbach et d'étroits sentiers qu'il fallait une connaissance parfaite des lieux pour pouvoir suivre sans s'égarer, arrivaient dans les taillis qui obstruent une partie de l'entrée de la vallée secondaire d'Eguisheim, et se massant dans un pli de terrain, attendaient avec une impatience fiévreuse au pied de la colline qui forme l'étranglement de la vallée de Munster en face du Holandsperg, gigantesque rocher de 630 mètres d'altitude, que couronnent des ruines séculaires.

La matinée était claire et froide, un petit vent du nord faisait frissonner les feuilles sèches des chênes dans les gorges et agitait doucement les noirs sapins sur la montagne. Dissimulés derrière des troncs d'arbres, deux ou trois francs-tireurs s'étaient postés au haut de la colline pour observer de plus loin quand le jour le permettrait. Seuls, le commandant, le docteur et Famine, se promenaient sur la route ormant allée au milieu du taillis.

Le ciel commençait à blanchir et les crêtes des montagnes à se

détacher sur un fond encore sombre, mais qui du blanc passait peu à peu au rose tendre et à l'orangé, le froid se fit plus sensible, puis le ciel se colorant de plus en plus, les pins commencèrent à se profiler comme des découpures noires appliquées sur un fond de pourpre éclatant, des rayons de flammes traversèrent obliquement les branches les plus élevées des sapins et un faisceau de lumière rasant les plus hautes cimes alla frapper obliquement les ruines de ces trois tours d'Eguisheim dont l'aspect pittoresque frappe tous les voyageurs et qui, grâce à leur position oblique, indiquent aux habitants des campagnes environnantes par le jeu des ombres l'heure réelle mieux que ne pourraient le faire les meilleures horloges.

— A quelle heure attendez-vous les Badois ? demanda le docteur au commandant.

— De huit à dix heures probablement, répondit M. Bonardel. Et à vous dire vrai, plus tôt ils viendront, plus ils me feront plaisir. Je crains que leurs espions n'éventent notre ruse, et alors il nous en échapperait une partie.

— Ceux de la plaine, peut-être.

— Vous voulez dire de la vallée. Oh non, ceux-là je les tiens, nos vedettes les signaleront de loin s'ils font mine de bouger et, comme ils ne peuvent passer que par ici, il faudra bien que nous nous disions un mot. Mais la troupe chargée de réquisitionner à Eguisheim pourrait redescendre du côté de l'Alsace en emmenant les bœufs, ce qui serait une grande perte.

— C'est vrai, dit le docteur, mais il est peu probable que nous ayons cela à redouter.

— Depuis que ce coquin de Bernard nous a si bien trahis, je me défie de mon ombre, dit le commandant, et je donnerais beaucoup pour qu'il fût neuf heures.

— Il n'en est pas encore six.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr, regardez plutôt l'ombre de la Veckmund.

— Qu'est-ce que cela ?

— La tour carrée la plus au sud des trois et qui a l'air de bouder sur son rocher isolé.

— Ces tours ont donc chacune un nom particulier ?

— Oui, la seconde se nomme la Vahlenbourg et la plus septentrionale la Dajesbourg.

— Je ne comprends pas pourquoi elles sont ainsi séparées les unes des autres.

— Il est probable qu'autrefois au contraire elles étaient reliées par une enceinte continue ; je crois même en avoir découvert quelques vestiges, mais ces murailles qui dataient du XIe siècle, époque à laquelle la forteresse fut bâtie par Hugues IV, d'Eguisheim........

— N'avez-vous pas entendu quelque chose, docteur ?

— C'est Famine qui fouille dans les feuilles mortes.

— Vous disiez ?

— Que ces murailles furent abattues dans le XVe siècle à la suite de la *guerre des Six-Oboles*.

— Jamais je n'ai entendu parler de cette guerre-là.

— Elle a pourtant eu lieu, répliqua le docteur, et pour le motif futile qui lui a donné son nom.

— C'est bien possible.

— C'est certain, et voici comment la chose arriva. Un certain Herman Clée chassé par son maître, bourgeois de Colmar, alla se plaindre à un certain seigneur que les bourgeois avaient banni de leur sénat, de ce que ce maître lui avait fait tort de six oboles bien qu'il y eût preuve écrite de cette dette.

Pierre d'Eguisheim n'eut garde de laisser échapper cette belle occasion de se venger ; il acheta la créance, s'empara de plusieurs bourgeois et les fit jeter en prison en exigeant une grosse somme pour le tort prétendu causé par le non-payement des six oboles.

Les bourgeois de Colmar, furieux de ces procédés, répondirent aux injustes réclamations du seigneur et de ses alliés en prenant les ar-

mes; on se battit avec acharnement, mais enfin les bourgeois eurent le dessus et le château d'Eguisheim, attaqué par les troupes de la ville, fut emporté d'assaut le jour de la Fête-Dieu 1466.

La forteresse fut livrée aux flammes et Herman Clée, premier auteur de la guerre, pendu haut et court aux créneaux de la Veckmund.

— Vous êtes une encyclopédie vivante, docteur, et sans vous il es probable que je serais mort sans avoir su l'histoire des trois tours.

— Pour la compléter, reprit le docteur en souriant, j'aurais dû ajouter que depuis elles ont joué un grand rôle dans la sorcellerie du pays, et qu'en 1568 on brûla sur le rocher une pauvre sorcière accusée et convaincue, disent les chroniques du temps, d'avoir marié sa fille au fils aîné du diable et d'avoir dansé à cette occasion la ronde du sabbat avec les sorciers et les sorcières du pays. Si même........

Il s'arrêta court et étendit la main du côté de la montagne d'où le vent apportait un bruit de mugissements lointains.

— Ce sont les bœufs qui arrivent, dit M. Bonardel, il y en a encore au moins pour une heure. Mais d'ici là, si je ne me trompe, les Badois vont faire éclairer le passage; ce sont des gens prudents avant tout.

Les deux promeneurs rentrèrent dans les fourrés, accompagnés de Famine, qui d'humeur peu vagabonde se coucha à leurs pieds.

Pour une journée d'automne la matinée bien qu'un peu froide était exceptionnellement belle, le soleil en montant lentement dans le ciel d'un bleu que ne troublait aucune vapeur éclairait successivement les ruines, les rochers, les forêts et les dernières pentes des montagnes, refoulant devant lui les brouillards qui roulés comme un long bourrelet cotonneux flottaient sur les rives de la Fecht.

Jamais le Holandsperg ne s'était montré plus grandiose, debout sur son gigantesque piédestal de rochers.

Trois jeunes officiers badois se promenaient devant l'église de Vintzeinheim, occupée par un poste d'une vingtaine de soldats.

Ils n'avaient rien à faire, paraît-il, car l'un d'eux tirant sa montre, une montre très-belle, mais qui ne lui avait pas coûté cher, dit à ses amis :

— Une excursion ne vous tenterait-elle pas, men hers ?

— Pourquoi pas ? cela nous mettrait en appetit pour déjeuner. Venez-vous, her von Thalberg ?

—Je ne le puis pas, mein her; à dix heures je dois aller prendre les ordres du major von Alten Schloss, à Valbach.

— Pour le déménagement sans doute.

—Oui, il fait transporter ce qu'il y a de mieux dans le riche mobilier du pavillon à son château de Baden-Baden.

— Son château ! fit en riant le premier officier; l'avez-vous visité, Thalberg ?

— Non, mais le major dit que c'est très-beau.

— Une grange, mon cher, une mauvaise ferme, pas davantage.

— Dans tous les cas sa grange sera bien meublée, mon cher; le major a déjà pillé quatre ou cinq campagnes : tableaux, pendules, literie, tables, pianos, argenterie, je suis persuadé qu'il en a réuni pour plus de cent mille francs à Valbach, où je vais les faire charger.

—Fortune de guerre, mon cher, il fait bon d'être officier supérieur dans ce temps-ci ; nous autres, nous sommes moins bien partagés.

— Oh ! moi, je ne me plains pas, j'ai expédié par une bonne occasion deux ballots de soieries à mon père...

—Moi, j'ai pris seulement quelques montres et des bijoux, interrompit le troisième; seulement je tremble d'avoir pris du faux, je ne suis pas connaisseur, et ce serait bien désagréable.

— Nous avons un ouvrier bijoutier qui a longtemps travaillé à Paris, reprit le her von Thalberg, c'est lui que je consulte.

— C'est votre ordonnance, je crois?

— Oui, c'est moi qui l'ai choisi. Quand on me loge dans une maison, il y vient naturellement, alors je lui dis : Regarde ceci, regarde cela, et quand il me dit : C'est de l'or, c'est de l'argent, je ne

réponds rien, mais je pense : voilà qui va bien, et quand nous partons, je mets par distraction l'objet dans ma valise.

— Ce gaillard de Thalberg, il n'y a que lui pour avoir des idées, s'écrièrent les deux autres.

— Oui, et pour croquer le marmot, quand vous allez faire une charmante excursion, répondit-il d'un air à demi fâché.

— J'aimerais mieux prendre un bijou, que prendre l'air, repartit le petit lieutenant her von Anspach.

Il paraît que ce jeu de mots avait été répété quelques centaines de fois, car les deux autres officiers comprirent.

Aussi rirent-ils beaucoup et très-fort.

— Allons, au revoir, von Thalberg; venez-vous, Max?

— Comment donc?

Et, bras dessus bras dessous, les deux officiers imberbes, faisant traîner leur sabre sur le pavé, prirent la rue qui de l'église conduit au pied des coteaux couverts de vignes.

Là, ils tournèrent à gauche, longèrent quelques instants la base de la colline, prirent toujours à gauche un chemin qui traverse les vignes et qui après vingt-cinq minutes d'ascension s'enfonce à droite sous l'épaisse voûte formée par d'énormes châtaigniers.

En véritables touristes, les deux amis s'arrêtèrent pour admirer le point de vue qui de cet endroit est réellement admirable, moins cependant à cette heure que dans l'après-midi où l'on aperçoit, non-seulement le Kaysersthal et la chaîne de la Forêt-Noire, mais où le jeu des rayons solaires, en produisant de grandes lignes nuancées d'un vert plus ou moins sombre, met en relief les profondes découpures produites par les vallées sur le versant occidental de la montagne.

— Si j'étais son altesse royale le grand-duc de Bade, voilà où je ferais construire mon palais, s'écria le lieutenant von Anspach. D'ici, il n'aurait qu'à se mettre à son balcon pour surveiller la moitié de son royaume.

— D'abord, faudrait-il qu'il lui appartînt, répliqua Max.

— Naturellement, mon cher, cette partie sera à lui; d'abord, nous sommes limitrophes; en second lieu, Strasbourg est notre capitale naturelle, puis enfin ce sont les Badois qui à eux seuls auront conquis l'Alsace.

—Je ne dis pas non; seulement je crains fort que la Prusse nous fasse tirer les marrons du feu.

— La Prusse en aura bien assez pour sa part : la Moselle, la Champagne et la Normandie, avec Paris comme sous-préfecture; aux Bavarois le Dauphiné et la Provence ; aux Saxons, l'Orléanais; aux Wurtemburgeois...

— Et à la France, mon cher?

— La France a fait son temps, nous la supprimons. Ne dirait-on pas que d'ici on touche Colmar du bout du doigt?

— Non-seulement Colmar, mais tous les villages qui l'entourent. Voici Logelbach; un peu à droite, vous voyez cette grande tache noire au milieu?

— Parfaitement. C'est une maison brûlée.

— Elle me rappelle une bonne histoire. Figurez-vous, mon cher, qu'il y a trois jours ce gros paquet de charbon était un hôtel, pas mauvais, je vous en réponds, et même si célèbre pour ses pâtés d'étourneaux, que le général Wittich, un fameux gourmet comme vous savez, voulut profiter de son séjour à Colmar pour aller y souper avec les généraux Houtheim, Kranski et quelques autres bonnes fourchettes.

— Si nous continuions notre route, vous me raconteriez l'histoire en chemin, fit von Anspach.

— Volontiers, mon cher; j'étais précisément logé à cette auberge lorsque tout à coup je vois arriver l'état-major de nos gourmands.

— Un bon souper pour vingt-cinq personnes et un bel éclairage, crie le général.

L'hôtelier et sa femme, tout effrayés, se multiplient; ils dévalisent leur basse-cour, pillent leur cave, allument toutes les bougies, courent aux provisions et finissent par improviser un magnifique souper.

Les officiers s'en donnent à cœur joie, boivent à la Prusse et à chacun des Etats de la Confédération, à l'armée, aux généraux, à tant de choses et à tant de personnes, que les cerveaux s'allument, et qu'après une dernière bouteille de champagne, son excellence le général Wittich qui a le vin gai, crie tout à coup :

— Garçon ! une bouteille de fine pétrole.

Et les autres de rire.

Le garçon apporte du fine champagne.

— C'est du fine pétrole que j'ai demandé, vociféra le général en lui envoyant la bouteille à la tête.

Tout ahuri, le maître d'hôtel arrive avec le pétrole demandé.

— Votre dîner était excellent, mon cher, lui dit le général, et je veux vous en récompenser par un bon conseil. Si vous avez quelque chose de précieux, faites-en un paquet et déguerpissez au plus tôt.

— Mais, Excellence...

— C'est à prendre ou à laisser, mon cher, et d'un coup de couteau le général décapite la bouteille, arrose la nappe, saisit une bougie et tout prend feu, mais si vite, si vite que c'est à peine si la société eut le temps de se sauver.

Quant à la maison, elle a flambé comme paille. Hein ! voilà ce qui s'appelle une bonne farce !

— Pour peu que ça continue, on apprendra aux Français qu'ils en sont pas les seuls à avoir de l'esprit.

Tout en se racontant de charmantes anecdotes du même genre, les deux amis, après avoir dépassé non-seulement la châtaigneraie, mais un bois où dominaient particulièrement les essences de chênes et de hêtres, étaient arrivés au pied d'un monticule couvert d'arbustes et de broussailles dans lesquels disparaissait le sentier.

Ils auraient eu grand'peine à atteindre la base du château, et surtout la seule porte par laquelle on puisse pénétrer dans les ruines, lorsqu'à travers le taillis ils aperçurent un paysan qui, une hache à la main, coupait du bois pour en faire un fagot ; auprès veillait un

grand chien qui, assis sur ses pattes de derrière et les oreilles dressées, les regardait avec défiance.

— Eh! toi, arrive ici, cria le lieutenant von Anspach.

Le paysan passa sa hache à sa ceinture et s'approcha en tortillant humblement son bonnet entre ses doigts.

— Tu vas nous conduire aux ruines, drôle, dit le beau Max.

— Que me donneront vos seigneuries pour ma peine?

— Des coups de plat de sabre sur le dos si tu n'obéis pas tout de suite, comprends-tu?

— Je suis un pauvre père de famille qui...

— Bon, bon, marche toujours, brute de Français.

— Vos seigneuries ne sont que deux? demanda le bûcheron

— Ah çà! rustre, est-ce que tu songerais à faire l'insolent? répliqua von Anspach en armant son révolver, marche devant, et tâche de marcher droit.

Le bûcheron siffla son chien et commença à monter.

— Ces brutes de Français, nous finirons par leur apprendre à obéir, dit Max.

Les deux amis se mirent à rire.

La porte principale ouverte au sud est aujourd'hui inaccessible par suite de la rupture du pont-levis qui la rattachait au rocher; pour pénétrer dans le château il faut maintenant le contourner complétement à travers des buissons et des pierres ébranlées jusqu'à une espèce de poterne donnant accès dans une grande cour.

Mais là il faut gravir l'escarpement à l'aide des pieds et des mains.

— Monte le premier, dit Max.

Le paysan s'accrocha aux buissons et commença à escalader la muraille.

— Quel lourdeau! s'écria von Anspach, nous allons lui montrer comment on grimpe, et remettant son pistolet à sa ceinture, il se disposait à descendre dans le fossé, quand une vive fusillade éclata tout à coup dans la plaine au-dessous d'eux.

— Les Français ! s'écria Max, ils nous ont coupés et s'avancent vers Vintzeinheim, nous sommes perdus.

Et ils s'élancèrent vers le halier.

— Ah! brigand de sort ! je suis accroché, hurlait Guillaume en cherchant à se dégager des racines d'un gros buisson. Conrad ! Conrad ! ils se sauvent, tire dessus !

De l'autre côté des décombres on entendit rouler des pierres, puis Conrad apparut à l'ouverture de la poterne.

— Où sont-ils ? où sont-ils ?

— Ils se sauvent, tire dessus !

Les deux Allemands couraient à toutes jambes.

Le bûcheron fit feu.

La balle coupa une branche à deux pieds au-dessus de leur tête et rebondit dans le rocher.

— Coquin de buisson ! brigand de buisson ! rugissait le braconnier, qui finit enfin par se détacher.

— Je les ai manqués, fit Conrad consterné.

— Parbleu ! je les ai bien plus manqués, moi, et là juste au moment où je croyais les tenir; les avoir menés jusqu'ici et les avoir vus s'envoler à ma barbe, ça c'est trop fort. Enfin le mal est fait, apporte-moi mon fusil et allons voir ce que c'est qui a effarouché le gibier.

Ils se rapprochèrent du bord du rocher surplombant la vallée de Munster. Il était impossible d'être mieux placé pour tout voir.

Un cordon de francs-tireurs fermait entièrement la gorge de la vallée, et coupait toute communication avec la plaine du côté de Colmar.

D'autres francs-tireurs en plus grand nombre sortaient du fourré dans lequel plonge la base des montagnes d'Eguisheim et rabattaient vers Vintzeinheim un grand troupeau de bœufs fuyant pêle-mêle dans le plus grand désordre avec des soldats badois écrasés par les bœufs affolés ou abattus sous les balles.

— Sus ! sus ! criait M. Bonardel ; pas de quartier, mort aux Prussiens !

Et le rideau des francs-tireurs avançant au pas de course et s'ouvrant à mesure que s'élargissait la vallée, poursuivait les fuyards le sabre-baïonnette dans les reins, poussait devant lui Badois et bœufs, leur coupant le chemin de la montagne et les acculant dans le cercle infranchissable de rochers qui, du côté des Vosges, ferment la vallée de Munster.

Jamais Famine n'avait assisté à pareille fête ; il bondissait au milieu de la mêlée, mordant à droite et à gauche avec ses grandes mâchoires de loup et des glapissements de hyène en chasse.

— Quelles belles opérations ! murmurait le docteur, qui suivait la chasse furibonde avec ses grandes jambes, sans même avoir le temps de s'occuper des morts ou des blessés que les fuyards semaient sur leur route.

Du haut de leur observatoire où les enchaînait la curiosité, Guillaume et son compagnon non-seulement dominaient l'action, mais voyaient les effets de l'alarme à mesure qu'elle se propageait dans la plaine : les Badois des villages prenaient les armes, se barricadaient sur les places et dans les rues ou au contraire couraient au-devant de l'ennemi ; puis, quand ils voyaient arriver le flot des fuyards, tournaient le dos et prenaient la tête de la déroute.

C'était un sauve-qui-peut général, un désordre inexprimable.

Au moment où les francs-tireurs abordaient Vintzenheim, les deux touristes y arrivaient courant à toutes jambes. Une balle renversa Max à l'instant où il entrait dans la rue, son camarade parvint jusqu'au poste et s'y jeta.

Quelques coups de feu partirent de l'intérieur de l'église, un franc-tireur tomba sur le pavé en se débattant, mais la porte ne résista pas, un groupe de chapeaux à plume s'engouffra sous les arcades, les vitraux étincelèrent sous la lueur d'éclairs intérieurs, des bouffées de fumée blanche sortirent par l'ouverture béante du portail brisé, on entendit quelques hurlements, puis les francs-tireurs ressortirent au pas de course, et la poursuite continua du côté de Saint-Gilles.

— Courons, s'écria le braconnier, ou nous arriverons trop tard,

— Courons, répéta Conrad.

Et se précipitant à travers le taillis, ils dégringolèrent la montagne du Holandsperg pour prendre part à la chasse furieuse dont le bruit montait jusqu'à eux et les enivrait.

Les bras nus jusqu'au coude, un grand tablier maculé de sang attaché à la poitrine, le docteur Marcus s'était déjà installé sous le porche de l'église de Vintzenheim.

— Où sont les camarades? s'écria Guillaume.

— Il n'y en a plus qu'un ici, répondit gravement le docteur, et malheureusement il est mort; les autres poursuivent l'ennemi et, à la manière dont ils y vont, il n'est pas probable qu'un seu l leur échappe Vous arrivez bien à propos pour m'aider, messieurs.

— Pardon, docteur, mais nous préférons nous battre.

— Et vous avez tort, messieurs, car rien que dans cette église nous avons une belle collection d'opérations à faire. Je ne vous retiens pas, cependant; toutefois avant de partir, aidez-moi à transporter sur cette table un pauvre diable dont la jambe ne tient plus que par un lambeau et qui n'en a pas pour une heure si je ne lui lie les artères. Tenez, c'est celui-ci.

— L'officier qui me menaçait tout à l'heure de son révolver, murmura le braconnier en le soulevant avec Conrad. Pauvre diable! C'était son sort, il devait mourir aujourd'hui.

— Qui sait? fit le docteur, il sera possible de le sauver, mais la jambe est perdue; une belle opération. Je m'étonne que vous ne profitiez pas de cette occasion pour y assister.

— Avec votre permission, ce sera pour une autre fois, répondit le braconnier, qui repartit en courant.

— Il n'y a pas jusqu'à Famine qui ne m'abandonne, murmura le docteur. C'est singulier combien peu on rencontre de gens aimant réellement à s'instruire; et appelant un paysan qui passait:

— Eh! l'ami, dit-il, allez me chercher le curé et venez me tenir ce blessé.

Le paysan alla frapper à la porte de la cure, mais ne revint pas.

Le curé seul vint.

Ce n'était pas par curiosité.

Tout en coupant des bras et des jambes, en trépanant des crânes fracassés, ou en fouillant avec sa sonde pour extraire des balles, M. Marcus lui raconta comment l'embuscade placée par M. Bonardel au pied de la colline d'Eguisheim avait patiemment attendu le troupeau réquisitionné par les Badois à Eguisheim, l'avait laissé s'engager dans la forêt, puis s'élançant tout à coup sur l'escorte, avait commencé cette sanglante déroute qui devait aboutir à l'anéantissement de l'ennemi dans une impasse sans issue.

— Triste chose que la guerre! dit le curé. Si encore ces horreurs taient près de finir!

— La poursuite, reprit le docteur, se méprenant sur le sens de ces paroles, ne doit se terminer qu'à Munster; c'est une expédition réel ement bien conçue et que le commandant appelle avec raison son coup de balai; avant deux heures la vallée sera nettoyée.

— Malheureusement la guerre ne sera pas finie pour cela, fit le prêtre.

— Oh, naturellement, après cela il faudra balayer encore beaucoup. Il y aura de belles opérations.

Vers midi, les francs-tireurs arrivèrent enfin à Munster; avec eux ils amenaient une vingtaine de prisonniers: c'était tout ce qui restait des Badois qui avaient envahi la vallée.

La population fit une véritable ovation à cette petite mais héroïque armée, qui par un audacieux coup de main avait purgé la vallée des pillards qui la ravageaient, et ceux-là même qui la veille avaient douté du courage de M. Bonardel, furent les premiers à rendre justice à sa valeur et à sa hardiesse.

Le soir même, la nouvelle du départ précipité des Badois campés à

Colmar acheva d'exalter la joie publique, on crut à un retour de la fortune, et le bruit se répandit que le général Verder venait de lever le siége de Strasbourg.

Au milieu de l'allégresse générale, il n'y eut de mécontents de l'événement de la journée que quelques habitués du cabaret de la Vigne-d'Or, les prisonniers enfermés dans une des salles de la mairie, le major von Alten-Schloss, auquel pourtant les largesses de la municipalité avaient permis d'échanger sa jupe de futaine pour un pantalon de drap et les deux chasseurs du Holandsperg, furieux d'être seuls revenus bredouille.

En revanche le docteur Marcus, qui ne rentra que le soir à jeun et harassé de fatigue, était radieux ; jamais il n'avait fait autant et d'aussi belles opérations dans un jour. Peu s'en fallut qu'il ne sautât au cou du commandant pour lui en témoigner sa reconnaissance.

Fort heureusement pour le commandant, que le bon docteur consentit à se contenir pour cette fois.

CHAPITRE VI.

Messieurs les Badois en campagne.

A la guerre plus que partout ailleurs les jours se suivent sans se ressembler. Dans la nuit même qui suivit le beau fait d'armes du commandant Bonardel, un émissaire déguisé en paysan arriva de Gérardmer porteur d'ordres pressés du général Cambriels.

Les Badois avaient bien évacué Colmar mais de nouvelles troupes allemandes pénétrant par Chalampé étaient entrées à Mulhouse et menaçaient la vallée de Saint-Amarin.

Le général comptait sur les francs-tireurs appuyés par un bataillon d'infanterie resté à Saint-Amarin pour défendre cette position.

Au point de vue de la richesse et de l'industrie, la vallée de Saint-Amarin est loin d'avoir l'importance de celle de Munster, dont la sépare le ballon de Guebviller et la Kahlenvassen, mais elle correspond aux trois cols de Bramont, d'Odéren et surtout de Bussang, larges échancrures creusées dans la haute muraille des Vosges et points stratégiques par lesquels l'armée prussienne pouvait facilement pénétrer dans le département des Vosges.

A trois heures du matin, les clairons sonnèrent le départ.

A quatre heures, les francs-tireurs quittaient la ville ; seulement, au lieu de se diriger comme ils croyaient devoir le faire, vers Colmar, ils remontaient la vallée, se dirigeant vers les hautes cimes du Rothenbach.

Jusqu'à Metzeral, demeure du vieil anabaptiste, la petite colonne

suivait le chemin qu'elle avait déjà parcouru trois jours auparavant. Là, au lieu de continuer vers la Kahlenvassen, elle tourna vers Lauchenkop, où elle fit sa première halte à la cense de Leuechen, l'une des plus considérables fromageries du Haut-Rhin.

Les soldats étaient tristes ; reculer est toujours décourageant, mais peut-être plus encore après un triomphe qu'après un revers.

A quoi bon vaincre s'il faut, après la victoire, abandonner le terrain que l'on vient d'emporter de haute lutte et au prix de son sang.

C'était bien la peine de forcer l'ennemi à quitter précipitamment Colmar pour que, le lendemain, de nouvelles bandes de uhlans vinssent piller Munster, incendier les fabriques, enlever les troupeaux et changer en écurie pour leurs chevaux l'église où fumait encore l'encens d'un récent *Te Deum*.

— Encore une victoire comme celle-ci, et ces gredins seront dans es Vosges, disait Guillaume à son ami le bûcheron.

— A l'heure qu'il est, ces corbeaux de malheur doivent coasser à Landser, répondit celui-ci ; ils sont entrés par Chalampé, c'est sur leur route ; qui sait ce qu'ils y auront fait?

— Ce qu'ils n'auront pas fait, c'est qu'ils n'auront pas pu le faire, les canailles ! fit le braconnier en frappant la terre avec la crosse de son fusil.

Conrad ne répondit pas, mais son visage prit une expression terrible et il passa le doigt sur le fil de sa hache.

— En route ! cria M. Bonardel, nous avons encore une vallée à nettoyer.

— A quoi bon ? grommela Guillaume.

Le partisan l'entendit.

— Eh ! eh ! l'ami, s'écria-t-il avec une feinte gaîté, tu boudes toujours parce que ton gibier s'est envolé au moment où tu croyais n'avoir qu'à poser ton chapeau dessus pour le prendre. Ce n'est pas bien ; ce ne sont pas toujours les mêmes qui ont la chance ; mais, console-toi, je te promets de te fournir bientôt l'occasion de te dis-

tinguer. Les Prussiens ne nous manqueront pas, et ton ami Conrad en aura aussi assez pour être content et pour envoyer à sa fiancée une belle croix de colonel qu'elle pourra suspendre à son cou le jour de son mariage.

Le bûcheron rougit un peu à cette allusion si directe, mais ses camarades se mirent à rire et reprirent confiance en pensant que si le commandant plaisantait ainsi contre son habitude, c'est qu'il préparait aux Prussiens quelque bon tour de sa façon.

Souvent il n'en faut pas davantage pour relever le moral des soldats et leur rendre cet entrain qui est le commencement de la victoire.

M. Bonardel savait cela, aussi affecta-t-il, pendant tout le temps de la halte, une sécurité et une bonne humeur qui en imposèrent même au docteur Marcus, observateur beaucoup moins superficiel assurément que la plupart des francs-tireurs.

Ce fut donc le cœur content que la petite troupe se remit en marche, sans se soucier de la pluie fine et continuelle que tamisaient sur sa tête de lourds nuages gris, qui semblaient soudés par leur base aux rochers du Rothenbach.

Abrité sous son large parapluie et toujours précédé du lamentable Famine, le docteur Marcus, à pied cette fois, car en certains endroits le sentier n'eût pas été praticable pour des chevaux, discutait avec un groupe de francs-tireurs, tout en gravissant l'escarpement.

Pour ce brave homme, la science était une vraie manie et, à défaut de ses chères opérations et de ses dissertations historiques, auxquelles ne pouvaient pas donner matière les prairies et les bois qui bornaient un horizon singulièrement rétréci par un ciel bas et terne, il s'était lancé dans des considérations météorologiques et expliquait à ses auditeurs bénévoles la différence essentielle qui existe entre le brouillard, la rosée et la pluie.

— La pluie, voyez-vous, monsieur Schültz, est engendrée par

l'électricité, ou plutôt par deux électricités de nom contraire, qui...

— Ne l'empêchent pas de mouiller ceux qui n'ont pas de parapluie, interrompit un franc-tireur.

— Nous nous en apercevons depuis ce matin et nous l'éprouverons jusqu'à la nuit, ajouta un autre.

— Oh! pardon, fit le docteur, la première partie de votre proposition est juste, mais quant à la seconde, elle n'est pas soutenable.

— Vous croyez qu'il ne pleuvra pas jusqu'à ce soir? docteur, demanda le brasseur.

— Distinguons, monsieur Schültz, je n'ai pas dit qu'il ne pleuvrait pas ici.

— Oh! ici ou là, peu importe, répondit le franc-tireur.

— La pluie, continua le docteur avec le même calme imperturbable, n'étant que le résultat de l'agrégation de molécules d'air liquéfiées par le froid, il s'ensuit que plus la goutte primitive part de haut, plus elle grossit dans sa chute en traversant les couches d'air inférieures, en sorte que plus nous montons plus elle devient fine, comme vous pouvez le remarquer.

— C'est vrai, fit le brasseur.

— Or, à la finesse des gouttes ou, pous parler plus correctement, à leur ténuité, j'estime que nous ne sommes pas à cent mètres au-dessous du point extrême de condensation et que par conséquent, avant d'avoir atteint la ferme de Honenborn, nous aurons traversé le nuage générateur au-dessus duquel nous trouverons le beau temps.

— Dieu vous entende! docteur, s'exclamèrent plusieurs hommes.

— Et alors vous serez témoin d'un autre phénomène : chacun de vous deviendra en se séchant un générateur de brouillard.

Tous les auditeurs éclatèrent de rire.

— Vous pouvez rire, messieurs, mais il en sera certainement ainsi; vos habits de laine réchauffés par le soleil, vaporiseront l'eau que vous recevez en ce moment; mais cette vapeur, en se répandant dans

l'air ambiant plus froid, se condensera de nouveau et autour de vous vous verrez se former une fumée qui ne sera autre chose que le brouillard.

— Et que deviendra ce brouillard? demanda un loustic.

— Ce brouillard descendra par son propre poids, se joindra au nuage que vous aurez traversé, se condensera plus fortement et retombera en pluie dans les régions inférieures.

— De manière que nous enverrons la pluie qui nous mouille, mouiller les Prussiens.

— Parfaitement! puisqu'ils sont au-dessous de nous.

— C'est dommage que nous n'emportions pas un déluge, s'écria Schültz, j'aurais plaisir à penser que c'est moi qui noye ces coquins.

La théorie du docteur avait ranimé la gaîté, les uns l'attaquaient, les autres la défendaient, deux francs-tireurs parièrent l'un contre l'autre les oreilles du premier colonel prussien qui passerait à portée de leur carabine, et il ne manqua pas de montagnards qui contèrent comment, pendant leurs chasses sur les pitons les plus élevés ils avaient, assis sur le gazon, et par le plus beau soleil du monde, vu tomber la pluie et entendu gronder le tonnerre à plusieurs centaines de mètres sous leurs pieds.

C'est ainsi qu'en approchant du Honenborn, causaient entre eux les francs-tireurs, avançant péniblement sur les pentes humides à travers un nuage épais qui diminuait peu à peu d'intensité et dont la teinte grisâtre se colorait de teintes jaunâtres.

Soudain, à la sortie du bois de sapins, des vivat se firent entendre en l'honneur du docte médecin; la petite troupe venait d'apercevoir la ferme située à la limite des chaumes, gigantesque émeraude resplendissant sous les rayons d'un soleil sans nuages.

— Eh bien! mes amis, fit le docteur en souriant.

— Vive M. Marcus! répétèrent vingt voix.

Une heure après, les francs-tireurs avaient atteint la crête arrondie qui sépare les vallées de Munster et de Saint-Amarin.

De la crête de cette muraille, haute de 1,319 mètres, et que le Rothenbach soude aux Vosges supérieures, la vue avait quelque chose d'étrange et de saisissant.

C'étaient d'abord des escarpements de verdure plongeant à droite et à gauche jusqu'à la ligne des forêts de sapins brusquement coupée par un épais rideau de nuages d'une éclatante blancheur, puis comme une mer de lait dont les vagues molles, cotonneuses, à demi opaques, semblaient emplir toute la vallée et dans laquelle se creusaient comme de larges baies les vallées adjacentes, ou s'avançaient en sombres promontoires des rochers et des pans de forêts qui semblaient nager dans cet océan fantastique ; çà et là dans ce chaos surgissaient des formes bizarres, monstrueuses, roulant sans bruit, se heurtant sans secousse, s'écroulant avec lenteur, se relevant et s'abîmant encore ; puis plus loin, immobiles, fortement éclairées, d'autres masses ici formant des îles, là un continent, des forêts, des rochers et ces dômes arrondis que leur forme a fait désigner sous le nom de ballons, ballon de Saint-Antoine, ballon d'Alsace, ballon de Guebviller, et cent autres moins importants.

Des touristes venus pour contempler les grands spectacles de la nature se seraient arrêtés plusieurs heures devant ce panorama grandiose, mais le capitaine Bonardel avait hâte de plonger dans les profondeurs de la vallée pour y rencontrer les Prussiens ; les francs-tireurs ne s'arrêtèent pas.

Ils suivirent pendant trois kilomètres environ la ligne de faîte des chaumes du Hérenberg et, arrivés sur les flancs du Rothenbach, commencèrent à descendre vers une noire forêt à demi plongée dans les nuages et d'où s'échappaient en grondant plusieurs ruisseaux confondant leurs eaux pour former la Thur, rivière qui, sortie comme la Fecht des flancs du Rothenbach, arrose comme elle une des plus riches et des plus industrieuses vallées du Haut-Rhin.

Pendant que la petite armée se dirigeait à marche forcée vers Saint-Amarin, le 25e régiment de Poméranie partait de devant Sché-

lestadt, qui venait de succomber, pour s'avancer dans la direction de Belfort, en passant par Mulhouse.

D'un autre côté, un nouveau corps de Badois venait de traverser le Rhin à Chalampé.

Comme autrefois, les barbares de la Germanie s'élançaient de toute part à la curée.

L'odeur des cadavres attirait les loups. Après des victoires inespérées, ils couraient au pillage.

Tous ces bandits du pieux Guillaume se ruaient vers la trouée des Vosges, la grande porte qui mène dans les riches provinces, où il y a des châteaux à dévaster, des fermes à brûler, des femmes à insulter, de l'or à voler, du vin à boire, des églises à profaner, et seulement une poignée de soldats pour défendre tous ces trésors.

Hurrah ! vive Luther ! vive la poétique et savante Allemagne, vive Guillaume le bien-aimé !

Le noble baron Edouard von Tipfel commandait l'avant-garde.

Pour faire avancer ses guerriers coiffés du casque en cuir bouilli et porteurs de sacs vides qu'ils avaient la perspective de remplir aux dépens des chiens de Français, point n'était besoin de la schlague du caporal, ou des coups de plat de sabre des officiers.

Le colonel s'était contenté de leur dire :

— Aux premiers arrivés les mains pleines, aux derniers quelques mauvais os à ronger.

Les nobles sentiments exprimés dans cette harangue militaire étaient de ceux qui trouvent toujours un écho dans le cœur des soldats allemands. Le colonel n'avait plus eu qu'un souci, celui de pouvoir suivre son régiment.

Ses hommes avaient des ailes aux pieds et marchaient trop vite pour que les fourgons amenés vides d'outre-Rhin pour y être ensuite renvoyés pleins, pussent arriver à temps pour faire leur chargement.

Plus rien à faire à Strasbourg, pensait tristement le baron, le gé-

néral Werder s'occupe à le brûler ; plus rien à Schélestadt, plus rien à Mulhouse où mon ami Robert a passé ; plus rien dans la vallée de Munster où travaille le besoigneux von Alten Schloss : il ne nous reste plus que la vallée de Saint-Amarin et quelques villages. De là je pourrais faire une expédition de colis, meubles, étoffes et pianos à Mme la baronne von Tipfel, qui en a bien besoin pour pouvoir tenir le rang auquel sa naissance lui donne droit, car elle descend des burgraves de Grosberg, célèbres voleurs de montagnes qui n'ont pourtant pas eu la même chance que les Hohenzollern, leurs camarades de grands chemins.

Voila ce que pensait le noble baron, en fumant mélancoliquement sa grande pipe et, à chaque fois qu'il traversait un village incendié, il entrait en fureur contre les imbéciles habitants qui s'étaient laissé piller avant l'arrivée de son fourgon, et il criait : *Forverht*, *Forverht*, en avant, en avant, en jetant des regards menaçants sur les femmes qui pleuraient aux portes et sur les enfants qui pleuraient parce qu'ils n'avaient pas de pain.

Heureusement pour lui, le colonel avait de l'avance sur les Prussiens qu'il devait rejoindre à Cernay ; cette avance lui permit de quitter la route suivie déjà par d'autres régiments et, au lieu de se diriger directement sur Mulhouse, il traversa obliquement la forêt de la Hardt et apparut inopinément à Habsheim.

Habsheim est une petite ville de 2,300 âmes, peu distante de Mulhouse et station sur le chemin de fer de Mulhouse à Bâle.

A la porte de la mairie trois ou quatre chevaux attachés à des pieux saluèrent le baron par leurs hennissements.

Un uhlan montait la garde tout auprès, à sa lance flottait une banderole prussienne.

Le corbeau badois n'était pas de taille à disputer le plus humble mouton à l'aigle de Prusse, mais il ne pouvait pas non plus se contenter des maigres reliefs qu'il lui laisserait.

Il fallait pourtant prendre un parti.

Le baron passa piteusement devant le uhlan qui lui présentait les armes et détacha un lieutenant pour savoir ce qui se passait.

— C'est un major qui réquisitionne, répondit le soldat.

— Repartez-vous bientôt ? continua l'officier.

— Je ne sais pas, dit le soldat ; demandez au major, il est là-haut.

L'envoyé n'en demanda pas davantage, et la colonne continua sa route sans même déjeuner.

— Capitaine Mayer, avait dit le her baron à son second, nous ferons halte à Landser, cela vaut mieux que d'attendre le départ de ces gens-là ; vous savez, je n'aime pas les Prussiens, ils sont trop rapaces.

— A vos ordres, her colonel, je ne les aime pas non plus ; quand ils partagent, ils mettent toujours deux moitiés de leur côté et exigent encore quelque chose pour le reste.

Her von Tipfel soupira et serra sa ceinture d'un cran. Plus d'un soldat en fit autant. Si le gros-major eût vu la manœuvre exécutée par ceux qu'il appelait *nos alliés les porcs badois*, il aurait bien ri ; il les méprisait si cordialement.

Le pantalon retroussé dans leurs grandes bottes couvertes de boue, le casque enfoncé sur les yeux, le sac de toile pendant flasque sur leur tunique courte de gros drap bleu imbibé par une pluie fine, les Badois affamés marchaient depuis près de deux heures quand à travers les arbres du pied d'une colline baignée par un petit ruisseau, ils aperçurent enfin le clocher de Landser.

A cette heure et en attendant que vînt le moment précis de mettre sur le gril les côtelettes pour le déjeuner de ses habitués, devenus hélas bien rares depuis l'occupation de Mulhouse, le bonhomme Michel Guignard, hôtelier de l'auberge du Taureau-des-Vosges, sa longue pipe à la bouche et son tablier blanc dessinant la rotondité de son respectable abdomen, regardait paisiblement tomber la pluie fine qui menaçait de durer tout le jour.

Peut-être pensait-il à Conrad, qui par un temps pareil aurait peut-

être à passer la nuit dehors; peut-être ne songeait-il qu'à une demi-douzaine de canards qui barbotaient dans une flaque d'eau noirâtre au bas d'un gros tas de fumier, ou bien, comme beaucoup d'hommes d'Etat dans leur cabinet, était-il à moitié endormi de corps et d'esprit, quand il lui sembla voir une longue ligne noire qui s'allongeait sur la route et montait du côté du village.

— Oh! fit-il, voilà qui est drôle; viens donc ici, Thérèse, toi qui as de bons yeux. On dirait un régiment.

La jeune fille s'occupait à battre une omelette, elle posa son plat sur la table, et accourut toute tremblante.

C'est peut-être eux qui reviennent, se disait-elle,

Eux, cela signifiait lui.

Et elle regarda du côté de l'église vers l'endroit d'où en partant il lui avait fait son dernier signe de main.

— Non pas là, par ici, fit le père en montrant la vallée.

— Ses yeux se tournèrent alors vers la route, mais elle devint pâle comme une morte; puis tout à coup d'une voix déchirante elle s'écria : Malheur! malheur! Ce sont les ennemis.

Puis s'élançant vers la porte elle cria de toutes ses forces :

— Les Prussiens! les Prussiens!

En un instant la panique régna dans tout le village, les mères affolées couraient appelant leurs enfants, les portes se fermaient, les paysans venus apporter leurs denrées fuyaient précipitamment, les ouvriers quittaient leur ouvrage, les ménagères cachaient leurs provisions, les hommes les quelques armes qu'ils pouvaient avoir.

Les Badois arrivèrent au milieu de cette confusion, alignés en épaisse colonne, le fusil chargé, regardant d'un air sombre et farouche et faisant résonner le talon de leurs grosses bottes mouillées sur le pavé.

Ils remontèrent la grande rue, précédés de cinq soldats la baïonnette en avant, qui criaient :

— Fermez les fenêtres!

Ils passèrent devant l'auberge et débouchèrent sur la place de l'église, d'où une dizaine se détachèrent pour aller en courant saisir la caisse chez le percepteur et au bureau de la poste.

— Halte! cria le colonel.

— Formez le carré !

Puis il s'avança vers la mairie et y entra, suivi de dix soldats et de deux ou trois officiers.

Le maire les y attendait avec son conseil.

Le baron se jeta dans un fauteuil, posa ses pistolets sur la table du conseil, et dit :

— Au nom de son altesse royale le duc de Bade, je vous ordonne d'avoir à me fournir d'ici à deux heures vingt mille francs en espèces, deux mille cigares, mille livres de pain, cinq cents livres de viande, autant de riz, trente livres de café, cinquante livres.....

— Monsieur le colonel, vous êtes le plus fort et vous pouvez exiger ce qu'il vous plaira, mais il est impossible que la ville...

— Très-bien. C'est ce que nous verrons; cinquante livres de lard, cinq cents bouteilles de bière. Si dans deux heures tout cela n'est pas payé, vous serez tous fusillés et la ville pillée. Vous avez entendu; il est dix heures et quart : à midi et quart, je serai ici.

— Vous êtes libre de sortir, monsieur le maire; vous, messieurs les conseillers, vous allez demeurer comme otages. Je vous préviens que les sentinelles ont ordre de faire feu sur vous, si vous mettez la tête à la fenêtre; du reste, si vous en avez envie, vous pouvez chanter et même danser pour vous distraire. Capitaine Mayer, vous connaissez l'auberge, je crois?

— A vos ordres, her colonel.

— Très-bien; allons déjeuner.

En sortant, le colonel fit former les faisceaux et rompre les rangs; comme il pleuvait toujours, les soldats eurent la permission de s'établir dans l'église.

Une sentinelle fut cependant mise à la porte de la sacristie, les vases sacrés étant un gage qu'il ne fallait pas abandonner.

Her von Tipfel, colonel de l'armée du grand-duc en temps de guerre, mais professeur de flûte et marchand de musique en temps de paix, se conduisait avec ses officiers en bon père et aimait à s'en entourer quand il prenait ses repas.

— Un déjeuner pour dix, cria-t-il en entrant dans la salle du Taureau-des-Vosges; quelque chose de succulent et d'abondant, des viandes de première qualité, bœuf à la gelée de groseilles, gigot de mouton aux prunes, choucroûte, du gibier, des pâtisseries, du beurre, une soupe de fromage, des andouilles au sucre, des vins fins, de la bière, du champagne et des cigares; je régale ma petite famille; tu entends, rustre.

— Je ferai de mon mieux, colonel.

— Hein! que dis-tu, chien de Français? Je suis her colonel.

— Oui, her colonel.

— En attendant, sers-nous du pain, du beurre, des œufs, du jambon de Westphalie et des viandes froides pour prendre patience.

— A vos ordres, her colonel, répondit le pauvre hôtelier en courbant le dos sous l'orage.

Il était à peine sorti, qu'avec le fourreau de son sabre le colonel brisa une bouteille.

— C'est, dit-il plaisamment, ma manière d'appeler le garçon.

Et comme l'hôtelier revenait en effet sur ses pas.

— Apporte dix paires de pantoufles, cria le baron.

— Je n'ai d'autres pantoufles que les miennes, her colonel.

— Cherches-en ailleurs.

— Rue de Colmar au coin, il y a un marchand, glapit Mayer.

Il sembla à Michel qu'il reconnaissait cette voix.

Un instant après, un enfant entra, apportant les dix paires de chaussures pour lesquelles le colonel daigna lui donner un bon payable sur l'indemnité de guerre.

Les officiers quittèrent alors leurs bottes, qu'ils posèrent sur le poêle pour les faire sécher.

Pendant ce temps, l'aubergiste apportait des viandes froides, de la bière et du vin ; il espérait émousser les appétits teutons avant le second déjeuner.

Quoique bien voisin de l'Allemagne, il ne la connaissait pas.

D'ailleurs, il avait affaire à deux ou trois des meilleures fourchettes du duché, je devrais dire couteaux, car ces gens-là mangent avec leurs couteaux, et la conversation roula bientôt sur leurs exploits.

— Vous souvenez-vous, her colonel, du fabricant Schumaker, dit le capitaine Voght ; il aurait à lui seul dévoré un jambon.

— Parfaitement, her capitaine ; un jour j'assistai comme second pour un pari à un déjeuner où il absorba trois kilogrammes de viande.

— Mais le pharmacien Jacobus le battit pourtant.

— C'est la vérité, ajouta le lieutenant Minsen, seulement il faut avouer que sa défaite fut honorable.

— Je le crois bien, Jacobus mourut d'une congestion.

— J'ai connu aussi Peter, un sergent de la 2e du 3e, qui ingurgita huit bols de café au lait avant son second déjeuner.

— Et moi, her lieutenant, fit le colonel, le jour de la naissance de mon treizième, je bus coup sur coup vingt-deux chopes de bière et deux bouteilles de chambertin.

— Vous êtes un solide, her colonel.

— Peuh ! il y en a de plus faibles. Ne trouvez-vous pas qu'il fait horriblement froid dans ce taudis, mes hers ?

— Horriblement, her colonel.

— Je parie que ce chien de Français aura ménagé son bois ; il faut lui donner une leçon, her Mayer ; faites-moi le plaisir de briser ce fauteuil et de bourrer le poêle avec les morceaux.

— A vos ordres, her colonel.

Deux officiers s'empressèrent, et le poêle se mit à ronfler.

— Hein ! entendez-vous comme il chante ; on dirait un vieil ivrogne qui cuve son vin ; je voudrais que l'hôtelier fût là pour voir comme ses meubles sont excellents pour le chauffage, s'écria le her von Tipfel.

Cela fit beaucoup rire les officiers.

— Il est dommage, fit le capitaine Mayer, que le prince de Waldeck ne soit pas ici ; rien ne l'amuse tant que de jouer des tours aux Français.

— Pourquoi pensez-vous cela ? her capitaine, demanda le colonel.

— Parce qu'il n'y a que quelques jours, à Chalampé, Son Excellence me dit :

— Mayer, faites-moi seulement ce plaisir, volez tout ce que vous pourrez attraper. Nous voulons montrer à ce peuple que ce n'est pas impunément qu il nous a malmenés dans cette guerre.

— Et Son Excellence a raison, s'écrièrent en chœur les buveurs ; A la santé de Son Excellence.

— Ah ! ça, mais dites donc mes hers, s'écria le colonel, il me semble que ce poêle fume diablement; on dirait que l'odeur.....

— C'est sans doute la laine du fauteuil, interrompit le her capitaine Alexander von Cusdermein.

— A tous les diables le fauteuil, vociféra le her Mayer en se précipitant vers le poêle : ce sont nos bottes; en voici une toute racornie.

—La mienne, s'exclama le lieutenant Schmit, le cuir est coupé.

— Il me semble qu'il l'était avant, ricana un camarade.

— Du tout, elles étaient toutes neuves, répéta le lieutenant, tandis que les vôtres ont été ressemelées deux fois.

— Les vôtres n'auraient plus pu retenir la semelle, tant la tige était usée.

— Usée ! j'en appelle à l'honorable société; voyez celle qui n'est pas brûlée,

— Ah parbleu! elle porte un numéro matricule français; vous les avez prises à quelque prisonnier.

— Et vous donc, on dirait que votre cheval.....

— Paix! paix! messieurs, fit le colonel d'un ton sévère, vous avez bien fait de prendre des bottes et vous un cheval, du moment que ce sont les Français qui payent, et ce n'est pas une raison de vous disputer; calmez-vous, her Schmit, vous *réquisiterez* une autre botte.

Les nobles paroles du chef et plus encore l'arrivée du potage, flanqué de grosses andouilles couchées sur un lit épais de choucroûte, refoulèrent toutes les colères au fond des estomacs.

Pendant qu'on servait les plats de résistance, l'état-major s'assit à table; il y avait dans la société beaucoup de barons et de chevaliers qui descendaient directement des anciens burgraves mais pour lesquels les serviettes étaient un luxe inconnu.

Von Tipfel était du nombre de ceux qui ne se rendaient pas compte de l'usage de ces carrés de linge posés sur les assiettes; il supposa que par ce temps humide ça pourrait bien être des mouchoirs; il déploya donc la sienne avec majesté, se moucha avec un bruit de clairon et la fourra dans sa poche.

Her Mayer et deux lieutenants s'aperçurent seuls de l'ignorance de leur chef, mais par respect pour la discipline n'en firent rien paraître.

Les autres n'étant pas enrhumés et ayant d'ailleurs l'habitude économique de remplacer le mouchoir en se pincant adroitement les narines entre deux doigts, jetèrent dédaigneusement les serviettes et se servirent de la nappe pour essuyer leurs longues moustaches enduites de beurre et de marmelade d'abricots.

En Prusse, les mœurs sont simples.

L'hôtelier, qui savait à quoi s'en tenir sur ce point, avait espéré faire passer sa piquette pour du bourgogne premier cru.

Tout alla bien jusqu'à ce que le her Mayer y eût goûté; mais à la première gorgée, il fit une grimace accompagnée d'un de ces jurons

dont la savante Allemagne, qui est la première en tout, a conservé le monopole, et lança la bouteille dans une glace.

L'hôtelier accourut tout tremblant.

— Crois-tu avoir à traiter des rustres? lui cria le her furieux, et nous faire avaler ce poison? Donne-nous du vin et du bon.

— Le meilleur, ou je te fais fusiller, ajouta le colonel.

— C'est ce que j'ai de mieux, mes hers.

— Oui à d'autres, l'ami Guignard ; on connaît ton caveau secret, répliqua le capitaine; envoie ta belle Thérèse chercher du cachet vert à droite en entrant.

Le pauvre Michel le regardait tout ahuri.

— M. Mayer, commis voyageur en horlogerie, murmura-t-il tout à coup.

— Maison Perret et Cie, de Genève, précisément, ricana le capitaine, autrefois ton pensionnaire et aujourd'hui ton maître.

— Le cachet vert, et tout de suite, rugit le colonel.

— Et du champagne, beaucoup de champagne, vociférèrent les officiers.

—Et le petit vin que tu réserves pour la noce de la belle Thérèse, hein! tu t'en souviens? Nous voulons le boire à sa santé, ajouta Mayer.

— Oui, le vin de la noce, c'est cela.

Canailles, si je pouvais le changer en poison, je vous le servirais volontiers, pensa l'hôtelier, forcé d'obéir.

Heureusement pour lui, la vue de nouveaux plats et l'arrivée des bouteilles coiffées de cire verte et de plomb, firent oublier aux buveurs qu'ils avaient demandé qu'il leur fût versé par Thérèse, car avec le caractère de la jeune fille l'inconvenante plaisanterie eût pu tourner au tragique et sauf le brisement des meubles, le vol de l'argenterie qui n'était que du ruolz, le non-payement du dîner, le chant du Vaterland et autres accessoires, messieurs de l'état-major se conduisirent avec une discrétion vraiment exemplaire pour des officiers badois.

Toute cette modération aurait pu cependant finir par faire place à d'autres sentiments moins louables, si l'arrivée de sept ou huit chariots vides couverts de nattes et traînés par des ânes et des chevaux en aussi piteux état que les fourgons primitifs auxquels ils étaient attelés, n'avait en passant sur la place attiré l'attention des convives.

Des hommes, des femmes, des enfants également repoussants par leur physionomie abjectement obséquieuse, la saleté et le désordre de leur chevelure, les longues houppelandes de nuance terreuse qui les enveloppaient jusqu'à mi-jambes, leurs grosses bottes rapiécées et boueuses, et par-dessus tout par leurs yeux d'un gris vert, leur nez crochu et leur teint bilieux, accompagnaient ces équipages disloqués, causant entre eux d'une voix nasillarde avec un accent pleurard, les hommes conduisant les bêtes avec un petit fouet court suspendu au poignet, les femmes traînant les enfants, les enfants tirant après eux des chiens roux et maigres.

Callot aurait avec cela pu faire l'Exode de la misère.

Le colonel tira sa montre d'un air joyeux :

— Ah ! messieurs, s'écria-t-il, cette fois les Prussiens nous auront rendu service : voici leurs juifs poméraniens qui nous ont vu passer à Landser et qui nous suivent ; avec ces corbeaux gris notre réquisition est assurée.

— S'ils doivent fournir les fonds, her colonel, je crains bien qu'ils ne nous soient pas d'une grande utilité, fit le capitaine Mayer. Ils ont plutôt l'air de mendiants que de banquiers.

— Eh ! eh ! je ne dis pas qu'ils aient les reins aussi forts que leurs compatriotes de Francfort, her capitaine, mais je suis bien persuadé que si l'on secouait ces haillons on en ferait tomber quelque chose.

— De la vermine, her colonel, et encore de la vermine ; ça doit être inépuisable.

— Et des thalers aussi, et des frédérics d'or, vous verrez, mes hers, vous verrez, je ne vous dis que cela. Encore un toast à notre bien-aimé grand-duc et que chacun remette ses bottes.

— A vos ordres, her colonel : mais il ne m'en reste plus qu'une, fit piteusement le lieutenant Schmit.

— Her lieutenant, vous nous accompagnerez en pantoufles jusqu'à la mairie, où je vous autorise à en *réquisiter* une.

Les officiers se levèrent, reprirent non sans peine leur tenue réglementaire, car si les bottes s'étaient rétrécies, les abdomens par contre s'étaient prodigieusement enflés. Mais les boutons se trouvaient solidement cousus, et les ceinturons pouvaient s'élargir ; ils jetèrent leurs manteaux sur leurs épaules, et le cigare aux lèvres, la face enluminée, roides comme des cervelas ficelés, ils se dirigèrent vers la mairie.

La somme requise était loin d'être complète ; il en était de même du reste.

Le colonel von Tipfel jura, tempêta, menaça, puis voyant qu'il n'y avait pas moyen d'obtenir davantage :

— Très-bien, dit-il, ceci sera un à-compte ; je vais trouver moyen de suppléer à l'insuffisance de vos ressources, nous vous prêterons sur gages. Capitaine Mayer, vous qui connaissez la ville, veuillez ordonner quelque peu de pillage ; nous organiserons ensuite une petite vente.

—A vos ordres, her colonel, répondit le capitaine, qui sortit aussitôt.

Le maire et les conseillers protestèrent, ils ne pouvaient pas faire autre chose.

Ces protestations demeurèrent naturellement sans effet ; les soldats se répandirent dans la ville, les bijoutiers et les horlogers furent les premiers pillés, après eux les marchands de soieries et de draperies, puis les marchands de comestibles et les maisons particulières, tout fut enfoncé, bousculé, emporté : on eût dit une ville prise d'assaut. Les exécuteurs des ordres du colonel ne s'oublièrent pas et prélevèrent la dîme des montres et des bagues, des épingles et des boucles d'oreilles destinées en cadeaux à de poétiques fiancées, à des femmes, à des filles, à des amis.

Les meubles ne furent pas plus épargnés que les pendules, l'argenterie, les pipes, les chevaux, les vaches; pourvu que ces rustres soupçonnassent une valeur vénale quelconque à un objet, l'objet était aussitôt saisi et emporté, puis jeté pêle-mêle avec le reste devant l'église, où un commissaire-priseur en casque pointu procédait à la vente.

Les malheureux volés qui osaient se plaindre étaient roués de coups. L'un d'eux, un père, dont un soldat venait d'arracher brutalement l'enfant endormi dans un berceau en bois sculpté, perdit la tête et frappa le Badois.

On l'entraîna aussitôt dans la rue grièvement blessé à coups de crosse et de baïonnette, et on le fusilla devant la porte.

Cette exécution sommaire n'arrêta pas l'encan où les juifs se firent adjuger à vil prix et en pleurant tout ce dont le colonel n'avait pas fait charger ses fourgons.

Ils entassèrent tout sur leurs charrettes boiteuses et se sauvèrent aussitôt pendant qu'un des leurs payait à la caisse avec de l'or caché parmi les guenilles.

Tout cela ne produisit pas encore la somme réclamée, mais le colonel força, le pistolet sur la gorge, les conseillers à signer une traite à son nom sur des banquiers de Francfort; puis, le lieutenant Schmit s'étant fait donner une paire de bottes neuves à la place de la botte qu'il avait perdue et s'être fait payer 12 thalers pour celle-ci, MM. les Badois se remirent en route pour Cernay dans le même bel ordre qu'ils étaient venus, mais plus joyeux que le matin et chantant un lied poétique en l'honneur de la nation germanique, la première par la beauté de ses femmes, la bravoure de ses guerriers, la science de ses universités et son immense amour pour la civilisation.

Pendant qu'ils s'éloignaient en chantant, il s'élevait contre eux à Landser un concert unanime de malédictions; plusieurs jeunes gens qui jusque-là ne s'étaient montrés rien moins que belliqueux, jurè-

rent sur le cadavre de leur compatriote fusillé de prendre les armes pour le venger.

Les Allemands croient tenir à tout jamais la Lorraine et l'Alsace sous le talon de leurs bottes; ils trembleront un jour à leur tour, car pour eux les vaincus redevenus vainqueurs n'auront ni merci ni pitié.

Ils se sont imaginés qu'ils avaient comblé le Rhin avec des cadavres, et ils ont au contraire creusé un abîme entre l'Allemagne et la France.

Un jour viendra où leurs Gretchen crieront à leur touen voyant arriver nos bataillons :

— Malheur ! malheur! ce sont les Français!

Ce jour-là, il coulera bien des larmes dans l'Empire du pieux Guillaume.

Les Allemands l'auront bien voulu.

Ils ont semé la haine, ils récolteront la vengeance.

— Eh bien, capitaine Mayer, comment trouvez-vous cette journée?

— Pas mauvaise, her colonel ; c'est un bon commencement et bien ait pour encourager les soldats.

— Malheureusement, fit le her colonel, je n'ai pas trouvé un seul piano de Pleyel; c'est dommage : cela aurait fait plaisir à la baronne.

— Nous en trouverons à Cernay.

— J'en doute, mon cher, j'en doute; nos espions ne m'en ont signalé qu'un seul et, si les Prussiens arrivent avant que j'aie eu le temps de l'expédier, vous savez, ils ne sont pas généreux.

— Des Prussiens de Poméranie, des compatriotes des juifs que nous venons de voir, que voulez-vous qu'ils fassent d'un piano ? Ils ne sont pas musiciens dans ce pays-là.

— Non, mais ils ont des juifs avec eux, et des juifs, voyez-vous, her Mayer, ça sent ce qui a du prix mieux qu'un chien n'évente le gibier.

— Dans tous les cas, il est impossible que dans les maisons des propriétaires de grandes fabriques de la vallée il n'y ait des pianos et

autres meubles précieux. Il ne s'agit que d'être à l'avant-garde.

— Oui, mon cher, mais avec les Prussiens on n'est à l'avant-garde que lorsqu'il faut se battre. Notre futur empereur ne nous ménage guère.

— Une idée, her colonel, puisque vous arriverez avant eux, pourquoi, sous prétexte de pousser une reconnaissance, n'irions-nous pas jusqu'à Thann?

— Mais si nous rencontrions les Français?

— Eh bien! dans ce cas nous reculerions, la reconnaissance serait faite.

— Au fait, vous avez peut-être raison; voilà à quoi je n'aurais jamais pensé, moi qui suis votre chef. Comment faites-vous donc, her capitaine, pour avoir des idées?

— J'ai beaucoup vécu à l'étranger, her colonel.

— C'est bien heureux pour vous; moi je ne suis jamais sorti du duché qu'une seule fois pour aller à Francfort; mais laissez-moi réfléchir à votre idée; nous autres Allemands, nous sommes très-forts pour réfléchir.

Sur ces paroles, her von Tipfel bourra son énorme pipe Kummer et, s'isolant par la pensée du reste du monde, commença à ruminer l'idée du capitaine avec la patience d'un bœuf attaché à une crèche vide ou, pour parler la langue si poétique de l'illustrissime Victor Hugo, avec le calme attentif d'un astre qui mûrit un fruit.

S'il n'y mit pas une saison, il y employa au moins tout le temps que dura la longue étape de Landser à Cernay.

Au moment où les Badois entrèrent dans cette ville, les francs-tireurs de Bonardel arrivaient à Saint-Amarin.

Quinze kilomètres seulement séparent ces deux villes qu'un chemin de fer longeant la Thur fait presque se toucher.

Toujours sur la même ligne et à peu près à égale distance des deux points que nous venons de citer, on trouve la ville importante de Thann, qui est à la fois comme la capitale et la clef de la riche vallée.

Grâce au chemin de fer qui mettait pour ainsi dire Cernay dans la banlieue de Mulhouse, les Wurtemburgeois, le lendemain même du départ des francs-tireurs, avaient pillé cette ville pour venger soi-disant les uhlans surpris à Luthenbach et brûlé plusieurs villages; des Prussiens y étaient revenus plus tard : on comprend que le fameux piano indiqué au colonel avait disparu depuis longtemps quand à son tour il fit son entrée à Cernay.

Lui aussi éprouva la vérité du proverbe allemand :

Aux premiers les mains pleines, aux derniers des os à ronger.

Ce fut à peine ce qu'il trouva malgré ses cris et ses menaces.

Heureusement il avait bien déjeuné à Landser, car son dîner ne fut rien moins que somptueux. Dans toute la ville il eût été impossible de découvrir un jambon, encore moins une bouteille de vin de Champagne.

Wurtemburgeois et Prussiens avaient opéré en conscience.

Seulement, les uns dans la crainte de rencontrer l'ennemi, les autres parce qu'ils n'avaient pas le temps, n'avaient pas poussé plus loin leurs pillages. Thann attendait la visite des pillards, et la vallée de Saint-Amarin, vierge jusque-là de toute incursion, possédait encore toutes les richesses que, faute de prudence ou de moyens de transport, les riches propriétaires des filatures n'avaient pas expédiées en toute hâte dans les Vosges par le col de Bussang.

— C'est là, mon cher, qu'il doit y avoir des pendules et des pianos, s'écria le her colonel, en achevant d'engloutir un énorme morceau de lard bouilli avec des choux.

— Assurément, her colonel ; mais vous savez, les Prussiens arrivent demain à midi.

— Oui, le 25e régiment de Poméranie ; c'est bien fâcheux.

— En partant à six heures du matin par le chemin de fer, nous serions à Thann à six heures et demie, her colonel.

— Mon cher Mayer, vous oubliez qu'il n'y a pas de wagons ici.

— En partant à cinq heures, nous arriverions à la même heure.

— Sans doute, seulement il s'agit de savoir s'il n'y a rien à craindre.

— D'après le rapport des deux espions, il n'y a plus un seul franc-tireur dans le pays.

— Il y a un bataillon à Saint-Amarin.

— Rien qu'un bataillon pour garder la vallée.

— Qu'un bataillon ! vous en parlez à votre aise, her Mayer ; on dirait que nous avons une armée.

— Nous avons trois bataillons, her colonel.

— Eh bien ! à trois contre un c'est très-imprudent de s'exposer ; voyez plutôt dans toutes nos glorieuses victoires, nous étions sept contre un, à six elles nous auraient échappé.

— Alors il faut attendre le 25e de Poméranie.

— Fichtre ! Mais les pianos et le reste ?

— Ah ! vous savez, her colonel, ce sera la même histoire qu'à Habsheim et ici ; là où il y a des Prussiens, il n'y a pas autre chose.

Le colonel se servit mélancoliquement une seconde ration de choux et de lard.

Le her conseiller intime Mayer profita de cette méditation de son supérieur pour s'adjuger la moitié de la dernière andouille.

Ils mangeaient tristement sans trop savoir à quel parti s'arrêter, quand un sergent de planton frappa à la porte.

— Entrez ! fit le colonel.

— Her colonel, un paysan demande à parler à Votre Excellence.

— Qu'est-ce que ce paysan ?

— Il n'a pas voulu dire son nom, her colonel, mais il a montré sa médaille.

— Fais-le entrer et laisse-nous.

Le paysan fut introduit. C'était un petit homme maigre, avec des lunettes et un chapeau à larges bords de dessous lequel sortaient de longues mèches de cheveux blonds, comme sa barbe.

— Bonjour, her von Tipfel, dit-il en souriant; comment va Mme la baronne, et Mlle Wilhelmine votre aînée, et Mlle Sophie, et.......

Le her baron et son conseiller se regardaient avec étonnement.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Tipfel, ni vous, monsieur Mayer. Eh! eh! dans notre patriotique métier on a quelquefois besoin de se déguiser, continua le paysan en enlevant successivement son feutre, sa perruque, sa fausse barbe et ses lunettes.

— Her von Manteufel, s'écrièrent à la fois les deux officiers.

— Moi-même, mes chers hers, moi-même, le docteur Bernard, schlitteur il y a huit jours, et depuis Jean Wiitz, fromager à la Poutroye, arrivant en ligne directe de Thann, d'où le chef de bataillon m'envoie ici pour vous espionner.

Cette communication fut suivie de grands éclats de rire, puis le her Manteufel ayant bu une chope de bière à la santé du roi Guillaume, raconta à ses amis comment le chef de bataillon qui n'avait pas huit cents hommes sous ses ordres, l'envoyait à Mulhouse pour savoir si les Prussiens y étaient encore; car, ajouta-t-il, ce brave Français ne sait même pas que Cernay soit occupé et voudrait se retirer à Belfort; je me suis présenté à lui comme un fromager arrivant de la montagne et tout disposé, moyennant une honnête récompense, à venir le renseigner demain matin.

— Ah! parfait! il est donc toujours à Saint-Amarin?

— Il m'y attend de pied ferme jusqu'à midi; demain, si vous le préférez, je repartirai de meilleure heure et vous pourrez lui tendre une embuscade.

— Non; les Prussiens arrivent ici demain matin au milieu du jour, et je me contenterai de les précéder de quelques heures à Thann, quitte à les y attendre s'ils veulent marcher contre les Français.

— Oui, oui, je comprends : toujours entendu pour le commerce, ce cher her baron.

— Que voulez-vous? A la guerre comme à la guerre.

— Oh! vous avez raison. A propos, permettez-moi de vous recommander une petite exécution.

— Laquelle?

— Rien d'embarrassant. A main gauche, à un kilomètre avant d'arriver à Thann, vous verrez sur le bord de la route une petite maison fort modeste; elle appartient à un excellent ami, le docteur Marcus, un confrère qui m'a remplacé comme docteur dans la bande des francs-tireurs de Bonardel.

— C'est entendu, nous l'épargnerons.

— Non, non; au contraire, je vous prie d'ordonner à un de vos soldats de s'y arrêter un instant.

— Pourquoi donc?

— Tout simplement pour passer son éponge à pétrole sur la porte et y mettre le feu. Cela apprendra au respectable docteur à servir de guide à ces brigands.

— Comment donc, mais très-volontiers, cher Wiltz; seulement permettez-moi de vous dire que vous êtes un terrible ami.

— Parbleu! ses amis à lui ont voulu me fusiller comme espion, et je leur garde une revanche quand je pourrai les rejoindre.

— Où sont-ils maintenant?

— Dans la vallée de Munster, où cet imbécile de von Alten Schloss s'est laissé surprendre avant-hier; mais ou le diable est plus fin que moi ou nous les surprendrons à leur tour. C'est moi qui me charge de me mettre à leurs trousses; dès demain soir, je leur apprendrai comment Mathurin Bernard se venge des mauvais procédés.

Les trois amis continuèrent longtemps à causer, et quand ils se séparèrent, tous leurs plans étaient arrêtés.

Une heure à peine après que l'espion avait quitté Saint-Amarin, le capitaine Bonardel y était inopinément arrivé.

Sa première visite fut pour le capitaine du détachement; en raison de son grade, M. Bonardel était complétement indépendant, mais la

dépêche du général lui enjoignait d'opérer conjointement avec le bataillon de ligne, et il tenait à se conformer aux ordres reçus.

De son côté le capitaine, connaissant la valeur réelle du commandant des francs-tireurs, se mit à sa disposition et lui communiqua les renseignements fort incomplets qu'il avait reçus sur les mouvements de l'ennemi.

— Nos renseignements ne suffisent pas, dit le partisan, il faudrait en avoir d'autres; je vais faire partir un homme de confiance pour Thann; c'est la clef de la position, il ne faut pas nous y laisser devancer.

— J'ai déjà expédié un espion jusqu'à Mulhouse, répondit l'officier.

— Etes-vous sûr de lui?

— C'est un fromager de la Poutroye nommé Wiltz, qui se rend à Belfort.

— Par ces temps-ci ce n'est pas trop la route; le connaissez-vous personnellement?

— Non, mais il m'a l'air d'un honnête paysan qui...

— Permettez, capitaine, j'ai tâté de ces honnêtes paysans, et un prétendu schlitteur de Wesserling a failli me faire surprendre à Cernay.

— Faites comme vous l'entendrez, commandant, je suis à votre disposition.

En sortant de chez le capitaine, M. Bonardel se rendit à l'auberge qui servait de rendez-vous aux officiers de sa compagnie.

— M. Schültz est-il ici? demanda-t-il?

— Il vient de sortir avec le docteur et Guillaume pour aller prendre son gîte et son souper chez le curé, qui est un des amis de M. Marcus, répondit un capitaine qui se chauffait au coin du feu. Faut-il l'avertir?

— C'est inutile, répondit le commandant, qui sortit d'un air indifférent.

Deux minutes après, il sonnait chez le curé.

Une vieille servante vint lui ouvrir.

— J'aurais à parler à M. Schültz, dit-il, une des personnes qui sont logées ici.

— Ces messieurs vont se mettre à table, mais je vais les avertir, veuillez entrer.

Elle l'introduisit dans une sorte de parloir, et se hâta d'aller prévenir le curé, qui descendit aussitôt pour prier M. Bonardel de leur faire l'honneur de sa compagnie.

Le commandant accepta sans façon une invitation faite de bon cœur et monta.

Autour d'une cheminée au fond de laquelle pétillait un bon feu de sapin, les trois amis causaient gaiement, séchant leurs habits trempés par la pluie et engendrant, comme le disait le docteur, du brouillard pour le lendemain.

A l'entrée du partisan, ils se levèrent avec empressement pour lui faire place.

— Messieurs, dit celui-ci, je suis désolé de vous déranger, mais je sais que je puis compter sur votre discrétion et votre dévouement; pour le salut de l'armée, il s'agit d'une mission pénible, peut-être même dangereuse. Je viens demander à l'un de vous de partir pour Thann, peut-être même pour Cernay.

— Nous voici, firent les trois hommes à la fois.

— Merci, messieurs; mais l'un de vous, M. Schültz, ou M. Guillaume, suffit; quant à vous, docteur, votre place n'est pas parmi les éclaireurs.

— Alors ce sera moi qui partirai, fit Guillaume, je me dois une revanche et je la prendrai.

— Nous tirerons au sort, dit le brasseur.

— Messieurs, reprit le curé, je ne suis pas moins Français que vous et de plus j'ai une petite carriole; je vous conduirai moi-même jusqu'à Thann, qui n'est qu'à neuf kilomètres d'ici, et si c'est néces-

saire pour votre mission, jusqu'à Cernay, qui est à six kilomètres plus loin.

— Ma foi, monsieur le curé, votre proposition n'est pas à dédaigner, répondit le commandant, et je l'accepte de bon cœur. Avez-vous trois places?

— Oui monsieur, en comptant la mienne.

— Très-bien, ces deux braves s'en iront avec vous; s'il n'y a pas d'ennemis à Thann, l'un d'eux reviendra aussitôt, et le second partira pour Cernay, qu'il ne quittera qu'après avoir tâché de connaître le nombre des ennemis qui peuvent s'y trouver, et tout ce qu'il pourra apprendre. Mais vous, monsieur le curé, vous n'irez pas jusque-là, et l'éclaireur de Cernay tâchera de s'y procurer un cheval et de revenir à bride abattue.

— Je vais donner l'avoine à Coco et atteler la carriole pendant que vous allez manger un morceau et boire un coup pour vous réconforter, reprit le curé, toujours prêt à s'oublier. Dans une demi-heure nous serons en route.

— Quant à moi, fit le docteur, puisque je ne suis bon qu'à cela, je vous attendrai ici en gardant les chiens et en empêchant le feu de s'éteindre.

— Si vous le permettez, je vous tiendrai compagnie, monsieur Marcus, dit le commandant, et vous m'instruirez sur l'histoire du pays.

— Ces messieurs sont servis, gémit la vieille servante en jetant un regard de reproche à ces étrangers qui abusaient si étrangement de l'hospitalité de M. le curé.

Vingt minutes après, les trois voyageurs roulaient sur la route de Thann. L'aspect de la ville était complétement rassurant; le curé conduisit ses hôtes chez son confrère, respectable ecclésiastique recteur de cette vieille et belle église de Saint-Thiébault dont la flèche hardie et ajourée avec une rare délicatesse a souvent été comparée à celle de Strasbourg.

— Les Allemands ne sont pas venus encore, mais il y a une

heure il en est arrivé un ou plusieurs régiments à Cernay, dit le vieux prêtre; demain, cette nuit peut-être, ils seront ici.

En route il avait été convenu que ce serait Guillaume qui irait à Cernay.

— C'est bien, fit-il, je vais partir.

— Mon ami, répliqua le curé de Saint-Thiébault, ce n'est pas avec ce costume que vous pourrez pénétrer à Cernay, croyez-moi, ou bien vous y seriez fusillé sur l'heure. Attendez un instant, je vais vous donner un travestissement qui, avec l'aide de Dieu, vous sera plus utile que vos pistolets, vos guêtres et votre chapeau de feutre. Laissez ici toute votre défroque, vous l'y retrouverez en passant et vous pourrez alors la reprendre sans danger.

— Peste! c'est vrai, s'écria Guillaume; pour un braconnier j'allais faire un beau coup. Adieu, monsieur Schültz, dites au commandant que si je puis trouver un cheval à Cernay, je serai de retour avant minuit.

Ils se serrèrent la main, et l'Alsacien suivit son nouvel hôte dans l'intérieur de la cure.

CHAPITRE IX.

Le marchand d'images.

Pendant que les hers von Tipfel, Mayer et Manteufel discutaient ensemble, le verre à la main, le plan de campagne du lendemain, une sentinelle badoise, le dreysse sur l'épaule et le casque enfoncé jusqu'aux oreilles, se promenait en maugréant contre la pluie et la boue devant le corps de garde établi par mesure de précaution sur la route qui va de Cernay à Thann.

La nuit était arrivée, maussade, avec une bise aigre, un ciel sans étoiles, couvert de nuages gris et bas qui laissaient à peine tamiser quelques rayons blafards suffisants tout au plus pour faire miroiter les flaques d'eau de la route détrempée.

— Mauvaise nuit de faction, murmurait le soldat ; voici déjà trois quarts d'heure que je grelotte, et penser qu'à minuit il faudra reprendre cette maudite garde. Brrrr. Chien de métier que celui de soldat !

Il reprit sa promenade, piétinant pour se réchauffer les pieds et grondant entre ses moustaches.

Puis il s'arrêta et écouta.

Sur la route, à une centaine de pas de la porte ou à peu près, on entendait le clapotement régulier et lent de deux gros sabots ferrés dans la boue, puis une ombre noire se dessina vaguement sur la teinte grisâtre du chemin.

Encore un qui vient se faire pincer, pensa le soldat ; quelque

pauvre diable sans doute qui nous croit loin et qui risque fort d'aller coucher en prison, si son nez ne revient pas à l'honorable her Schmit, notre lieutenant.

Après quoi tant pis, je m'en moque pas mal ; il sera toujours mieux dans la prison que moi dans la boue.

L'homme aux sabots avançait toujours de son même pas.

— *Vehr da?* (qui vive ?) cria la sentinelle.

Le voyageur s'arrêta stupéfait.

— *Vehr da*? répéta la sentinelle, en apprêtant son arme.

— Eh ! l'ami, ne faites pas de malheur, répondit alors une voix traînante et pleurarde ; je suis Mathias Casper, de Vittelsheim, marchand de médailles et de chapelets, avec autorisation de la police, et.......

Sans l'écouter plus longtemps, le factionnaire appela le poste.

Un sergent sortit aussitôt avec sa lanterne et, accompagné de deux soldats, s'approcha du colporteur.

Sa physionomie bêtement ahurie, son costume sordide et sa contenance piteuse ne parurent pas impressionner défavorablement le sergent badois, car sans lui adresser aucune question, il lui commanda de l'accompagner au poste.

— Je suis Mathias Casper de Vittelsheim, marchand de médailles et de chapelets.....

— Marche toujours, fit le sergent en le poussant.

— Avec autorisation de la police, continua le colporteur.

Les soldats le poussèrent dans le poste dont la porte se referma derrière eux.

En ce moment le her lieutenant Schmit, des bottes neuves aux pieds, jouait une partie de dominos contre le her Krusensthein ober lieutenant dans sa compagnie ; il leva la tête, puis, voyant le pauvre diable, il continua à méditer ses coups savants et à poser ses dominos jusqu'au moment où il s'écria avec un accent de triomphe : As partout; her Krusensthein, vous avez perdu.

Alors seulement il se retourna à demi sur sa chaise et dit :

— Qu'est-ce que cet individu ?

—Je suis Mathias Casper de Vittelsheim, marchand de....

— C'est l'individu qui vient d'arriver par la route de Thann, interrompit le sergent.

— Marchand de chapelets et de médailles, avec l'autorisation de la police.....

— Il n'y a plus de police, fit her Schmit en levant les épaules.

— Ce serait bien heureux pour le pauvre monde, gémit le colporteur.

Cette fois le her lieutenant daigna sourire de pitié et laissa tomber de ses lèvres : C'est un imbécile ou un fou.

— Je suis Mathias Casper, recommenca le mendiant, un marchand.

Les éclats de rire des soldats ne lui permirent pas d'achever.

— Arrive ici et tiens-toi debout devant moi, fit l'officier ; je veux t'interroger.

Le colporteur s'avança et se planta debout devant le chef du poste, avec une physionomie burlesquement épouvantée, et riant d'un air niais.

Le lieutenant prit un air grave, croisa les bras sur sa poitrine et pendant quelques minutes examina en fronçant le sourcil ce malheureux qui, coiffé d'un large chapeau à trois cornes, vêtu d'une longue souquenille grise, rapiécée en cent endroits et frangée sur tous les bords, et plastronné d'une sorte de petite armoire en bois léger qui de la poitrine lui descendait aux genoux, ne savait quelle contenance faire, levait tantôt un pied, tantôt l'autre, se grattait la tête et souriait toujours.

— Quelle bonne caricature! dit enfin her Schmit en se tournant vers le sous-lieutenant qui riait à se tenir les côtes; il est effaré comme une vieille chouette que l'on a attachée au soleil.

Puis, regardant de nouveau le marchand avec un air terrible :

— D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

— Je suis Mathias Casper, marchand d'im...

— Ce n'est pas cela que je te demande. D'où viens-tu?

— De la montagne, donc, ricana Mathias.

— Et où vas-tu?

— A la ville, donc.

— Pourquoi faire?

— Pour vendre des images et des chapelets, donc.

— Tu m'as l'air d'un général déguisé, et je vais te faire fusiller.

L'homme cessa de rire et regarda autour de lui d'une façon si grotesque, en roulant ses petits yeux gris avec une telle expression, que le her Schmit fut obligé de se détourner pour ne pas éclater.

— Que caches-tu là dans cette longue boîte? Des pistolets, des épées, des canons peut-être, continua l'inquisiteur.

— Pardonnez-moi, monsieur le général, ricana de nouveau Casper en ouvrant les deux volets de sa boîte, dont le fond n'était autre chose qu'une belle image d'Epinal représentant un saint Hubert en casque de pompier, à genoux devant un cerf pistache à ramure dorée, entre les bois duquel était plantée la croix miraculeuse qui, suivant la légende, avait amené la conversion subite de ce chasseur endurci.

Des douzaines de chapelets en verroterie accrochés par petits paquets aux volets de ce triptyque rudimentaire grésillaient de chaque côté en lançant sous la lueur du quinquet des scintillements de toute couleur.

L'ouverture de la boîte fut saluée par d'ironiques bravos; mais il semblait que la vue de son trésor eût rendu à la fois la parole et le courage au colporteur, car sans plus s'occuper des soldats, il frappa l'image avec la baguette qu'il tenait à la main et se mit à psalmodier une sorte de boniment dans lequel il invitait les bons chrétiens, après leur avoir raconté l'histoire de saint Hubert, à lui acheter des médailles et des chapelets.

Pour l'arrêter dans son homélie, il fallut refermer la boîte, et aussitôt il redevint muet, ou du moins d'un laconisme étonnant après un semblable flux de paroles.

— Qui t'a permis de vendre toutes ces belles choses? reprit her Schmit en roulant une cigarette.

— J'ai l'autorisation de la police.

— Montre-la.

Mathias fouilla dans les poches de sa longue lévite et en tira un livret si crasseux, si usé, si graisseux, que le her lieutenant lui ordonna de le remettre dans sa poche, le tenant pour vu.

— Maintenant, dit-il, va te faire pendre ailleurs.

Le colporteur, comprenant enfin qu'il n'avait rien à craindre, aurait voulu profiter de cette aubaine pour vendre ses chapelets ; il rouvrit son armoire merveilleuse, recommenca ses psalmodies, suppliant le her général et les autres bonnes âmes charitables de lui acheter des chapelets et des médailles, ou de lui donner un sou ou tout au moins un morceau de pain.

Pour s'en débarrasser, comme il devenait importun, le lieutenant le fit jeter à la porte.

Il alla se réfugier à la cuisine de l'auberge de la Pomme, où l'aubergiste lui permit de s'asseoir au coin du feu, à condition qu'il tournerait la broche.

La maison était pleine de soldats badois qui ne firent aucune attention au mendiant.

On parlait de l'arrivée des Prussiens pour le lendemain à midi, et de la longue visite du paysan à son excellence von Tipfel.

— Ce doit être un homme important, disait le caporal Duppel, voici plus de deux heures qu'il cause avec Son Excellence.

— Chut! fit un soldat, le voici qui descend.

— Alors, voilà qui est convenu, her colonel, demain sans faute, fit-il en mettant le pied sur la première des trois marches qui de la salle à manger conduisent à la cuisine.

— Oui, her Wiltz, à huit heures précises, puisque vous jugez que c'est assez tôt.

— Sans doute, d'ici-là il n'y a que six kilomètres à peine, une heure de marche tout au plus.

— Bonsoir, her Wiltz.

— Bonsoir, her colonel.

Ils se serrèrent la main, et M. Wiltz entrant dans la cuisine se dirigea vers la cheminée pour y allumer sa pipe.

Le feu ne brûlait sans doute pas bien, car le pauvre Casper, à genoux et courbé en avant, la tête dans l'âtre, soufflait à pleins poumons sur un tison, pendant que le fromager posait sur le fourneau de sa pipe un charbon ardent qu'il venait de prendre avec les pincettes.

En ce moment, le her capitaine Mayer entra dans la cuisine en s'écriant :

— Pardon de vous avoir fait attendre, her Wiltz, je suis à vos ordres.

— C'est moi qui suis aux vôtres, répondit gracieusement le fromager; et, s'enveloppant de leurs manteaux, ils sortirent, précédés par un soldat qui portait un falot.

— Voici le capitaine qui va faire sa ronde, dit un soldat en se rasseyant; enfin, nous pourrons manger tranquilles.

— Il n'aura pas beau temps, fit un second milicien, la pluie continue toujours.

Le mendiant se leva et alla jusqu'à la porte pour considérer l'état du ciel.

— Ferme, animal, ne vois-tu pas que tu nous fais geler, vociféra le sergent.

Il sortit alors et referma la porte sur lui.

Personne n'y fit attention.

L'hôtelier fut le premier à s'en apercevoir à l'odeur du rôti brûlé, un rôti réquisitionné par le her colonel pour son second souper; c'était une affaire grave : heureusement que si les Badois sont voraces, ils ont en revanche le goût à l'état rudimentaire. Cela n'em-

pêcha pas l'aubergiste de tempêter contre le mendiant et de l'appeler dans la cour.

Personne ne répondit ; cependant sa boîte et ses sabots étaient restés au coin du feu : il ne pouvait pas être loin. On le remplaça provisoirement par un marmiton qui s'assit sur la précieuse caisse

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas et un caporal entra, suivi de quatre hommes le fusil à l'épaule.

— Où est le mendiant qui tournait la broche? demanda-t-il aussitôt.

— Je ne sais pas, répondit le sergent, il est sorti presque en même temps que le her capitaine, et nous ne l'avons pas vu rentrer.

— C'est un espion, fit le caporal, voici l'ordre de s'en assurer; il faut fouiller la maison.

— Il ne peut pas être loin, s'écria l'aubergiste, pâle d'effroi ; voici sa caisse et ses sabots ; je vais vous aider à le chercher.

— C'est inutile ; vous êtes notre prisonnier, répondit le caporal. Vous autres, allumez des lanternes et fouillez partout.

Les soldats abandonnèrent leur souper et les perquisitions commencèrent.

Naturellement elles n'amenèrent aucun résultat.

Pendant que l'on cherchait, le capitaine et le her Jean Wiltz arrivèrent.

Le fromager était furieux.

— Je vous dis, moi, au portrait que m'en a tracé cet imbécile de lieutenant Schmit, que ce ne peut être que le Renard des Ardennes, ce braconnier qui, avec le brasseur Schültz, ne cesse de nous jouer de mauvais tours. Et quand je pense qu'il était là; là, ajouta-t-il en frappant la caisse du pied, que je n'avais qu'à étendre la main pour le prendre; et maintenant qui sait où il est, loin d'ici assurément, sur la route de Thann, de Mulhouse, d'Altkirch, que sais-je!

— Il ne peut pas être sorti de la ville, les portes sont gardées.

— Gardées! capitaine, et vous ne savez donc pas ce que c'est que

cet homme-là; ça vous échappe comme une anguille. Gardées! il s'en moque pas mal de vos sentinelles et, s'il ne les a pas toutes poignardées, vous aurez une fameuse chance.

— Si rusé qu'il soit, un homme est un homme et n'a pas des ailes, dit sentencieusement le capitaine, et ce Casper ne peut pas s'être envolé.

— Gredin! c'est à toi de nous le dire, rugit l'espion Bernard, en mettant le poing au visage de l'aubergiste; tu le connaissais?

— Excellence, je vous jure.

— Et s'il ne se retrouve pas, c'est toi qui en répondras, canaille; toi et ta famille, vous serez tous fusillés.

— Her capitaine, dit en rentrant un sergent, on a découvert les traces du fugitif, la marque d'un pied nu sur la terre.

— Où cela?

— Dans la rue à gauche.

— Il faut le suivre, s'écria Jean Wiltz; vos fusils et des lanternes.

Les soldats sortirent aussitôt.

Les traces, bien apparentes pendant une vingtaine de pas, disparaissaient bientôt après; on les retrouva plus loin, elles s'arrêtaient au pied d'une muraille, dont le crépi était fraîchement écorché.

— C'est là qu'il a passé, fit Wiltz.

En effet, dans le jardin, de l'autre côté, outre des empreintes profondément marquées, on aperçut une vieille lévite grise et le tricorne de Mathias Casper. Ces empreintes largement espacées s'arrêtaient de nouveau à la rivière et ne se rencontraient pas ailleurs; on en conclut qu'il avait traversé la Thur pour gagner les prairies et de là se diriger sur Belfort.

La chasse au fugitif s'arrêta là.

Le point essentiel était atteint; évidemment cet individu, quel qu'il pût être, n'avait pas tourné vers Thann.

L'aubergiste et son fils furent jetés en prison: le her colonel,

grâce à ces incidents, soupa très-mal; le her lieutenant fut vertement réprimandé, mais on ne songea même pas à contremander l'expédition.

A onze heures et demie, auprès d'un bon feu vers lequel le docteur allongeait ses jambes et les deux chiens leur museau, le digne curé de Saint-Amarin achevait de réciter son office pendant que M. Schültz, le dos au feu, causait à voix presque basse avec le commandant Bonardel, quand Sultan tressaillit tout à coup et leva la tête.

Les causeurs se turent pour prêter l'oreille.

Le bruit du galop d'un cheval sur le pavé se fit entendre, approcha rapidement et s'arrêta dans la cour près de l'écurie, du fond de laquelle Coco salua par un joyeux hennissement la visite de son confrère.

Les deux francs-tireurs se serrèrent la main avec émotion, un craquement de bottes se fit entendre dans le petit escalier, et Guillaume entra.

— Bravo, mon garçon, voilà une course lestement faite, dit le commandant. Avez-vous pu apprendre quelque chose de nouveau?

— Beaucoup, capitaine; d'abord 1° les ennemis à Cernay sont des Badois, un seul régiment, celui du colonel von Tipfel; 2° demain à midi ils seront rejoints par le 25e de Poméranie, arrivant de Schéledstadt; 3° ils ont avec eux le docteur Bernard, qui a soupé avec le colonel; 4° ils préparent pour demain une expédition sur Thann avant l'arrivée de leurs alliés et comptent ou partir de Cernay à huit heures du matin, ou arriver à Thann à cette heure. Voilà ce que je n'ai pas bien compris.

— Eh bien! messieurs, qu'en dites-vous? s'écria M. Bonardel.

— C'est merveilleux, s'écria le curé, qui avait terminé son bréviaire.

— *Mirabile auditu!* fit le docteur en se redressant sur ses grandes jambes.

— Bien, très-bien! s'exclama M. Schültz en serrant son camarade dans ses bras.

Sultan ne dit rien, mais il témoignait sa joie en léchant les mains de son maître.

— De qui tenez-vous ces détails? demanda M. Bonardel.

— Du lieutenant Schmit, du colonel von Tipfel, d'un capitaine et de ce brigand d'espion qui se fait appeler maintenant Jean Wiltz.

— Vous avez vu tous ces gens-là?

— Comme je vous vois, commandant.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'ils ne l'aient pas reconnu, du moins ce brigand de Bernard, observa Schültz.

— Grâce à M. le curé de Thann, qui m'avait fourni l'habillement complet d'un pauvre colporteur actuellement à l'hôpital, répondit Guillaume, et un bon cheval avec lequel je suis revenu jusqu'ici; autrement j'étais pincé.

— Contez-nous donc vos aventures, fit le docteur; il y a toujours des déductions psychologiques et philosophiques à en retirer.

— Rien n'empêchera monsieur de nous les narrer en soupant, ajouta le curé.

— Merci, monsieur, il m'est souvent arrivé de ne pas souper du tout, mais jamais de le faire deux fois le même jour; si vous le permettez, je vous ferai mon récit près du feu.

— Tenez! prenez ma place, dit le commandant; j'aurais grand plaisir à vous écouter, mais il s'agit de mettre une ville à l'abri du pillage au moins demain, et je vais m'entendre avec mon collègue.

Le docteur se frotta les mains et allongea ses grandes jambes en répétant à demi-voix :

— Belles opérations! Belles opérations!

Le cercle se resserra autour du feu, et Guillaume raconta de point en point non-seulement ce que nous connaissons de ses aventures, mais comment, après être arrivé au bord de la Thur, il l'avait remontée une centaine de pas sur le gravier jusqu'à un point où il avait pu pénétrer dans la prairie dont le gazon ne garde pas la trace des pas; de là il avait atteint des ruines derrière lesquelles il avait

en arrivant attaché le cheval que lui avait prêté le curé et s'était dirigé au galop sur Thann, où il n'était resté que le temps de reprendre ses habits.

— Ces ruines, dit alors le docteur Marcus, en puisant une large prise de tabac dans sa tabatière, ce qui chez lui indiquait qu'il s'emparait de la parole pour longtemps, sont celles du vieux Thann, village mentionné dès le XIIe siècle dans les chroniques, et que les Anglais saccagèrent en 1076, n'y laissant qu'une seule maison debout; plus tard, le village qui porte aujourd'hui ce nom et qui renferme 1,848 habitants, fut reconstruit un peu plus haut à droite et tout près de.....

La porte s'ouvrit discrètement en ce moment, et l'on aperçut une petite figure ratatinée comme une pomme cuite qui gémit doucement :

— M. le curé n'a peut-être pas entendu sonner minuit?

— Si fait, ma bonne Marianne; vous pouvez vous coucher, je n'ai pas besoin de vous.

— Quand je me coucherais, cela ne fera pas dormir monsieur, soupira la vieille.

— J'attends quelqu'un; d'ailleurs, je ne suis pas fatigué.

— Ces messieurs ne savent peut-être pas que nous confessons demain matin avant la messe de six heures, et que nous prêchons à cette messe.

— Je vous dis que vous pouvez aller vous coucher, Marianne, laissez-nous.

La porte se referma, mais assez lentement pour qu'on pût entendre trois ou quatre profonds soupirs.

— Excusez-la, messieurs, dit le curé; elle a été ma nourrice et me traite à peu près comme son fils.

— En effet, remarqua le docteur, il est reconnu par l'expérience que les nourrices conservent pour les enfants des sentiments d'une nature toute particulière, qui.....

La porte se rouvrit de nouveau, mais brusquement cette fois, et le commandant reparut, le visage radieux.

— Messieurs, dit-il, bonne nouvelle! A cinq heures du matin nous serons en route pour Thann. Monsieur le curé, demain à votre messe, priez pour la France et pour nous.

— Puisque vous devez confesser demain avant votre messe, ne serais-je pas indiscret, dit le brasseur en souriant, de commencer par moi?

— Oh! quelle idée! s'écria le docteur.

— Ma foi, j'ai failli être fusillé hier, peut-être le serai-je demain, fit Guillaume; puisqu'on se confesse, j'en suis.

— Et moi aussi, dit M. Bonardel, s'il y a de la place.

—Il y en a deux encore, répondit le curé, en regardant le docteur.

— Eh! non, c'est impossible; je ne suis pas préparé, moi; voici quinze ans que je ne fais plus de prières, que je ne m'occupe ni de jeûne ni de maigre, que...

— Doucement, mon cher docteur, s'écria le capitaine Bonardel, sous prétexte de ne pas vous confesser, je vois que vous ne cherchez qu'à passer le premier.

— Comment donc?

— Mais vous ne faites pas autre chose qu'une confession publique.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Eh bien! ma foi, tant pis pour le diable, je ne voulais pas me confesser parce que cela me semblait puéril; mais puisque je vois de braves gens comme vous me donner l'exemple, eh bien! oui, rira qui rira, le vieux docteur Marcus se confessera. Seulement ça sera long et difficile. Il y a si longtemps!...

— Je vous aiderai, dit le curé.

— Une demi-heure après, comme il sortait de la chambre où il était entré le dernier.

— C'est fait, s'écria-t-il, les yeux humides de joie ; une belle opération ! c'est étonnant comme ça rajeunit. Tenez, monsieur Bonardel, l'autre jour ça me faisait quelque chose d'entendre les balles, je me disais : Docteur Marcus, si tu en attrapes une et qu'elle te tue, tu seras dans le pétrin; aujourd'hui ils peuvent tous tirer sur moi, le docteur Marcus n'a plus peur. Hein ! ça vous étonne !

— Oh ! non, docteur, il y a des gens braves parmi ceux qui ne se confessent pas, mais parmi ceux qui se confessent il y en a bien peu qui ne le soient pas.

— Vous pensez ?

— J'en suis sûr ; j'ai vu de près les zouaves pontificaux et les garibaldiens.

— Les garibaldiens crient cependant bien plus fort, objecta Guillaume.

— Oui, ils crient très-fort et s'enfuient très-vite, tandis que les autres ne crient pas et se font tuer plutôt que de reculer.

— Je pense, ajouta le prêtre, que parmi vos soldats il s'en trouverait beaucoup qui seraient heureux de recevoir une dernière absolution, à l'heure qu'il est. Je comprends qu'il soit impossible de songer à les entendre en confession, mais permettez-moi de me rendre au lieu de réunion, quelques minutes avant le départ, pour leur apporter les secours de mon ministère.

Le commandant accepta de grand cœur et chacun alla dormir pendant quelques heures, pour se préparer à l'expédition projetée.

A cinq heures précises, c'est-à-dire une heure avant le lever du soleil, les francs-tireurs quittaient silencieusement Saint-Amarin, précédant d'un kilomètre environ le bataillon de ligne qui devait occuper Thann, tandis qu'ils se porteraient en avant sur le flanc de la montagne à l'entrée de la vallée.

Le ciel continuait à être profondément obscur, la pluie à tomber, et la route défoncée n'offrait aux pieds qu'une surface inégale, glissante et remplie de flaques d'eau qu'il était impossible d'éviter.

La marche fut donc lente, et le soleil déjà au-dessus de l'horizon apparaissait comme un disque rougeâtre à travers le brouillard, quand les francs-tireurs approchèrent de Thann.

Pour ne pas donner l'éveil aux espions, la petite troupe qui ne devait pas s'arrêter dans la ville, la contourna en suivant un petit chemin tracé au flanc d'une haute colline au sommet de laquelle se dressaient, noires sentinelles, les pans à demi écroulés des hautes murailles du vieux château d'Engelbourg.

Le docteur aurait bien voulu conter à ses amis la légende de la fondation de Thann attribuée par la chronique au passage en ces lieux d'un pèlerin qui par un pieux larcin avait enlevé le pouce d'un a int évêque et le portait aux Pays-Bas, sa patrie, lorsque surpris par la nuit, il se vit contraint de s'arrêter au bas de la colline d'Engelbourg où, ayant planté son bâton, il le retrouva le lendemain changé en un arbre énorme, miracle qui l'engagea à se fixer dans la contrée; nul doute aussi que le savant médecin n'eût profité de cette occasion pour conduire le brasseur au sommet de la colline afin de lui montrer la tour qui, renversée d'un seul bloc, gît sur le sol, où elle offre l'aspect d'un immense tonneau défoncé, ou plutôt du tube d'une lunette gigantesque connue de tous les touristes sous le nom de Lunette de la sorcière; mais l'ordre donné par le commandant de garder le silence le plus absolu retint ses velléités d'historiographe du pays, et il se contenta de pousser un profond soupir en pensant à la belle occasion qu'il perdait de propager la sience autour de lui.

Bientôt on commença à redescendre dans l'endroit où la gorge se resserrant de plus en plus forme la porte de la vallée, et en moins d'un quart d'heure la compagnie se trouva réunie sur une petite éminence commandant à la fois la rivière, le chemin de fer et la route de Cernay, et au milieu de laquelle sur une gracieuse pelouse s'élevait cette petite maison fort modeste que le her colonel von Tipfel avait si agréablement promis à son cher ami Jean Wiltz de brûler au pétrole.

Une partie des francs-tireurs sous la conduite d'un lieutenant alla occuper un bois situé à mi-côte du côté opposé de la rivière, le reste des hommes plus favorisés se cacha dans la maison dont les portes et les fenêtres restèrent exactement closes, mais dans les volets de laquelle on pratiqua des trous pour surveiller la route.

— Camarade, dit alors le commandant, je permets de dormir ou de causer à demi-voix, seulement j'interdis d'ouvrir les volets, de fumer ou de faire du feu.

— Quel dommage! dit le docteur à son ami le brasseur; j'aurais voulu vous faire les honneurs de ma petite maison, vous montrer mes collections de gravures, mon herbier, mon petit musée. Malheureusement tout ce qu'il était possible d'emballer a été transporté en lieu sûr dès le commencement de la guerre, et il ne me reste plus ici que les quatre murs de ma maison et quelques meubles dont les Prussiens ou leurs alliés ne tireront pas grand profit.

— A vous dire vrai, monsieur Marcus, il nous aurait été difficile d'admirer vos collections autrement que par les yeux de la foi, répliqua le brasseur en riant, puisque notre commandant nous condamne aux ténèbres.

— C'est ma foi vrai, mais j'espère bien que cette cécité ne sera pas perpétuelle, et alors si mes gravures étaient ici...

— Elles risqueraient fort d'être trouées par les balles, fit Guillaume, qui s'était approché d'eux à tâtons.

— Sans compter que vos plafonds pourront bien en attraper quelques-unes, ajouta le brasseur.

— Bah! tout cela n'est rien; au contraire ce sera une illustration, et cela manquait à ma demeure. On venait visiter les ruines d'Engelbourg, détruit comme vous savez en 1674 par Turenne lors de sa belle campagne d'Alsace; personne ne songeait à la maisonnette du docteur Marcus; aujourd'hui elle va devenir célèbre, elle aussi, et on lira dans les *Guides Joanne* une description détaillée de cette villa modeste, située dans une position délicieuse et sur les murs de laquelle

on voit encore les traces du combat victorieux livré par les francs-tireurs Bonardel contre plusieurs régiments badois.

— Un seul, s'il plaît à Dieu, monsieur Marcus.

— Mettons contre plusieurs bataillons, reprit le docteur, et aussi par le tombeau aussi élégant que simple que le docteur fit élever sur la fosse dans laquelle furent déposées les victimes du combat.

— Merci, docteur, je vous dispense des frais de mon mausolée, répondit une voix railleuse.

— Oh! je ne parlais ni de vous, ni d'aucun des nôtres, répliqua le docteur, mais seulement des Badois.

— Ah! c'est différent.

— Que pensez-vous qui leur convienne le mieux, une colonne ou une pyramide?

— Une potence, dit une voix sombre, ils ont fusillé mon père et assassiné ma mère.

— Ils ont fait mourir de faim et de misère mon frère prisonnier, fit un autre.

— Tiré sur nos ambulances et égorgé nos blessés, s'écria un troisième.

Et de tous côtés s'élevaient des voix accusatrices pour protester contre les cruautés des envahisseurs de la France.

— Qui sait ce qu'ils auront fait à Landser, pensa Conrad. Oh! si je savais qu'ils eussent touché à un seul cheveu de sa tête! et il grinçait des dents avec fureur.

La pluie avait cessé de tomber et les faisceaux de lumière blanchissante qui traversaient les différentes pièces comme des flèches d'argent laissaient deviner que le ciel se dépouillait peu à peu.

Peu à peu, on finit par se reconnaître dans ce crépuscule auquel les yeux avaient fini par s'habituer; des groupes se formèrent aussi et de générale, la conversation se divisa en causeries particulières.

Le docteur, après avoir fini non sans peine à réunir ses auditeurs habituels, narrait dans ses plus petits détails la campagne de Tu-

renne à Thann, quand le mot : attention! prononcé par un guetteur, rétablit instantanément le silence.

L'ennemi n'était pourtant pas en vue, mais trois ou quatre uhlans montés sur de bons chevaux venaient d'apparaître de l'autre côté de la rivière.

Un moment ils parurent vouloir aller explorer le bois; puis revenant sur leurs pas, ils se rapprochèrent de la Thur, franchirent le gué, passèrent à cent pas à peine au-dessous de la maison que l'un d'eux montra à ses camarades, puis causant entre eux comme gens qui n'ont rien à craindre, disparurent dans la gorge, se dirigeant du côté de Thann.

Dix minutes s'écoulèrent, puis ils repassèrent au trot, les pistolets dans les fontes, la flamme de leur lance voltigeant au vent.

Sa lunette braquée à travers l'ouverture d'un des volets, le capitaine explorait la plaine.

Mais le brouillard était encore si épais qu'il était impossible de distinguer à plus d'un kilomètre.

Tout à coup un rayon de soleil glissa entre deux nuages et fit étinceler une vraie forêt de baïonnettes sur la route qui longe la Thur.

Tous les guetteurs dirent à la fois :

— Attention!

Il y eut un frémissement d'armes, puis il se fit un silence tel qu'on eût entendu bourdonner une mouche.

— Messieurs les officiers, fit le commandant.

Ils s'avancèrent aussitôt, reçurent leurs ordres et les hommes se réunirent par compagnies.

Alignés comme pour un défilé, les Badois s'avançaient, compagnie par compagnie, officiers en tête, arme à l'épaule, marquant le pas et marchant avec cette régularité automatique qui est le caractère des armées du Nord depuis Frédéric le Grand.

L'avant-garde, composée d'une trentaine d'hommes au plus, précédait le régiment de cent cinquante pas, puis venait le colonel her

von Tipfel sur son grand cheval blanc, ayant à sa droite un chef de bataillon et à sa gauche, monté sur un cheval noir petit mais nerveux, un paysan coiffé d'un large feutre et qui n'était autre que l'ex-docteur Bernard.

Après eux venait chaque bataillon avec ses capitaines, ses fifres, ses tambours plats comme des galettes, ses soldats en jaquette bleue, encadrés entre leurs caporaux et coiffés de leurs casques surmontés d'une pointe en cuivre.

De l'intérieur de la maison on entendait leurs pas cadencés sur la route, mais sauf les guetteurs, personne ne voyait rien ; les cœurs battaient et les mains se crispaient avec colère autour des fusils.

Après le passage de l'avant-garde, il y eut un moment de silence, puis le bruit des pas se fit entendre de nouveau et plus sourd.

M. Bonardel regardait toujours.

Il voulait laisser tout le régiment s'engager dans la gorge entre le bataillon de ligne embusqué à Thann et le poste qu'il occupait, de manière à attaquer à la fois les Allemands en tête et en queue.

Le her baron von Tipfel, lui, ne pensait qu'aux profits de la bonne journée qu'il allait faire et au piano de Pleyel que de Thann il expédierait à la gracieuse baronne. Cette pensée l'absorbait si profondément que si l'ami Jean Wiltz n'eût pas été là, il aurait passé outre sans se rappeler sa promesse.

Mais au moment où ils arrivaient au-dessous de la maison du docteur, le fromager la lui montra en faisant des gestes très-animés.

Von Tipfel n'avait qu'une parole ; il donna un ordre à l'officier qui se trouvait près de lui, lequel faisant volter son cheval, alla s'adresser à un lieutenant qui sortit aussitôt des rangs avec quatre soldats et se mit à grimper la pente en courant.

Un instant M. Bonardel crut qu'il était découvert, ou du moins que les soldats venaient s'assurer que la maison était inhabitée; mais à son grand étonnement ils se contentèrent de gratter à la porte principale et aux volets du rez-de-chaussée, puis ils redescendirent en courant.

Cette manœuvre eût été inexplicable si presque aussitôt une nappe de flammes accompagnée d'une forte odeur de pétrole ne l'avait pas trop clairement expliquée.

Deux cent cinquante hommes chargés de cartouches, entassés dans une maison en feu, n'y sont pas en sûreté; le commandant fit enfoncer les fenêtres du rez-de-chaussée du côté opposé à la route et les hommes sautèrent dans le jardin pour s'y former.

Mais s'ils étaient invisibles à la tête du régiment, la queue au contraire les voyait parfaitement, et ce fut du troisième bataillon que partirent les premiers coups de fusil.

Il n'y avait pas de temps à perdre, chacun s'abrita comme il le put et bientôt le premier bataillon écrasé par le feu plongeant des tirailleurs et déjà resserré dans l'étrécissement de la gorge, essaya de gagner la colline opposée, espérant y trouver un abri dans le bois.

Ce mouvement imprudent lui coupait la retraite en le séparant des autres bataillons qui reculaient au contraire du côté de Cernay, et le désordre du premier moment de surprise se changea en une véritable déroute, quand du taillis même partit une fusillade non moins meurtrière que celle de la colline.

Quelques groupes de soldats, jetant casques et fusils pour mieux courir, se précipitèrent vers la rivière, mais elle était en cet endroit à la fois profonde et vaseuse. Embarrassés de leurs grosses bottes et de leurs lourds habits, bien peu parvinrent à la traverser, d'autres coururent jusqu'à Thann, où ils apportèrent la première nouvelle de leur défaite, et furent tout heureux de se constituer prisonniers; quelques-uns parvinrent, en repassant sous le feu des francs-tireurs, à rejoindre les autres bataillons.

Le her baron von Tipfel ne fut pas de ce nombre.

Au moment où cramponné à sa selle, car il n'était pas précisément passé maître en équitation, il défilait au galop juste au-dessous de la maison qu'il venait de faire incendier, Guillaume, qui ne prodiguait

pas ses coups et se réservait les bons morceaux, lui envoya dans la tête une balle qui le jeta à bas dans un fossé à demi plein d'eau où il disparut jusqu'aux épaules, les jambes encore sur le talus.

M. Schültz ne choisissait pas, il chargeait et tirait, mais chaque balle valait une coche de plus à la culasse de son fusil et il l'entaillait en conscience.

En moins de cinq minutes, comme il tirait au même endroit au-dessous de lui, il eut, comme disait le braconnier, son joli petit tas : neuf casques dont un seul doré, mais trois sergents.

Le docteur, qui ne combattait pas et qui n'était là que pour attendre les belles opérations, essayait, pour l'acquit de sa conscience, d'éteindre l'incendie de sa maison au moyen d'un vieux seau qui perdait comme un arrosoir et avec lequel il allait puiser de l'eau dans un bassin, exposé au feu des bataillons qui battaient en retraite.

Que lui importait, il s'était confessé le matin même ; c'était bien le moins qu'il eût la conscience en repos.

Il continuait à s'occuper de sa besogne à laquelle étaient venus l'aider quelques francs-tireurs et en particulier le bûcheron Conrad, qui s'attaquant aux volets seuls sérieusement atteints, les détachait à coups de hache et les lançait tout enflammés dans la boue où ils s'éteignaient en sifflant, lorsqu'en s'élançant pour la centième fois vers le bassin, il s'arrêta à un point d'où l'œil embrassait toute l'étendue de la gorge dans laquelle fuyaient les Badois fusillés de droite et de gauche par les francs-tireurs, tandis que, du côté de Cernay, les autres bataillons se retirant avec précipitation disparaissaient déjà dans le brouillard, en abandonnant l'avant-garde et les premières compagnies à leur malheureux sort.

Les péripéties de la lutte n'avaient rien d'émouvant; ce n'était plus une bataille, mais une chasse.

Cependant le docteur semblait cloué au sol par la vue de quelque objet excitant chez lui un vif intérêt.

Ce qu'il regardait ainsi n'était autre chose qu'un cavalier, le pay-

san qui tout à l'heure accompagnait le colonel et qui, après avoir heureusement échappé aux premières décharges, galopait à droite et à gauche, se hissant sur ses étriers pour regarder en arrière, comme s'il eût voulu profiter de la première trouée pour s'échapper.

Soudain son indécision parut avoir cessé; il fit volter son cheval, passa rapidement à cent pas à peine d'un groupe de trois franc-tireurs, essuya leur feu courbé sur sa selle, puis se relevant tout à coup en leur montrant le poing, il s'élança vers la colline d'Engelbourg et disparut dans un pli de terrain.

— Monsieur Schültz, Guillaume ! cria le docteur en agitant ses bras comme un télégraphe en détresse.

Ni l'un ni l'autre ne répondirent, ils étaient en chasse dans le vallon.

Le docteur courut alors vers sa maison et appela Conrad.

— Une minute, il ne me reste plus qu'un gond à desceller.

— Laisse la maison brûler, mon garçon, jette ta hache et prends ton fusil, je veux te faire faire un bon coup.

Conrad ne se lé fit pas répéter.

— Suis-moi, fit le docteur.

Le bûcheron obéit.

— Vois-tu dans le sentier là-bas, ce cavalier? demanda M. Marcus!

— Parfaitement.

— Sais-tu qui cela est?

— Un paysan.

— Un paysan qui s'appelle Bernard l'espion, fit le docteur en serrant le bras du bûcheron.

— Bernard ! s'écria le jeune homme, qui bondit de colère : quel malheur qu'il soit hors de portée !

— Si tu veux escalader ce rocher et aller te blottir dans la Lunette de la sorcière, je te garantis qu'il ne passera pas à vingt pas de toi; mais il te faut grimper vite.

— Et où est la Lunette?

— Juste au-dessus de nous; tu vois cet anneau?

— Oui.

— C'est la Lunette; le chemin passe devant, à dix pas. Seulement, prends garde, la montée est rude et la hauteur de 522 mètres.

Le bûcheron traversa le plateau en courant et commença à escalader le rocher en s'aidant des pieds et des mains.

Le cavalier gravissait la côte au trot, mais lentement, à cause des nombreux lacets tracés par les ingénieurs pour adoucir les rampes.

Une fois au sommet de la montagne, il n'avait plus qu'à la redescendre de l'autre côté pour regagner la plaine de Cernay; dans la position où il se trouvait, cette voie de salut était la seule qui se présentât à lui.

Une fois manqué par les francs-tireurs de la gorge, il était sauvé. car M. Bonardel n'avait pas songé à occuper les ruines qui commandent le chemin.

Au moment où il atteignait le plateau, Guillaume, qui n'était descendu du mamelon que dans l'espoir de le rencontrer, l'aperçut hors de portée.

Il fit feu pourtant sur lui, mais il en fut quitte pour une cartouche brûlée en pure perte, sans même que le fugitif daignât hâter l'allure de son cheval.

Le braconnier poussa une exclamation de colère et frappa la terre avec dépit.

— Qu'est-ce? demanda M. Schültz.

— Ce gueux de Bernard qui nous échappe encore.

— Il a un bon petit cheval, répondit simplement le brasseur; il ressemble à la Grise quand elle était jeune.

En ce moment, les clairons sonnèrent pour rallier les francs-tireurs sur lesquels le bataillon, sorti de Thann au bruit de la fusillade, refoulait les quelques survivants qui restaient encore du premier bataillon du colonel her baron von Tipfel.

Avec ces nouvelles forces, le commandant espérait pouvoir poursuivre les ennemis jusqu'à Cernay.

De la hauteur à laquelle il se trouvait, Bernard dominait à la fois la gorge semée de cadavres, la plaine par laquelle se retiraient les Badois et entre deux, juste au-dessous de lui, le mamelon au centre duquel fumaient encore les débris arrachés par Conrad à la maison du docteur.

— Ces imbéciles ne savent pas même brûler une botte de paille, murmura l'espion ; c'est bien la peine de travailler pour eux. Ils n'ont pas même su y enfumer ce grand maigre de Marcus, que je vois se promener avec son chien jaune, comme s'il n'avait pas autre chose à faire qu'à arroser ses fleurs.

Il continua à avancer lentement, parfaitement sûr que la route n'était pas gardée de l'autre côté de la montagne, et laissant souffler son cheval.

Tout à coup il se souvint qu'il avait une carabine attachée à l'arçon de sa selle ; un sourire diabolique plissa ses lèvres minces et plates ; il avança jusqu'à l'extrémité de la plate-forme, épaula son arme et cria :

— Docteur Marcus ! docteur Marcus !

Le docteur leva la tête.

— Acceptez cette pilule que vous envoie un confrère, ricana l'ex-docteur Bernard, et il pressa la gâchette de sa carabine.

Au même instant un autre tireur qui, sorti de l'intérieur de la Lunette, s'était glissé à dix pas derrière l'espion, tirait aussi.

Le tressaillement de l'espion, au bruit que fit la batterie, détourna son coup. La balle destinée au docteur alla frapper dix pas en arrière.

Mais ce n'était plus de lui que M. Bernard s'occupait ; en se retournant sur sa selle, il venait d'apercevoir debout sur la route et brandissant comme une massue son fusil qu'il avait oublié de charger, Conrad le bûcheron.

La fureur et la résolution étaient peintes sur la physionomie du montagnard.

L'espion poussa un cri et voulut faire cabrer son cheval pour éviter le coup que lui destinait le bûcheron.

Il en était temps; la crosse de l'arme siffla à ses oreilles et s'abattit avec tant de force sur le rocher qu'elle se brisa en éclats.

Il ne s'en fallut pas d'un cheveu qu'entraîné par son élan, Conrad ne fût précipité dans le gouffre.

L'étrier de l'espion servit de point d'appui à son ennemi. M. Bernard, pour le lui faire perdre, le frappa au visage avec sa botte ferrée.

Le montagnard sentit que le sang l'aveuglait, mais, fort comme un taureau et tenace comme un boule-dogue, il se cramponna à la jambe de l'espion, tirant avec tant de rage qu'il brisa la courroie de l'étrier et désarçonna l'Allemand.

Celui-ci n'avait pas lâché sa carabine; il espérait encore en frapper son ennemi; mais Conrad l'embrassant dans ses deux bras, l'écrasait en rugissant sur sa poitrine.

— Grâce! grâce! gémit l'espion.

Le bûcheron serrait toujours, d'en bas on entendait les hurlements de l'espion, ses os craquaient sous l'étreinte, il poussait des clameurs pitoyables; enfin il cessa de hurler et s'affaissa comme une masse.

Alors le terrible montagnard l'éleva comme un bloc au-dessus de sa tête, le balança un instant dans l'air, puis avec un cri de bête fauve il le jeta dans l'abîme.

Ce fut le docteur Marcus, aidé de quelques francs-tireurs, qui le ramassa.

Il respirait encore.

L'homme qu'il avait voulu tuer, le rapporta dans la maison qu'il avait voulu incendier.

Là on le déposa sur une table, il avait les deux bras et les deux jambes brisées.

— Pauvre diable! fit le bon docteur, mais belles opérations! je ne me souviens pas avoir jamais vu un pareil sujet.

Une heure après, Conrad arriva à son tour; il était couvert de sang et ramenait par la bride le cheval qui baissait la tête et semblait pleurer.

Quant aux francs-tireurs partis avec le bataillon de ligne, ils ne revinrent que le soir, après un engagement assez vif contre les Badois renforcés par le 25e de Poméranie qui, malgré ses deux canons, n'osèrent pas contrarier la retraite.

La compagnie de M. Bonardel n'avait perdu que deux hommes et fait subir à l'ennemi une perte de plus de cent cinquante hommes, tant tués que blessés.

CHAPITRE X.

Une idée de braconnier.

Malgré ses canons, ses dreysses, ses casques pointus et le puissant intérêt qu'auraient eu MM. les officiers d'envoyer en Poméranie les pianos, les pendules, les montres, les bijoux et tous les objets de valeur appartenant aux habitants de Thann ou de Saint-Amarin, le 25e régiment de Poméranie ne jugea pas à propos de faire plus ample connaissance avec les francs-tireurs du capitaine Bonardel.

La réception faite aux Badois ne les encourageait pas.

Quant à ces derniers, il eût été plus difficile de leur faire reprendre le chemin des gorges dans lesquelles ils avaient laissé leur premier bataillon, fifres, colonel et espion compris, que de forcer un cheval rétif à traverser un ruisseau.

Huit jours s'écoulèrent sans que les vedettes postées aux ruines d'Engelbourg eussent à signaler le moindre uhlan s'aventurant dans la plaine.

Les Prussiens, fortement établis dans Cernay dont ils avaient barricadé les rues aboutissant à la route de Thann, paraissaient immobilisés dans cette ville.

Cette immobilité n'était qu'une ruse. Chaque jour de nouvelles troupes s'abritant derrière cette position filaient du côté de Belfort. Les colonnes succédaient aux colonnes, les régiments aux régiments, et de loin on entendait claquer les fouets des conducteurs de la grosse artillerie de siége.

Pour tromper l'ennui d'une trop longue inaction, les éclaireurs libres, Schültz, Guillaume, Conrad et quelques autres, battaient la campagne en dépit de la pluie persistante et du froid qui commençait. Le soir ils rentraient, apportant des nouvelles, quelquefois un casque et des lettres quand ils avaient trouvé l'occasion de décrocher un maraudeur. Sultan, qui commençait à devenir de première force à la chasse aux Prussiens, les accompagnait dans leurs battues.

Famine tenait compagnie au docteur.

La spécialité de ce famélique animal consistait à visiter les postes à l'heure des repas, comme ces mendiants qui courent de caserne en caserne avec leurs écuelles pour recevoir une ration de soupe, et ensuite à venir allonger sa maigre échine sous le manteau de la cheminée où le docteur préparait ses tisanes.

Jamais celui-ci n'avait trouvé le temps plus court; sa maison convertie en ambulance ne renfermait pas moins d'une vingtaine de Prussiens amputés d'une jambe ou d'un bras de sa propre main, et dont le pansement renouvelé chaque jour absorbait une grande partie du temps de l'amateur de belles opérations.

Les fioles, les instruments, les paquets de charpie encombraient le local de son ancien musée, dont une vitrine dégarnie avait été consacrée par lui aux balles extraites des poitrines et des membres des pauvres diables fusillés dans la prairie. Des révolvers, des sabres, des casques étiquetés pendaient aux murs et, à la place d'honneur, le collectionneur avait formé un trophée de la carabine et du poignard de l'espion précipité du rocher, ainsi que des fragments du fusil brisé par le montagnard dans sa lutte avec M. Bernard.

Ceci était pour l'ornementation intérieure de la villa passée à l'état de maison historique; mais dans le parc, le docteur avait ménagé aux touristes futurs un monument de haute curiosité, ce que les Anglais appellent une *great attraction*.

A l'endroit même où il se proposait de faire dresser un obélisque commémoratif, il avait fait creuser une vaste fosse dans laquelle on

avait déposé une trentaine de cadavres badois et entre autres ceux de l'espion et du colonel; puis, à la tête du renflement, au centre duquel était placé le casque pointu du baron, il avait planté une croix à laquelle était attachée une planchette portant en gros caractères :

Ci-gît le capitaine de voleurs baron Edouard von Tipfel,
Surpris et tué avec une partie de sa bande
Par le commandant Bonardel et ses francs-tireurs,
Dans la propriété du docteur Marcus
Dont les scélérats venaient d'incendier la maison.
Avis aux brigands.

(*Villa de Bellevue*, *ce* 3 *octobre* 1870.)

Un arbre brisé à moitié, penchant sur la tombe, et trois boulets recueillis dans la prairie complétaient provisoirement l'ornementation du futur monument.

Plus tard, quand il serait moins occupé, le docteur se proposait de publier une brochure, peut-être même un gros volume, sur la célèbre victoire d'Engelbourg, et déjà il avait écrit au président de l'Académie du Gard qui, comme on le sait, marche de pair avec l'Académie française, pour le prier de lui composer, à tête reposée, une inscription commémorative destinée à être gravée sur le marbre.

Le brave homme prenait, comme on le voit, sa victoire au sérieux.

Malheureusement les Prussiens s'en préoccupèrent d'autant moins que c'étaient les Badois qui en avaient fait les frais. Or on sait que le pieux Guillaume, empereur et père de tous les Allemands en général, se souciait fort peu de tout ce qui n'était pas ses chers Prussiens.

L'invasion grossissait donc toujours comme une mer qui monte, les villes tombaient l'une après l'autre sous les projectiles incendiaires lancés par les canons Krupp, les armées de la France n'existaient plus que dans les dépêches d'un soi-disant organisateur à la fois dictateur et ministre. Ses bulletins menteurs n'avaient plus même le

triste privilége de dissimuler les honteux échecs infligés coup sur coup aux généraux incapables qu'il improvisait à coups de décrets, les soldats invincibles de la république refusaient de se battre, jetaient leurs armes et fuyaient en criant à la trahison; le désordre régnait partout, et la triste réalité succédant brusquement aux plus folles illusions, la jactance malsaine des premiers jours dégénérait en panique irréfléchie.

Tout semblait arrivé au pire. Plus tard on s'aperçut qu'il y avait plus bas à tomber.

Le jour où ceux qui conservaient encore un cœur français dans leur poitrine firent cette triste découverte, fut celui où l'illustre Gambetta appela pour sauver la France l'illustre Garibaldi.

Trop occupés par ce qui se passait autour d'eux et seulement attentifs à défendre le poste qui leur était confié, les francs-tireurs de Bonardel ignoraient ce qui avait lieu sur les autres points du territoire envahi: une dépêche du général Cambriels leur ordonnait de protéger la vallée de Saint-Amarin, et ils la protégeaient si bien que pas un Allemand n'osait s'y montrer, quand une nouvelle dépêche vint donner l'ordre à leur commandant d'enlever les traînards des colonnes prussiennes qui marchaient vers Belfort.

C'était une rentrée en campagne, les francs-tireurs ne demandaient que cela, et la guerre d'embuscades recommença. A partir de ce jour les convois ennemis n'eurent plus une heure de repos; leurs éclaireurs ne voyaient personne, et cependant des balles parties on ne sait d'où, d'un fossé, d'un buisson, de derrière une pierre, venaient tout à coup frapper les chevaux conduisant les lourds canons, les officiers au moment où ils donnaient un ordre, les soldats qui cheminaient l'arme sur l'épaule et en parfaite sécurité.

Un uhlan envoyé en mission ne revenait plus, et la colonne trouvait son cadavre étendu sur la route, les traînards disparaissaient sans laisser de traces, les ponceaux visités avec le plus de soin sautaient tout à coup au moment même où passait une compagnie, une route

explorée depuis une heure à peine se trouvait coupée; à peine remplacés, les rails des chemins de fer étaient enlevés.

C'était la guerre du lion et du moucheron.

Le lion rugissait et se battait les flancs en écumant mais sans résultat, le moucheron piquait et le sang coulait.

Si la France, qui compte quarante millions d'habitants, avait eu cent mille francs-tireurs disciplinés et braves comme ceux du commandant Bonardel, pas un Prussien n'eût traversé la ligne des Vosges et bien peu auraient repassé le Rhin.

Malheureusement elle ne les eut pas, et ceux qu'elle eut, son dictateur ne sut pas les employer.

Les Vosges ne furent pas gardées.

Pendant que le commandant Bonardel défendait la vallée de Saint-Amarin, les cols qui y aboutissent, et décimait l'armée ennemie qui s'avançait vers la trouée de Belfort, une seconde armée prussienne, celle du maréchal Verder, libre après la prise de Strasbourg, marchait, elle aussi, vers la haute muraille, mais sur un autre point et pour la franchir par les cols du Khauty et du Steige, les vals de la Bourgonce, de Saint-Blaise et de Martimpré.

Par ces défilés l'armée ennemie s'avançant jusqu'à Epinal, débordait les francs-tireurs établis dans la vallée de Saint-Amarin et formait autour d'eux un cercle de fer qui les écraserait en se resserrant.

Seulement en faisant cette manœuvre, les Allemands avaient à s'engager dans des gorges profondes, dominées par des hauteurs ardues, des roches menaçantes, des forêts impénétrables, des pentes ravinées, où chaque pli de terrain pouvait cacher une embuscade.

S'ils ne réussissaient pas, ils étaient perdus.

Deux mille hommes résolus les auraient tenus en échec pendant des années.

Il n'y en avait pas deux cents. C'était à peu près le nombre d'espions que le général Verder payait pour surveiller les Français.

Les Prussiens, pour diviser cette poignée d'adversaires, commencèrent à gravir simultanément les vallées conduisant aux cols.

En quelques jours ils arrivèrent à celui du Khanty; pas un canon ne couronnait les hauteurs, que pendant plus de deux heures cinq francs-tireurs défendirent contre trois cents ennemis.

Ils auraient pu tenir encore, tant le passage est formidable, mais ils n'avaient plus de cartouches; ils se sauvèrent.

Les Prussiens passèrent par le Khanty, étonnés d'un succès qui leur avait coûté si peu cher; d'autres colonnes débordèrent par différents cols tout aussi mal gardés et, envahissant la plaine par toutes les routes, commencèrent à descendre vers Raon, en refoulant devant elles les francs-tireurs de la Seine.

A partir de ce moment, la retraite devint presque une véritable déroute et quelques jours après, presque sans brûler une amorce, les Prussiens arrivaient à Gérardmer, d'où un régiment français avec deux canons et les francs-tireurs étaient partis quelques jours auparavant, pour gagner à travers la neige Remiremont, Plombières et enfin Lyon, où s'organisait à grand orchestre cette nouvelle armée des Vosges que pendant deux mois l'illustre Garibaldi employa à profaner les églises, à piller les couvents, à chasser les prêtres et les religieux, à voler les paysans qu'elle était chargée de protéger et à rendre dans les campagnes et dans les villages le nom de francs-tireurs plus abhorré que celui de Prussiens.

C'était avec ce ramassis de pillards et de poltrons, commandés par des apothicaires, des médecins de village, des paillasses en chemise rouge et en chapeau pointu de toutes nationalités, des moines défroqués, voire même des repris de justice, ayant pour fournisseurs des patriotes qui les laissaient manquer de tout, pour inspecteurs les premiers venus, pour chefs d'état-major des fabricants de pilules et de méchants journalistes, que l'ex-avocat ministre de la guerre et de l'intérieur prétendait poursuivre la guerre à outrance.

On sait quel fut le résultat de cette monstrueuse parade de saltimbanques.

Le général de Cambriels n'était pas l'homme de ces hommes, il fut brutalement destitué.

Il gênait, on eut l'air de croire à son incapacité ou même à pis que cela; le fait est qu'il avait un cœur trop français pour se laisser conduire en laisse par ce fétiche goutteux qu'on appelait l'illustre Garibaldi, et que ses cornacs traînaient après eux dans une voiture capitonnée où il fallait le hisser à bras, tant il était avarié.

C'était avec ce mannequin affublé d'un manteau rouge et qui ne savait plus que crier : Vive la république universelle ! A bas Pie IX ! que le grand Gambetta avait imaginé d'épouvanter les Prussiens.

Ils ne s'en inquiétèrent même pas et le laissèrent tout à son aise signer les bulletins de victoires rédigés par les parasites brodés et dorés de son état-major.

Quelques jours avant l'arrivée du grand libérateur, le colonel Keller, reconnaissant qu'il n'était plus en son pouvoir de prévenir l'investissement de Belfort, voulut au moins en paralyser les effets, si cela était possible.

Pour arriver à ce résultat il s'agissait de tenter un coup hardi :

Renoncer à défendre plus longtemps des passages dont plusieurs avaient déjà été forcés, se porter par une marche rapide sur Belfort, et y jeter une forte garnison capable de résister vigoureusement aux efforts de deux armées s'avançant parallèlement des deux côtés de la chaîne des Vosges par Mulhouse et par Gérardmer, et fermer ainsi à la grosse artillerie la trouée de Belfort, seul passage à peu près praticable pour le transport des monstrueux engins de destruction amenés d'Allemagne.

Dans ce but, il avait ordonné de concentrer à Bussang quatorze compagnies du Haut-Rhin, la compagnie de l'Isère, deux compagnies de Saône-et-Loire et une compagnie du Gard, pour de là se porter avec les francs-tireurs sur la ville menacée.

Un messager porteur d'une dépêche pressante fut expédié dans ce but au commandant Bonardel.

Celui-ci était loin de s'attendre à un pareil ordre et continuait à exaspérer les Prussiens par ses embuscades.

Peu s'en fallut que la dernière ne lui coûtât cher.

En traversant la prairie, M. Schültz avait découvert un obus qui s'était enfoncé dans le sol sans éclater, et en homme qui ne laisse rien perdre et qui s'inquiète peu d'un surcroît de bagages d'une trentaine de kilogrammes, il l'avait mis sous son bras pour l'utiliser en faisant sauter quelque ponceau et arrêter ainsi la marche de l'ennemi.

Placer l'obus sous une poutre de manière à ce que la pression d'un lourd chariot fît éclater le projectile, n'était pas une bien grande difficulté à vaincre, mais la ruse n'avait plus rien de nouveau et Guillaume méditait quelque tour plus amusant.

Seulement ce tour était son secret.

Depuis quelque temps les ennemis ne marchaient plus que de jour, et en colonnes assez nombreuses pour que les embuscades pussent être bien fructueuses; il fallait tirer de loin pour ne pas être enveloppés par les uhlans; en un mot, la chasse devenait de jour en jour plus difficile et plus improductive.

Guillaume se creusait la tête sans rien trouver dans sa cervelle de braconnier, si fertile en ruses; la vue de l'obus ouvrit à son génie des horizons nouveaux : il obtint de M. Schültz qu'il lui en ferait cadeau, le cacha soigneusement dans un buisson au bord de la route de Belfort, tout auprès d'une petite colline boisée où chaque matin les Prussiens établissaient un poste d'observation.

— Que veux-tu faire de cet obus? demanda le brasseur; aurais-tu par hasard un canon pour le lancer?

— Qui sait? répondit Guillaume.

— Alors, tu as à présent tout ce qu'il te faut?

— Pas encore; j'aurais besoin d'une douzaine de projectiles.

— Il serait possible d'en trouver encore deux ou trois dans la prairie; et puis?

— Oh! le reste me regarde.

Le soir venu, il se retira avec le reste de la troupe dans un hameau abandonné pour y passer la nuit, car il commençait à faire froid, et les Prussiens ne sortaient plus après le soleil couché.

M. Bonardel, auquel le brasseur avait conté le fait de l'obus, plaisanta le braconnier sur son projet, mais lui donna toute permission d'agir.

M. Schültz et Conrad, de leur côté, promirent de se mettre dès le lendemain à la recherche des projectiles.

Vers minuit, la lune se levait, le braconnier prit son fusil, siffla son chien et sortit.

Jusqu'au lendemain on ne le revit plus.

Un peu avant le jour, il rentra; c'était l'heure où les Prussiens venaient reprendre leur poste d'observation sur la colline.

Les trois amis partirent pour la récolte des obus, ils passèrent la journée à en chercher dans la prairie et n'en trouvèrent que deux, qu'ils rapportèrent à la ferme.

Il y avait trente-six heures que Guillaume n'avait pas fermé l'œil; il se jeta sur une botte de paille et s'endormit profondément, après avoir recommandé à ses compagnons de le réveiller vers une heure du matin.

Lorsque le commandant Bonardel revint avec ses hommes, il le trouva ronflant à poings fermés.

La journée avait été mauvaise; les Prussiens avaient passé par grosses troupes sans qu'il fût possible de les approcher. Les canons et les munitions continuaient à filer sur Belfort.

— Il faudra absolument se porter ailleurs, dit M. Bonardel au brasseur, le poisson ne mord plus.

— Peut-être mordrait-il demain si la ruse de Guillaume réussit, répondit le géant, qui en ce moment s'occupait à fabriquer une échelle de cordes.

Le lieutenant Guigon haussa les épaules.

— Il a donc trouvé son canon? demanda le commandant avec un sourire d'incrédulité.

— Je lui ai promis le secret, mais je crois qu'il y aurait des chances que son plan réussît, si vous vouliez l'appuyer.

— S'il s'agissait de ma personne, ce serait très-volontiers, fit M. Bonardel, mais je ne veux pas exposer pour rien la vie de mes hommes.

— Sans les exposer, commandant, vous pourriez en faire cacher trente ou quarante à cinq ou six cents pas de la colline où se tient le poste d'observation. Si l'affaire réussit, vous arriveriez; si elle rate, vous ne bougeriez pas, et nous en serions pour notre peau.

— Ah pardon! je tiens aussi à votre peau.

— Nous aussi, commandant; mais vous savez, pour faire une omelette...

— Oui, il faut casser des œufs... Et pensez-vous réellement que le plan ne soit pas trop téméraire?

— Mais non, commandant, puisque Conrad et moi jouons notre vie.

— Allons! j'ai confiance en vous, j'établirai mon embuscade, mais qui donnera le signal?

— L'obus, commandant.

M. Bonardel tordit sa moustache en homme qui ne semble pas bien convaincu et, s'approchant de la table sur laquelle brûlait une petite lampe, se mit à étudier sa carte.

A une heure, la lune commença à s'élever comme un ballon sanglant entre les branches des sapins, le brosseur secoua la cendre de sa pipe et éveilla le dormeur.

Les trois hommes prirent leurs armes, chargèrent chacun un obus sur l'épaule et sortirent.

— Pas d'imprudence, messieurs, et comptez sur moi, dit une voix qu'ils connaissaient bien, au moment où ils arrivèrent à la ligne des sentinelles.

C'était le commandant qui faisait sa ronde.

— Nous ferons de notre mieux, répondit Schültz.

— Pardon, commandant, ajouta Guillaume, j'ai attaché Sultan;

veuillez donner ordre de lui servir à manger, mais de ne pas le lâcher : il viendrait nous rejoindre et nous trahirait.

— J'y veillerai, dit M. Bonardel.

Les éclaireurs gagnèrent la colline et disparurent entre les sapins.

Les personnes qui ont fait le trajet de Belfort à Mulhouse connaissent bien ce bouquet de bois, chênes et arbres verts, qui ombragent un mamelon coupé en deux par le chemin à environ huit ou dix kilomètres de Mulhouse.

Pour éviter une forte montée, les ingénieurs ont ouvert dans le grès rouge une profonde tranchée d'une centaine de pas pendant lesquels la route se trouve encaissée entre deux murailles de rochers taillés à pic, mais percés en plusieurs points de petites cavernes naturelles primitivement remplies d'un sable ocreux que la pluie et le vent en ont fait couler.

Ce fut vers l'arête de ces rochers surmontés d'une mince couche de terre végétale, que se dirigèrent les chasseurs et qu'ils déposèrent leur fardeau au pied d'un chêne qui se penchait sur la route comme un curieux pour examiner les passants.

Au lieu de fixer son échelle à l'arbre, le braconnier se contenta de l'entourer de sa corde dont il laissa pendre les deux bouts dans le vide, et de se laisser couler jusqu'à une excavation.

— Allez, fit-il alors.

Au moyen d'une seconde corde, M. Schültz lui passa les obus l'un après l'autre.

— Ça y est, dit le braconnier.

Les deux compagnons se laissèrent glisser chacun à leur tour et se blottirent dans le trou, d'où ils n'eurent qu'à tirer un bout de l'échelle pour la ramener à eux.

— L'appartement n'est ni grand ni bien meublé, remarqua Schültz, mais en s'accroupissant on peut encore y dormir.

— A condition de ne ronfler trop fort, ni de rêver tout haut, répondit Guillaume, car dans quelques heures nous aurons un poste de

vingt uhlans sur notre tête, et, s'ils nous entendaient, nous serions pincés comme des étourneaux dans une cage.

— Je ne leur conseillerai pourtant pas d'enfoncer le bras dans le trou pour nous y cueillir, fit Conrad; il pourrait leur en cuire. Et il arrangea sa hache à portée de sa main.

— A présent, silence, dit M. Schültz, nous causerons une autre fois.

La nuit s'écoula froide et claire, les étoiles scintillaient dans le ciel avec cet éclat particulier que produit la gelée en raréfiant l'air. Quand vint le matin, la grande barbe du brasseur était blanche de givre; Conrad et Guillaume pelotonnés au fond du trou ressemblaient à des ours engourdis par l'hiver.

M. Schültz profita des premières lueurs pour faire au-devant de l'ouverture une sorte de petite muraille de grosses pierres agencées de manière à ce que l'on pût, par les interstices, voir sans être vu.

A cette heure, pensait-il, les nôtres doivent se mettre en embuscade derrière les buissons; ils n'auront pas chaud dans la rosée, mais le soleil ne tardera pas à paraître.

Des pas de chevaux résonnants sur la route durcie par la gelée attirèrent son attention; il regarda et vit trois uhlans dont l'un, un brigadier, leva la tête vers sa cachette et salua en disant :

— Avez-vous aperçu quelque chose, mes hers?

— Non, rien absolument; voici trois jours qu'ils n'ont pas paru.

— Tant mieux; aujourd'hui ils nous embarrasseraient fort.

— Pourquoi aujourd'hui plus que hier?

— Parce que c'est à huit heures que part le convoi de poudre, et un accident est bientôt arrivé.

— *Mein Got!* je le crois bien, répondit la voix partie du haut du rocher; bonne promenade, camarades.

Schültz éveilla doucement les dormeurs en mettant un doigt sur sa bouche.

Couchés à plat ventre derrière des haies à travers lesquelles ils

surveillaient la route jusqu'à l'endroit où elle enfonçait dans la tranchée, les francs-tireurs de Bonardel grelottaient sans trop comprendre ce qu'ils faisaient à cette distance du chemin et dans une plaine où il leur serait impossible d'échapper à la cavalerie.

Enfin, se disaient-ils, le commandant a son idée, et cette pensée leur faisait prendre patience. Quant au lieutenant Guigon, il jurait entre ses dents, sachant bien qu'il n'était là à gagner un rhumatisme que pour la plus grande gloire de l'exécution d'un plan probablement absurde.

Il fallut que le soleil le prenant en pitié lui envoyât quelques chauds rayons pour dissiper un peu sa mauvaise humeur.

Presque aussitôt brillèrent dans le lointain des fers de lances, et tout un escadron de uhlans s'allongea sur la route, défilant au pas.

— Attention ! fit le commandant.

— Attention ! répétèrent les officiers.

Les soldats apprêtèrent leurs armes sans même songer qu'ils étaient cinquante contre trois cents.

Les uhlans défilèrent lentement et la tête de la colonne disparut dans la trouée.

Le commandant s'était relevé à demi et avait tiré son épée, il attendait le signal ; l'escadron continua paisiblement sa marche et reparut de l'autre côté de la colline.

M. Bonardel hocha la tête d'un air mécontent.

Il se passa une heure encore.

— Attention ! dit-il de nouveau.

Cette fois, c'était un bataillon de Badois précédés par un officier à cheval.

Ils paraissaient marcher avec une sécurité parfaite et avec le même calme que s'ils fussent partis pour passer une revue sous le balcon du palais grand-ducal.

A la stupéfaction des francs-tireurs embusqués, ils passèrent comme avaient passé les uhlans.

Cette fois le commandant ne put retenir une exclamation d'une nature trop énergique pour être rapportée.

Cependant il se contint encore.

Deux heures, trois heures, trois heures et demie s'écoulèrent, il n'y tenait plus.

Quatre heures. C'en était trop ; il se releva de nouveau, puis il pensa : si je pars et qu'ils se fassent tuer, j'en aurais du remords. Attendons encore, mais ils auront de mes nouvelles.

En ce moment un lieutenant qui s'était rapproché de lui en rampant, murmura à son oreille :

— Commandant, je crois apercevoir un convoi.

M. Bonardel saisit sa lunette.

— En effet, dit-il, des chariots : un, deux, trois, il compta jusqu'à douze, couverts de toile cirée, avec de petits drapeaux ; c'est de la poudre, corbleu ! avec une forte escorte de cavalerie et d'infanterie. Quel coup ! Ah ! si j'avais seulement tous mes hommes !

— De la poudre, se disaient entre eux les soldats, de la poudre, voilà ce que notre commandant attendait.

Lui se tordait la moustache.

— Ils sont trop, disait-il, trop, et cependant quel beau coup ! Ma foi, s'ils donnent le signal, je n'y résisterai pas.

— Attention !

Le convoi avançait, on entendait le claquement des fouets des charretiers et le roulement sourd des roues.

La colonne marchait lentement, éclairée par des uhlans qui galopaient en tête et sur les flancs.

M. Bonardel creusait la terre avec la pointe de son épée, et ses narines se dilataient comme celles d'un cheval prêt à s'emporter.

Le convoi marchait toujours.

L'avant-garde disparut dans la tranchée.

Puis après elle, un, deux, trois, cinq, dix chariots.

Le partisan se tordait sur la terre humide comme s'il eût été sur des charbons ardents.

Tout à coup, il fit un bond de bête fauve et rugit :

— En avant, mort aux Prussiens !

Une lueur sanglante venait d'éclairer le bois et deux détonations se confondant en une seule effroyable couvrirent les cris du partisan.

Au même moment un flot de fuyards, fantassins et cavaliers confondus, se poussant, s'écrasant, débordèrent de la tranchée, s'éparpillant dans toutes les directions.

Un second éclair jaillit, puis un troisième suivi de détonations plus faibles, mais qui achevèrent de porter à son comble le désordre et la confusion des fuyards.

— A la colline! criait le commandant, enlevez le poste et fusillez surtout les chevaux des voitures.

Les francs-tireurs se ruèrent sur les traces de leur commandant.

Déjà épouvantés par l'explosion inattendue des obus et celle d'un caisson de poudre, les uhlans se défendirent à peine, quelques-uns s'enfuirent, les autres furent précipités à coup de baïonnettes dans le fossé que les tirailleurs couronnèrent aussitôt.

Le spectacle que présentait le fond de cette coupure était horrible : des cadavres, des débris carbonisés de roues et de tonneaux jonchaient le sol où, au milieu de mares de sang et de débris humains dont quelques-uns, projetés sur les murs à une grande hauteur, les avaient en s'écrasant constellés de taches hideuses, une centaine d'hommes s'efforçaient de relever deux voitures de poudre qui obstruaient le chemin, afin de dégager les autres, dont les attelages affolés refusaient d'obéir, ruaient avec fureur et menaçaient de tout briser.

Au milieu de cette confusion, des malheureux horriblement mutilés se traînaient sur les mains ou se tordaient dans les douleurs de l'agonie en implorant la mort.

D'un coup d'œil, le capitaine Bonardel jugea la situation. Sans s'amuser à tirer dans le tas, il arracha sa cravate, la déplia, la rem-

plit de ces aiguilles desséchées qui ouatent le dessous des sapins. y enflamma d'un coup de pistolet ce paquet éminemment combustible et le jeta au milieu des voitures en criant :

— Le feu aux chariots!

En un instant une pluie de brandons vint tomber dans cet amoncellement.

Mais même au milieu de ce péril extrême le corps d'élite préposé à la garde immédiate du convoi montra ce que peut faire le respect de a discipline.

Sur l'ordre d'un capitaine prussien, un grand sec à cheveux blancs, décoré de la médaille de Sadowa, les grenadiers se rangeant sur un côté de la route ouvrirent le feu contre les francs-tireurs pendant que les soldats du train maîtrisaient les chevaux, relevaient les voitures et couvraient les tonneaux avec leurs longues capotes pour les préserver du feu.

Leurs efforts furent en partie couronnés de succès, trois chariots purent sortir du redoutable défilé.

Quatre ou cinq autres les auraient suivis, si les balles des francs-tireurs n'eussent abattu les chevaux.

Les balles et les brandons continuaient à pleuvoir, le vieil officier atteint à la cuisse tomba en essayant de porter remède à ce nouvel cicident ; il eut encore la force de se relever sur un genou et de crier :

— Ferme, camarades! ferme !

Ce fut sa dernière parole : une balle lui brisa le crâne, son casque roula sur la route, mais lui resta à genoux, sa belle tête renversée en arrière et appuyée contre un caisson.

Le feu continuait avec vivacité.

Tout à coup, une fumée blanche enveloppa un chariot, et au même instant des voix crièrent en allemand et en français :

— Ventre à terre!

Il se fit un silence de quelques secondes.

Puis le volcan éclata, le roc trembla, une mitraille de pierres et de débris hacha les branches des arbres, balaya comme une trombe la tranchée et retomba en grêle sur le monticule et dans la plaine.

Deux caissons venaient de sauter, l'incendie gagnait les autres et ce qui restait de Prussiens fuyait éperdu, jetant armes et sacs pour mieux courir; mais les balles allaient plus vite qu'eux et plusieurs tombèrent encore.

— Cessez le feu, commanda M. Bonardel qui, pensant avec raison qu'il ne lui restait pas grand temps pour achever son œuvre de destruction, voulait le mettre à profit d'une manière plus efficace.

Alors mettant leurs carabines en bandoulière, les francs-tireurs se partagèrent en deux escouades, l'une pour ramasser leurs morts ou leurs blessés, car ils avaient cinq ou six hommes hors de combat, l'autre pour recueillir des aiguilles de pin et aller en entourer les caissons que l'incendie n'avait pas atteints.

Cette mission était la plus périlleuse, M. Bonardel voulut la diriger lui-même.

On fit un monceau de combustibles, puis les soldats, s'attelant aux voitures dont ils avaient coupé les traits, les tirèrent l'une après l'autre au lieu qu'ils avaient préparé d'avance.

Déjà leur besogne touchait à sa fin et M. Bonardel tressait la mèche qui devait lui servir à faire sauter les derniers chariots, quand une voix forte lui cria :

— Un instant, commandant, donnez-nous le temps de battre en retraite.

Dans le feu de l'action, M. Bonardel avait oublié les organisateurs de ce hardi coup de main.

— Où donc êtes-vous? monsieur Schültz, s'écria-t-il.

— Ici, mon commandant, répondit la voix et, à l'ouverture de leur petite caverne, apparurent aussitôt les trois francs-tireurs, la figure noire de poudre et leur carabine fumante au poing.

— Bravo! mes amis, bravo! Recevez mes félicitations. C'est une rude idée que vous avez eue là, fit le commandant.

— S'il plaît à Dieu, ce ne sera pas la dernière, répondit Guillaume, en laissant tomber son échelle de cordes dont il fixa un bout à une pointe de rocher.

Un instant après ils étaient dans la tranchée, serrant la main à leurs camarades.

— Que veux-tu pour ta récompense? mon brave, s'écria M. Bonardel en sautant au cou du braconnier.

— Le plaisir de mettre le feu au bouquet, répondit celui-ci.

— Tiens, voici la mèche, je regrette que ce ne soit pas un obus; tu nous ferais voir ta manière de les lancer.

— Ma manière, c'est de les donner à M. Schültz, répliqua Guillaume; il faut être le Taureau des Vosges pour jongler avec ces joujoux.

— Garde à vous! Les uhlans! cria une vedette du haut du rocher.

— D'où viennent-ils?

— De Belfort.

— Au pas de course, mes enfants! et tout le monde en retraite par la montagne, commanda M. Bonardel, en allumant sa mèche à un débris de chariot qui fumait au bord de la route.

Les francs-tireurs s'éloignèrent précipitamment, pendant que Guillaume faisait rapidement tourner la mèche pour l'enflammer.

Quand ce fut fait, il la plaça dans un creux fait dans le tas d'aiguilles qui crépitèrent en se tordant, puis il s'enfuit à toutes jambes.

Au moment où il arrivait à l'extrémité de la tranchée, les uhlans y entraient par l'autre.

Une minute plus tard, ils étaient perdus.

Ils eurent le temps de reculer.

Cet arrêt les sauva, mais il donna aussi aux francs-tireurs le temps de traverser la prairie et de se jeter dans un bois trop fourré pour

que les cavaliers osassent les y poursuivre, trop étendu pour qu'ils pussent les y cerner.

Le même soir, ils rentraient à Thann, harassés de fatigue mais fiers d'une victoire dont la mort de cinq de leurs camarades les empêchait de se réjouir.

Quant à Sultan, il était fou de joie d'avoir retrouvé son maître, et ce furent ses jappements qui les premiers annoncèrent au docteur Marcus le retour de la colonne.

Au grand étonnement du commandant, le propriétaire de la villa, qu'il croyait trouver occupé à rédiger sa fameuse notice sur la bataille d'Engelbourg, achevait d'emballer ses trophées pour les expédier en lieu sûr et ses instruments pour les emporter avec lui.

— Que faites-vous donc, docteur ? demanda-t-il.

— Vous le voyez, commandant, je termine mes préparatifs pour vous accompagner.

— M'accompagner? mais je vais au contraire faire reposer mes francs-tireurs pendant deux jours et vous confier deux blessés.

— Vous n'avez donc pas reçu la dépêche du colonel?

— Quelle dépêche?

— Un pli apporté ce matin à Thann d'où le commandant vous l'a envoyé tout ouvert, en mettant au bas qu'il partait immédiatement avec son bataillon et qu'il vous attendait à Saint-Maurice.

— Je n'ai rien reçu de pareil.

— Pourtant le messager est parti aussitôt à votre recherche; il ne vous aura pas rencontré; heureusement qu'à tout hasard j'en ai pris un double.

Le commandant examina le papier.

— C'est un ordre de nous porter sur Belfort, murmura-t-il, cela vient bien tard et mes hommes sont épuisés; ne parlez de rien, docteur, il faut absolument que je leur donne au moins une nuit de sommeil; demain nous partirons à la pointe du jour.

— Vos blessés pourront-ils être transportés?

— Je le crois, docteur.

— Très-bien, nous avons ici quelques chevaux, et rien n'empêche que je fasse le trajet à pied; je vais les examiner. Quant aux malades que j'ai encore ici, le docteur Dubois, de Thann, mon confrère, veut bien s'en charger, nous les lui laisserons.

— C'est cela; au revoir, docteur; je vais envoyer chercher des vivres à Thann, nous déjeunerons en soupant, car depuis ce matin nous sommes à jeun, et pendant le souper, je vous raconterai les exploits du Taureau des Vosges et de son compagnon.

Une heure après, des feux de bivacs brillaient sur plusieurs points du monticule, et les francs-tireurs, négligeant le précepte qui veut qu'un pot au feu, pour être bon, cuise lentement, faisaient bouillir leurs marmites, bien persuadés qu'un appétit comme le leur serait un assaisonnement suffisant pour leur faire trouver la soupe excellente.

Famine, bien qu'il eût fait ses trois repas, courait de feu en feu, allongeant son museau pointu et faisant claquer ses mâchoires en aspirant les effluves gastronomiques.

Les os étaient abondants, il passa toute la nuit à les broyer; jamais il n'avait moins regretté son sommeil.

Sultan ne daigna pas lui disputer la curée et demeura auprès de son maître, comme honteux de la voracité indiscrète de son camarade.

Le lendemain à cinq heures du matin les francs-tireurs, abandonnant la vallée de Saint-Amarin, remontaient le cours de la Thur, sac au dos, fusil sur l'épaule, et portant chacun un pain enfilé au bout de sa baïonnette.

Ils avaient déjà fait treize kilomètres quand ils arrivèrent à une colonie ouvrière située dans une position charmante, au pied des montagnes, et que dominait un ancien château dont on distinguait parfaitement les vastes ailes se développant au milieu d'un parc auquel conduisait une magnifique avenue de tilleuls et de marronniers.

— Quelle est cette belle habitation? demanda le brasseur.

— C'est, répondit le docteur, une de nos plus riches manufactures aujourd'hui, et autrefois c'était un château appartenant à l'opulent abbé de Murbach, qui le fit construire en 1634; un incendie l'ayant en grande partie dévoré en 1776, MM. Dollphus et Cie...

— Eh, parbleu! s'écria Guillaume, c'est Vesserling, la fameuse filature dont ce brigand de Bernard auquel Conrad a fait faire un si joli saut périlleux, se prétendait co-propriétaire; le scélérat, il n'avait pas trop mal choisi!

— Je crois en effet me souvenir qu'il y a été employé comme chimiste, reprit le docteur; ce n'était pas un homme sans instruction.

— Oh! l'instruction, ils en ont tous, ces gueux d'Allemands; ce qui leur manque, c'est l'honneur et la conscience.

— Voici, continua le docteur, de l'autre côté de la Thur, Husseren, dont Vesserling n'est qu'une annexe; je regrette que nous ne nous y arrêtions pas quelques instants au moins, monsieur Schültz, j'aurais plaisir à vous y montrer de belles boiseries dans le chœur de l'église.

— Le plus pressé est d'arriver à Belfort, répondit le brasseur en souriant; plus tard, quand nous aurons réglé nos comptes avec les Allemands, nous visiterons ensemble en touristes les curiosités.

En causant ainsi ils traversèrent encore quelques villages, entre autres Urbès qui, avec son clocher ciselé à jour, ses maisons bâties en grès rouge, s'épanouit dans une charmante prairie enveloppée de montagnes boisées, sur les flancs desquelles la route monte rapidement avec le col de Bussang.

Avant d'arriver à un tunnel de 800 mètres de longueur et qui, creusé dans le roc vif, donne passage du département du Haut-Rhin dans celui des Vosges, le docteur fit remarquer à ses compagnons, qu'il força pour cela à se retourner, un des plus magnifiques paysages que renferment les Vosges.

Mais Conrad trouvait bien plus beau le tunnel qui traverse le col

de Bussang et qui lui rappelait en très-grand la Lunette de la sorcière, dans laquelle il avait guetté l'espion sur les hauteurs d'Engelbourg.

Pour Guillaume, il ne voyait dans ce beau travail des ingénieurs qu'un superbe poste d'affût pour attendre les Allemands.

— C'est-là, disaitil, qu'il faudrait lancer des obus quand un régiment serait entré, ou encore mieux charger à poudre par un bout, puis faire feu ; ça ferait comme un canon monstre, et quelle mitraille de casques pointus la décharge enverrait dans les prairies! Il en tomberait jusqu'à Thann.

— Pour cela, mon ami, il faudrait d'abord mettre une culasse à cette pièce d'un nouveau modèle, dit gravement le docteur et comme, par suite de la dilatation des gaz dans un tube, la pression exercée sur la culasse est rigoureusement égale à celle qui chasse le boulet, il faudrait.....

— Tout simplement un bon rocher, interrompit le braconnier et M. Schültz derrière, butant avec son épaule pour l'empêcher de reculer.

— Ma foi, d'après ce que j'ai vu dans la caverne, quand monsieur lançait les obus à vingt pas au milieu de la route, je croirais volontiers qu'à lui seul il calerait le rocher, s'écria Conrad.

— Monsieur Schültz, fit le docteur, interrompant avec plaisir une conversation qui s'éloignait par trop du domaine de la science pour entrer dans celui de la fantaisie, nous voici chez vous.

— Au moins dans mon département, docteur; et sans vanité je crois que le coin que nous traversons peut rivaliser en beauté avec les sites charmants que vous nous faisiez remarquer tout à l'heure. Tenez, par exemple, y a-t-il rien de plus beau que ces grands escarpements rocheux de la côte des Rossiers, de plus gracieux que cette prairie dans laquelle la Moselle prend sa source, et de plus majestueux que ce ballon d'Alsace avec sa robe verte de forêts et sa tête blanche de neige qui se perd dans les nuages?

— Ah! pardon, monsieur, mais permettez que je vous arrête là. Dans le Haut-Rhin nous avons des sommets plus élevés que celui du ballon d'Alsace, qui ne mesure que 1,244 mètres d'altitude, tandis que le ballon de Guebviller en a 1,426; de plus, vous semblez vous attribuer à vous seul votre ballon dont au fait vous n'êtes co-propriétaire que pour un tiers, puisque la colonne qui en couronne la cime la plus élevée indique le point de contact des trois départements de la Haute-Saône, des Vosges et du Haut-Rhin. Vous connaissez sans doute le point dont je vous parle et d'où l'on jouit en effet d'une vue sans pareille, et qui n'a pour bornes que les lignes bleues du Jura et les glaciers étincelants du mont Blanc.

— Parfaitement, docteur, et j'ai même passé des heures en contemplation en cet endroit; mais je vous avoue que ce n'est pas la beauté du paysage qui m'a le plus ému.

— Qu'est-ce donc, alors?

— La vue de la statue de la Vierge qui, debout sur cette colonne à laquelle le ballon sert de gigantesque piédestal, plane à la fois sur trois départements et ouvre ses bras pour les bénir.

— Il fut un temps où j'aurais ri de votre enthousiasme, monsieur Schültz; mais depuis qu'il a neigé sur ma tête et que les années m'ont appris à réfléchir, je partage vos opinions. La religion catholique n'est pas seulement la seule vraie, elle est aussi la plus poétique et la plus belle, parce que, comme l'a dit un de vos philosophes, le beau, c'est la splendeur du vrai.

Jusque-là les francs-tireurs avaient marché en causant et dans un certain désordre, mais les clairons se mirent à sonner, les rangs se formèrent, chaque officier prit la tête de sa compagnie et au commandement de M. Bonardel, la petite troupe fit son entrée dans le plus profond silence et dans le meilleur ordre à Saint-Maurice, point de concentration de l'armée de secours destinée à défendre Belfort.

Le lendemain avant le jour, les francs-tireurs repartaient, formant cette fois l'avant-garde de l'armée.

Pour arriver à Belfort, dont la distance de Saint-Maurice n'est à vol d'oiseau que de vingt-cinq à vingt-six kilomètres, ils n'avaient pas à faire, à cause de la montagne qu'il faut franchir, moins de quarante et un kilomètres par la nouvelle route et de trente-deux par l'ancienne, plus directe mais plus rapide.

N'ayant avec lui ni artillerie, ni voitures, ce fut l'ancien chemin que choisit le commandant, à la grande satisfaction du docteur Marcus qui, connaissant l'une et l'autre route, trouvait celle-ci infiniment plus pittoresque.

On traversa d'abord quelques champs cultivés, puis on atteignit la partie boisée de la montagne que l'on commença à gravir à travers des massifs de hêtres, de frênes et de bouleaux alternant avec des clairières recouvertes de mousse ou de gazon, auxquelles succède bientôt la vraie forêt, dôme immense formé par le noir feuillage des pins, des sapins et des épicéas.

Au soleil levant, les francs-tireurs arrivaient à la maison forestière élevée à mi-côte à l'endroit appelé le *Plein-du-Canon* et une heure plus tard à la région des hauts pâturages.

L'aspect de ces chaumes immenses était bien différent de celui que présentaient les pâturages de la Kahlenvassen quelques semaines auparavant ; là, plus de tintements de clochettes, de bêlements de troupeaux, de lac de cristal enchâssé dans des tapis de verdure.

L'hiver avait éteint tous les bruits, arrêté la vie et le mouvement, chassé pasteurs et troupeaux, donné aux eaux des lacs une couleur sombre et déroulé sur les gazons comme sur les bruyères et les rochers son froid et éblouissant manteau de neige.

Sans cette lourde draperie qui faisait tristement ployer les branches étalées des sapins, les arbustes et les broussailles aux trois quarts enfoncés ne laissaient apercevoir que les extrémités frissonnantes de leurs rameaux, et les deux fromageries placées à la limite des pâturages, à cinq cents mètres à peine de la forêt, ne laissaient plus apercevoir que quelques assises de blocs de grès rouge encapuchonnés

d'une épaisse couche de neige qui, en glissant sur le toit de chaume, le festonnait comme une lourde draperie entraînée par son propre poids.

De la route, il ne restait plus de vestiges et, sans la précaution prise par les cantonniers de ces lieux désolés, de planter de distance en distance des pieux noirs qui ressemblaient à une procession de fantômes coiffés d'un turban blanc, il eût été impossible d'éviter les trous profonds comblés par la neige, piéges invisibles à l'œil, et où chaque pas pouvait précipiter.

C'était une rude étape, surtout pour les premiers qui frayaient la route au reste de la colonne.

M. Bonardel savait qu'en pareil cas c'est au chef à donner l'exemple, et accompagné du docteur, qui depuis Saint-Maurice avait repris son cheval, et du Taureau des Vosges pour qui la fatigue comme le danger semblaient n'être qu'un jeu, il s'avança sur le plateau avec l'air de ne pas même se douter qu'il marchât ailleurs que sur la chaussée d'une grande route.

Personne ne songea ni à murmurer, ni même à se plaindre, et la ligne noire des francs-tireurs continua à escalader la montagne en traçant derrière elle un étroit sentier qui allait toujours se creusant.

Un quart d'heure après, la tête de la colonne, contournant une éminence au sommet de laquelle se dressait la statue de la Vierge, atteignait le point culminant de la route et voyait se déployer devant elle ce vaste panorama au centre duquel, dominant la trouée des Vosges, on distinguait, comme un sombre écueil dans une mer de verdure, les murs rouges de la forteresse de Belfort.

A la vue de cette ville qu'ils accouraient pour défendre et de cette large porte qu'ils avaient mission de fermer aux armées allemandes, un cri enthousiaste de Vive la France! sortit de toutes les poitrines, et la petite troupe inclinant vers la gauche commença à redescendre vers l'auberge de Bonaparte, rentra dans la forêt et, par un chemin forestier qui croise presque en ligne droite tous les lacets de la route,

atteignit enfin les bords de la Savoureuse, dont le cours baignant les escarpements du ballon Saint-Antoine accompagne sans le quitter le voyageur jusqu'à Belfort à travers des gorges agrestes du plus ravissant effet.

Moins séduit par la beauté de la forêt et celle des ravins boisés dans lesquels murmurent les eaux limpides de la rivière, que préoccupé du soin de soutenir son cheval pendant la descente, le docteur avait depuis plus d'une heure gardé le silence quand, l'adoucissement de la pente lui rendant sa tranquillité d'esprit, il s'écria :

— Déjà le Puix, avant une demi-heure nous serons à Giromagny ; voilà ce qui s'appelle furieusement marcher. En vérité, commandant, je crains que nous n'arrivions trop tôt à Belfort.

— Et moi je crains au contraire que nous n'y arrivions trop tard, répondit M. Bonardel, qui depuis un moment prêtait l'oreille avec une attention anxieuse.

— Trop tard, et pourquoi, commandant, puisque nos camarades sont bien en arrière?

— Nous aussi, nous sommes en arrière, car les Allemands sont en avant, gronda le partisan dont la moustache se hérissait de colère.

Au même moment Guillaume disait au bûcheron :

— Il paraît qu'ils ne nous ont pas attendu là-bas, pour ouvrir la danse.

— Qui le sait?

— Moi, qui entends d'ici les violons.

En effet, de minute en minute, des détonations sourdes et bien reconnaissables pour qui les avait entendues une fois venaient s'éteindre en roulant dans les sinuosités du vallon.

Cette voix, c'était celle du canon.

A mesure qu'on approchait de Giromagny, le son devenait plus distinct.

— Halte ! commanda, en arrivant dans cette petite ville, M. Bo-

pardel, qui ne voulait pas exposer imprudemment ses hommes dans une vallée qui s'élargissant de plus en plus devient bientôt une plaine coupée de nombreux étangs et qui sans doute était occupée par des forces considérables.

CHAPITRE XI.

Bloqués.

Deux longues semaines s'étaient écoulées sans que la petite armée campée à Giromagny eût pu tenter autre chose que quelques hardis coups de main, moins pour essayer de pénétrer dans Belfort entouré trop fortement pour qu'il fût possible de percer la ligne des Prussiens qui l'investissaient, que pour tâcher de jeter quelques compagnies dans la ville assiégée, inquiéter l'ennemi dont de hardis francs-tireurs enlevaient les maraudeurs à quelques pas à peine de leur camp, ou se procurer des vivres que leur rareté rendait chaque jour plus difficiles à avoir.

La situation commençait à ne plus être tenable. Menacés par la famine dans Giromagny, les Français s'y trouvaient dans une position presque désespérée, arrêtés d'un côté par toute une armée qui grossissait à chaque heure, de l'autre par les neiges que l'hiver accumulait sur les cimes du ballon d'Alsace, et qui chaque jour descendaint de plus en plus vers la plaine, profondes, menaçantes, obstruant les chemins, faisant ployer sous leur poids la tête des sapins, effaçant sous un niveau trompeur les précipices béants, commençaient à envahir la vallée et les terres basses.

L'heure approchait où il ne resterait plus à l'armée emprisonnée entre deux obstacles invincibles, la neige et les canons, qu'à mourir de faim ou à déposer les armes.

Il était encore humainement possible de sortir de Giromagny et de repasser la montagne, et cependant les officiers réunis en conseil de guerre hésitaient à abandonner le poste qui leur avait été désigné; ils avaient confiance dans le général Cambriels, qui sans doute avait un plan au succès duquel devait contribuer leur présence à ce lieu; qui sait si en ce moment même il ne tournait pas l'ennemi pour l'attaquer d'un autre côté, pendant qu'eux feraient diversion en empêchant les forces prussiennes de se concentrer sur le même point; une armée victorieuse marchait peut-être en ce moment du centre de la France sur la trouée de Belfort; les moins optimistes n'étaient pas sans espérance de ce côté-là, et un commandant de mobiles assurait avoir lu à Remiremont une dépêche de l'illustre ministre de la guerre et de l'intérieur qui annonçait plusieurs succès éclatants, et faisait présager le plein succès d'un plan dû à son incomparable génie. M. Bonardel, dont l'opinion avait un grand poids au conseil, fut d'avis qu'il fallait attendre encore et que, tant que l'on se conformerait aux ordres d'un général aussi expérimenté que brave, tel qu'était le général Cambriels, rien n'était désespéré.

Dans le conseil de guerre intime des francs-tireurs, c'est-à-dire dans le petit groupe d'amis composé de Guillaume, de Conrad, de M. Schültz et du docteur Marcus, la même opinion prévalait.

Il fallait attendre encore, attendre tant qu'on pourrait.

Famine seul paraissait tout disposé à capituler: il trouvait que la table d'hôte devenait peu confortable; les pommes de terre ne lui allaient pas, il regrettait la station de Bellevue, où le docteur employait, pour le bouillon de ses malades, tant de viande et de si beaux os remplis de moelle.

Réduit au régime végétal, il avait trouvé le moyen de maigrir encore, et sa peau jaune dissimulait de moins en moins les nodosités saillantes de sa longue épine dorsale.

Sultan s'occupait plus de sa nouvelle carrière, que de son estomac; le jour, il dormait au coin du feu, sans se soucier de son hargneux

compagnon, mais la nuit il chassait le Prussien avec une finesse d'odorat et une ardeur calme qui ravissaient le braconnier.

— Ce chien-là, voyez-vous, disait l'incorrigible braconnier au brasseur, il est bon pour la plume, excellent pour le poil, mais pour le uhlan il n'a pas son pareil : je n'ai qu'à lui mettre une longue ficelle au cou, et s'il y a un Prussien, fût-il à un kilomètre, qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente, il me mène droit dessus et, arrivé à vingt pas, paf! il tombe à l'arrêt ; je n'ai qu'à m'avancer et à attendre que le gibier bouge, pour lui envoyer mon pruneau ; m'en a-t-il fait tuer, ce gaillard-là ; quelle bonne bête! monsieur Schültz.

— C'est vrai, je lui dois cette justice, il évente bien et il ne fait pas de bruit.

— Ah! s'il évente bien! Vous vous rappelez la nuit où il nous a menés à cette ferme; rien ne bougeait, Conrad disait : Il n'y a personne. Hum! personne; Sultan se tenait là devant la porte, les jarrets fermes, les oreilles dressées, la queue tendue. Moi je m'approche doucement, j'écoute. Qu'est-ce que j'entends? un ronflement d'ivrogne; vous arrivez tous les deux, je tire ma boîte à allumettes pour ne pas faire de malheur, Conrad empoigne son joujou, vous enfoncez la porte d'un coup d'épaule, je frotte l'allumette, et qu'est-ce que nous voyons?

— Oui, ils étaient quatre à demi couchés sur la table et qui se dressèrent tout épouvantés.

— Eh bien! le chien avait-il raison? Ça, c'est une justice que Conrad les a eu promptement nettoyés ; moi je n'ai eu rien à faire qu'à tenir l'allumette. Comme il vous manie la hache, ce brigand! on n'y voyait que des éclairs, et il a eu de la chance, celui que vous avez empoigné pendant qu'il essayait de tirer son sabre.

— Il s'est rendu.

— Rendu, je le crois bien : rien qu'en le touchant vous lui aviez cassé le bras; mais c'est égal, moi, je l'aurais écrasé, à votre place, cette vermine.

— Tu aurais mal fait, puisqu'il se rendait.

— Et la femme qui était là par terre auprès du berceau de son enfant avec un bâillon dans la bouche, les poignets coupés par une corde et ses oreilles déchirées pour lui arracher ses pendants, croyez-vous qu'elle ne s'était pas rendue ; et son mari qu'ils n'avaient pas seulement tué mais haché, lui avaient-ils pardonné? Ces gens-là ne sont pas des soldats, ce sont des assassins.

— Tu vas trop loin, Guillaume; dans toutes les armées il y a des scélérats, mais si nous sommes des gendarmes, rien ne nous autorise à faire le métier de bourreaux.

— Ce qui n'empêche pas, répondit Guillaume avec un sourire d'incrédulité, en montrant au Taureau des Vosges le vieux fusil dont il faisait sécher le double canon au coin de la cheminée, que depuis notre entrée en campagne vous n'ayez joliment ciselé la crosse de votre arme, et que, si chaque Français avait le droit de faire autant de coches sur la crosse de sa carabine, il y aurait en ce moment plus de Prussiens sous la terre que dessus.

— Et ce serait bien heureux, s'écria le docteur en secouant le manteau couvert de neige avec lequel il rentrait. Ce sont d'impudents coquins.

— Qu'est-il donc arrivé? docteur. Vous êtes tout ému, demanda Schültz.

— Et il y a de quoi, poursuivit le long M. Marcus en se débarrassant de ses longues bottes fourrées, de sa canne et de son cache-nez. Figurez-vous qu'ils viennent de nous envoyer un parlementaire, pour nous sommer de nous rendre.

— Nous rendre ! rugit le Taureau, en faisant le geste de saisir son fusil; ils croient donc que nous n'avons plus de plomb ?

— Pis que cela.

— Que nous n'avons plus de poudre? fit le braconnier.

— Ce ne serait rien encore.

— Que nous manquons de vivres ?

— Encore pis ?

— Oh alors, expliquez vous, docteur, je ne devine pas.

— Ils prétendent que nous n'avons plus qu'à mettre bas les armes parce que..... nous n'avons plus de général.

— Comment! le brave Cambriels aurait-il été tué?

— Tué ne serait qu'un malheur ; ils affirment qu'il a été destitué par un certain avocat que ses parasites prétendent être descendu du ciel pour nous sauver mais qui, par toutes ses actions, paraît n'être tombé que de la lune, et qui aurait mis de côté le général pour placer à notre tête, savez-vous qui, mes amis, le savez-vous ? Garibaldi!

— Ce ne peut être qu'un infâme mensonge, vociféra le brasseur ; un Français, quel qu'il puisse être, n'oserait pas donner un pareil soufflet à la France.

Guillaume haussa les épaules.

— Mauvaise ruse, fit-il, ces Allemands ne sont pas inventifs; que diable! s'ils voulaient nous décourager et nous tromper, il fallait choisir un autre nom que celui-là.... Garibaldi ! Un boiteux, perclus de rhumatismes pour conduire des francs-tireurs dans ces jolis chemins, ajouta-t-il en riant aux éclats ; pas forts, messieurs les Prussiens.

— Au fait, je pense que tu as raison, reprit M. Schültz, en se calmant soudain ; ça ne peut être qu'une sotte plaisanterie ; on a beau être avocat, jamais il ne vous pousserait de pareilles idées, et à l'heure qu'il est le Garibaldi doit être enveloppé dans ses couvertures à cracher au coin de son feu dans son île de Capréra.

— A moins pourtant que l'avocat ne l'ait envoyé chercher par un apothicaire, reprit le braconnier en rallumant sa pipe éteinte, ou un officier de santé.

— Dont il ferait son officier d'état-major, ajouta le docteur qui, rassuré par l'incrédulité de ses amis, s'était rapproché du foyer pour présenter au feu ses mains si maigres que comme un vieux parchemin elles laissaient transparer la flamme.

Il y avait longtemps qu'il n'était plus question de Garibaldi, et M. Schültz arrangeait avec son ami une nouvelle partie de chasse quand le commandant Bonardel entra.

Il tenait à la main un journal, qu'il froissait avec colère, et paraissait aussi exaspéré que le docteur un moment auparavant; mais chez lui de pareils sentiments ne se traduisaient que par le froncement des sourcils, la contraction des lèvres et une pâleur mate sur laquelle les nombreuses cicatrices qu'il avait reçues traçaient des zig-zag sanglants.

— Lisez cela, dit-il d'une voix brève et stridente comme un sifflement, et il tendit le journal à M. Schültz.

C'était un journal d'une dimension énorme, une sorte de moniteur aussi diffus qu'il convient pour un dictateur avocat.

Le brasseur ne savait où trouver le passage intéressant.

— Ici, fit le commandant en frappant du pied, lisez haut; et il se croisa les bras sur la poitrine.

Le brasseur lut :

« Tours, 18 octobre.

» Général,

» Je fais appel à votre patriotisme. Le commandement des compagnies franches avec une brigade de mobiles dans la zone des Vosges, a été donné au général Garibaldi, qui a généreusement offert son épée et ses services à la république française. »

La lettre était plus longue et signée :

« Léon GAMBETTA,
» Ministre de l'intérieur, délégué à la guerre. »

Il y eut un moment de silence, de stupeur même.

— Tout cela est un mensonge, s'écria, le premier, Guillaume, une invention des Prussiens ; ce sont eux qui ont fait le journal.

— Je crois au contraire que tout cela est vrai, gronda le comman-

dant ; on n'invente pas de semblables nouvelles, le journal porte d'ailleurs le timbre du lieu de départ, et de plus le fait est confirmé par plusieurs rapports d'espions, rapports auxquels je n'avais pas voulu croire, mais qu'il faut bien admettre à présent.

Tout le monde gardait le silence.

— Allons donc, messieurs, s'écria le commandant, un peu d'enthousiasme ! allons, acclamez votre nouveau général, ce sublime mangeur de macaroni, ce paillasse décrépit en chemise rouge et à chapeau pointu, qui vient vous guider à la victoire. Soyez donc fiers de devenir les soldats de l'illustre ganache.

Et il se mit à rire d'un rire saccadé qui ressemblait à des sanglots.

— Quelle honte ! murmura le géant. Oh ! combien je regrette à présent de n'être pas allé me faire tuer dans nos montagnes !

— Pourquoi n'y retournerions-nous pas, monsieur ? ni une capitulation faite avec l'ennemi, ni les ordres de ce M. Léon ne peuvent nous atteindre, puisque nous sommes éclaireurs libres, s'écria Guillaume.

— Une capitulation ! rugit le partisan, dont les yeux flamboyèrent. Moi vivant, vous n'avez rien à craindre ; Bonardel se fait tuer mais ne capitule pas. Libre à qui voudra de me suivre, et je crois que tous mes soldats me suivront ; nous avons passé le ballon, nous le repasserons. Si les ennemis nous cernent, nous nous ferons tuer ou nous les traverserons, et malheur à qui parlerait de capituler ! Une fois dans la montagne hors de l'atteinte des Prussiens, nous verrons ce qu'il nous restera à faire. Si mes soldats me quittent pour aller servir Garibaldi, l'ennemi de la France que je sers, le blasphémateur du Dieu que j'adore, j'en serai quitte pour arracher mes galons et briser mon épée, car, je le jure, jamais je ne capitulerai ni avec l'ennemi, ni avec ma conscience.

— Bien dit, commandant, s'écria le docteur ; je suis un vieillard, mais si j'ai vécu longtemps Français, c'est une raison de plus pour ne pas vouloir mourir Allemand.

— Nous vous accompagnerons aussi, commandant, fit M. Schültz ;

et, s'il le faut, nous nous ferons tuer ensemble, n'est-il pas vrai? Guillaume.

— Parbleu, répondit celui-ci, vous savez bien que je ne vous quitterai pas: je l'ai promis à Mlle Marguerite.

En ce moment un franc-tireur entra précipitamment.

— Je vous cherchais, commandant, fit-il, une jeune fille vient d'arriver porteuse de nouvelles importantes, dit-elle, et le conseil est déjà réuni pour l'entendre.

— Ah! s'écrièrent à la fois les trois hommes, si c'était un démenti de cette lettre et de ce qu'a raconté le parlementaire.

— Je ne le pense pas, mes amis; mais dans tous les cas soyez sans crainte, je ne consentirai jamais à une capitulation, répondit M. Bonardel.

Des groupes nombreux de mobiles et de francs-tireurs s'étaient formés sur la place, en face d'une maison d'où une ligne de sentinelles écartait les curieux, et qui servait de point de réunion pour les membres du conseil de guerre.

Dans ces groupes on discutait avec animation ou plutôt on commentait les bruits divers qui déjà s'étaient répandus de la démission du général Cambriels, de l'arrivée en France de Garibaldi et de la capitulation. Parmi les mobiles le fétiche italien comptait plusieurs admirateurs qui, ne le connaissant que par certains journaux hostiles à la religion, le regardaient comme le futur sauveur de la France; tandis que la grande majorité des francs-tireurs, irrités contre lui de la disgrâce d'un général qu'ils aimaient et respectaient, ne se gênaient pas pour émettre sur la personne du héros de Montre-ton-Dos des jugements d'une franchise plus que militaire.

Entre ces deux partis extrêmes s'agitait ce parti toujours indécis et flottant des gens qu'on appelle les modérés et qui, tout en rendant justice au général Cambriels, n'étaient pas fâchés qu'il fût remplacé par un général avec lequel on aurait probablement moins de fatigues à endurer et moins de dangers à courir.

Dans ce tiers parti personne ne prononçait le mot de capitulation, mais en scrutant leur conscience, il y en aurait eu plus d'un pour qui mettre bas les armes eût été un malheur heureux; et parmi les mobiles il s'en serait certainement trouvé qui pensaient qu'en présence de l'ennemi, un fusil, voire même des galons d'or sont bien plus embarrassants que dans une revue où l'on défile sous le regard paternel de M. le maire et de son conseil, à la grande admiration des jeunes filles qu'un air guerrier et quelques brins de dorure séduisent toujours.

Mais encore une fois ces lions de place publique, subitement devenus des agneaux, refoulaient au fond de leur cœur leurs vrais sentiments et se contentaient d'exprimer pour Garibaldi, qu'ils regardaient comme l'homme de la délivrance du service militaire pour eux, des sentiments d'une timide sympathie.

Sans se mêler à leurs conversations, le commandant traversa la foule qui s'ouvrait respectueusement devant lui et entra dans la salle des délibérations.

La jeune fille y avait déjà été introduite. Grande, ses cheveux bouclés retombant sur ses épaules, en s'échappant de dessous cette coiffure originale qui ressemble à un gros papillon noir battant des ailes sur le sommet de la tête des Alsaciennes, elle s'était débarrassée de sa mante et du ballot qu'elle portait en bandoulière et attendait, sans timidité comme sans effronterie, qu'on l'interrogeât.

Le colonel des mobiles de l'Ardèche avait déjà pris place sur son fauteuil. M. Bonardel alla s'asseoir à sa droite, un second commandant s'assit à gauche, les autres formèrent le demi-cercle et la jeune fille fut invitée à s'approcher.

Elle s'avança aussitôt, et, posant une main sur la table, fixa sur le colonel son regard limpide et brillant.

Alors seulement le commandant, qui examinait toujours les espions avec un soin particulier, remarqua que ses traits admirablement réguliers étaient pourtant altérés comme ceux d'une personne qui a

beaucoup souffert, que ses yeux étaient cerclés de noir, son teint d'une pâleur de marbre et ses vêtements entièrement noirs.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle, et d'où êtes-vous? demanda le colonel.

— Thérèse Guignard de Landser, Haut-Rhin, répondit-elle, fille de... elle prononça ce nom d'une voix si altérée qu'on ne put entendre que... Guignard, aubergiste du *Taureau-des-Vosges*.

— Pourquoi avez-vous quitté votre pays?

— Parce que les brigands badois ont assassiné mon père et brûlé notre maison.

— Quel motif avaient-ils pour cela?

— Aucun autre, sinon qu'un de leurs sergents ivre ayant voulu lever la main sur moi, qui refusais de trinquer avec lui à la santé de l'armée allemande, et mon père... sa voix tremblait de plus en plus,... étant accouru pour me défendre, ils se sont jetés sur lui, l'ont renversé et l'ont percé de tant et tant de coups de sabre, qu'il n'était... elle éclata en sanglots,... plus reconnaissable.

Un murmure d'horreur s'éleva dans la salle.

La jeune fille passa sa main sur ses yeux, et se dressant pâle et menaçante :

— Alors, dit-elle d'une voix sourde, je suis partie pour Belfort, je suis allée trouver le commandant et je lui ai dit : Commandant, je suis orpheline; si j'étais homme, je prendrais un fusil; je ne le puis pas, mais je veux venger mon pays, je veux venger mon père; si vous avez besoin d'un espion, employez-moi.

— Bravo ! fit le commandant.

— Et vous arrivez de Belfort? poursuivit le colonel.

— Oui, monsieur.

— Quand en êtes-vous partie?

— Ce matin.

— En plein jour?

— En plein jour, avec mon paquet sur l'épaule.

— Et ils vous ont laissée passer?

— Je leur ai dit que j'habitais une ferme des environs; ils ont fouillé mon paquet et n'y ont trouvé que des hardes; cependant ils faisaient des difficultés, quand un officier supérieur a dit :

— Laissez aller cette femme, ça n'a pas l'air d'être très-dangereux.

Et il s'est mis à rire, d'un rire si insolent que j'avais envie de lui cracher au visage. Le capitaine hésitait pourtant, car il a répondu :

— Mais si elle allait à Giromagny?

— Et au contraire, s'est écrié l'officier, elle leur confirmera la nouvelle.

Puis il a déchiré un petit feuillet de papier, il a écrit quelques mots dessus et, toujours avec son sourire insolent, il m'a dit :

— Tiens, ma jolie fille, avec cela tu peux te promener partout où tu voudras; n'essaye pas de rentrer dans la ville, si tu tiens à conserver ta belle peau.

— Vous avez ce billet?

— Le voici, fit-elle en rougissant, mais j'en ai aussi un autre.

— De qui?

— Du commandant de Belfort.

— Où est-il?

La jeune fille plongea la main dans son opulente chevelure et en retira un petit rouleau attaché avec un fil de soie.

— Connaissez-vous le contenu de ce billet? demanda le commandant, pendant que le colonel le déroulait soigneusement.

— Non, dit-elle.

Le colonel lut en silence, puis passa successivement le papier à ses deux assesseurs.

— Messieurs, je vous le communiquerai plus tard, fit le colonel, en s'adressant aux autres officiers; monsieur Bonardel, avez-vous quelque question à adresser à mademoiselle?

— Jeune fille, dit celui-ci, vous nous avez dit tout à l'heure que votre auberge portait le nom d'auberge du Taureau-des-Vosges?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous ce que c'est que le Taureau des Vosges?

— Un franc-tireur, monsieur.

— Le connaissez-vous ?

— Je l'ai vu une fois chez mon père, il y a quelques semaines, avec un autre franc-tireur ; il m'a paru très-grand et très-fort, mais je ne lui ai jamais parlé.

— Pensez-vous qu'il vous reconnût?

— Je ne le pense pas, monsieur!

— En sorte que vous n'avez ici personne dont vous puissiez vous recommander?

— Pardon, monsieur, répondit la jeune fille en rougissant, quand M. le Taureau est parti de Landser, il a emmené avec lui un jeune bûcheron qui se nomme Conrad, et qui doit servir dans la même compagnie.

— Ah! vous connaissez ce Conrad?

— C'est... mon fiancé, murmura la jeune fille.

— Corbleu! mademoiselle, il n'y a pas à en rougir; c'est un brave entre les braves, s'écria le commandant, et à vous deux vous ferez une famille de bons Français.

A cet éloge du bûcheron, fait en public par un si bon juge en fait de bravoure, Thérèse rougit de nouveau, mais cette fois d'orgueil, et regarda autour d'elle avec fierté.

— Pardon, mademoiselle, encore une question, reprit le colonel; avez-vous entendu dire que l'armée des Vosges eût un nouveau général?

— Sans doute, monsieur, tout le monde le sait à Belfort. C'est Garibaldi.

— Ah! tout le monde le sait, et comment le sait-on ?

— Par les journaux, et puis par de grandes affiches qui couvrent les murs, et où un comité d'organisation...

— De désorganisation, interrompit M. Bonardel.

— Où un comité, continua la jeune fille, appelle à Lyon tous les francs-tireurs pour s'y organiser en légion du général Garibaldi, le grand patriote qui vient de mettre au service de la France son invincible épée...

— Vous avez vu ces proclamations?

— Oui, monsieur,

— Et qu'en dit-on? demanda le second commandant.

— Il est inutile, je crois, de pousser l'interrogatoire plus loin, interrompit le colonel, qui voulait éviter une discussion. Nous vous remercions, mademoiselle, vous pouvez vous retirer.

— Qu'on cherche le franc-tireur Conrad et qu'on l'avertisse, cria de la porte le commandant, pendant que la jeune fille remettait son manteau et reprenait son paquet.

Conrad était sur la place et accourait, quand Thérèse sortit.

Le bûcheron poussa un cri d'étonnement et la reçut dans ses bras.

A ce spectacle inattendu, la foule toujours curieuse les entoura, et ce ne fut pas sans peine que le jeune homme put conduire sa fiancée jusqu'à la maison qu'occupait le docteur Marcus.

Au grand désappointement des indiscrets, les jeunes gens reçus avec joie par le bon docteur ne ressortirent pas de chez lui; ils avaient tant de choses à se dire.

Le conseil de guerre dura longtemps; il faisait presque nuit quand le commandant rentra dans son logis, qui était aussi celui du docteur.

Le couvert était mis dans la pièce principale pour six convives. M. Marcus avait voulu réunir et traiter tous ses amis : M. Bonardel, Schültz, Guillaume, Conrad et sa fiancée, qui eut la place d'honneur.

Le docteur faisait bien les choses. Famine ne fut pas le dernier à s'en apercevoir, depuis longtemps ses mâchoires n'avaient aussi agréablement travaillé.

Le commandant lui-même se montra d'une bonne humeur charmante ; évidemment il rapportait du conseil quelque bonne nouvelle.

Jusqu'au dessert il la garda secrètement, comme le docteur gardait dans un coin, cachée sous son vaste feutre, une bouteille de vin de Champagne qu'il tenait du maire et qu'il déboucha en disant :

— En voilà une que les Prussiens ne boiront pas !

On la but à la santé du général Cambriels et aux succès des francs-tireurs.

— Messieurs, dit alors le commandant, nous allons repasser le ballon ; en arrivant, nous formions l'avant-garde, en repartant nous serons en arrière ; il est plus que probable que l'ennemi nous poursuivra ; j'ai obtenu que nous formerions l'arrière-garde : nous aurons donc, s'il plaît à Dieu, l'occasion d'échanger quelques bons coups de carabine.

— Ma trousse est rête, fit le docteur ; peut-être y aura-t-il occasion de faire quelque belle opération.

— Et moi, fit Thérèse, je vous servirai comme aide.

— Quel aide ! s'écria le commandant en riant ; c'est vous qui en auriez besoin, car nous allons passer par des sentiers qui ne sont pas précisément faits pour des demoiselles.

— Eh bien ! commandant, s'ils ne sont pas faits pour moi, je prouverai que je suis faite pour eux ; n'est-il pas vrai, Conrad ?

— Non, non, fit celui-ci tristement, tu ne sais pas ce que c'est que la montagne en hiver, Thérèse ; jamais tu ne pourrais te frayer un passage dans les neiges que nous allons rencontrer.

— Tu m'aideras à marcher.

— C'est impossible ; tu n'y résisterais pas, et tu perdrais ceux qui voudraient te porter secours. Je t'en prie, renonce à ce projet.

Schültz, le docteur et Guillaume joignirent leurs instances à celles du bûcheron.

— Alors que faire ? demanda la jeune fille ; je ne puis pas rentrer à Belfort.

— Non, mais avec ton billet il t'est facile de traverser les lignes, de tourner Belfort et d'aller nous attendre dans une ville des Vosges.

— Ou mieux encore, demeurez ici jusqu'à la fin de la guerre, ajouta le docteur Marcus.

— Demain les Prussiens seront les maîtres à Giromagny, répondit impétueusement la jeune fille, et jamais je ne consentirai à vivre à côté des assassins de mon père ; laissez-moi partir avec vous.

— A toute autre femme je le défendrais, reprit le commandant, à vous, je vous le permets ; mais souvenez-vous de ce que je vous dis, mademoiselle Thérèse, vous serez en venant avec nous la cause certaine de la mort de plusieurs braves gens.

Un moment elle demeura silencieuse, puis avec une voix triste mais ferme, elle répondit :

— Commandant, je vous remercie ; vous avez raison, je ne vous accompagnerai pas ; cette nuit même, je partirai pour Auxelles, afin de ne pas voir entrer ici l'ennemi et de là de gagner Champagny, puis Vesoul, d'où j'irai vous rejoindre aussitôt que je saurai où vous trouver.

— Nous vous accompagnerons jusqu'à Auxelles, mademoiselle, dit Schültz; d'ici à Auxelles il n'y a que quelques kilomètres et nous serons de retour à temps,

— Non, je ne vous veux pas, je connais la route : j'irai seule.

— Vous pourriez rencontrer quelques coureurs allemands.

— J'en ai traversé toute une armée, et j'ai ma passe.

Conrad et ses amis eurent beau insister, elle persista à vouloir partir seule.

— Prenez au moins ce révolver, dit le commandant.

— Comme souvenir de vous, je l'accepte, répondit-elle en riant; je vous le rapporterai quand je saurai où vous rejoindre. Ecrivez-moi à Vesoul, poste restante.

— Je vous le promets.

— Vers minuit, elle s'enveloppa dans sa mante et chargea son paquet sur ses épaules.

Conrad voulait le lui porter au moins jusqu'à mi-chemin, elle refusa.

— Il me garantira contre la neige, dit-elle.

Il neigeait en effet abondamment, mais sans vent, et la température quoique froide était très-supportable.

Les adieux furent touchants entre Conrad et sa fiancée, ce fut elle qui montra le plus de courage.

Ils s'embrassèrent une dernière fois et elle sortit en disant :

— Au revoir.

Trois quarts d'heure après elle approchait d'Auxelles, quand une voix cria tout à coup :

— *Vehr da?* qui vive?

Au même instant elle se heurta contre des troncs d'arbres qui barraient la route.

Trois ou quatre coups de feu partirent, tirés presque à bout portant.

L'un d'eux l'atteignit en pleine poitrine, elle eut la force en tombant de crier : Vive la France!

Alors, une lanterne d'une main, un révolver de l'autre, un soldat tourna la barricade.

La lumière éclaira le cadavre de la jeune fille, étendue sur la neige que son sang teignait en rouge.

— Ce n'est qu'une femme, cria le soldat sans même s'assurer si elle respirait encore, et il alla rejoindre ses compagnons qui rechargeaient leurs armes.

— A l'heure qu'il est, Thérèse doit être arrivée à Auxelles, disait Conrad; je suis bien aise de la savoir en sûreté.

— Oh! de ce côté, il n'y a pas un seul Badois, reprit Guillaume; j'y suis allé ce matin encore, et je n'en ai rencontré aucun.

— C'est une fille bien courageuse et qui nous a rendu un grand service en nous apportant le billet du commandant de Belfort, ajouta M. Bonardel; il paraît que ces brigands se proposaient de nous surprendre. Quand ils arriveront, ils nous trouveront décampés.

— Qui sait s'ils ne nous poursuivront pas?

— Je le voudrais; à l'entrée du bois je leur ménage une surprise.

Ils causèrent encore quelques instants, puis se séparèrent.

Le matin avant le jour, la retraite commença dans le silence le plus absolu et, lorsque la lumière commença à paraître, on put distinguer une ligne noire qui montait en serpentant le long des flancs du ballon couvert de neige.

Cette longue file d'hommes avait déjà à peu près disparu tout entière dans la forêt, quand les francs-tireurs quittèrent la ville, le pantalon retroussé dans les bottes, le manteau gris cachant le sac et le fusil sur l'épaule.

A l'extrême arrière-garde, le commandant, le long docteur et quelques éclaireurs volontaires formaient un groupe d'une dizaine de personnes au milieu desquelles se trouvait un cheval sans cavalier, mais portant deux lourds paniers équilibrés sur ses flancs

C'était, il faut l'avouer, une singulière idée de s'embarrasser d'un cheval pour gravir les cimes du ballon, où certainement il n'arriverait jamais.

Le commandant avait eu là une de ces distractions qui faisaient peu honneur à son expérience..

Il ne semblait pas s'en préoccuper.

Après deux heures d'une marche lente, on arriva enfin à la forêt.

Avant d'y entrer, la route côtoie d'un côté un ravin profond, de

l'autre des rochers à pic au pied desquels la neige formait comme un épais bourrelet de plus d'un mètre de hauteur.

Ce fut là que M. Bonardel s'arrêta pendant que le reste de la troupe continuait à monter.

Avec l'aide du Taureau et de Guillaume, il déchargea le cheval, qu'il laissa libre ensuite de retourner à Giromagny, permission dont il se hâta de profiter en redescendant au grand trot, fit creuser dans la banquette, qui n'était qu'une accumulation de pierres cassées par les cantonniers, deux trous à vingt pas de distance l'un de l'autre, y déposa soigneusement les objets qu'il avait apportés, fixa à chacun d'eux le bout d'un peloton de solide ficelle, fit recouvrir les trous de neige, jeter les paniers dans le ravin et se remit en route en déroulant sa ficelle, que la neige devait bientôt cacher sous son épaisseur.

A cinquante pas plus loin, la route faisant un brusque coude tournait à gauche, puis entrait dans la forêt, revenant ensuite sur elle-même et formant de nombreux lacets à travers les grands arbres.

— Commandant, cria un lieutenant qui, parvenu avec sa troupe à plus de cent mètres au-dessus du point où s'était arrêté le commandant, dominait le défilé : voici l'ennemi.

— Faites faire halte, répondit M. Bonardel qui, abandonnant la double corde au géant, hâta le pas avec ses autres compagnons pour rejoindre sa colonne.

Seul, M. Schültz demeura abrité derrière le rocher.

Au second coup de sifflet, lui avait dit le partisan.

En se décidant à poursuivre les francs-tireurs dans la montagne, les Allemands avaient un double but : débarrasser Giromagny de ces voisins incommodes pour eux, les jeter dans les neiges profondes des hauts sommets, et les forcer à redescendre de l'autre côté de la montagne où, mourant de fatigue, de froid et de faim, ils se trouveraient en présence d'une nouvelle armée qui en aurait facilement raison.

Cinquante mille Allemands cernaient en effet le ballon d'Alsace, bloquant au milieu de cette île de neige, ravinée de précipices, n'of-

frant aucune ressource, deux ou trois mille hommes au plus, mal vêtus, plus mal chaussés, sans vivres et sans abri, et auxquels il ne restait pour unique ressource que de capituler ou de mourir.

Hélas ! capituler ou mourir, c'était-là le sort ordinaire de nos armées pendant cette douloureuse campagne.

Pour les Badois et leurs alliés envoyés de la trouée des Vosges contre les francs-tireurs de Bonardel, leur expédition ne leur semblait qu'une partie de chasse, où ils n'auraient qu'à jouer le rôle facile de rabatteurs de gibier.

Enveloppés dans de chauds vêtements, les mains protégées par des gants épais, les pieds enfoncés dans des bottes en excellent cuir, ils grimpaient lourdement mais allégrement la pente, en suivant la route déjà frayée par les Français battant en retraite et obligés de suivre la route indiquée par des poteaux sous peine de se perdre dans des précipices.

Il ne s'agissait que de les chasser de la forêt dont ensuite on garderait fortement l'entrée, pour les forcer à se rendre, ou à travers mille périls à aller se jeter dans l'embuscade qui de l'autre côté leur était tendue.

Ils marchaient donc en colonne serrée, le dreysse à l'épaule et pleins de confiance, en gens habitués à la victoire, quand ils arrivèrent au défilé.

Du poste élevé d'où il les surveillait, entouré de ses francs-tireurs blottis derrière les arbres, M. Bonardel comptait pour ainsi dire leurs pas.

Soudain un coup de sifflet se fit entendre.

Les Allemands saisirent leurs armes à la hâte, et s'arrêtèrent ; ils ne croyaient pas l'ennemi si près.

Toute hésitation eût pu être fatale, les officiers tirèrent leurs épées et crièrent :

— *Forvehrt! Forvehrt!* en avant.

L'épaisse colonne fit vingt pas encore en accélérant sa marche.

Courbé derrière son rocher dont il ne pouvait ni voir ni être vu, le brasseur attendait.

Un second coup de sifflet résonna, aigu, strident, impératif; le brasseur tira à lui d'un coup sec les deux ficelles attachées à des gâchettes de pistolets engagés dans deux bombes remplies de poudre; il vit une lueur rouge illuminer la neige de l'autre côté du ravin, il entendit une double explosion, une mitraille de cailloux s'épanouit en sifflant dans l'air et par-dessus sa tête la fusillade éclata, achevant de porter le désordre dans les rangs allemands écharpés par l'explosion, criblés par les balles.

Alors, poussé par une invincible curiosité, il s'avança de quelques pas et regarda.

Saisis d'une panique insurmontable, les Badois fuyaient en désordre, laissant derrière eux, en face des deux trous noirs creusés par l'explosion, une large tache de sang au milieu de laquelle se tordaient en hurlant des soldats horriblement mutilés, les membres broyés, les habits brûlés; c'était une horrible confusion de cadavres à demi enfouis dans la neige, de casques, de fusils brisés, de bras arrachés, de pierres fumantes et de traînées de sang; et la fusillade continuait toujours, poursuivant les fuyards qui pêle-mêle descendaient la côte en courant, trébuchant sur de nouveaux cadavres, ou tombant frappés d'une balle par derrière et foulés aux pieds par leurs camarades.

Ils étaient déjà hors de portée que les francs-tireurs déchargeaient encore contre eux leurs fusils.

— Cessez le feu! cria enfin M. Bonardel.

Et debout sur une pointe de rocher, l'œil flamboyant, son chapeau au bout de son épée levée vers le ciel, il rugit d'une voix si forte qu'elle dut parvenir jusqu'aux ennemis :

— Vive la France! Mort aux Prussiens!

— Vive le commandant! répondirent les francs-tireurs enthousiasmés, et ils recommencèrent leur ascension le long de la montagne.

Un quart d'heure après, des aigles et des vautours planaient en décrivant de grands cercles dans le ciel gris au-dessus du ravin.

— Aujourd'hui pour eux, demain pour nous, murmura Conrad.

— Qui sait? fit Guillaume; moi j'ai confiance.

— Et moi, répondit le bûcheron, je sens quelque chose là qui me pèse sur la poitrine comme l'annonce d'un malheur.

Ce fut une rude journée que celle qui s'écoula après le combat; au sortir de la forêt la neige était si profonde qu'on ne pouvait plus avancer.

Plongés jusqu'à la ceinture dans cette ouate glacée, mobiles et francs-tireurs se relayaient en vain pour se frayer un passage, un froid mortel envahissait jusqu'à la moelle des os ceux qui ne travaillaient pas, et ceux qui travaillaient étaient incapables de résister longtemps à la fatigue.

Avant qu'on fût parvenu au sommet de la montagne, la nuit arriva, nuit sans lune, où les étoiles scintillaient sinistrement dans un ciel noir; une bise glacée passant sur l'immense champ de neige roidissait les habits mouillés, il fallut redescendre vers la limite des bois et bivaquer autour des feux.

Si les Allemands eussent été maîtres de la forêt, la colonne était perdue sans ressource.

Grâce aux brasiers allumés de distance en distance, elle put attendre le jour.

Alors l'ascension recommença; jusqu'au point où l'on s'était arrêté la veille, elle fut comparativement facile, le chemin était frayé, mais là on se retrouva en face de la neige dont la couche allait sans cesse épaississant.

A force de fatigues et de travail, la colonne atteignit enfin le sommet du ballon d'où la vue domine les hauteurs voisines et les profondes vallées. L'hiver avait tout couvert de son suaire, seules les forêts faisaient une tache noire sur cette blancheur menaçante. Les hommes étaient épuisés par le froid et par la faim.

Pendant qu'ils mangeaient leur dernier morceau de pain, les officiers tinrent conseil, puis on commença à descendre vers la grande marcairerie éloignée à peine d'un kilomètre, mais qu'il fallut près d'une heure pour atteindre.

De là à la forêt il n'y avait pas six cents mètres.

Le Taureau des Vosges proposa d'aller lui seul jusqu'à la maison du forestier, pour savoir s'il n'y avait rien à craindre du côté de Saint-Maurice, premier village de la vallée où l'on pût se procurer du pain.

Comme toujours, Guillaume et Conrad voulurent l'accompagner ; le docteur Marcus resta pour soigner les hommes dont les pieds ou les mains s'étaient gelés et qu'il avait fait déposer dans la marcairerie, où il les faisait vigoureusement frictionner avec de la neige. Ils auraient préféré se chauffer auprès d'un bon feu, ce qui faisait hausser les épaules au docteur.

— Si vous voulez avoir la gangrène, c'est le bon moyen, grondait-il.

Et il continuait à frotter à bras raccourci.

Pendant ce temps, le commandant furetait dans les salles, dans les caveaux, dans les étables, pour tâcher d'y découvrir quelques provisions, farine ou fromage.

Tout était vide.

Famine suivait le commandant pas à pas; lui aussi cherchait des vivres et plongeait son long museau dans toutes les ouvertures.

Il revenait les oreilles basses et la queue entre les jambes, lorsque tout à coup, il s'arrêta humant l'air comme s'il n'eût pas respiré de huit jours, poussa une sorte de glapissement joyeux et bondissant à dix pas en avant, se mit à creuser la neige avec tant d'ardeur qu'il eut bientôt disparu dans le trou.

— Eh bien! commandant? fit le docteur quand M. Bonardel rentra.

— Rien, fit celui-ci dont la figure exprimait le désappointement.

— Famine n'a rien découvert?

— Pas plus que moi.

— C'est qu'alors en effet il n'y a rien, car s'il fût resté une croûte de fromage, il l'aurait trouvée, je vous en réponds, eût-elle été à dix pieds dans le sol.

— Bah! fit le commandant.

— C'est comme je vous le dis.

— Diable! mais alors, il pourrait avoir trouvé effectivement; figurez-vous qu'il gratte la neige comme un enragé.

— Où cela?

— Ici, tenez... par là du moins... car je ne le vois plus.

— Famine! cria M. Marcus.

Du fond de son trou, le chien leva son museau jaune qui apparut fumant au milieu de la neige, dans laquelle il replongea aussitôt.

—Il y a quelque chose, faites déblayer à cet endroit, dit le docteur.

Le commandant appela quelques hommes qui, à l'aide d'instruments trouvés dans la fromagerie, eurent bientôt nettoyé le sol; arrivés là, ils voulurent s'arrêter, mais le chien s'acharnait sur la terre qu'il déchirait avec ses griffes en renâclant.

— Allez toujours, dit le commandant.

Les pics entamèrent la terre durcie et résonnèrent sur une dalle.

Ils crurent que c'était une tombe et hésitaient à la violer.

— Enlevez! commanda M. Bonardel.

La pierre était à peine soulevée que, rampant comme un serpent, Famine disparut au-dessous et qu'un fort parfum de fromage se répandit alentour.

— Une cave! s'écrièrent les hommes.

C'était moins une cave qu'une cachette pratiquée pour serrer les fromages que les marquarts, sans doute par prudence, n'avaient pas voulu exposer à la rapacité des Prussiens, et qu'ils avaient déposés là meule sur meule, en attendant des temps meilleurs.

Faute de farine, c'était mieux que rien, et les fromages sortis de

leur dépôt jusqu'au dernier, à demi dévoré par Famine, furent aussitôt dépecés et partagés entre les soldats.

Au moment où les trois éclaireurs revinrent, ramenant avec eux le forestier, la distribution était sur le point d'être terminée.

— Quelle nouvelle? s'écria le commandant; aurons-nous du pain aujourd'hui?

— Plus de fromage que de pain, répondit le Taureau des Vosges. Saint-Maurice est occupé par les Prussiens.

— Nous en serons quittes pour aller dîner à Ramonchamp.

— Ramonchamp est aussi occupé, fit le forestier; de ce côté-ci la montagne est cernée.

— C'est-à-dire que les Prussiens croient nous avoir cernés; nous leur montrerons qu'ils se sont trompés, fit le commandant en riant pour ne pas laisser deviner aux soldats qui l'entouraient ses craintes sérieuses. Combien sont-ils?

— Vingt mille peut-être.

— Rien que cela, vingt mille pour couvrir vingt lieues. Avec cela ils ne couperaient pas la route à un convoi de charrettes traînées par des bœufs. Demain soir, mes enfants, nous mangerons du pain frais. En attendant, allons nous chauffer.

Mobiles et francs-tireurs ne demandaient pas mieux, et la colonne se dirigea vers la forêt.

Là la neige était peu profonde, des feux furent allumés et les hommes se reposèrent jusqu'à la nuit.

Pendant que, confiants dans leur chef, ils dormaient roulés dans leurs manteaux autour des feux de bivac, les officiers délibéraient de nouveau.

La discussion fut longue, car les circonstances étaient critiques; il fut convenu que M. Bonardel avec ses francs-tireurs, côtoierait les flancs de la montagne en attirant l'attention de l'ennemi, tandis que le reste de l'armée, suivant la crête boisée de la montagne, gagnerait à marches forcées Plombières.

C'était une course folle de plus de cent cinquante kilomètres à travers les précipices, et qu'il fallait accomplir sans vivres, sans feu pour ne pas attirer l'attention, sans repos pour ne pas laisser aux espions le temps de donner l'éveil; et cependant, auprès de l'itinéraire tracé au commandant et accepté par lui, cette retraite n'était rien.

Assis au pied d'un sapin, le brasseur causait avec Guillaume, quand le commandant vint les rejoindre; pour eux il n'avait pas de secret et il leur confia ses plans.

— Si Dieu ne fait pas un miracle en notre faveur, s'écria Guillaume, nous y laisserons notre peau; mais c'est égal, c'est une belle partie, et je suis bien aise d'en être.

— Cette nuit, les autres partiront sous la conduite du forestier, continua M. Bonardel, nous resterons ici pour entretenir les feux jusqu'à demain, afin que les Allemands qui nous surveillent de Saint-Maurice ne se doutent de rien, puis nous jouerons des jambes.

— Et aussi de la carabine, j'espère, dit Schültz.

— De l'un et de l'autre, mon cher monsieur, et je vous jure que s'ils veulent nous prendre, les gros Wurtemburgeois peuvent lacer fortement leurs bottines.

CHAPITRE XII.

Une course folle.

Le savant mouvement par lequel les Prussiens et leurs alliés venaient de cerner dans les neiges du ballon d'Alsace la petite armée accourue au secours de Belfort, n'était que le résultat des savantes combinaisons par lesquelles le général de Moltke, dans le silence de son cabinet, faisait manœuvrer sur la carte tous les corps de l'armée d'invasion, comme un habile joueur d'échecs fait mouvoir sur un échiquier les différentes pièces, de manière à se protéger mutuellement tout en concourant au même but.

En étudiant sa carte des Vosges, le profond stratégiste s'était dit : Voici douze cents hommes qui, partis de Saint-Maurice, ne peuvent arriver à Belfort qu'en passant par Giromagny ; sur ce point je leur opposerai dix mille hommes ; ils ne pourront pas aller plus loin, mais ils peuvent retourner en arrière par le même chemin, ils trouveront dix autres mille hommes à Saint-Maurice.

Le Haut-Rhin leur est fermé, mais ils pourraient gagner les Vosges en longeant les hauteurs pour atteindre Plombières ; et tout le long de la montagne, il avait échelonné à chaque vallée un corps de troupes, comme un chasseur échelonne des meutes de chiens pour une chasse à courre, à Saint-Maurice, au Thillot, à Remiremont, à Bains, à Saint-Loup-sur-Luxeuil.

Puis il s'était dit : Avant huit jours ces gens-là seront prisonniers de guerre, et il avait désigné le camp retranché dans lequel ils devaient être envoyés.

Une croix de l'Aigle-Rouge avait été promise à celui des chefs de meute qui parviendrait à s'emparer de Bonardel, mort ou vivant, et une honnête récompense au casque pointu qui ferait prisonnier l'individu appelé le Taureau des Vosges, un homme dangereux qu'il serait bon de fusiller, pour apprendre à ses compatriotes quel crime c'est d'oser résister au désir du pieux roi Guillaume d'arrondir ses États en volant les provinces de ses voisins.

Le désir légitime de satisfaire leur futur empereur et de gagner la récompense promise, n'avait pas été pour peu de chose dans l'attaque des Badois du côté de Giromagny. On sait pourquoi ils n'avaient pas continué la poursuite. La vue des feux de bivac allumés vers le ballon d'Alsace fit, pour la même raison, se frotter les mains au her baron Poussifman, le plus gros des colonels bavarois et aussi le meilleur connaisseur en bière blanche de Munich.

— Mes hers, avait-il dit à ses officiers, nous avons de la chance : voici le gibier qui nous arrive, il hésite un peu à venir nous trouver, mais patience ! la faim chasse le loup du bois, et après vingt-quatre heures de jeûne sur ces hauteurs où l'air est très-apéritif, nous verrons arriver le Bonardel avec sa bande. Her capitaine Miller, vous désignerez le peloton chargé de fusiller sous mes fenêtres le scélérat appelé le Taureau des Vosges.

— A vos ordres, her colonel.

Sur cette assurance, le baron Poussifman avait ingurgité une onzième chope de bière et allumé sa grande pipe de Kummer, présent que lui avait fait au jour de sa fête la superbe baronne son épouse.

Ce soir-là avait été un des plus beaux soirs de sa vie ; le pauvre homme, il désirait tant l'Aigle-Rouge !

Rien que la pensée de son bonheur l'avait tenu éveillé une grande

partie de la nuit, et il venait de s'endormir, quand un coup sec frappé à sa porte le réveilla en sursaut.

— *Hirhein* (entrez), cria-t-il en se soulevant sur son coude.

C'était le capitaine Miller.

— Quoi! déjà ils se sont rendus, s'écria-t-il; eh! eh! la nuit porte conseil; les a-t-on désarmés, et le Taureau?...

— A vos ordres, her colonel, mais au lieu de se rendre ils essayent de s'échapper.

— S'échapper! vociféra le colonel, qui devint cramoisi; qu'on les poursuive, ajouta-t-il avec un juron, œuvre de plusieurs savants allemands qui étaient parvenus à en condenser une demi-douzaine en un seul; qu'on les poursuive et qu'on les arrête avant qu'ils soient arrivés au relai wurtemburgeois.

— A vos ordres, her colonel, deux compagnies sont déjà parties.

— Ce n'est pas assez, tarteifle! tout le régiment, entendez-vous, et moi en tête; les brigands, ils veulent donc nous voler!

Et sautant à bas de son lit il endossa en toute hâte son harnais de combat, enfonça d'un coup de poing son casque à paratonnerre et se précipita hors de la maison pour enfourcher son grand cheval baibrun, Coriolan.

— Commandant, voici la chasse qui commence, dit le brasseur en voyant les deux compagnies qui se dirigeaient vers la montagne.

— Des Bavarois, fit celui-ci en haussant les épaules; petite bière; ce n'est encore rien.

— En voilà d'autres qui sortent de la ville, ajouta Conrad.

M. Bonardel prit sa lorgnette :

— Toujours des Bavarois, dit-il; c'est bon pour attraper des tortues à la course.

Les Allemands, après une demi-heure de poursuite ou plutôt de marche parallèle au pied de la montagne, parurent comprendre que dans cette lutte de jarrets ils étaient incapables de tenir pied aux francs-tireurs qui, en dépit des obstacles, gagnaient sans cesse du

terrain et, sur l'ordre que le colonel donna en soupirant, plusieurs cavaliers se détachant du gros de la troupe, partirent bride abattue du côté de Ramonchamp; les autres s'arrêtèrent.

— Oh! oh! déjà fatigués, s'écria Conrad.

— Ça m'étonnerait, répondit Guillaume, les chiens ne renoncent pas si vite; je crois au contraire qu'ils se préparent à entrer en chasse.

— Monsieur Schültz, vous connaissez le pays? demanda le commandant.

— Oui, monsieur.

— N'y a-t-il pas quelque coupure dans la chaîne que nous suivons?

— Si, monsieur, à trois kilomètres d'ici, la route du Thillot à Lure traverse la montagne.

— Et plus loin?

— Nous rencontrerons, au mont de la Fourche, la route de Saint-Maurice à Faucogney.

— Cela fait deux cols?

— L'un à neuf kilomètres de Saint-Maurice et l'autre à quatorze.

— Savez-vous ce que vont faire ces cavaliers?

— Non, commandant.

— Je vais vous le dire : ils vont prévenir les garnisons échelonnées sur notre route et nous dresser des embuscades aux deux cols ; tenez, voyez les Bavarois qui grimpent la pente derrière nous.

— Ils ne nous atteindront pas.

— Ce n'est pas leur projet; ils veulent nous mettre entre deux feux, et élevant la voix :

— Doublons le pas, mes enfants, cria-t-il.

Il fallait que le her von Poussifman eût un bien grand désir d'attraper son Aigle-Rouge pour s'être décidé à renvoyer Coriolan, et à escalader à pied la rampe rapide, afin de rejeter les francs-tireurs sur

la percée de Lure où les fusilleraient à leur aise les Wurtemburgeois postés de l'autre côté.

Si nous ne gagnons pas toute la récompense, pensait-il en soulevant d'une main son casque à pointe pour s'essuyer le visage, au moins en aurons-nous la moitié.

Et il continuait à grimper en soufflant comme une locomotive en détresse, de manière à couper la retraite à ces chiens de Français.

Malgré la neige et les difficultés de tout genre, ceux-ci couraient plus qu'ils ne marchaient.

Lorsque la meute bavaroise arriva au sillage qu'ils avaient tracé sur la neige, ils étaient déjà presque hors de vue.

— Les lâches! les lâches! répétait le her colonel en serrant les poings, ils ne songent qu'à fuir; ils ne donneront même pas le temps aux Wurtemburgeois d'arriver.

Pour un fuyard, le docteur qui, grâce à ses jambes longues comme des échasses, arpentait le terrain de son pas ordinaire, avait singulièrement conservé sa présence d'esprit et faisait à M. Schültz les honneurs du magnifique paysage dont on jouit des hauteurs du Château-Lambert avec une sérénité qui démontrait à quel point il était peu ému du danger.

— Nous sommes ici, disait-il, sur la ligne de partage des eaux de l'Océan et de la Méditerranée; vous voyez le Vacqueux qui sort de cette montagne et va se réunir à la Moselle et au Rhin, eh bien! à cent pas d'ici, sur la pente opposée, l'Oignon qui y prend sa source descend vers la Saône et le Rhône.

— J'aimerais mieux le voir emporter les Prussiens, fit Conrad.

— Les Prussiens, mon cher ami, ou pour parler plus exactement les Allemands auxquels nous avons affaire, ne sont pas dans le bassin de la Méditerranée, ils occupent la vallée de la Moselle et particulièrement Saint-Maurice que vous connaissez; Fresse, ce petit village au-dessous de nous, où autrefois on exploitait des mines d'argent;

le Thillot, que vous apercevez plus loin et qui doit probablement son nom à un tilleul sous lequel se rendait autrefois la justice locale; Ramonchamp, dont l'église renfermant les reliques de saint Brice était autrefois un pèlerinage très-fréquenté par les goutteux qui venaient immédiatement après la nouvelle lune y chercher leur guérison; Ferdrupt au pied......

— Cette fois, voici des Wurtemburgeois, interrompit Guillaume, voyez comme ils courent dans la direction du col de Faucogney.

— Où les voyez-vous?

— Ils sortent de Ramonchamp, il y en a au moins un régiment.

M. Marcus prit sa lunette, s'arrêta un instant, puis en quelques enjambées il rejoignit le braconnier.

— Vous avez de fameux yeux, monsieur, c'est à ne pas y croire; vous êtes sans doute presbyte.

— Moi, presbytérien, vous plaisantez : je suis catholique. Pourquoi diable me demandez-vous cela?

— Presbyte, mon ami, signifie qui y voit bien de loin et mal de près; c'est une disposition particulière de l'organe visuel résultant de la convexité de.......

— Ah! c'est différent, monsieur Marcus; mais je vous demande pardon, j'y vois très-bien de près, et la preuve c'est que voici à nos pieds le défilé vers lequel courent toutes ces fourmis bleues à tête noire; enfoncés les Wurtemburgeois.

On était en effet arrivé à une profonde coupure au fond de laquelle la route disparaissait sous une énorme couche de neige accumulée par le vent.

Les premiers francs-tireurs qui y descendirent en avaient jusqu'aux épaules; remonter de l'autre côté présentait d'énormes difficultés, dont les partisans ne triomphèrent qu'à force de courage et d'efforts.

Quand ils eurent tous passé, le commandant, qui était resté seul en arrière, dirigeant leurs mouvements du haut du talus, descendit à

son tour dans la tranchée, dont il escalada la berge opposée avec une adresse admirable.

— Dieu soit loué ! dit-il en faisant le signe de la croix. Si les Wurtemburgeois eussent été là où nous sommes, ou les Bavarois là où nous étions, pas un de nous ne serait sorti de cette coupure.

Allons, mes enfants, secouez la neige qui vous couvre, et en avant vers le bois.

— Commandant, d'ici nous pouvons balayer sans risque la tranchée dans laquelle vont arriver les Wurtemburgeois, ne les attendrons-nous pas? demanda un capitaine.

— Impossible, monsieur, nous n'avons pas une minute à perdre; en avant; toujours en avant.

Les francs-tireurs se remirent à grimper, traversèrent un bouquet de sapins et rentrèrent dans un vaste champ de neige.

Les Bavarois qui les poursuivaient, et auxquels le retard occasionné par la coupure à la marche des francs-tireurs avait fait gagner du terrain, aperçurent de loin leur ligne noire sur la pente blanche.

— Brigands, scélérats, monstres, lâches, rugit le colonel her von Poussifman, ils ont passé sans attendre les Wurtemburgeois, que tous les diables emportent. C'était bien la peine de prévenir ces tortues à deux pieds, et de leur pousser le gibier. Teifel ! j'en ferai une maladie, mes bottes sont pleines d'eau glaçée et les basques de ma tunique roides comme des planches. Chiens de Français ! si je les tenais, je leur.....

Une violente quinte de toux, qui fit passer son teint de son beau rouge ordinaire au violet le plus foncé, interrompit brusquement ses touchantes lamentations.

La quinte fut si forte qu'il fallut que le her capitaine Miller, faisant arrêter sa colonne, vînt au secours de son chef en lui prodiguant avec la plus tendre sollicitude des coups de poing dans le dos: il poussa même le dévouement jusqu'à ramasser dans la neige les boutons de la tunique arrachés par la violence de la toux de son

chef, et ce fut grâce à ses soins empressés que le baron dut de pouvoir retourner à Saint-Maurice sans autre perte que celle de sa croix tant désirée.

Du pied de la montagne, les Wurtemburgeois avaient, eux aussi, aperçu la petite troupe; ils imitèrent la manœuvre des Bavarois à Saint-Maurice, gravirent, comme eux, la pente abrupte et, arrivés au sentier battu par les francs-tireurs, se lancèrent à leur poursuite avec toute l'ardeur d'une meute fraîche que les piqueurs viennent de mettre sur la voie.

Ou nous les prendrons à nous seuls, se disait le her graf von Klagfürst, et alors j'aurai la croix de l'Aigle-Rouge, ou nous les pousserons aux Prussiens qui les attendent à la trouée de Faucogney, et nous partagerons la récompense.

Le her graf était, disons-le en passant, le plus long et le plus maigre colonel de l'armée allemande, ce qui prouve que, quelle que soit leur conformation physique, tous les hers colonels ont le cerveau moulé dans le même casque et sont atteints de la même maladie épidémique, le désir invincible de pendre un Aigle-Rouge à leur boutonnière.

Les francs-tireurs, alourdis par l'eau de neige fondue qui imbibait leurs vêtements, la barbe hérissée de glaçons, affaiblis par un long jeûne et les fatigues endurées au passage du ballon d'Alsace, mais soutenus par le désir d'échapper à des ennemis qu'ils n'avaient que par générosité attirés sur leurs traces, couraient toujours le long de la montagne sans faiblir, sans s'arrêter, car leur commandant leur avait dit : Il n'y a pas une minute à perdre.

Celui-ci n'avait que trop bien deviné que les Prussiens de Ramonchamp et de Rupt allaient essayer de lui barrer le passage à la trouée de Faucogney, comme les Wurtembergeois l'avaient inutilement tenté à la percée de Lure.

Ces derniers étaient arrivés trop tard, mais les Prussiens qui avaient une grande avance occuperaient probablement la trouée sur laquelle

les Wurtemburgeois, imitant la manœuvre des Bavarois, poussaient la petite colonne à leur tour.

Une minute pouvait tout sauver, une minute pouvait tout perdre.

Assurément la retraite ne ressemblait pas à une déroute, et pas un des francs-tireurs ne songeait à se rendre, même après avoir brûlé sa dernière cartouche ; mais elle était loin aussi de ne pas différer d'une marche ordinaire : les soldats couraient plus qu'ils ne marchaient, les poitrines étaient haletantes et les visages enflammés ruisselaient de sueur sous les feutres durcis par la gelée.

Il fallait une troupe aussi rompue aux fatigues pour fournir une aussi rude étape.

De temps en temps, M. Bonardel s'arrêtait un instant, examinait la vallée avec sa lunette et rejoignait sa troupe en courant.

Le docteur et M. Schültz, pour se maintenir en ligne, accéléraient leurs longues enjambées.

Conrad, la hache sur l'épaule, tenait toujours la tête et ouvrait le premier le sillon dans la neige.

A un kilomètre à peine de la percée, le commandant poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir un régiment prussien, qui à une égale distance, traversait au pas gymnastique le magnifique pont d'une seule arche qui, s'appuyant sur deux rochers de granit, traverse la Moselle, profonde en cet endroit de plus de sept mètres.

— Courage, mon ami, cria-t-il; encore un temps de course et nous arriverons avant eux.

Comme si le Ciel eût voulu la favoriser, la petite troupe entrait alors dans un bois de sapins descendant par une pente rapide vers un champ de neige qui conduisait à la route.

Déjà ils commençaient à descendre quand, sur la pente opposée à la lisière d'un bois, ils virent se déployer les Prussiens.

Encore quelques minutes, ils allaient être pris entre trois feux : les forces arrivées déjà de Rupt et qui occupaient la montagne en face d'eux, les Prussiens partis de Ramonchamp et qu'ils avaient vus tra-

verser la Moselle, et les Wurtemburgeois encore invisibles, mais qui accouraient, guidés par les traces laissées sur la neige.

— Ah! si j'avais des vivres, tout ne serait pas fini, rugit le commandant; je retournerais en arrière, je passerais sur le ventre aux Wurtemburgeois et je regagnerais le ballon.

— Commandant, dit alors M. Schültz, nous avons encore quelques minutes; je connais le pays, voulez-vous me permettre d'essayer de vous sauver?

— Faites, dit M. Bonardel, je me fie à vous; ordonnez, j'obéirai.

— Commandez à vos soldats de traverser ce champ de neige qui remonte vers la forêt que vous voyez ici à cent pas sur notre droite.

— Et puis?

— Nous verrons.

L'escalade commença aussitôt, la pente était rude et la neige profonde entre les deux forêts.

Les Prussiens, postés de l'autre côté de la route, ne pouvaient pas manquer de voir ce mouvement; ils envoyèrent quelques balles perdues, moins pour atteindre les francs-tireurs que pour avertir les autres corps de se hâter, car leurs excellentes cartes ne leur laissaient pas ignorer qu'au-dessus de cette forêt sans issue s'étendait un nouveau champ de neige aboutissant à un plateau bordé par des pentes si rapides qu'elles formaient un précipice.

Le commandant ne l'ignorait pas non plus.

Cette bande de bois, profonde de cent pas à peine, courait parallèlement au chemin qu'ils avaient suivi pour arriver à la tranchée sur une longueur de deux kilomètres.

Difficile à exploiter dans une contrée où les bois abondent, elle n'avait jamais été attaquée par la hache. D'énormes sapins y formaient en entrelaçant leurs branches une voûte impénétrable à la neige et à l'abri de laquelle croissait un fouillis de genévriers bas et touffus.

— C'est une bonne position pour brûler jusqu'à sa dernière cartouche, remarqua le commandant.

Le brasseur sourit.

— J'espère que vous n'en brûlerez pas une seule, fit-il; ici les pas ne laissent point de trace sur la terre; vous allez retourner en arrière jusqu'à l'extrémité du bois en vous dissimulant de votre mieux, et attendre que les Wurtemburgeois soient entrés dans le bois d'en bas.

— Les Prussiens nous ont vus monter ici, et les Wurtemburgeois ne...

— Justement ils y viendront; ils iront même plus loin, de ce côté, ajouta-t-il en montrant une sorte de pic qui s'élevait à une centaine de pas au faîte de la montagne. Je me charge de les y attirer, pendant que sans bruit la colonne, après avoir redescendu parallèlement à la tranchée jusqu'au pied de la montagne, traversera dans la plaine la route de Faucogney, escaladera par un sentier les pentes de la Fourche et tournera les Prussiens avant même qu'ils se soient doutés de vos mouvements.

— Superbe! splendide! s'écria M. Bonardel.

— Et pour cette fois-ci je crois que vous serez sauvés, continua le géant.

— Mais vous? monsieur Schültz.

— Moi je ne suis qu'un homme, et vous êtes deux cents, commandant.

— Nous serons deux, dit Guillaume.

— Trois, ajouta Conrad.

— Pourquoi pas quatre? s'écria M. Marcus.

— Parce que vous, monsieur le docteur, vous serez plus utile comme guide que comme tireur.

— Je ne dis pas, mais...

— C'est un sacrifice que je vous impose, docteur.

— Braves gens! fit le commandant; braves gens! répéta-t-il; et lui, qui jamais n'avait versé une larme, les embrassa tous les trois en pleurant.

— Puisque nous n'avons plus rien à faire qu'à attendre, pourquoi n'irions-nous pas manger notre dernier morceau de fromage dans cette hutte? dit le braconnier, en montrant la cabane d'été d'un pâtre.

— Rien à faire, l'ami, répondit Schültz; comme tu y vas. Nous avons d'abord à escalader cette pente et à gagner ce rocher.

— Hum! c'est plus facile à vouloir qu'à pouvoir; il doit y avoir par là au moins dix pieds de neige.

— Presque solide.

— A la surface, et pas assez pour nous porter.

— Si nous avions le temps de faire des patins à neige, dit Conrad, on pourrait pourtant essayer.

— Ils sont tout faits, répliqua le brasseur en arrachant les planches de la cabane, il n'y a plus qu'à les chausser.

— Pour cela, il faudrait des cordes, objecta le bûcheron.

— Les courroies de nos sacs sont bien meilleures, reprit le géant en posant son pied au milieu d'une planche longue de plus d'un mètre et sous laquelle il fit passer la courroie, qu'il se noua aux chevilles.

Ni Guillaume ni Conrad n'étaient étrangers à ce genre de chaussures au moyen desquelles un homme tant soit peu exercé peut courir ou plutôt glisser sur la neige presque molle; ils imitèrent le brasseur, essayèrent leurs raquettes et, le fusil en bandoulière, le sac d'une main, une longue branche de l'autre, ils gravirent facilement la pente jusqu'au pied même du rocher où, en raison de son extrême déclivité, la neige était peu profonde.

Les Wurtembergeois arrivaient en ce moment dans le bois inférieur qui, moins épais, laissait encore voir quelques empreintes.

A leur grand étonnement, le bois était vide et les traces, après être descendues un moment vers la route, remontaient obliquement vers la bande de neige supérieure.

Là les traces reparaissaient en grand nombre, se dirigeant vers la forêt supérieure, où elles disparaissaient tout à coup.

Il était peu probable que l'ennemi eût rebroussé chemin, et presque certain au contraire qu'il s'était dirigé vers la crête isolée qui, inaccessible par tout autre côté, faisait promontoire au-dessus d'une étroite et profonde vallée.

Les cris des Prussiens qui montraient le pic et de longues lignes tracées par les planches sur la neige ne pouvaient laisser aucun doute à cet égard. .

Cependant sur le plateau on n'apercevait personne.

Le her graf von Klagfürst avait une excellente lunette à seize verres; il examina longtemps le plateau, puis laissa retomber son long bras avec un sourire de satisfaction.

— Mon cher Vogel (1), dit-il en frappant sur l'épaule d'un capitaine d'état-major, toute votre famille est ici.

Ce her Vogel possédait à fond ses mathématiques et sa théorie; il ouvrit de grands yeux mais ne répondit pas.

— Vous ne comprenez pas, je crois, mein her.

— A vos ordres, her colonel, je ne comprends pas.

— Comment vous appelez vous?

— A vos ordres, her colonel, je m'appelle Vogel.

— *Die Vogel hier sind* (les oiseaux sont là) répliqua le colonel, en riant aux éclats de ce trait d'esprit; ils sont là, et il s'agit de les dénicher avant l'arrivée des Prussiens, car dans ce ni d'oiseaux il y a un aigle rouge; et il recommença à rire.

Le capitaine, moins spirituel et qui ne comprenait jamais un jeu de mots avant deux ou trois jours de réflexion, examinait le plateau à son tour.

Alors il remarqua que ce qu'il prenait d'abord pour une simple couche de neige était en réalité une sorte de muraille crénelée, faite d'énormes boules de neige, tassées et roulées pour en former une

(1) *Vogel*, nom très-commun en Allemagne, signifie oiseau.

espèce de parapet dont l'interstice entre chaque bloc formait une meurtrière.

Cette découverte le réjouit médiocrement, car il pensa que si l'aigle était pour le colonel, les balles pourraient bien être pour lui, her Vogel, perspective peu récréative.

Voyant l'ennemi acculé aux précipices et dans l'impossibilité de s'enfuir, les Prussiens commencèrent à descendre de leurs positions pour traverser la tranchée.

C'était le moment d'agir, si l'on ne voulait pas perdre le fameux Aigle-Rouge.

Le her colonel fit déployer un bataillon de tirailleurs derrière les arbres, et donna ordre à une compagnie de frayer un passage à la colonne d'attaque.

Les tirailleurs ouvrirent le feu pour protéger leurs travailleurs qui tassaient la neige.

Couchés à plat ventre sur le rocher, les trois assiégés regardaient à travers les minces ouvertures sans riposter.

Ils voulaient des morceaux de choix.

Guillaume avait retrouvé toute sa bonne humeur.

— Cet affût me rappelle, disait-il à Conrad, les beaux temps de ma jeunesse quand, chaussé de souliers à crampons et arrivé au risque de me casser mille fois le cou sur le sommet d'un pic, je surveillais avec quelque hardi compagnon un troupeau de chamois et que, ma carabine à l'épaule, je choisissais le plus gros.

Et comme Conrad ne répondait pas.

— N'es-tu pas bien aise d'être ici? lui demanda-t-il.

— Je suis surtout content que Thérèse n'y soit pas, murmura le jeune homme, dont une balle venait d'effleurer le visage.

Cependant les travailleurs n'avançaient pas, la neige étant trop profonde pour qu'il fût facile de l'écarter.

— Her Vogel, allez les presser, fit le colonel, sans quoi les Prussiens seront plus tôt ici que nous au rocher.

— A vos ordres, her colonel, fit le capitaine en s'avançant à découvert.

— Voici un des gros, murmura Guillaume, tu vas voir; et il épaula sa carabine.

Mais avant qu'il eût tiré, le her Vogel s'était brusquement jeté à a renverse en agitant les bras.

— Qui donc a fait feu? s'écria le braconnier étonné, je n'ai vu ni flamme ni fumée.

— C'est moi, répondit le brasseur, je craignais qu'il ne fût hors de portée.

— Il n'y paraît pas, fit le braconnier; leurs dreysses, qui n'ont pas la même portée, nous envoient des balles qui s'enfoncent dans nos parapets comme dans du beurre.

— Alors commençons, mais surtout ne brûlons pas notre poudre pour rien; elle nous ferait défaut.

— Je tirerai à droite, vous à gauche et Conrad au milieu, répondit le braconnier, dont la première balle fit tomber dans la neige le casque d'un gros Wurtemburgeois.

— Je n'ai pas de chance aujourd'hui, grogna Guillaume; moi qui décroche pas mal un lapin d'ordinaire, aujourd'hui je manque un éléphant.

— Il y a des jours comme cela, dit le brasseur, qui venait d'abattre son second homme, et qui rechargeait son fusil; moi, aujourd'hui, il me semble que je suis en veine.

Il fit deux entailles sur la poignée de la culasse, posa son couteau tout ouvert auprès de lui et allongea son double canon à travers la meurtrière.

La fusillade continua, sur trois coups deux hommes tombaient. Moins heureux dans leur riposte, les Wurtemburgeois, quand ils ne tiraient pas trop haut, écrétaient une des énormes boules de neige. Une balle qui frappa le canon du chassepot de Guillaume faillit enlever l'arme du braconnier.

— Une autre fois, je ne leur en montrerai pas si long, dit-il en se reculant un peu.

Cette fusillade, si sûre, mais si peu nourrie, donnait à penser au her graf von Klagfürst; mieux vaut, pensa-t-il, lancer tout un bataillon à l'assaut que de faire tuer tous mes hommes un à un. Ces gens-là ne paraissent pas avoir beaucoup d'armes en bon état, finissons-en avec eux, car les Prussiens vont arriver.

Et sortant de derrière l'arbre qui jusque-là l'avait abrité, il s'avança l'épée haute en criant :

— *Forverth ! Forverth !*

Les tirailleurs redoublèrent leur feu pendant que la colonne d'assaut s'enfonçait résolûment dans la neige jusqu'à la ceinture.

Mais cent pas sont une longue distance à franchir au travers d'un semblable obstacle; les trois carabines semblaient se multiplier, les éclairs se succédaient, rapides à chaque embrasure, un petit nuage blanc s'élevait dans le ciel bleu, et la colonne arrêtée dans son élan n'avançait plus que lentement, mouchetant la neige de sang.

— A toi, Conrad, il est au milieu, s'écria tout à coup Guillaume en montrant le colonel à son ami; vise bien, car si tu le manques, je le tire.

Le bûcheron était mal placé pour bien ajuster; il se découvrit à demi en se relevant, mit un genou en terre, en disant : Pour Thérèse ! et lâcha la détente.

— Bien touché! morbleu! bien touché, rugit le braconnier; à toi le pompon aujourd'hui; mais dis donc, ne t'appuie pas si fort sur moi, tu me feras manquer l'officier qui......

Une large goutte de sang qui tomba sur sa main, lui fit relever la tête.

— Ah! mon Dieu, il est blessé, s'écria-t-il.

— A mort, murmura la voix du jeune homme, dont une pâleur livide envahissait les traits.

— Cette fois ils reculent, cria le géant, encore quelques balles ; et il tira son second coup.

— Monsieur Schültz, Conrad est blessé, aidez-moi à le mettre à l'abri, répondit Guillaume.

Le brasseur ne s'était aperçu de rien ; il laissa là son fusil et s'élança vers Conrad, sans penser qu'ainsi debout il servait de cible aux tirailleurs embusqués.

Heureusement Guillaume n'avait pas perdu son sang-froid, il força M. Schültz à se courber.

A eux deux ils emportèrent le blessé au centre du plateau et le couchèrent sur la neige, la tête appuyée sur son sac.

La balle qui l'avait frappé de bas en haut était entrée par le côté et devait avoir pénétré dans le poumon, où sans doute elle s'était arrêtée, car sur les lèvres pâles du mourant perlait une écume sanglante.

Avec son couteau, le braconnier fendit le côté du vêtement où se trouvait le trou, et le mit à découvert ; on aurait pu y introduire le bout du doigt, tant il était large, et le sang coulait abondamment.

Pour arrêter l'hémorragie, Schültz fit une petite pelote de neige qu'il enveloppa dans son mouchoir et l'appliqua à l'ouverture faite par la balle.

— Quel malheur que nous n'ayons pas le docteur avec nous ! murmura le brasseur, il aurait pu extraire la.......

Le blessé sourit tristement, et dit :

— Là où elle est, le docteur ne pourrait pas aller la chercher.

— Où donc est elle ? mon enfant.

— Ici, fit-il, en posant sa main sur sa poitrine.

— Mon Dieu, que faire ? dit le brasseur, dont la physionomie exprimait la douleur et la pitié.

— Me prêter votre chapelet pour m'aider à bien mourir, et me couvrir les jambes, car j'ai bien froid.

— Pauvre garçon ! pensa M. Schültz. C'est la vie qui l'abandonne en remontant au cœur, et, après avoir mis son chapelet entre ses

mains, il allait se dépouiller de sa veste pour lui en faire une couverture, lorsque le braconnier l'arrêta en disant :

— Voilà qui vaut mieux.

Et il fit un signe à Sultan, qui accourut aussitôt.

— Couche-toi là, lui dit son maître.

— Avec son admirable instinct le chien comprit et, s'étendant sur les pieds du moribond, il allongea vers sa poitrine son intelligente et brave tête dont le doux regard semblait compatir aux douleurs du bûcheron.

— Que vous êtes tous bons! soupira Conrad... Puis, faisant signe des yeux à M. Schültz qui se pencha sur lui pour entendre, car sa voix devenait de plus en plus faible :

— Vous lui écrirez que j'ai fait mon devoir et... que je suis. . mort en chrétien.

— Je vous le jure, répondit le Taureau des Vosges en pressant doucement sa main.

— Prenez dans ma poche, ajouta le bûcheron en faisant un effort,... des cartouches ; vous en... aurez... besoin.

— Oui, oui, nous les prendrons, mon enfant, ne vous occupez pas de nous, priez bien Dieu.

— Monsieur Schültz, venez un peu et baissez-vous, fit le braconnier, qui s'était en rampant rapproché des créneaux.

— A revoir, à tout à l'heure, mon ami, mon frère, dit le géant qui regagna son poste.

Après la mort de leur colonel et l'échec de leur premier assaut, les Wurtemburgeois s'étaient repliés sur la forêt, et probablement ils auraient renoncé à une nouvelle attaque si les Prussiens croyant, ainsi que l'avait deviné le brasseur, les Français acculés dans une position sans issue, n'avaient quitté leur embuscade pour venir renforcer leurs alliés et partager leur triomphe.

L'insuccès de leurs bons amis leur causa peut-être plus de plaisir secret que d'indignation, au moins aux officiers qui regardent avec

mépris les autres corps de l'armée germanique. Un major prussien roide et hautain prit aussitôt le commandement en chef et, après un conseil de quelques minutes, tenu pour la forme, décida qu'une colonne wurtemburgeoise, soutenue par une compagnie du 25e régiment de Poméranie, allait, sous le feu des tirailleurs dont le nombre fut triplé, attaquer le plateau, l'emporter d'assaut et jeter à la baïonnette tous les Français dans le ravin.

Schültz vit prendre les dernières dispositions, s'assura par un dernier coup d'œil que le rocher ne pouvait pas être tourné, jeta un dernier regard sur la coulée de neige qui par une pente à donner le vertige descendait jusqu'au fond de la vallée, et revint vers Conrad.

Il le retrouva les mains jointes sur la poitrine, ses lèvres exhalant une dernière prière, ses yeux vitrés tournés vers le ciel, avec la majesté calme que le sceau de la mort imprime sur le front du chrétien.

Ses mains étaient pâles comme celles d'une statue, mais son cœur battait encore.

Le brasseur s'agenouilla, récita un *Pater* et regagna son poste, où il rechargea son fusil.

Presque aussitôt plusieurs coups de sifflet se firent entendre, cent éclairs illuminèrent à la fois la nappe de neige, les balles sifflèrent en écornant le parapet glacé, et une colonne compacte s'avança au pas de course, jusqu'à l'endroit où étaient parvenus une première fois les Wurtemburgeois repoussés.

Au même moment, Sultan leva la tête et poussa un long gémissement.

— Dieu reçoive l'âme de notre frère ! dit Guillaume en se signant; il est mort.

— Dieu ait son âme ! répondit Schültz, et aussitôt ils commencèrent à faire feu.

Dans la masse chaque balle portait, chacune de leurs décharges faisait ou un blessé ou un cadavre.

Les Prussiens n'étaient plus qu'à dix pas.

Soudain le Taureau des Vosges courant au cadavre, l'enleva dans ses bras, l'attacha avec une courroie sur l'une des planches qu'ils avaient apportées avec eux et le poussa sur la pente où il disparut avec la rapidité de la flèche.

Puis, revenant vers le parapet, il cria à Guillaume :

— A moi, Guillaume ! en avant l'avalanche.

D'un bond le braconnier fut auprès de lui ; déracinée par leur puissant effort, l'énorme boule de neige oscilla sur sa base, se pencha en avant et, emportée par son poids sur la pente, écrasa les premiers assaillants et obstrua un instant la tranchée.

Pour la démolir, il fallut la hacher à coups de sabre; mais, cet obstacle vaincu, rien n'arrêtait plus les Allemands, qui avec un hourrah terrible escaladèrent le rocher.

Les Français n'étaient plus là.

Un soldat qui le premier s'était élancé à l'extrémité du plateau, vit de loin glissant avec une vitesse vertigineuse deux hardis schlitteurs, assis chacun sur une longue planche qui leur servait de traîneau (1), le long du gigantesque escarpement. L'un de ces hommes portait un chien dans ses bras, le second trois fusils, passés en bandoulière.

Avant que personne eût songé à tirer sur eux, ils avaient déjà atteint le fond de la vallée où ils étaient non-seulement à l'abri des balles mais de toute poursuite de la part des Prussiens perchés sur le rocher dont la conquête leur avait coûté tant de sang et d'où leur commandant pouvait voir à la fois à l'aide de sa lunette fuir les deux hommes qui seuls avaient défendu le plateau contre deux régiments, et gravissant les plus hauts sommets du mont de la Fourche de l'autre côté de la tranchée, les francs-tireurs de Bonardel qu'il croyait avoir bloqués.

(1) Dans les Vosges, les enfants se laissent ainsi emporter sur les pentes les plus rapides, et beaucoup de voyageurs abrégent de cette manière une partie de la descente du Mont-Cenis.

CHAPITRE XIII.

Seul !

Echappés providentiellement à la poursuite des Prussiens, le brasseur et son compagnon n'en étaient pas moins dans une position des plus périlleuses: mourant de faim, accablés de fatigue, ils se trouvaient au pied du mont de la Fourche, enfermés dans l'étroite vallée de Corravillers entre la montagne d'un côté, de l'autre une rivière qu'il fallait traverser à la nage, et une route profondément encaissée, dans un pays qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre.

Leur première préoccupation ne fut pourtant pas de pourvoir à leur sûreté, mais bien de rendre les derniers devoirs au cadavre de leur brave ami.

Du haut de la roche d'où ils ne pouvaient pas même songer à descendre, les Allemands purent voir ces deux hommes intrépides s'agenouiller dans la neige qu'ils creusaient avec leurs mains; puis, au moyen de la hache de leur ami, fendre la terre glacée à la superficie, et y pratiquer une excavation, peu profonde à la vérité, mais suffisante pour y déposer le corps du bûcheron. Ils le recouvrirent ensuite de terre fortement tassée, sur laquelle ils plantèrent une croix faite avec l'une des planches qui avaient servi à leur évasion et qui, lorsque viendrait la fonte des neiges, indiquerait aux paysans l'endroit où reposait un chrétien mort pour la défense de son pays.

Puis, après avoir un instant prié sur cette humble tombe, plus glorieuse que beaucoup de superbes monuments, ils se relevèrent, se par-

tagèrent les cartouches et les armes de Conrad, firent un petit paquet de son argent, de sa montre, ainsi que du scapulaire que Thérèse avait cousu à sa veste et qu'ils voulaient renvoyer à sa famille, et se dirigèrent, à travers la neige qui en certains endroits leur montait à la ceinture, vers une colline au bas de laquelle coule le Breuchin pour, du haut de cet observatoire, examiner le pays avant de prendre une décision.

Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, la plaine se déroulait comme un blanc linceul partagé par un ruban noir indiquant le cours de la rivière, et enchâssée à droite et à gauche par de hautes montagnes à demi couvertes de forêts au-dessus desquelles reparaissaient des sommets d'une blancheur rosée par les derniers rayons du soleil couchant.

Çà et là, émergeant de ce suaire glacé, se montraient quelques taches confuses, maisons isolées ou villages : Corravillers, la Longine, Amont, laissant filtrer, par leurs cheminées de briques coiffées d'un turban de neige, de minces filets de fumée blanchâte, qui montaient droits et toujours s'amincissant vers le ciel dans le pâle azur duquel ils se fondaient peu à peu.

Là il y avait du pain et du feu, mais peut-être et probablement des Prussiens. S'y rendre était difficile, y pénétrer dangereux; sans doute les deux fugitifs y seraient pris et fusillés; en leur qualité de francs-tireurs, ils n'avaient pas de pardon, pas même de pitié à espérer.

Gagner la montagne à cette heure avancée, à travers ces neiges profondes, ne présentait pas moins de danger; demeurer là où ils se trouvaient, c'était se condamner aux tortures du froid et de la faim, à la mort peut-être, et en tous cas réserver pour le lendemain les fatigues auxquelles ils ne s'exposeraient pas le soir.

Tout bien calculé, ce fut pourtant à ce dernier parti qu'ils s'arrêtèrent.

Ils employèrent les dernières heures du jour à déblayer le sol au pied d'un arbre; puis, la nuit venue, ne voulant pas allumer du feu

pour ne pas se trahir, ils se couchèrent l'un auprès de l'autre avec Sultan sur leurs pieds et tâchèrent de s'endormir pour tromper leur faim.

Le lendemain, quand ils s'éveillèrent, le jour commençait à poindre; l'air froid du matin avait engourdi leurs membres et il leur fallut un moment pour pouvoir faire usage de leurs bras et de leurs jambes.

Peu à peu, la lumière se fit, lumière blafarde et douteuse, car le ciel s'était couvert de gros nuages blanchâtres, indice certain d'une nouvelle neige dont de rares mais épais flocons tombaient mollement sur la couche blanche à demi solidifiée par le froid.

Les francs-tireurs examinèrent l'état de l'atmosphère, essayèrent la dureté de la neige avant de chausser leurs longues raquettes, chaussure commode pour une course rapide mais fatigante pour un long trajet et, trouvant la couche de la veille suffisamment durcie, pour supporter leur poids sans céder, descendirent la colline d'un pas rapide en se dirigeant vers la rivière, qu'il fallait de toute nécessité traverser pour gagner la montagne.

Sultan, qui les précédait en éclaireur, passa le premier sur l'autre rive, la glace lui servit de pont; pour lui elle se trouvait assez forte.

Guillaume la tâta du pied à son tour, puis se fiant à sa légèreté, s'y aventura en courant; il était déjà au milieu quand un craquement se fit entendre, le plancher de cristal fléchit légèrement et l'eau s'échappa en bouillonnant le long des fissures irrégulières, mais le braconnier ne s'arrêta pas pour cela et atteignit la rive opposée sans accident.

Le géant essaya à son tour, mais son poids était trop considérable pour la faible épaisseur de la glace; elle céda avec ce bruit de verre brisé qui lui est particulier et sa jambe enfonça jusqu'au genou dans le bain glacé.

Quelques pas plus loin, il eût été englouti, car en cet endroit l'eau est profonde; il eut le temps et la présence d'esprit de se rejeter en arrière et put se dégager.

Un autre se fût découragé, lui ne fit que rire de son accident.

— Attends moi un instant, dit-il à Guillaume, des rivières comme celle-ci doivent avoir des bas-fonds ; et il redescendit d'une centaine de pas, observant la glace que la neige n'avait pas encore recouverte.

Appuyé sur son fusil, Guillaume le regardait faire, tandis que Sultan, comme s'il eût voulu engager les deux amis à ne point se séparer, courait de l'un à l'autre, traversant et retraversant la rivière avec l'air de dire : ce n'est pas plus difficile que cela.

M. Schültz parut enfin partager son avis ; il venait d'apercevoir, au milieu du lit du Breuchin, un bloc de pierre à demi dégagé de la glace; l'eau ne pouvait donc pas être profonde et l'on sait que sur ce point la congélation est plus rapide; il frappa le brillant plancher avec la crosse de son fusil, il résista; alors le brasseur s'aventura hardiment et eut bientôt atteint la rive opposée; là il s'arrêta, regardant où pouvait être Guillaume.

Guillaume avait disparu.

Sultan ne semblait pourtant pas inquiet ; le cou tendu, une patte relevée, il suivait attentivement du regard les mouvements d'une boule noire qui se mouvait dans la direction d'un grand chêne dépouillé par l'hiver.

Dans cette boule, il eût été impossible de reconnaître un homme à cette distance; toutefois M. Schültz ne douta pas que ce ne fût son compagnon qui venait de subir cette transformation, et dans la pensée que les Prussiens en étaient peut-être la cause, il arma son fusil et s'accroupit derrière un buisson.

La boule noire avançait toujours; ce ne fut que lorsqu'elle toucha presque l'arbre qu'elle s'allongea doucement le long du tronc et redevint un homme.

Le chien regardait toujours; tout à coup il partit rapide comme une flèche, dépassa l'arbre auprès duquel Guillaume rechargeait son fusil dont la détonation avait à peine ébranlé les couches d'air refroi-

dies, décrivit deux ou trois crochets, traversa la rivière en quelques bonds, se précipita sur un objet qui se débattait dans la neige avec des cris semblables aux vagissements d'un enfant, le secoua rudement, puis revint la tête haute, rapportant à pleine gueule un superbe lièvre dont les longues oreilles balayaient la neige.

—Voici notre déjeuner, cria Guillaume, en montrant la bête au brasseur, qui le rejoignait à grands pas ; il est arrivé bien à propos.

— Incorrigible braconnier ! fit M. Schültz, en soupesant la pièce de gibier.

— Ça, c'est vrai, je l'ai tué à l'affût en temps de neige et sans permis, répondit l'Alsacien, et je mérite le maximum de l'amende ; mais c'est égal, c'est un coup que je ne céderais pas bon marché.

— C'est un lièvre de sept, remarqua M. Schültz.

— Pour aujourd'hui, ce sera un lièvre de trois, riposta le braconnier, que la joie mettait en veine ; car à nous trois nous en aurons bien raison. A présent, gagnons les bois pour y déjeuner à notre aise.

Ils se remirent en marche, se hâtant, car la neige commençait à tomber à gros flocons, et courbant le dos pour qu'elle ne les frappât pas au visage.

La douce perspective d'un repas plantureux leur avait rendu toutes leurs forces ; en moins d'une heure ils eurent atteint la région boisée.

Une heure encore, ils continuèrent à cheminer, cherchant la hutte d'un charbonnier ou d'un forestier ; ils ne trouvèrent rien ; la faim commençait à les talonner.

— Si nous déjeunions? dit tout à coup le braconnier.

— Ce serait volontiers ; mais avec quoi?

— Avec notre lièvre.

— Il est cru.

— Il faut le faire cuire.

— Et comment?

— A la broche ; c'est la meilleure manière.

— Pour cela il faudrait une broche et une cuisine.

— C'est clair, mais nous avons tout sous la main; chargez-vous du lièvre; moi, je me charge de fabriquer la cuisine.

Le brasseur était habitué à voir son associé ne s'étonner de rien; il prit le lièvre, le dépouilla et en jeta la curée à Sultan qui, en vrai chien de chasseur, n'osa pas y toucher.

— Mange, je te le permets, pour cette fois, cria le braconnier.

Le chien n'en fit qu'une bouchée, il mourait de faim.

Pendant ce temps Guillaume avait dressé deux pierres plates parallèlement l'une à l'autre, en ayant soin de les orienter dans la direction du vent; c'était la cheminée de sa cuisine. Deux autres pierres plus basses, posées en avant, devaient servir de landiers; il ne manquait plus que la broche, qu'il confectionna avec une grosse branche de genévrier; puis il ramassa sous les pins une abondante provision d'aiguilles sèches, en bourra sa cheminée et fit du reste un tas à proximité du foyer.

— Y êtes-vous? monsieur Schültz.

— Quand tu voudras.

Le lièvre fut embroché, posé devant la cheminée et les aiguilles de pin allumées, ce qui ne fut pas difficile, grâce au tirant d'air produit par l'habile orientation du foyer.

Il n'y eut plus qu'à tourner la broche et à renouveler le combustible.

Sultan, déjà à demi repu, regardait en se pourléchant et en allongeant ses pattes vers le feu; quoiqu'il ne fût pas gourmand, ses narines se dilataient en frémissant à ces effluves parfumées.

A ceux de nos lecteurs qui désireraient s'assurer si le lièvre ainsi préparé en plein air est un bon morceau, nous recommandons d'opérer par la méthode de l'Alsacien et, après deux jours de jeûne, s'ils ne le trouvent pas exquis, je consens à passer pour un imposteur.

De celui qui rôtissait à la cuisine de Guillaume, rien ne fut perdu, pas même les os, dont Sultan se fit les honneurs de telle sorte que lors-

que, rassasiés et réchauffés, les deux francs-tireurs se remirent en route, ils ne laissèrent derrière eux, comme seul vestige du délit de chasse commis par le braconnier, qu'une peau déjà roidie par le froid.

— Plombières doit être dans cette direction, avait dit M. Schültz.

Et ils marchèrent droit devant eux afin d'arriver plus vite; mais bientôt ils s'aperçurent que, si en plaine la ligne droite est la plus courte, il n'en est pas de même dans la montagne.

Pendant leur halte dans l'intérieur du bois, un véritable orage de neige s'était déchaîné sur les hauteurs ; la neige fouettée par le vent tourbillonnait avec fureur, obscurcissant l'air à tel point qu'il était impossible de rien distinguer devant soi. Assaillis par cette tourmente qui les aveuglait en formant un masque glacé sur leur visage, ce ne fut qu'avec des peines infinies que les voyageurs parvinrent à trouver un col qui leur permît de franchir des escarpements derrière lesquels ils furent obligés de faire halte pour reprendre haleine.

La barbe du géant n'était plus qu'un glaçon douloureux; chaque touffe du poil de Sultan se terminait par un grelot de cristal que le moindre mouvement faisait grésiller; les bottes des fugitifs et leurs vêtements, roides comme des écorces d'arbres, arrêtaient leur marche et risquaient de se briser au moindre choc. Des natures moins énergiques que la leur eussent été abattues par tant de souffrances ; ils résistèrent, mais en s'avouant l'un à l'autre que depuis le commencement de la guerre et même dans leur marche le long des flancs du mont de la Fourche, ils n'avaient jamais éprouvé tant de fatigues.

Une longue halte sur la hauteur par ce vent glacial eût été fatale pour eux, en arrêtant la circulation du sang et produisant cet engourdissement invincible qui commence par la somnolence et ne finit que par la mort.

Ils reprirent leurs armes que leurs mains pouvaient à peine serrer et, affrontant de nouveau le tourbillon, commencèrent à redescendre la pente opposée.

Le feutre rabattu sur les yeux, s'aidant de leurs carabines pour sonder la neige, ils marchaient sans se parler, le brasseur frayant la voie, Guillaume et Sultan marchant sur ses traces.

La tempête rugissait toujours, ici soulevant la poussière de neige, que tantôt elle roulait et tordait en longue spirale, tantôt déchirait en lambeaux comme une voile arrachée par l'ouragan, là courant en forme de colonne qu'un mouvement gyratoire d'une puissance irrésistible chasse sur la surface du sol.

Il faut avoir vu dans les montagnes ces terribles phénomènes, pour se faire une idée de leur fureur et des dangers que courent les malheureux voyageurs surpris par ces cyclones de neige, tout aussi grandioses et aussi terribles que les cyclones de l'océan Indien.

Chaque année, ils font dans les montagnes de nombreuses victimes parmi les chasseurs ou les voyageurs assez téméraires pour les braver et, pendant la dernière guerre de Crimée, un escadron cosaque, surpris dans la steppe par une de ces tempêtes épouvantables, périt, hommes et chevaux, étouffé et enseveli sous la neige.

Il y eut surtout un moment terrible, pour les deux fugitifs, le passage d'une crête étroite, longeant un précipice, et qui formait une sorte de pont entre un escarpement et un bois de sapins dont la protection inespérée pouvait seule être une planche de salut pour eux.

Avant de le franchir, le brasseur, s'appuyant sur son fusil, se retourna vers son compagnon, qu'il ne voyait ni n'entendait quoiqu'il ne fût qu'à quelques pas en arrière et lui cria :

— Guillaume, voici un mauvais pas, mais il me semble distinguer un bois devant nous ; peux-tu passer seul ?

— Je passerai, n'ayez crainte ; mais prenez garde.

Le Taureau des Vosges fit un signe de croix et continua à avancer en se courbant, car la violence du vent était telle qu'il craignait d'être précipité.

Fort heureusement l'arête n'était pas longue, car en certains points elle était tellement étroite que ce ne fut qu'en prenant la position d'un

cavalier et en s'aidant des pieds et des mains que M. Schültz parvint à franchir ces passages périlleux.

Enfin il arriva à une sorte de plate-forme si complétement abritée que le vent y cessait comme par enchantement et que, tandis que l'embrun de neige obscurcissait le ciel en deçà de la coupure, au-delà le Taureau des Vosges put facilement apercevoir sous la voûte sombre de la forêt deux fenêtres vivement éclairées par une flamme allumée à l'intérieur de la hutte ou de la maison.

— Une maison! s'écria le brasseur; Guillaume, nous sommes sauvés.

Personne ne répondit.

— Guillaume! répéta-t-il en criant plus fort.

Sa voix se perdit dans le tumulte de la tempête et demeura sans écho.

Alors, sans calculer le danger, il revint sur ses pas, criant toujours :

— Guillaume! Guillaume! Sultan!

Ce fut en vain.

Une angoisse terrible oppressait sa poitrine; il traversa pour la troisième fois le passage, essayant mais en vain, au milieu du déchaînement de la tempête qui sifflait autour de lui, de retrouver une trace quelconque de son ami.

La neige avait déjà tout recouvert de son suaire dont le vent agitait les plis.

Désolé, le brasseur courut alors vers la cabane et, sans réfléchir qu'elle pouvait abriter des Prussiens, il entra précipitamment en criant :

— Des cordes! des cordes! mon camarade vient de tomber dans le ravin.

Un tumulte étrange, un mélange de rires, de vociférations, de cliquetis de sabres, de bouteilles renversées, accueillit son apparition inattendue.

— Au nom du ciel ! du secours, ou cet homme va périr, répéta Schültz en s'adressant à dix ou douze hommes de mine peu rassurante, vêtus les uns en soldats, les autres en saltimbanques, tous armés jusqu'aux dents et assis autour d'une table couverte de bouteilles, les unes déjà vidées, les autres près de l'être.

— Ça, d'abord, qui es-tu ? vociféra une sorte de portefaix à chemise de laine rouge aussi sale que chamarrée de broderies, et portant un képi à quatre galons comme un colonel.

— Nous sommes des francs-tireurs perdus dans la montagne, répondit le brasseur.

— Combien d'hommes? reprit le chef en baissant subitement le ton.

— Nous étions trois, un est mort et l'autre va mourir, si vous ne venez à son secours.

— Où cela?

— Dans le ravin.

— Avec ça qu'il fait bon aller se promener dans la montagne par le temps qu'il fait, répondit le portefaix à demi ivre ; laisse ton camarade se débrouiller comme il pourra et bois avec nous un verre de vin à la santé de la république et de son illustre général *Garibaldi*.

— Oui, à la santé de la république et du brave Garibaldi ! hurlèrent les ivrognes.

Le géant promena un regard indigné sur cette bande de pillards et de déserteurs qui, abandonnant leur drapeau et abusant des armes que la France leur avait confiées pour sa défense, commençaient à se répandre dans les campagnes pour y vivre de rapines et de brigandages. Sa main nerveuse retrouvant toute sa force se crispa autour du canon de son fusil dont il se serait fait une massue pour écraser ces lâches brigands si la pensée des dangers que courait son ami n'eût retenu son bras.

Faisant donc sur lui-même un puissant effort, il se contenta de répondre :

— Ce n'est pas quand un Français se meurt à quelques pas d'ici, qu'il convient de boire à la santé de qui que ce soit; au nom de Dieu, je vous conjure de me prêter secours.

— Nous ne voulons plus de Dieu, riposta le bandit; son règne est fini, et celui des prêtres aussi, comme l'a dit notre général.

— Eh bien donc, au nom de l'humanité, si vous ne reconnaissez plus que cela, reprit Schültz.

— Voyons, citoyens, finissons-en, s'exclama le colonel portefaix en accompagnant sa phrase d'un juron dégoûtant, que deux hommes de bonne volonté le suivent.

Personne ne bougea.

— Comment, parmi vous tous, il n'y a pas deux hommes de cœur! s'écria le géant d'une voix tonnante.

— Prends l'aubergiste et sa femme; nous n'avons plus besoin d'eux, ricana le brigand galonné, nous te les laissons, tu payeras notre dépense.

— Vous êtes tous des lâches! fit le Taureau.

— Brigand, tu nous insultes, rugit le portefaix en s'élançant sur lui, le couteau à la main, et il leva le bras pour frapper.

Schültz ne dit pas une parole, n'avança pas d'une semelle, mais ses yeux lancèrent un éclair, sa main ouverte se referma sur le poignet du portefaix comme un étau; on entendit un craquement d'os broyés et le colonel poussa un hurlement de douleur.

— Assassin! gronda le brasseur, tu n'es qu'un lâche et un assassin; et appuyant son fusil contre la porte, de son autre main il appliqua deux formidables soufflets sur la face livide du bandit qu'il tenait suspendu par son bras dont il avait brisé le poignet.

Un instant interdits par cet acte de vigueur, les compagnons du portefaix étaient demeurés interdits, mais ils étaient dix et le brasseur était seul.

— Lâche notre colonel, scélérat, vociférèrent-ils en se levant tumultueusement.

Le géant ouvrit la main, laissa tomber le portefaix et le poussant du pied :

— Le voici, dit-il, ramassez-le.

Des cris de fureur éclatèrent alors et la meute excitée par la boisson allait se ruer sur le franc-tireur, quand la femme de l'aubergiste, qui était sortie un instant, se précipita dans la salle en criant :

— Les Prussiens ! voici les Prussiens !

Ce fut une panique générale, une déroute sans nom qu'accéléra encore un coup de feu tiré par une fenêtre et qui blessa grièvement un des saltimbanques à chemise rouge et à feutre pointu.

Un instant après, tous ces braves fuyaient, abandonnant leurs armes accrochées aux murs avec une partie de leur défroque. Seul le brasseur était resté, son fusil armé des deux coups dans la main, et prêt à faire feu sur le premier ennemi qui se présenterait.

Ce ne fut pas un uhlan mais Sultan qui entra, portant entre ses dents le feutre de son maître.

A la vûe du brasseur il poussa un hurlement de joie et se précipita sur lui, mordant les courroies de ses guêtres et tirant à lui comme pour l'entraîner.

L'aubergiste parut aussitôt, portant un rouleau de cordes.

— Partons, dit-il.

— Mais les Prussiens ?

— Les Prussiens, fit-il, il y en a dans le village à une demi-lieue d'ici, mais pas ici ; c'est moi qui ai tiré sur les voleurs pour me venger du mal qu'ils m'ont fait ; je suis Français, mais je préfère les ennemis à ces bandits qui ne respectent rien, et qui peuvent compter que s'il ne dépend que de moi tous seront fusillés. Vous, c'est différent ; vous êtes un brave et honnête soldat ; venez, nous sauverons votre ami.

Puis se tournant vers sa femme :

— Sophie, ajouta-t-il, porte une brassée de torches et des couvertures.

Ils partirent, précédés du chien qui trottait devant eux et tournait la tête pour s'assurer qu'ils le suivaient.

Le pauvre animal jappait d'une manière si triste qu'il semblait avoir des pleurs dans la voix.

Quand ils arrivèrent à l'arête du rocher, la rafale avait cessé, le temps était froid et la neige immobile craquait sous le pied.

L'aubergiste alluma une torche, car la nuit arrivait, et s'avança le premier vers le sentier.

A l'endroit le plus périlleux, Sultan s'arrêta et sauta sur le talus de neige qui s'abaissait avec une effrayante rapidité vers le fond du ravin.

Une énorme racine, seul reste d'un arbre déraciné par quelque tempête antérieure, se recourbait à cette place en formant une sorte d'anneau qui, en accrochant le pied du braconnier, lui avait sans doute fait perdre l'équilibre.

Au-dessous la neige était unie comme si elle fût descendue jusqu'au fond du précipice d'une seule coulée.

Le chien s'arrêta pourtant à une dizaine de mètres au-dessous du sentier, releva la tête pour s'assurer qu'on le regardait et commença à gratter.

— C'est là qu'il doit s'être arrêté, dit l'aubergiste et, fixant sa corde à la racine, il se laissa couler jusque-là ; le brasseur descendit après lui ; Sophie, penchée sur le rocher, les éclairait avec sa torche dont la lumière glissait rougeâtre sur la pente blanche.

Les deux hommes déblayaient doucement, rejetant la neige derrière eux ; soudain une main apparut à la surface, puis un bras, la main était froide et le bras roide.

Sans échanger une parole, les deux hommes continuaient leur sauvetage ; peu à peu la tête, puis le corps tout entier furent dégagés.

Sans doute Guillaume était tombé à la renverse et avait glissé sur le dos, car sa tête était tournée vers le précipice et plus enfoncée que les

pieds; son fusil, que sa main droite tenait encore, couché en travers sous ses reins, avait en labourant la neige sur une largeur considérable, contribué pour beaucoup à l'empêcher de glisser plus loin.

Son visage était si calme, ses yeux si naturellement fermés qu'on aurait dit qu'il dormait, mais ses lèvres bleuies par le froid et la pâleur de cire de son teint laissaient peu d'espoir. Sultan léchait ses mains, allongeait la tête vers le ciel et poussait de longs hurlements qui avaient quelque chose de funèbre.

On enveloppa le corps dans une couverture, puis M. Schültz remonta sur le sentier où il l'enleva doucement. L'aubergiste remonta à son tour et retira la corde.

Il voulait aider le Taureau des Vosges à porter son ami; celui-ci le remercia, prit le corps enveloppé comme une mère prend son enfant pour le garantir du froid, et l'emporta dans ses bras.

Sophie ouvrait la marche de cette procession funèbre; le brasseur venait ensuite, suivi de Sultan qui pleurait toujours; l'aubergiste arrivait le dernier, rapportant sur son épaule le rouleau de cordes dans lequel il avait passé le fusil du braconnier.

Pendant que la femme préparait un lit à tout hasard, Schültz et son aide, après avoir couché le braconnier devant le feu, se hâtaient de le dépouiller de ses habits durcis par le froid et qu'ils arrachaient ou plutôt cassaient par morceaux; pour retirer les guêtres et la chaussure, il fallut les fendre avec un couteau.

Ce fut l'aubergiste qui se chargea de cette besogne longue et difficile; le Taureau s'occupait de soins plus importants; après s'être débarrassé de sa veste et de son feutre dont l'eau commençait à ruisseler, il frictionnait fortement le corps de son ami avec un morceau d'étoffe de laine pour essayer de rappeler la chaleur et la vie vers le cœur.

Sous cette friction énergique stimulée par l'ardeur du feu, la peau se réchauffait, mais les traits conservaient toujours leur rigidité cadavérique.

— La jambe droite est cassée au-dessus de la cheville, dit tout à coup l'aubergiste ; voyez, le pied est entièrement tourné.

— C'est une fracture dont mon pauvre ami ne souffrira jamais, répondit le brasseur, il est mort et bien mort.

— Etes-vous sûr que le cœur ne bat plus ?

— Je ne le sens pas.

— Essayez de lui verser dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie, quelquefois cela réussit.

— Où y en a-t-il ?

— Il doit bien en rester sur cette table, à moins que les brigands ne l'aient toute bue.

Schültz roula le braconnier dans la couverture, prit une bouteille, et, soulevant la tête du cadavre dont son aide desserrait les mâchoires, en fit couler une gorgée sur la langue.

Au bout de quelques minutes, ne pouvant obtenir de cette manière aucun résultat, le brasseur recommença à frictionner, mais cette fois en imbibant d'eau-de-vie.

Après plus d'une heure, il s'arrêta découragé, prit le corps qu'il déposa sur le lit où il le recouvrit de couvertures brûlantes et revint s'asseoir près du feu, la tête entre les mains.

Il était là depuis cinq minutes absorbé dans ses tristes pensées lorsque Sophie qui, une lampe à la main, cherchait à remettre un peu d'ordre dans ses meubles forcés ou brisés par les volontaires de Garibaldi, poussa un cri de terreur.

Le brasseur se redressa.

— Le mort ! s'écria-t-elle, en reculant.

Les deux hommes s'approchèrent du lit et laissèrent échapper une exclamation d'étonnement.

Guillaume n'avait pas fait un mouvement, le chapelet que son ami avait placé sur sa poitrine y était toujours, mais ses yeux étaient ouverts et, sans qu'il pût prononcer une parole, ni faire un signe, regardaient la flamme du foyer.

Il était sauvé.

Peu à peu les couleurs reparurent sur ses joues, sa poitrine se souleva comme pour aspirer en une seule fois l'air qui lui avait si longtemps fait défaut, ses lèvres s'entr'ouvrirent et sa première parole intelligible fut celle-ci :

— Où suis-je ?

— Chez des amis, répondit Schültz.

Un regard de satisfaction éclaira la figure du malade qui, soulevant sa main, la posa dans celle de son ami, referma les yeux et s'endormit du sommeil profond d'un enfant auquel sa mère vient de sourire.

Schültz reprit alors sa place au coin du feu hospitalier, entre l'aubergiste et sa femme qui lui racontèrent seulement alors que l'auberge où il se trouvait n'était qu'à quelques heures de la Croisette, dans une contrée doublement ravagée par les maraudeurs que l'armée régulière avait laissés derrière elle et par les coureurs de l'armée ennemie dont le gros occupait les villes de Bains et de Saint-Loup à quelques kilomètres seulement de Plombières.

— Jusqu'ici, dit Sophie, nous n'avions reçu la visite que de ces derniers ; ils sont exigeants, brutaux, insolents, mais leur rapacité et leurs excès ne sont rien auprès des brigandages des déserteurs et de ces pillards qui s'organisent, soi-disant pour aller rejoindre Garibaldi, mais en réalité pour voler avec impunité. Vous avez vu ces hommes de près : c'est l'écume de toutes les grandes villes, des gens de sac et de corde capables de tous les crimes; Giraud mon mari pourra vous raconter quelques-uns de leurs exploits : ils pillent, incendient et ne reculent même pas devant l'assassinat ; dernièrement, ils ont mis le feu au château de M. Armand, un des plus beaux du pays. Ils en veulent, disent-ils, seulement aux prêtres et aux nobles, mais les paysans dont ils enlèvent les troupeaux et pillent les maisons, les redoutent plus que les Prussiens. Vous voyez ce qu'ils ont fait ici aujourd'hui. Si je n'avais pas profité de votre arrivée pour les effrayer, il est probable que l'auberge brûlerait à cette heure. Ces

bandits nous font désirer l'arrivée des Allemands, qui seuls peuvent nous débarrasser de pareils scélérats.

A ces révélations douloureuses, Giraud en ajouta bien d'autres, dont la conséquence rigoureuse à tirer était celle-ci : que la France n'avait pas d'ennemis plus dangereux que les innombrables bandes de vengeurs, de libérateurs, d'exterminateurs et autres défenseurs de cette espèce, organisées par des escrocs, dirigées par des vaniteux incapables, et composées du plus vil ramassis des aventuriers de tous les pays, toutes cherchant à abriter leurs crimes sous le nom de patriotisme et sous l'étendard sanglant de Garibaldi.

La plus grande partie de la nuit se passa dans ces tristes confidences, toutes nouvelles pour le Taureau des Vosges, qui réduit jusqu'alors pour tous renseignements aux bulletins si peu véridiques du dictateur Gambetta, ne put cependant que s'affliger sans s'en étonner de la funeste influence des clubs et de l'indiscipline prêchée par eux depuis le commencement de la guerre.

Demeuré seul au coin du feu, qu'absorbé par ses douloureuses préoccupations il laissait s'éteindre, il comprit que son projet de prédication de croisade parmi des paysans qui trop souvent n'avaient plus d'espoir qu'en l'ennemi, était devenu une chimère inexécutable et à laquelle il ne fallait plus penser.

Avoir si vaillamment porté le nom de franc-tireur, et voir ce nom devenu synonyme de franc-voleur, était bien dur pour lui et ne le serait pas moins pour ses braves compagnons.

Certes, s'il y avait là de quoi dégoûter du métier des armes ceux qui en faisaient leur profession, à plus forte raison de semblables réflexions étaient-elles bien faites pour détourner de la guerre des hommes qui, n'étant aucunement portés pour la vie militaire, n'avaient pris le fusil que depuis quelques mois à peine.

Schültz réfléchissait à toutes ces choses et, le coude posé sur la coupe du haut landier de fer, il regardait danser au fond de l'âtre les flammes bleuâtres du bois aux trois quarts consumé.

La lampe oubliée sur la table, baissait comme le feu, l'ombre envahissait la pièce et la tristesse son âme, pendant que sa pensée évoquant les souvenirs d'autrefois, lui rappelait son enfance passée si heureuse au sein des montagnes, les chasses et les plaisirs de sa jeunesse, puis sa vie d'homme fait, les joies de la paternité traversées de tant de préoccupations, son séjour à Sainte-Marie des Chênes, et les douleurs de toute nature que dans les derniers temps il avait eu à éprouver comme époux, comme père, et comme Français.

— Monsieur Schültz! murmura tout à coup la voix du malade.

Le géant se leva, ranima la lampe mourante et s'approcha du lit de son ami.

Guillaume le regarda, sans ajouter une parole et lui tendit la main. Le brasseur vit que ses yeux étaient pleins de larmes.

— Courage, ami, dit-il, te voilà sauvé; souffres-tu beaucoup?

— Oui, de là, fit le braconnier en posant la main sur son cœur.

— Te serais-tu cassé quelque chose à la poitrine?

— Non, monsieur, mais je sens que mon pied est ou cassé ou foulé, et que de longtemps encore il ne pourra pas me servir; j'espérais arriver avec vous à Plombières, ne pas vous quitter; à présent, c'est fini, je comprends que je suis dans l'impossibilité de vous suivre; vous allez partir seul, et c'est cela qui m'afflige...

— Peut-être, pourrons-nous te transporter jusqu'à Plombières, mon pauvre ami, et de là...

— Non, monsieur Schültz, je ne le veux pas; je suis ici, j'y reste; c'est assez de deux perdus sur trois, et je ne consentirai jamais à vous faire pendre et fusiller, comme cela arriverait si vous ne partiez seul. Vous êtes connu, vous; la tête du Taureau des Vosges est mise à prix, personne ne sait qui je suis, le seul service que je vous demande est de brûler mes habits et de m'en procurer de paysan. Que pourront faire les Prussiens à un estropié et, quand même ils me logeraient une balle dans la tête, quel malheur y aurait-il? On ne meurt qu'une fois; je n'ai ni femme ni enfants, il n'y aura que mon

bon Sultan auquel je ferai faute. Allez, monsieur Schültz, les autres vous attendent à Plombières; mais soyez prudent et songez que vous avez des filles à Lyon, un fils et Mlle Marguerite à Paris

Le brasseur avait écouté jusqu'au bout.

— Guillaume, fit-il, d'une voix émue, j'ai promis de ne pas t'abandonner, tu le sais; d'ailleurs la guerre, avec la tournure qu'elle prend aujourd'hui, devient de plus en plus impossible; la maison dans laquelle nous nous trouvons a été envahie par des brigands qui se disent volontaires de Garibaldi et qui déshonorent le nom de francs-tireurs; je ne puis pas combattre dans les rangs de ces hommes-là; tu vois qu'en demeurant auprès de toi, je...

— En demeurant auprès de moi, vous êtes sûr d'être pris et fusillé, monsieur Schültz; je vous l'ai dit, les Prussiens vous connaissent, et comme ils savent que vous avez un compagnon, ils me fusilleront aussi : voilà ce qui est certain. D'ailleurs, qui vous a dit que le commandant Bonardel irait se mettre sous les ordres de la chemise rouge? Il est trop brave et trop loyal pour le faire; en ne le rejoignant pas, vous nous exposeriez à passer tous les trois pour des déserteurs. Etre fusillés et déshonorés, voilà ce que nous y gagnerions.

— Tu as raison, murmura le Taureau, en courbant la tête. Je partirai seul, je verrai M. Bonardel, je m'entendrai avec lui.

— Et vous lui serrerez la main de ma part, et aussi au bon docteur qui, s'il était ici, pourrait faire une belle opération sur ma jambe, dit le braconnier, en essayant de sourire. Mais je tâcherai de guérir, et aussitôt j'irai vous rejoindre et nous ferons quelques bons coups ensemble.

Ils continuèrent à causer ainsi jusqu'à ce que le jour commençât à paraître; le ciel était pur et le froid pénétrant avait raffermi la neige.

L'aubergiste et sa femme rentrèrent en ce moment, ils trouvèrent le géant qui achevait ses préparatifs de départ.

— Vous voulez donc nous quitter? lui dit Sophie.

— Oui, répondit le brasseur, mais je vous laisse mon ami; moi, je

retourne à l'armée. Soignez-le bien et, quand il sera remis, si je suis mort, envoyez ce papier à Lyon, vous serez payé de tous vos frais.

— Nous sommes payés depuis hier, monsieur, s'écria l'aubergiste, en déchirant vivement le papier, vous avez sauvé notre maison ; c'est nous qui sommes vos débiteurs, ma demeure n'est pas une auberge pour vous, c'est la maison d'un ami.

Le brasseur comprit qu'il était inutile d'insister; il tira de sa ceinture un rouleau de pièces d'or et le remit à Guillaume en lui disant :

— Tu pourras avoir besoin de cartouches, en voici une que je te laisse; c'est la moitié de ma provision.

Le braconnier comprit et enfonça la cartouche sous son oreiller.

Sophie avait rallumé le feu et faisait griller des saucisses, pendant que son mari allait chercher une bouteille de vin vieux.

Tout cela était fait de trop bonne grâce pour que le brasseur pût refuser.

En déjeunant, il donna à Guillaume ses dernières instructions et recommanda à son nouvel ami de procurer au blessé un costume de paysan. Puis ils burent ensemble un dernier verre de vin et se firent leurs adieux.

Comme le pays était battu dans tous les sens par la cavalerie ennemie, l'aubergiste voulut conduire le franc-tireur jusqu'à la route, en lui faisant contourner le village sans y entrer.

Ils sortirent ensemble; Sultan les accompagna jusqu'à la limite du bois; de là il retourna vers son maître, mais non pas sans s'arrêter plusieurs fois pour regarder tristement le brasseur qui s'éloignait.

L'aubergiste alla plus loin ; il conduisit le franc-tireur par des sentiers rapides mais sûrs jusqu'au sommet d'une montagne élevée qui domine Plombières au sud et, lui montrant la ville au fond de cette vallée si connue aujourd'hui, à travers laquelle l'Augronne se précipite entre les collines qui semblent lui disputer le passage :

— Que Dieu vous protége! dit-il; voici à vos pieds la ville où vous êtes attendu, vous n'avez plus qu'à descendre, moi je retourne au Val-d'Ajol; comptez sur nous pour votre ami.

Trois quarts d'heure après, le brasseur, son vieux mais toujours terrible fusil sur l'épaule, entrait seul dans la ville des bains, quelques mois auparavant si brillante, si luxueuse, si vivante, mais en ce moment morne, triste, froide et à demi enfouie dans la neige.

A peine avait-il fait cinquante pas dans la rue principale, qu'il s'entendit appeler par son nom; il s'arrêta, cherchant d'où la voix s'était fait entendre.

Il n'attendit pas longtemps, une porte s'ouvrit et sur le seuil apparut le docteur Marcus, précédé de son fidèle Famine.

— Dieu soit loué! s'écria le docteur en agitant ses grands bras comme un télégraphe aérien, je n'espérais plus vous revoir; et les autres où sont-ils?

—Conrad est mort,répondit M. Schültz.Quant à Guillaume, je l'ai laissé avec une jambe foulée dans une auberge à quelques kilomètres d'ici.

— Où cela?

— Au Val-d'Ajol, à l'auberge de la Feuillée.

— Oh! mais je la connais; j'irai le voir, le soigner. Pauvre garçon! il mérite bien cela.

— M. Bonardel passe donc ici quelques jours?

— Il est parti hier dans la nuit avec toute sa troupe, pour Langres; ordre lui a été donné de la conduire à Château-Chinon.

— Mais vous, docteur?

— Moi, monsieur Schültz, j'ai fait ce que vous ferez quand vous saurez aussi bien que moi comment se recrute la nouvelle armée, ce qu'ont fait déjà le général Cambriels et le colonel Bourras, ce que va faire le commandant Bonardel : j'abandonne la partie et je retourne chez moi.

— Vous m'effrayez, docteur; que se passe-t-il donc?

— Des infamies, mon cher monsieur, le nom de franc-tireur est sali, déshonoré, traîné dans la boue; encore quelques mois d'un régime semblable, et la plus grande insulte qu'on puisse vous jeter à la face, sera cette appellation.

— On me l'avait déjà dit, murmura le géant, pauvre France! pauvre France!

— J'allais partir pour Belfort et de là pour Mulhouse, continua le docteur, car je préfère vivre sous le régime prussien que sous l'anarchie garibaldienne; mais à présent je resterai pour soigner Guillaume, et je vais même aller le voir sur l'heure; car si son accident est une foulure grave, il importe de la réduire le plus tôt possible, je vous retrouverai sans doute, monsieur Schültz.

— Je pars aussi, docteur.

— Pour les Vosges?

— Non, pour Langres, où je vais rejoindre mon commandant; je ne veux pas qu'il me prenne pour un déserteur.

— Le fait est que bientôt on ne verra plus que cela en France, fit le docteur, et vous avez raison de tenir à honneur de n'être pas soupçonné; seulement je vous préviens que les Allemands occupent la route des deux côtés, à Bains et à Saint-Loup.

— Je passerai par les bois; adieu, docteur; mais auparavant me permettez-vous de vous demander un service?

— Quatre si vous voulez, monsieur Schültz.

— Ce serait de m'écrire à Lyon pour me donner des nouvelles de Guillaume.

— A quelle adresse?

— Madame Vürter, ma fille aînée, rue........

— Ecrivez-moi cela sur mon carnet.

Le brasseur écrivit, rendit le carnet et, après s'être serré de nouveau la main, les deux amis se séparèrent.

Le surlendemain M. Schültz, après avoir traversé les lignes prussiennes avec autant de bonheur que son commandant, rejoignait enfin ses anciens compagnons d'armes à Sémur.

Nul ne ressentit plus de joie de son arrivée que M. Bonardel.

— J'avais besoin de vous pour me remonter le moral, lui dit-il; ici mes hommes sont en sûreté, mais ils ont trop souffert depuis quel-

ques semaines pour que je puisse consentir à les laisser plus longtemps aux avant-postes ; je vais les conduire jusqu'à Epinal, où l'on m'annonce que le libérateur doit passer dans quelques jours ; avant de prendre une détermination irrévocable, je veux avoir vu cet homme.

— Et puis ?

— Et puis, fit tristement le commandant, je crains bien qu'il ne nous reste qu'à faire comme le docteur Marcus.

Deux jours plus tard, les francs-tireurs Bonardel arrivaient à Epinal ; ils y furent reçus par une sorte d'état-major de la future armée des Vosges dont le colonel, doré de la tête aux pieds, un ex-garcon tanneur, daigna mettre sous les yeux de l'héroïque commandant un ordre lui enjoignant d'avoir à reconnaître cet épais et important personnage comme son chef de légion.

— C'est bien, fit M. Bonardel, décidé à pousser la patience jusqu'au bout.

Le colonel, qui peut-être s'attendait à des récriminations, se montra satisfait de cette soumission et daigna inviter le commandant à déjeuner avec lui.

Pendant ce déjeuner, où furent prodigués les mets les plus recherchés, et où coula à flots le vin de Champagne, une ordonnance apporta une dépêche annonçant que le libérateur passerait vers midi.

— (1) Je vous présenterai au général, mon cher, s'écria le colonel ; vous verrez ce vieux lion que les souffrances physiques ne sauraient mater. Ah ! nous en avions bien besoin ! Les Prussiens n'ont qu'à se bien tenir maintenant ! Ne vous attendez pas à vous trouver en présence d'un homme entouré de ce faste qui a amolli le cœur de nos beaux généraux capituleurs. C'est la simplicité même ! Allons, acceptez un de ces bons londrès. Voilà du feu, et en route.

Il était temps en effet car, au même moment qu'eux, arrivait un train spécial composé de deux wagons-salons. M. le colonel, tout en

[1] Le récit de cette entrevue est tiré du livre intitulé : *Opérations de l'armée des Vosges*, écrit par M. Middleton qui a fait partie de cette armée.

tortillant son cigare, s'avança majestueusement vers le premier wagon, s'en fit ouvrir la portière et jeta sa carte ainsi que celle du commandant à un grand gaillard tout rouge, tout doré, ayant la tête surmontée d'un plumet et traînant une immense rapière. C'était un des innombrables officiers d'ordonnance qui suivaient Garibaldi, l'ennemi du aste et des pompes.

L'intérieur de la voiture présentait un curieux spectacle. Tout au fond, enseveli sous un amas de fourrures, se trouvait Garibaldi; sa ête pâle et allongée, ornée de longs cheveux blancs qui lui tombaient sur les épaules et d'une barbe de même couleur, était coiffée d'un chapeau tyrolien en feutre gris; à son cou était négligemment noué un fichu de soie rouge. Un manteau gris brésilien doublé de rouge, couvrait ses maigres épaules; des fourrures de toute sorte réchauffaient ses jambes paralysées; à droite et à gauche étaient appuyées contre les parois de la voiture deux béquilles en bois d'ébène; il avait l'air souffrant et portait un binocle passé sur son nez.

Autour de lui une vingtaine d'officiers supérieurs de son armée gardaient devant le grand fétiche un respectueux silence. Tous portaient, comme leur illustre chef, des costumes de cirque : Bordone, officier de santé, dont l'Italien s'était fait son colonel d'état-major, une casaque écarlate bordée d'astrakan et rehaussée de brandebourgs noirs et d'aiguillettes d'or; Lobbia, une chemise de soie rouge, un sabre turc et un bonnet polonais; Canzio, frère Pantalon, un moine défroqué, des oripeaux aussi ridicules.

En présence de cette descente de la Courtille, le commandant était demeuré interdit.

— Général, fit le colonel, j'ai l'honneur de vous présenter le citoyen Bonardel.

— Très-bien, répondit Garibaldi en daignant tendre au commandant une main sèche et presque paralysée, nous sauverons la république que les janissaires de l'homme de Sedan ont vendue et que la prêtraille infecte de Rome...

Un long accès de toux sèche l'interrompit, et son colonel d'état-major s'avançant aussitôt, présenta au généralissime des francs-tireurs une boîte de pilules dans la préparation desquelles il excellait.

— Général, dit alors M. Bonardel, j'ai organisé une légion, je désirerais conserver avec elle ma liberté d'action.

— Nous verrons ça, répondit avec hauteur le colonel aux pilules retirez-vous, Son Illustration est indisposée.

Le commandant ne se le fit pas répéter; il salua et sortit.

Des soldats garibaldiens couvraient le quai; Garibaldi, remis sans doute par les pilules, se pencha vers la portière et leur cria :

— Vive la république universelle ! A bas Pie IX !

A ce cri de guerre contre la société et la religion, poussé par le haineux condottiere, les chemises rouges répondirent par de longs hurlements de joie.

Ce programme, c'était bien le leur.

M. Schültz attendait dans la cour de la gare.

— Eh bien ! fit-il en venant au-devant de M. Bonardel.

— Tout est fini, répondit celui-ci avec une indicible tristesse; notre place n'est plus ici.

Deux jours après, le commandant des francs-tireurs avait donné sa démission, on n'entendit plus parler de lui.

Quant au brasseur, le soir même il partait pour Lyon, où flottait le drapeau rouge, symbole de l'anarchie et de l'intolérance. Ses filles ne l'y attendaient pas; il fut reçu avec bonheur et en même temps avec tristesse, car l'horizon s'assombrissait de jour en jour et de Paris assiégé il n'arrivait plus que de rares nouvelles.

Une lettre du docteur Marcus vint mettre le comble au chagrin et aux tourments de cette famille aussi chrétienne que patriote. Cette lettre était ainsi conçue :

« Cher monsieur,

» L'ami que vous avez recommandé à mes soins n'était plus au Val-d'Ajol lorsque j'y suis arrivé, quelques heures à peine après vous

avoir quitté; j'ai tout lieu de croire qu'il aura été transporté comme prisonnier en Allemagne.

» Recevez, monsieur, etc. »

Pauvre ami, murmura le Taureau des Vosges en courbant la tête, le docteur n'ose pas me dire que ces brigands l'ont fusillé. Oh! mes enfants, quelle cruelle année; prions Dieu d'avoir pitié de la France et de nous; lui seul peut nous sauver, lui seul; oh! quand donc le reconnaîtrons-nous, quand donc notre patrie redeviendra-t-elle ce qu'elle a si longtemps été, la fille aînée de l'Eglise?

FIN.

Angers. — Imprimerie de Lainé frères, rue Saint-Laud, 9.

TABLE DES MATIÈRES

